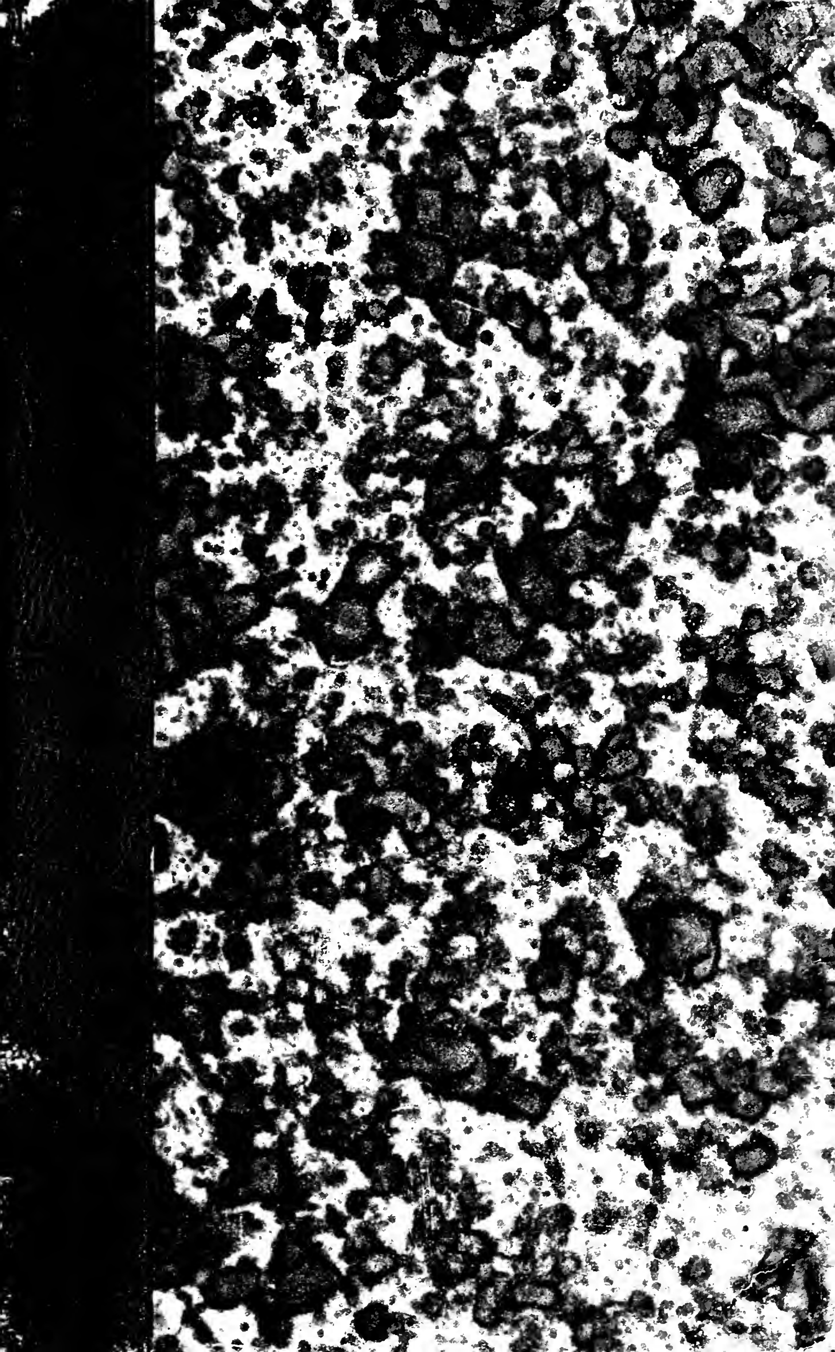



FAIRE SANS DIRE
Ruth and McKew
Parr
Their book
Lo que nos importa



McKEW PARR COLLECTION
MAGELLAN
and the AGE of DISCOVERY
TRUTH · EVEN UNTO ITS INNERMOST PARTS
אמת
PRESENTED TO
BRANDEIS UNIVERSITY · 1961

LA VIE
DE
CHRISTOPHE COLOMB

Bruxelles. — Typ. de A. Lacroix, Verboeckhoven et Cie, boulev. de Waterloo, 42

LA VIE

DE

CHRISTOPHE COLOMB

PAR

L'ABBÉ EUG. CADORET

CHANOINE DU CHAPITRE IMPÉRIAL DE SAINT-DENIS
ANCIEN AUMONIER SUPÉRIEUR DE LA MARINE
ADJOINT A L'AUMONIER EN CHEF



PARIS
LIBRAIRIE INTERNATIONALE
15, BOULEVARD MONTMARTRE, 15

A. LACROIX, VERBOECKHOVEN ET Cie, ÉDITEURS
A BRUXELLES, A LEIPZIG ET A LIVOURNE

1869

DÉDICACE

Ces pages sont la Vie d'un chrétien éminent, — je les dédie au Clergé de France;

Elles sont la Vie d'un amiral illustre, — je les dédie à la Marine impériale;

Elles sont la Vie d'un glorieux champion des luttes intellectuelles, — je les dédie à la Presse parisienne.

Le Clergé, la Marine, la Presse, je vis ou j'ai vécu dans ces trois mondes. Leurs rôles respectifs ont, entre eux et avec la tâche accomplie par Christophe Colomb, d'évidentes affinités.

Colomb a rendu possible, et inauguré, l'universel échange, entre toutes les parties du globe, des produits, des idées, des sentiments : il a fait, pour ainsi dire, l'unité terrestre.

La Marine, de tous les moyens de transport le plus

puissant; la Presse, l'agent le plus actif de la diffusion des pensées; le Clergé, dépositaire et propagateur de la charité, ont, en commun, pour mission, de mêler les intérêts, de rapprocher les esprits, d'unir les cœurs, — de consommer en un, *selon la parole divine, les hommes, les peuples, les continents.*

EUG. CADORET,
Chanoine de Saint-Denis.

Paris, 8 octobre 1868.

INTRODUCTION

I

Un enchaînement de circonstances, qu'il ne sera pas inutile de faire connaître tout d'abord au bienveillant lecteur, nous a conduit à écrire cette *Vie de Christophe Colomb.*

Nous étions, en 1852, aumônier du bagne de Rochefort. Les bagnes furent supprimés, la création des pénitenciers de la Guyane, décrétée. L'aumônerie de la flotte n'existait pas encore : nous demandâmes d'être embarqué, par mesure exceptionnelle, sur le premier bâtiment qui transporterait des forçats de France à la Guyane. Nous fîmes deux voyages et un séjour de plusieurs mois au Nouveau Monde.

Nous vécûmes, à Cayenne et aux îles du Salut, dans une affectueuse intimité avec deux religieux, entre autres, de la Compagnie de Jésus, les RR. PP. Hus et Boulogne. Très instruits tous les deux, ils avaient parcouru longtemps, l'un les missions des États-Unis et du Canada,

l'autre, la Chine et les Indes. On ne s'étonnera pas que, très jeune prêtre, ébloui, à première vue, comme tout Européen qui débarque, des magnificences et des splendeurs de l'Amérique intertropicale, nous ayions, dans nos entretiens avec deux religieux de cette expérience, soulevé maintes fois les questions relatives, soit aux conditions présentes, soit au passé de l'Église, dans ces lointaines et belles régions.

L'Église, nous disaient-ils alors, a pris ou voulu prendre, dans les événements qui ont uni l'un à l'autre l'Ancien et le Nouveau Monde, une part laborieuse et féconde : il n'a dépendu ni de ses conseils ni de ses efforts, que de meilleurs résultats n'aient été poursuivis par l'Europe, et obtenus à l'aide de meilleurs moyens. On croit généralement le contraire ; cela s'explique : à vingt-cinq ans d'intervalle, l'Amérique fut découverte et la Réforme éclata. Le développement des lettres, depuis Luther, n'a guère été qu'un vaste développement d'inimitiés contre le catholicisme. Les conquérants de l'Amérique outragèrent l'humanité par leurs crimes, et colorèrent leurs crimes du zèle de la foi. L'éloignement, la lenteur des communications, la nouveauté mystérieuse du théâtre où se passaient les événements, empêchèrent le public impartial de discerner à coup sûr la vérité dans les faits et les dires. On en profita; on écrivit et on imprima, pendant trois siècles, que Rome et le clergé s'étaient faits complices, et même instigateurs, des odieux excès de

la Conquête. Rien de plus faux, rien pourtant de plus accrédité.

Les deux religieux qui nous tenaient ce langage, traduisaient-ils ainsi leurs opinions toutes personnelles, ou étaient-ils l'écho de traditions conservées, aux Indes et en Amérique, dans les séculaires maisons de la vénérable Compagnie? Toujours est-il que notre attention, à partir de ce moment, fut puissamment attirée sur un ordre tout à fait nouveau, pour nous, de lectures et d'observations. Peu à peu se formulèrent dans notre esprit, le désir d'abord, puis l'espérance, de connaître au juste, et de raconter, un jour, l'histoire vraie des origines du christianisme au Nouveau Monde.

Des facilités inattendues favorisèrent nos études. Nous fûmes attaché, en 1853, à l'administration centrale de la marine, comme Adjoint à l'aumônier en chef de la flotte. Nous avons rempli quatorze ans ces fonctions. Dans un milieu aussi spécial, notre goût pour les choses d'outre-mer ne pouvait que s'accroître. Le ministère de la marine a sa bibliothèque, ses archives, son dépôt des cartes et plans; nos marins s'adonnent volontiers aux nobles délassements de l'érudition lettrée; converser avec eux, c'est apprendre : nous n'avons négligé aucune occasion de nous instruire à ces sources.

Déjà nous avions entrevu, sur l'établissement et les progrès du christianisme au Nouveau Monde, plus d'une vérité méconnue, lorsque, en 1856,

M. le comte Roselly de Lorgues publia son *Histoire de Christophe Colomb*. Ce savant ouvrage était précisément inspiré par la même pensée de réhabilitation de l'Église, qui nous inspirait, à nous, nos recherches. Le livre nous encouragea grandement; l'auteur, avec lequel nous entrâmes immédiatement en rapport, nous a encore plus encouragé et servi, par l'importance, la continuité et la bienveillance de ses communications. Qu'il veuille bien agréer ici la publique expression de notre vive gratitude.

Nous amassâmes pendant quinze ans des matériaux. L'Empereur, au commencement de 1867, daigna nous élever à la dignité de chanoine de Saint-Denis. Cette faveur nous a créé de précoces loisirs; nous les avons consacrés sans retard à nos études préférées.

Raconter la vie de Christophe Colomb nous a semblé un début logique à tous égards. Si nous avons mis dans son vrai jour, autant que nous le souhaitons, l'existence entière de ce grand homme, nous aurons caractérisé à merveille, dès le point de départ, le rôle de la religion, par delà l'océan. Il sera aisé, plus tard, de bâtir sur ce fondement : à notre défaut, de plus capables le feront.

La forme biographique, d'ailleurs, offre, par elle-même, de multiples avantages. Avec peu de talent et beaucoup de bonne foi, on y réussit. L'attrait inhérent au récit d'événements grandioses, rend accessibles et fait goûter à toutes les intelligences, des idées dont la discussion plus directe

et plus aride laisserait indifférents, ou rebuterait, la plupart des lecteurs. Nulle vie n'est plus empreinte de dramatique intérêt que celle de Colomb. Tout le monde croit la connaître, tout le monde presque l'ignore. Elle se recommande, en ce moment, par la raison que nous allons dire, à la studieuse curiosité des amis de l'Église. Nous n'avions pas le droit (voulant vulgariser des vérités importantes, et croyant, non sans cause, à notre insuffisance), de négliger ces commodités secondaires, et ces chances accessoires d'obtenir l'attention.

II

Cet exposé nous amène à rectifier une appréciation inexacte. Quelques journaux, dans une intention courtoise dont nous les remercions, nous ont fait l'honneur de parler de notre livre par avance : ils l'ont annoncé comme un plaidoyer en faveur de la canonisation de Christophe Colomb. C'est une méprise ; elle est facile à expliquer.

On sait comment l'opinion publique a été saisie de la grave et délicate question des raisons possibles d'une décision du saint-siége, inscrivant, un jour, le nom de Christophe Colomb au catalogue des Bienheureux. M. le comte Roselly de Lorgues affirma, le premier, en 1856, le caractère surnaturel et l'éminence des vertus du grand navigateur ; il parla de sa *sainteté*, en propres termes ; il exprima le vœu, même l'espoir, de

voir bientôt l'Église lui accorder solennellement le titre de SAINT.

On s'étonna ; ce fut le premier mouvement, et il fut universel. Les avis, ensuite, se partagèrent ; mais, pour dire toute la vérité, le plus grand nombre, parmi les catholiques, admit peu, comme utile ou vraisemblable, que le saint-siége instruisît jamais cette Cause. Les dispositions des esprits sont-elles, aujourd'hui, les mêmes ? Non.

Le souverain pontife a décerné, à deux reprises, au catholique historien de Colomb, des encouragements et des éloges significatifs. La première fois, quand l'ouvrage n'avait pas encore paru, Pie IX daigna écrire à l'auteur : « Lorsqu'on aura publié « et mis en lumière tout ce qui se rapporte à la dé- « couverte du Nouveau Monde par Christophe « Colomb, il apparaîtra manifestement, comme « vous l'affirmez à bon droit, que Christophe « Colomb exécuta ses merveilleux projets sous « l'impulsion, avec le concours du saint-siége, « et avec le zèle du clergé pour principal auxi- « liaire (1). »

Plus récemment, Pie IX, félicitant encore M. le comte Roselly de Lorgues, s'est plu à constater que le grand Génois « eut en vue, lorsqu'il « découvrit le Nouveau Monde, non d'ajouter de « nouvelles possessions à la monarchie espagnole, « mais de soumettre à Jésus-Christ et à l'Église, « de nouvelles nations (2). »

(1) Bref du 10 décembre 1851.

(2) Bref du 24 avril 1863.

Ces augustes suffrages élevaient, comme on voit, à la hauteur d'une mission pour ainsi dire apostolique, les travaux embrassés par Colomb. En France, en Italie, en Espagne, des évêques interrogèrent, à ce sujet, les témoignages jusque-là négligés, de l'histoire. Plus on approfondit l'examen, plus il fut favorable à la pieuse renommée de Colomb. Par une lettre du 2 juillet 1866, S. E. le cardinal Donnet, archevêque de Bordeaux, demanda au saint-père l'introduction de la cause devant la sacrée congrégation des rites. De nombreuses adhésions épiscopales furent données à cette démarche. Le saint-père, s'il faut s'en rapporter aux informations du journalisme, aurait fait une réponse dilatoire, mais encourageante.

Les adversaires de l'Église se sont, en même temps, emparés, comme on dit, de la question. Elle a, pour eux, une gravité manifeste. Ils ne sauraient contester à Colomb d'avoir été ce qu'ils appellent un « apôtre du progrès. » Son génie a triomphé des erreurs matérielles du passé les plus préjudiciables à l'avénement de l'unité sociale. Il a relié entre eux, tous les habitants de la terre. On ne saurait, non plus, méconnaître en Colomb la droiture du cœur, l'ampleur de l'âme, l'élévation du caractère. Affronter le travail et braver le péril, furent ses moindres mérites : il a souffert, et su souffrir l'injustice : « martyr du progrès », la beauté morale éclate en lui, et force l'admiration.

Il est naturel qu'un tel héros, les libres penseurs le disputent à l'Eglise : ils tiennent à faire accroire

que la foi rétrécit l'intelligence et que la piété égare les sentiments ; ils aiment à reprocher au catholicisme nous ne savons quelles préférences pour la vertu oisive, disent-ils, et les stériles perfections ; ils savent que l'Église confondrait encore, et pour longtemps, ces dangereux reproches, le jour où, décernant un titre et rendant un culte à Colomb, elle attesterait, une fois de plus, avec éclat, quels feconds héroïsmes la religion inspire, et la religion couronne.

La canonisation éventuelle de Colomb éveille donc, à la fois, de pieuses sollicitudes dans le monde religieux, et de logiques appréhensions dans le monde opposé. De là, évidemment, l'honneur qu'on a bien voulu faire à notre travail, non publié encore, de s'en occuper, et de là aussi les suppositions erronées au sujet de ses tendances et conclusions finales.

A vrai dire, en racontant la vie de Colomb, nous démontrerons d'une manière concluante, jusqu'à quel point la foi, le zèle et la dévotion furent le nerf de ses entreprises, le fond de ses pensées et le constant mobile de tous ses actes. Qu'il en résulte un préjugé nouveau, et plus qu'un préjugé, en faveur de sa sainteté, nous le croyons. Qu'un des effets probables de la lecture de notre livre, soit de justifier, d'expliquer du moins, les plus pieux désirs des catholiques à l'endroit de cette mémoire vénérable, nous l'espérons. Mais ce résultat, nous ne l'aurons pas directement poursuivi; il n'aura été l'objet ni premier ni principal de notre application.

Chercher, sans idée préconçue, et dire, sans systématiques arrangements, d'après les règles courantes de la critique historique, la vérité sur la découverte du Nouveau Monde et sur son auteur, voilà ce que nous nous sommes proposé, rien autre chose.

III

Précisons davantage.

Par un concours d'intérêts politiques, d'âpres passions et de fatalités, dont il est facile aujourd'hui de se rendre compte, l'obscurité se fit tout d'abord, et demeura longtemps impénétrable, sur les circonstances les plus dignes de mémoire, de la découverte du Nouveau Monde et de la vie de Colomb. Ce chaos, depuis un demi-siècle, s'est débrouillé. Navarrete et Muñoz, en Espagne, Bossi et Spotorno, en Italie, Washington Irwing, en Amérique, Humbolt, en Allemagne, M. Roselly de Lorgues, en France (pour ne citer que les auteurs les plus compétents) ont eu le mérite, dans les cinquante ou soixante dernières années, d'élucider, chacun, des points divers et essentiels. Le lieu et la date de la naissance de Colomb; l'origine et l'état de sa famille; ses pourparlers avec les gouvernements de Gênes, de Lisbonne, de Vénise, d'Angleterre et de France; son arrivée en Amérique antérieurement à toute traversée analogue de bâtiments européens; la spontanéité de ses intuitions cosmographiques; la variété et la pro-

fondeur de ses connaissances ; la ferveur de ses sentiments religieux, tous ces problèmes, et plusieurs autres, réputés autrefois insolubles, sont maintenant résolus. Il est incontestable également que Colomb mourut ayant conscience, ou plutôt, certain d'avoir découvert, non les Indes, mais un continent intermédiaire entre les Indes et l'Europe.

La pensée ne nous est pas venue, de rouvrir des discussions épuisées si heureusement par l'un ou l'autre de nos devanciers. Mais, à la lecture de leurs savants ouvrages, une chose frappe : c'est que, préoccupés d'éclairer tel ou tel fait alors obscur, et de dégager ses conséquences immédiates, ils ont, avec moins de succès, exprimé et coordonné, dans son ensemble, la personnalité de Colomb.

Ce défaut est surtout saillant, nous pourrions dire choquant, dans Washington Irwing. On se heurte, à tout moment, dans ses élégantes pages, aux jugements les plus disparates. Il l'a senti lui-même, et il a invoqué, qu'on nous passe l'expression, les circonstances atténuantes. « Les hommes supérieurs, dit-il, sont un composé de vertus et de faiblesses. Leur grandeur vient en grande partie de la lutte qu'ils soutiennent contre les imperfections de leur nature, *et leurs actions les plus nobles jaillissent quelquefois du choc de leurs qualités opposées.* » Ces observations ne sont pas absolument sans vérité; mais Irwing en abuse pour faire se choquer en Colomb, des qualités par trop opposées : un jugement sûr et une imagination dé-

voyée, la sagesse et l'impéritie, la douceur et la violence, une piété touchante et un superstitieux fanatisme. Colomb, tel qu'il le représente, reste, pour le lecteur circonspect, une irritante énigme, et, pour la foule, l'artisan trop peu judicieux de ses propres malheurs.

Irwing était protestant, et, vis-à-vis de Navarrete, l'avocat passionné de traditions espagnoles défavorables à Colomb, il avait contracté une gratitude dont il s'exagéra les devoirs ; ces deux causes, contrariant sans cesse la sagacité et la loyauté natives de son esprit, l'ont perpétuellement tenu flottant et troublé, entre le vrai et le faux, au sujet de Colomb : il l'analyse avec admiration, pour le définir avec sévérité, dans des termes indulgents.

M. le comte Roselly de Lorgues, zélé promoteur d'une opinion hardie, toute neuve, et poussée par lui, du premier jet, à ses limites extrêmes, a, naturellement, consacré ses plus énergiques efforts à justifier, en elles-mêmes, ses découvertes inattendues et ses conclusions radicales. Il a suffi qu'il considérât Colomb par son côté merveilleusement chrétien, pour faire, du grand homme, « un composé » plus concordant. Les témoignages authentiques de l'histoire et les considérations de l'ordre mystique, se sont prêtés, sous sa plume, de mutuelles clartés. Sur plusieurs points toutefois, s'il fait la lumière pour les intelligences capables de le suivre et de le suppléer, au besoin, il laisse, pour les lecteurs ordinaires, sub-

sister, ce nous semble, dans la trame même de son récit, certaines indécisions.

Nous avons donc cru qu'il restait encore à faire connaître et comprendre universellement Colomb, à l'expliquer dans chacune des phases si diverses de son existence, à le *montrer* partout et toujours conséquent avec lui-même, et conforme aux immuables règles de toute vie raisonnable et raisonnée. C'est là la tâche qui nous a tenté; tâche modeste, évidemment, et qui nous classera bien au dessous des historiens de Colomb, que nous venons de nommer — dans la catégorie de ses simples biographes. Nous avons, à regret, mais de parti pris, écarté de notre narration, tous les développements scientifiques; nous n'avons exposé les situations des personnages en Europe, décrit les tribus indiennes, que dans la mesure strictement nécessaire à l'intelligence des événements; nous nous sommes imposé, en un mot, une abstention absolue ou un rigoureux laconisme, sur tout ce qui n'est pas Colomb lui-même, sa personnalité, son âme.

IV

Avons-nous réussi? Le lecteur formera son jugement, à cet égard, par la lecture du livre même. Aussi bien, en lui soumettant ici, par anticipation, quelques observations très sommaires, avons-nous en vue, non de prévenir, mais de faciliter ses appréciations.

Les auteurs et le public ont singulièrement surfait, selon nous, une vérité que Washington Irwing, par exemple, formule ainsi, dès le début de son ouvrage : « On ne sait rien de certain sur les premières années de Christophe Colomb. » Cela se dit comme un axiome. On passe, en conséquence, avec une rapidité inattentive, sur quarante années de la vie du grand homme ; il semble qu'elle commence seulement à offrir de l'intérêt, le jour où il fait confidence aux gouvernements de ses aspirations vers la découverte des Indes. Non sans doute qu'on garde le silence sur les faits antérieurs, mais on isole, entre elles, la première et la seconde partie de cette existence, en réalité toute d'une pièce.

Cette inadvertance biographique une fois notée, c'est là même que nous avons pris notre point de départ. Nous nous sommes demandé quel lien unit la jeunesse, l'âge mûr et la vieillesse de Colomb, son éducation, ses entreprises, ses triomphes et ses malheurs. Nous avons vu l'état de l'Europe, quand naquit Colomb : la Croix et le Croissant se livraient un combat décisif ; nous avons vu la part prise à la lutte par Colomb : nous en avons inféré, avec certitude, son prosélytisme religieux et son exaltation militaire. Et aussitôt, les deux sublimes rêves de Colomb : la découverte des Indes et l'expulsion du Turc de la chrétienté ; l'un réalisé, l'autre poursuivi en vain ; leur étroite connexité entre eux, et leur influence simultanée sur les démarches, les succès et les revers du che-

valeresque navigateur — d'intention, le dernier des croisés — tout cela nous est apparu avec une irrésistible évidence.

De ce moment, pour nous, l'harmonie était faite et parfaite, dans la vie réputée incohérente de Christophe Colomb. Nous n'avons eu qu'à caractériser avec plus de soin la nature de ses campagnes, dans la Méditerranée; qu'à signaler plus fortement à l'attention leurs effets tout simples sur cette âme enthousiaste ; qu'à rapprocher, dans notre récit, de cette période de formation, des incidents rejetés, à tort, beaucoup plus loin, par nos devanciers, pour que les voiles les plus épais se déchirassent d'eux-mêmes.

Nous nous félicitons, pour trois motifs principaux, d'avoir pu mettre ainsi, dans l'histoire d'un grand fait et d'un grand homme, cet ordre aisé et rationnel, nécessaire et lumineux : la gloire de Colomb, celle de l'Église, celle de l'Espagne y gagnent ensemble. Plus les contemporains de Colomb et la postérité, jusqu'à présent, se sont montrés ingrats envers sa personne et sa renommée, plus c'est une satisfaction intime, pour l'écrivain, de contribuer à sa réhabilitation. Plus les détracteurs de Rome se plaisent, de notre temps, à faire valoir, contre elle, d'imaginaires et injurieux griefs, plus notre filial dévoûment se réjouit d'opposer à ces mensonges, des vérités palpables sur le concours prêté à la découverte du Nouveau Monde et à son auteur, par la cour pontificale, par le clergé, par les ordres religieux. La

fière et catholique nation espagnole, enfin, n'a cessé d'être injustement rendue responsable des méfaits d'un prince cauteleux et dur, et de quelques courtisans, ou d'aventuriers de bas étage, contre un des hommes qui l'honorent le plus. Le premier, croyons-nous, des biographes de Colomb, nous ne tombons, à aucun degré, dans cette erreur. Notre récit attribue, avec équité, à chacun sa part : à Ferdinand le Perfide et à ses complices, le blâme; à la nation espagnole tout le contraire. Plût à Dieu que Navarrete eût fait cette distinction loyale : son patriotisme égaré n'eût pas, pour couvrir l'honneur de sa nation, incriminé, odieusement et inutilement, jusqu'à la moralité d'un pieux héros.

En résumé, nous avons peut-être écrit, à l'aide de documents anciens et connus, une vie vraiment nouvelle de Christophe Colomb. Les biographies se peuvent comparer, en effet, sous un rapport, à ces tableaux, jeux bizarres de l'optique et de l'esprit : un capricieux crayon les dessine, et, selon qu'on les regarde par le haut ou par le bas, par tel côté ou par tel angle, les mêmes traits y représentent, avec de variables accessoires, le masque ridicule ou le sympathique portrait de quelque personnage : changer le point de vue, ne change rien, et change tout.

V

Nous ne ferons pas ici un puéril étalage de nos lectures; nous ne produirons pas la liste

longue et trop facile à dresser des écrivains et documents dont nous avons fondu les affirmations dans notre récit. A quoi bon? Les érudits, s'ils nous font l'honneur de nous lire, n'auront pas besoin de nos indications pour remonter aux sources, et le commun des lecteurs ne s'en servirait pas.

Il nous eût été facile de noter, au fur et à mesure, au bas de nos pages, les auteurs, soit contemporains de Colomb, soit nos contemporains, soit du temps intermédiaire, ayant dit, avant nous, ce que nous racontons. Mais nous eussions, de la sorte, augmenté, en pure perte, d'un cinquième ou d'un quart. notre volume. Nous sommes certain qu'on ne nous soupçonnera pas d'avoir rien avancé sans bons garants; la critique studieuse, au surplus, découvrirait vite nos témérités ou inadvertances de ce genre, si nous en avions commises.

Nous tenons seulement à expliquer pourquoi nous citons et copions si fréquemment Washington Irwing. Il était protestant, nous l'avons dit. Or on remarquera que presque tous les endroits où nous le reproduisons textuellement, ont trait ou à la piété de Colomb, ou à l'intervention du clergé et de pieux personnages, en sa faveur, ou aux iniquités de ses ennemis : ni notre parole, alors, ni la parole d'aucun auteur catholique n'eût forcé, au même degré, l'assentiment des lecteurs. Sans cette considération, ou nous aurions fait à M. le comte Roselly de Lorgues de plus fré-

quents emprunts, ou nous aurions affiché plus nettement encore ceux que nous lui avons fait.

VI

Telle que nous l'avons conçue, la *Vie de Christophe Colomb* n'a dû engager nulle part notre plume dans des questions doctrinales intéressant, à proprement parler, l'orthodoxie. Mais les questions d'histoire, celles, en particulier, qui se rattachent à l'époque, aux idées, aux personnages dont nous avons parlé, peuvent, au point de vue religieux, être traitées ou touchées avec plus ou moins de discernement et de convenance. Nous avons voulu, d'une volonté droite et ferme, nous exprimer toujours avec une exactitude scrupuleuse. Il est des juges, qui, après coup, si nous avons failli par surprise, nous redresseront en toute autorité.

Pie IX, le premier des souverains pontifes qui ait traversé l'Atlantique et vu le Nouveau Monde, daignerait certainement nous faire un titre à sa condescendante bonté, du sujet et du héros de notre livre. Toutefois, un sentiment nécessaire de modestie, nous empêche de faire remonter aussi haut, directement et d'une manière expresse, les protestations de notre obéissance.

La personne auguste et la suprême autorité du souverain pontife, sont, pour nous, représentées par notre supérieur juridictionnel immédiat, monseigneur Darboy, Primicier du chapitre impérial de

Saint-Denis. S'il estime que notre livre puisse faire quelque bien, son approbation nous sera une récompense. S'il y trouvait à reprendre, notre désaveu suivrait aussitôt ses avertissements.

VII

Le fils de Colomb, et son premier biographe, l'abbé Fernand, nous a légué un religieux exemple, que nous devons et voulons suivre : après avoir, sur les notes de l'amiral, rédigé son recit avec un vif sentiment filial et chrétien, il le termina, pour unique conclusion, par deux mots qui en résument tout le sens : *Laus Deo!*

Louange à Dieu! Ces mots, nous les incrivons, à notre tour, au frontispice de la *Vie de Christophe Colomb :* ils expriment, avec éclat, la vraie grandeur du héros, et avec sincérité, le seul espoir de l'écrivain.

LOUANGE A DIEU!

LAUS DEO!

LA VIE

DE

CHRISTOPHE COLOMB

PREMIÈRE PARTIE

AVANT LA DÉCOUVERTE (1435-1492)

LIVRE PREMIER

DE LA NAISSANCE DE COLOMB A LA RÉSOLUTION, DÉFINITIVEMENT PRISE PAR L'ESPAGNE, DE TENTER LA DÉCOUVERTE.

CHAPITRE PREMIER

NAISSANCE DE COLOMB, SA JEUNESSE, SON ARRIVÉE EN PORTUGAL.

L'histoire militaire de la chrétienté, au quinzième siècle, est l'histoire surtout des tentatives mille fois répétées des musulmans pour envahir l'Europe, et des efforts persévérants de l'Europe pour refouler l'Infidèle dans ses séculaires limites de l'Afrique et de l'Asie. On

dirait une interminable bataille, cent fois interrompue, cent fois reprise, toujours la même, entre deux gigantesques armées se heurtant de front, sur terre et sur mer, du détroit de Gibraltar à la mer d'Azoff. L'aile gauche des chrétiens fut vaincue à Constantinople; l'aile droite prit, à Grenade, une éclatante revanche; la marine italienne, entre toutes, sauva la catholicité dans les combats du centre.

Christophe Colomb vint au monde durant cette mêlée opiniâtre. Son enfance fut bercée, ses premières pensées se formèrent, au récit des exploits sur mer des Vénitiens, des Génois, des Napolitains contre le Turc. Dès son adolescence, il se fit marin pour combattre le Turc; il le combattit dans la fleur de sa jeunesse; il atteignit en le combattant la pleine vigueur de son âge mûr. Il vit de près, à dix-huit ans, le siége et la prise de Constantinople; il assista en personne, trente-sept ans plus tard, à la capitulation de Grenade. Combien de fois, dans l'intervalle, sur son propre navire ou sur un pont ennemi, sa vaillante épée fut-elle engagée contre les soldats de Mahomet, dans de chaudes rencontres, dont l'histoire, malheureusement, ne nous a pas, en ce qui le concerne, transmis le souvenir. Ces conditions politiques et militaires du bassin de la Méditerranée, pendant la jeunesse de Christophe Colomb, exercèrent, sur la vie entière de ce grand homme, une influence jusqu'à présent trop peu remarquée.

Christophe Colomb naquit à Gênes, en 1435. Ses parents, qui s'établirent plus tard dans l'enceinte même de Gênes, rue de Mulcento, habitaient alors en dehors des murs, du côté de la porte Saint-André : il fut baptisé à l'église de Saint-Étienne, aujourd'hui Saint Étienne de l'Arco.

Son père, Dominique Colomb, issu certainement d'aïeux militaires et nobles, exerçait cependant une profession manuelle; profession privilégiée, il est vrai, si, comme on l'assure, à Gênes, à cette époque, les gentilshommes l'embrassaient sans déroger : il était maître cardeur de laine et tisseur de drap. Il avait épousé Suzanne Fontanarossa, du village de Bisagno.

Dominique et Suzanne servaient Dieu et vivaient honorés, plutôt riches que pauvres, eu égard à leur condition. L'atelier occupait habituellement plusieurs personnes. La maison où Christophe Colomb vint au monde, au faubourg Saint-André, leur appartenait; elle avait boutique et jardin. Ils possédaient, en outre, un petit patrimoine dans la vallée de Nura et quelques pièces de terre aux environs de Quinto.

Dieu leur donna cinq enfants : quatre fils et une fille. Ils nommèrent les fils : Christophe, Barthélemy, Pellegrino et Jacques. La sœur fut mariée à un obscur commerçant. Pellegrino, mourut jeune. Jamais frères ne s'aimèrent plus et mieux que Christophe, Barthélemy et Jacques Colomb. Dans ses instructions testamentaires, le glorieux aîné nous a laissé de ses cadets cette louange, simple mais complète et touchante : « Dix « frères ne seraient pas de trop pour toi, dit-il à son « fils. Je n'ai jamais trouvé de meilleur ami, à ma « droite et à ma gauche, que mes frères. »

A dix ans, Christophe fut envoyé à l'université de Pavie. A quatorze ans, il naviguait déjà. Dans l'intervalle, il passa quelque temps, comme apprenti, à l'atelier de son père. L'instruction qu'il put recevoir aux écoles de Pavie fut donc peu de chose. Lire, écrire, la grammaire, quelques notions de géographie et d'histoire, les éléments du calcul, des com-

mencements de latin, ses maîtres n'eurent pas le temps de lui en apprendre davantage.

Sa précoce vocation pour le métier de la mer a donné lieu aux suppositions les plus diverses des biographes. Ils l'ont attribuée tout d'abord à un goût pour les lointaines aventures développé, dès l'enfance, par le contact avec les quais d'un grand port. Il est vrai, comme ils le disent, que dans une ville maritime l'océan a d'irrésistibles attraits pour un enfant à l'imagination ardente. Il est également certain que Gênes, vieille cité aux rues étroites, aux quartiers sombres, enclavée dans des montagnes, n'avait avec la terre que des relations restreintes. Son commerce maritime, au contraire. habile et florissant ; ses escadres de combat. illustres, de vieille date, sur tous les points de la Méditerranée, offraient un vaste champ à l'activité d'une jeunesse entreprenante. Il est avéré, enfin, qu'à ces mobiles généraux, s'ajoutèrent en Christophe Colomb, pour le déterminer à choisir la carrière maritime, son instinctive passion pour les sciences cosmographiques, son poétique et religieux amour de la nature : contempler Dieu, et l'admirer dans ses œuvres, fut, à tous les moments de sa vagabonde existence, la jouissance la plus goûtée de cette âme haute et pure.

Mais la vérité n'est pas là tout entière. Un siècle plus tôt, de patriotiques indignations et la fièvre des combats s'étaient emparées d'un autre enfant, presque au sortir du berceau. Il n'y a nulle invraisemblance à comparer entre eux, sous ce rapport, le futur Bon Connétable de France, et le futur Grand Amiral de l'Océan. De même qu'en Bretagne, en 1311, le nom de l'anglais était haï, de même, en Italie, en 1435, la haine du Turc était traditionnelle et populaire. Nous oserions presque

affirmer que Christophe Colomb, soit écolier, soit apprenti, joua, dans la rue des Tueurs-de-Maures, voisine de la maison de son père, ces mêmes jeux, simulacre informe de la guerre, auxquels s'était complu, dans son village, l'enfance exaltée de Duguesclin. Ce hâtif patriotisme, cette vaillance prématurée d'un cœur largement ouvert aux mystiques influences de la foi, et aux suggestions de l'honneur national, voilà le vrai mobile de Christophe Colomb, lorsque, " tout petit „ selon son expression, il confia ses destinées aux fortifiants hasards de la lame et des vents. Il crut, toute sa vie, que la Providence l'appelait à chasser le Turc de la Terre-Sainte : c'est pour cela, dit-il, qu'une impulsion divine lui fit embrasser, de préférence, la profession de marin.

Très jeune, peut-être mousse encore, il assista dans le Levant, à un combat naval contre des pirates turcs. Il y reçut une blessure qui longtemps parut guérie, mais se rouvrit en mer, dans sa vieillesse; elle le mit neuf jours en péril de mort pendant son dernier voyage au Nouveau Monde.

Nous ne savons rien de plus de l'enfance de Colomb. Ce qu'il fut à l'âge viril nous permet d'affirmer néanmoins que, dès ses premières années, il mena de front avec ardeur la pratique intelligente de son métier et les études les plus diverses. La Providence l'avait libéralement doué de cette puissance universelle de l'esprit qui fait l'homme supérieur dans toutes les carrières. Elle lui avait départi, d'une manière plus spéciale, les meilleures qualités du soldat et les aptitudes les plus précieuses au marin.

Quelques-unes de ces aptitudes sont l'apanage de l'enfance elle-même, parce qu'elles tiennent principalement à l'organisation native. Telle est la perfection des

organes des sens. A une délicatesse extrême de l'ouïe, Colomb joignit toujours une portée exceptionnelle de la vue : jamais vigie ne plongea son regard plus avant dans les lointains, jamais pilote n'apprécia les distances d'un coup d'œil plus infailliblement exact. Il saisissait facilement, grâce à l'exquise sensibilité de son odorat et de son goût, des distinctions de senteur et de saveur imperceptibles à tout autre.

En 1459, l'amiral Colombo, son grand oncle, Colombo l'Archipirate, fut appelé par le roi René au commandement d'une escadre provençale contre les Napolitains. Colomb avait alors vingt-quatre ans; il servit comme officier dans cette escadre.

Le roi René lui confia bientôt un commandement séparé. Il le chargea en même temps d'aller, de Marseille, enlever, à Tunis ou sur la route, la galère napolitaine de premier rang, la *Fernandine*. Deux vaisseaux et une caraque convoyaient la *Fernandine*. Les matelots de Colomb l'apprirent dans les eaux de San Piétro, en Sardaigne. Une telle disproportion des forces les effraya; ils exigèrent, sous menace de révolte, qu'on rentrât à Marseille. Colomb feignit de céder, mais ne céda pas. Ayant en secret désorienté la boussole, il se maintint en route pour l'Afrique, par les manœuvres mêmes qui faisaient croire aux peureux mutins qu'on courait sur la Provence. « C'était le soir, dit-il ; et le lendemain « matin nous étions à la hauteur de Carthagène, tandis « que tous étaient fermement convaincus que nous fai- « sions voiles vers Marseille. »

Peu après, un autre Colombo, Colombo le Jeune, neveu, lui aussi, de l'amiral archipirate, remplissait l'Archipel du bruit de ses prouesses. Chef d'escadres quelquefois très nombreuses, il a livré aux Turcs une

série de combats audacieux et bien menés, qui le font regarder par la marine génoise comme son Duguay-Trouin. A plusieurs reprises, Christophe Colomb embarqua et se battit sous ses ordres.

Nous ne savons pas, à la vérité, le nombre, les dates précises, les incidents particuliers de ces embarquements de Christophe Colomb contre les Turcs; l'histoire ne nous fait connaître ni à quelles actions il assista, ni quel rôle important y jouèrent la bravoure et le génie d'un tel soldat de mer dans l'effervescence de l'âge. Mais nous savons certainement que, de treize à trente-trois ans, mousse, matelot, puis officier, puis commandant, il sillonna en tout sens la Méditerranée. Nous savons qu'il avait dix-huit ans, l'âge privilégié des belliqueuses ardeurs; qu'il naviguait — et peut-être naviguait-il à travers les canaux de l'Archipel — lorsque Constantinople tomba sous Mahomet II. Cette catastrophe glaça d'effroi la chrétienté. Tout cœur italien, en particulier, fut en proie à de poignantes angoisses. Ce triomphe du Croissant navra Colomb : nulle part il ne l'a dit, mais toute sa vie le prouve.

Les événements, du reste, dont il continua d'être le témoin, pendant les campagnes ininterrompues de sa jeunesse, ne purent qu'accroître et enflammer sa haine du Turc. Il louvoyait peut-être d'un port à l'autre de l'Adriatique, à l'heure même où les victoires du héros de l'Albanie, Scanderberg, immortalisaient contre les sultans, sur les champs de bataille de l'Épire, la dernière épée chrétienne du moyen âge; à l'heure où s'accomplissaient, plus au nord, les exploits de Jean Huniade. Il n'ignora ni les escarmouches de l'Espagne, préludant, contre les Maures, aux triomphantes entreprises de Ferdinand et d'Isabelle, ni les expéditions

portugaises contre les infidèles d'Afrique. Les princes, les républiques, la papauté surtout, remuaient alors ciel et terre pour rallumer le feu sacré des croisades. Ce fut l'ère des plus rapides développements de la marine ottomane. Il y eut comme un pressentiment, parmi les marins d'Italie, que sur eux, avant tout, reposaient les destinées de la civilisation.

Journellement aux prises avec les pirates de l'Archipel, les forbans des États barbaresques et les corsaires turcs, les deux principaux chefs dont Christophe Colomb suivit et seconda la fortune, se firent, par leurs victoires navales, un renom légendaire. Les mères maures, dit-on, n'avaient pas de plus sûr moyen d'imposer la docilité ou le silence à leurs enfants récalcitrants, que de les menacer de l'apparition de Colombo le Jeune. Les marins, en un mot, au milieu desquels se forma Christophe Colomb, sentaient, parlaient, agissaient à l'égard du Croissant, comme depuis ont senti, parlé, agi à l'égard des uniformes rouges de la Grande Bretagne, les Suffren, les Surcouf, les Bouvet, nos officiers et nos matelots d'Aboukir et de Trafalgar.

En 1468, cette période de la carrière de Colomb, son apprentissage d'officier en sous ordre, se clôt par une dramatique journée. Il avait passé de la Méditerranée sur l'Océan. Il commandait un vaisseau dans une escadre génoise ayant à sa tête Colombo le Jeune. Ils croisaient sur les côtes de Portugal, entre le cap Saint-Vincent et Lisbonne. Ils en vinrent aux mains avec des galères vénitiennes, ramenant de Flandre d'opulentes cargaisons. On se battit à outrance; les bâtiments rivaux s'abordèrent, s'accrochèrent, et les équipages, sautant de l'un à l'autre, s'attaquèrent corps à corps sur tous les ponts envahis. La mêlée dura depuis le ma-

tin jusqu'au soir, avec un grand carnage des deux côtés. Le vaisseau qu'il commandait, Christophe Colomb ne l'avait pas seulement accroché par ses grappins à une énorme galère vénitienne; il l'y avait amarré solidement avec des chaînes de fer. Le feu prit à la galère. Allumé par les grenades, favorisé par la nuit qui commençait, l'incendie fit, en peu d'heures, de rapides progrès. Le vaisseau génois ne put ni dénouer ni rompre les chaînes qui le liaient à son ennemi. Les flammes l'envahirent. Les deux navires, dévorés ensemble, ne furent bientôt qu'une seule masse incandescente. Il n'y eut plus, pour personne, d'autre chance de salut que de se précipiter à la mer; faible chance, car la côte était loin, à deux lieues environ. Christophe Colomb néanmoins s'élança. Le hasard, les flots, la Providence, pour parler chrétiennement, poussèrent sous sa main un de ces larges avirons, appelés avirons de galère, en usage alors et encore aujourd'hui sur les forts bâtiments, pour évoluer durant les calmes. Au moyen de cet appui, il atteignit le rivage. « Il plut à Dieu, dit son fils, de lui prêter de la force, afin de le réserver à de plus grandes choses. » Du rivage, où il remercia Dieu de son salut, il se rendit à Lisbonne, vivant en chemin de la charité publique (1).

(1) C'est ainsi, du moins, que l'abbé Fernand Colomb raconte la première arrivée de son père en Portugal. Son récit a été adopté uniformément par tous les historiens. Il soulève pourtant plus d'une objection : vrai, au fond, il s'y mêle des erreurs manifestes de chronologie. Ces erreurs doivent provenir de ce que Fernand Colomb aura, par mégarde, rattaché le naufrage certain de son père et ses circonstances indubitables en elles-mêmes, à un combat postérieur de plusieurs années.

CHAPITRE II.

PORTRAIT DE CHRISTOPHE COLOMB. — SON PREMIER MARIAGE.

Christophe Colomb trouva établi, à Lisbonne, Barthélemy, son frère.

Nous n'avons pas à retracer ici le brillant tableau des conquêtes des Portugais sur l'Océan, au quinzième siècle. Elles enrichirent le Portugal ; elles illustrèrent sa marine ; la foi les inspira, l'Église les bénit : le saint-siége frappa d'anathèmes quiconque tenterait de les entraver ; il accorda indulgence plénière à tous ceux qui, se risquant dans ces navigations laborieuses, mouraient à la peine, dans des sentiments chrétiens. L'amour de la gloire, le légitime appât des richesses et la religion, tout concourut à faire de Lisbonne une cité maritime florissante, le rendez-vous des pilotes, des constructeurs, des géographes, des officiers de mer et des marchands les plus habiles de tous les ports de l'Europe. Beaucoup d'Italiens, de Génois, en particulier, s'y étaient fixés de longue date. Plusieurs compatriotes de Colomb, de son âge à peu près, y vinrent à leur tour. De ce nombre fut son frère Barthélemy.

Barthélemy était, entre les frères de Christophe Colomb, le plus rapproché de lui par l'âge, les gouts, les aptitudes. Marin, soldat, savant, géographe et dessinateur, il vivait à l'aise en Portugal du produit de ses talents industrieux, et voyait excellente compagnie. Il présenta Christophe aux négociants génois qui avaient leurs comptoirs à Lisbonne. Ils lui firent un accueil plein d'égards ; quelques uns devinrent ses amis et lui

rendirent de bons offices, qu'au lit de mort il n'avait pas encore oubliés. Christophe Colomb, du reste, lorsqu'il aborda en Portugal, ne pouvait être pris par personne, pour un vulgaire naufragé. Officier de marine, officier supérieur, jeune et brillant commandant de navires de guerre, ni ses nombreuses campagnes, ni ses faits d'armes, ni son habileté transcendante de navigateur et de manœuvrier n'étaient ignorés des Génois de Lisbonne. Son instruction, d'ailleurs, et ses habitudes studieuses, sa piété grave et douce, son noble et grand caractère, sa tenue et ses façons d'homme du meilleur monde, et jusqu'à ses avantages corporels, tout le signalait à l'attention, lui assurait le respect, lui conciliait la bienveillance.

Il achevait alors sa trente-troisième année. Par l'effet, sans doute, d'une excitation trop continue des facultés intellectuelles, ses cheveux, naturellement d'un blond foncé, blanchissaient déjà. De haute et belle taille, svelte et vigoureux, les traits mâles et fins, le visage d'un ovale pur, quoique un peu long, et les pommettes saillantes, il avait le teint vif, quelques taches de rousseur, le nez aquilin, aux narines correctement arrondies; la lèvre inférieure légèrement proéminente. Ses yeux étaient bleus, teintés de gris, son regard, perçant et limpide. D'une mise très modeste, mais non pas sans élégance, l'attitude calme et fière, la démarche alerte et posée, rien en toute sa personne que de sympathique et distingué. « Homme noble et d'autorité, dit Oviédo, ce que son pourfil et contenance montroit fort bien. » Profondément instruit, d'une urbanité scrupuleuse, la voix sonore et pure, il parlait à propos sur les sujets les plus variés, avec les expressions les mieux choisies.

Il avait horreur du blasphème; il évitait jusqu'aux apparences du jurement; les chansons déshonnêtes le révoltaient. Sa conscience l'eût éloigné de la débauche, ses nobles instincts y répugnaient. Il buvait peu de vin, ne pouvait souffrir ni les excès de table ni les jeux de hasard. Il se plaisait et il excellait aux exercices du corps : écuyer solide et de bonne grâce. monter à cheval lui fut toujours un délassement favori. Sa nourriture préférée se composait de pain, de riz, d'œufs, de légumes frais, de dattes, de raisins secs, de grenades, de pastèques et d'oranges. Exact, affable, vif, mais d'une bienveillance affectueuse, s'il laissait voir parfois son impatience, il ne la laissait jamais éclater. Soigneux de sa personne et, comme on dit. rangé, il ornait sa chambre de fleurs, d'images de dévotion et de curiosités d'histoire naturelle. Il parfumait volontiers son linge (dont la blancheur était son seul luxe) ses gants et son papier à lettres.

Il a écrit quelque part : " J'entrai tout petit à la mer. " pour m'adonner à la navigation. Cette carrière porte " qui la suit à vouloir pénétrer les secrets de ce monde.„ Ce désir de pénétrer les secrets de la nature était alors commun aux esprits les plus actifs. On voulait s'expliquer, enfin, le monde physique; on sentait l'insuffisance ou la fausseté des opinions accréditées depuis l'antiquité sur l'état et sur les lois de la création visible. On s'adonnait avec ardeur à la géographie, ou, comme on disait. à la cosmographie; on interrogeait les auteurs anciens, on compulsait les livres arabes; les relations de voyages antérieurs ou contemporains étaient lues avec une avidité presque fébrile. Christophe Colomb, qui avait lu, en outre, Aristote, Senèque, les poètes, les Pères de l'Église, les théologiens et les commentateurs,

possédait une érudition de premier rang dans les sciences les plus en vogue.

Il avait étendu encore le cercle de son savoir par la fréquentation des gens doctes. Tous les lieux où son navire avait jeté l'ancre, il les avait étudiés attentivement au point de vue religieux, politique, industriel et commercial. Nous tenons de lui-même qu'il n'avait pas visité sans fruit " tous les parages connus, conversé " avec un grand nombre d'hommes savants, des ecclé- " siastiques, des séculiers, des Latins, des Grecs, des " Maures, des personnes de toutes religions; „ qu'il ne s'était pas appliqué en vain " aux livres de cosmogra- " phie, d'histoire et de philosophie. „ Nous savons, d'autre part, que, dans sa vieillesse, il épancha maintes fois sa piété, et consola en Dieu ses tribulations, par des compositions poétiques d'un triste et mâle accent. Si Christophe Colomb, vieillard accablé d'affaires et de soucis, et, " dans une langue devenue tardivement la sienne „ ne résista pas aux tentations du rhithme et de l'image, il est permis de croire qu'à plus forte raison il se sentit poète, à l'âge des loisirs et de l'imagination, dans la langue de Dante et du Tasse, " ce doux parler de son enfance „ (1).

Telle est l'idée qu'il convient de se faire de ce grand homme, à l'époque où la Providence le poussa en Portugal. Rien de plus simple, dès lors, si ses compatriotes l'accueillirent avec distinction à Lisbonne, et s'il fut à même de s'y créer immédiatement des moyens d'existence. Il avait puisé, dans les dures leçons de sa jeunesse à bord, cette constance dans l'épreuve, cette résolution de vaincre en dépit des revers, cette fertilité

(1) Roselly de Lorgues.

de ressources, cette science pratique de la vie enfin, le trait caractéristique de sa glorieuse personnalité. Son courage n'avait d'égal que sa confiance en Dieu. Il avisa, sans retard et sans trouble, aux nécessités de sa situation. Il possédait, comme calligraphe et dessinateur, un talent de premier ordre : avant l'invention de l'imprimerie, ces instruments de travail étaient tout particulièrement estimés et lucratifs; il se mit à faire des cartes et des plans, à copier des manuscrits, à rechercher, pour les revendre, les livres rares et de prix. Il fut, à la fois, copiste, dessinateur, et libraire dans une certaine mesure. Non seulement il put subvenir ainsi à ses propres besoins, mais encore, grâce à l'austérité pieuse de ses habitudes, il trouva moyen de faire passer de l'argent en Italie à son père appauvri par des revers commerciaux : Christophe Colomb pourvut, de Lisbonne, aux frais de l'instruction de ses deux plus jeunes frères.

La religion centuplait ses forces et embellissait sa vie. Dès son enfance, *il se fit remarquer*, dit Washington Irwing, “ par l'attention exacte qu'il mettait à remplir les devoirs de la religion, observant rigoureusement les jeûnes et les cérémonies de l'Église; et sa piété ne consistait pas en de vaines pratiques : elle participait à ce noble et solennel enthousiasme dont tout son caractère était fortement empreint. „ Il lisait avec assiduité, méditait avec onction la sainte Écriture. L'Évangile selon saint Jean était son livre de prédilection. D'une fidélité qui ne se démentit jamais aux chrétiennes habitudes de la maison paternelle “ et se souvenant des recommandations de sa pieuse mère (1) „ il alla, chaque matin, dès

(1) Roselly de Lorgues.

les premiers instants de son séjour à Lisbonne, entendre la messe à l'église de Tous-les-Saints.

Cette église était attenante à un couvent de religieuses. Entre autres pensionnaires, l'orpheline d'un marin habitait ce couvent. Elle se nommait Felippa de Perestrello. Elle avait deux sœurs, elle était leur aînée. Son père, gentihomme italien de naissance, venait de mourir au service du Portugal. Il avait été officier de la maison du roi. Le prince Henri l'avait associé à ses études scientifiques et à ses entreprises maritimes. Il avait coopéré à l'occupation de Madère et à la découverte de plusieurs îles de la côte occidentale d'Afrique. En dernier lieu, gouverneur et concessionnaire de la petite île de Porto-Santo, il y avait consumé son patrimoine dans d'infructueux essais d'exploitation.

Christophe Colomb et Felippa se connurent et s'aimèrent. Leurs conditions étaient égales; le nom de l'Italie et leurs liens communs avec l'océan, les rapprochaient; la religion compensait des deux parts l'absence de fortune. La mère de Felippa, femme d'expérience et veuve de grande piété, après des informations qui paraissent avoir été longues, parce qu'il fallait écrire en Italie, accorda la main de sa fille à Colomb. Pour suppléer, sans doute, à la modicité de la dot, elle prit dans sa maison le jeune ménage.

Le mariage fut heureux, l'intérieur édifiant et respecté. Si on ajoute à ces goûts, à ces façons d'homme de bonne compagnie que nous avons signalés en Christophe Colomb, le charme inhérent à la conversation d'un officier courant les mers depuis son enfance, observateur et actif, également enclin aux poétiques contemplations et habitué aux spéculations pratiques,

sachant mêler aux considérations les plus précises sur les affaires mille anecdotes de tempêtes et de batailles, aux aperçus philosophiques ou commerciaux, les réflexions les plus gracieuses sur les merveilles de la création ; si on songe que tel était Colomb à l'époque de son mariage, on comprendra aisément combien le cercle de ses amitiés s'étendit à Lisbonne, et combien sa considération s'y affermit. Son alliance avec la famille d'un ancien officier de la maison du roi lui valut de très utiles patronages. Les amis, les anciens camarades de son beau-père lui ménagèrent à la cour les plus hautes relations.

CHAPITRE III

FORMATION DE LA THÉORIE COSMOGRAPHIQUE DE COLOMB. — IL OFFRE A GÊNES ET A VENISE DE TENTER LA DÉCOUVERTE.

Alphonse V régnait en Portugal. Il admettait facilement à l'honneur de ses audiences les marins de distinction : Colomb lui fut présenté. Le souverain et l'officier génois eurent de fréquents entretiens sur les sciences naturelles et les aventures de mer. Chaque fois Colomb intéressa vivement le roi. Qu'il ait été question, dans ces colloques, de terres inconnues, qu'on pourrait découvrir dans les régions de l'ouest, il n'en faut pas douter ; car un jour, Alphonse V fit voir à Colomb, comme curiosités significatives, des roseaux d'une dimension extraordinaire, que le vent du large avait poussés sur le rivage des Açores.

Colomb continua, dans les premiers temps de son

mariage, ses travaux de plume et de compas, et son commerce de manuscrits. Mais bientôt la sœur cadette de Felippa fut mariée; elle épousa, elle aussi, un officier de marine, Pedro Corréa. Nommé, par Alphonse V, gouverneur de Porto-Santo, comme son beau-père l'avait été, Corréa alla prendre possession. Sa femme, sa belle-mère, les sœurs de sa femme et Colomb son beau-frère, partirent avec lui. Diego, l'unique enfant de Colomb et de Felippa, naquit à Porto-Santo en 1476.

Pedro Corréa trouva, un jour, sur la plage de son gouvernement une pièce de bois sculptée avec un certain art : les vents de l'ouest l'avait apportée. Colomb sut ce fait, et l'on vit qu'il y prêtait attention. Sa belle-mère lui raconta, dans les causeries du foyer domestique, la vie de son mari : Christophe Colomb eut entre les mains, à Porto-Santo, les notes et les journaux des campagnes de son beau père. De Porto-Santo, il fit plusieurs voyages sur les côtes voisines. Il alla à Madère. Il visita les comptoirs portugais de la Guinée, l'embouchure du fleuve d'Or, la forteresse de Saint-Georges de la Mine. Il toucha aux îles du cap Vert et aux Canaries. Il poussa jusqu'aux Açores.

Aux Açores, on lui signala des faits à son point de vue très intéressants. On lui apprit que les vents d'ouest poussaient parfois, contre les rivages de Graciosa et de Fayal, de grands arbres dont les semblables n'existaient pas en Europe. On lui assura qu'à l'île des Fleurs on avait recueilli sur la grève deux cadavres dont les caractères n'appartenaient à aucune race connue. Plusieurs marins lui apportèrent, de différents côtés, des observations de cette nature.

Le seul fait d'avoir recueilli ou provoqué ces informations dénote évidemment que déjà des préoccupa-

tions grandioses étaient entrées dans l'esprit de Colomb : il étudiait certainement la question qui ne tarda pas à devenir son existence tout entière. Mais attribuer, comme quelques-uns l'ont voulu faire, une influence primordiale et décisive sur la découverte du Nouveau Monde, aux minces renseignements que nous venons de relater, c'est volontairement tomber dans l'erreur. Ces données étaient faibles par elles-mêmes. Nul, jusque-là, n'en avait tiré la moindre induction. Colomb seul leur attribua quelque importance, parce que son esprit y était préparé par des intuitions d'une nature à part.

Son fils, il est vrai, l'abbé Fernand Colomb, classe sous ces trois chefs : — la nature des choses, l'autorité des auteurs et les rapports des voyageurs — les sources diverses où son père aurait puisé les éléments de sa conviction, et il semble attribuer à chacun de ces groupes d'indices une influence à peu près égale sur la formation progressive des théories du grand homme. Mais cette appréciation ne résiste pas à l'examen : un fait la détruit radicalement. Il n'est pas admissible que Colomb ait communiqué, surtout par écrit et scientifiquement, quoi que ce soit de ses idées, avant de les avoir méditées longuement; même lorsqu'elles lui parurent démontrées, il dut, à plusieurs reprises, les contrôler avec lui-même en silence : l'homme de génie ne s'ouvre pas à la légère sur de pareilles inspirations. Or, en 1474, c'est à dire au commencement même de cette période où, de Porto-Santo, Colomb navigua dans les parages circonvoisins, questionnant les pilotes, interrogeant les objets échoués; à ce même moment, il entretenait une correspondance scientifique avec Paul Toscanelli, au sujet de ses vastes conceptions.

Paul Toscanelli fut un des savants les plus illustres de l'Italie du quinzième siècle. On l'appelait plus ordinairement le physicien Paul. Médecin à Florence, il venait fréquemment à Rome, et y faisait de longs séjours. La cour pontificale avait son savoir en haute estime et sa personne en affection. Le gouvernement portugais le consultait officiellement sur les questions relatives à la géographie. Colomb fut mis en rapport avec lui par un Toscan domicilié à Lisbonne. Ils échangèrent plusieurs lettres. Toscanelli jugea les conceptions de Colomb grandes et nobles ; il l'encouragea.

Nous possédons deux fragments très connus de cette correspondance : ils fixent péremptoirement la date de 1474. Christophe Colomb n'hésitait plus, ne cherchait plus ; il avait trouvé, il croyait, il savait. Cela est si vrai que l'idée avait cessé, pour lui, d'appartenir au domaine théorique : elle était devenue un projet , une résolution pratique d'explorer l'Océan ; et déjà il alléguait comme principal mobile stimulant son zèle, les résultats heureux qu'il se promettait de la Découverte pour le christianisme.

Colomb ne fut pas plus servi par " l'autorité des auteurs instruits „ que par les informations des navigateurs. Il eût couru grand risque d'être égaré par ses lectures, s'il eût accordé à des passages de Sénèque, d'Aristote, de Pline, de Marco Polo, de John Mandeville, sur les mondes inconnus et sur la route pour y parvenir, autant de crédit qu'à ses propres raisonnements. Certainement il réfléchit sur les opinions de ces auteurs , mais d'une façon subsidiaire : lorsque ses calculs l'eurent persuadé, alors il confronta ses conclusions intimes avec les hypothèses antérieures. Quelles clartés pouvaient d'eux-mêmes faire jaillir sous son

regard, des textes restés pour nous des énigmes, quand l'océan n'a plus de secrets?

En réalité, Colomb fut éclairé par le monde intérieur de ses pensées, par des méditations solitaires sur la " nature des choses. „ On ne doit pas nier absolument que la tendance générale du mouvement scientifique contemporain, n'ait été favorable à l'éclosion de ses pensées personnelles : les découvertes prodigieuses ne sont jamais octroyées par Dieu qu'aux époques préparées à les comprendre, à les utiliser. Mais le caractère individuel, intime et mystérieux, de l'inspiration du grand Génois, n'en est pas moins un fait qu'il affirme lui-même. " La Très Sainte Trinité, dit-il, *m'inspira* " *l'idée, qu'elle me rendit ensuite parfaitement claire*, " que je pouvais naviguer et aller d'Espagne aux Indes " en traversant l'Océan vers l'occident. „ Dieu, dit-il ailleurs, lui " ouvrit l'entendement, *comme avec la main.* „

Au surplus, éclair de génie ou révélation de l'extérieur, lente évidence de calcul ou soudaine illumination, quelque nom qu'on donne au trait de lumière générateur des théories de Colomb, il comprit et s'affirma, nous ignorons à quelle heure au juste de sa méditative existence, que la terre était ronde. On l'avait cru, on l'avait dit avant lui; mais nul n'avait embrassé cette doctrine avec une énergie de conviction comparable à la sienne. Il en tira cette facile conséquence, que le tour du globe se pouvait faire, théoriquement au moins, dans toutes les directions.

Une autre idée, familière, elle aussi, à l'antiquité, mais repoussée par tout le moyen âge, se formula, en second lieu, dans l'esprit de Colomb, avec une certitude inébranlable. La sagesse et la bonté du Créateur ne permettaient pas de penser, disait-il, que les vastes

espaces de la sphère inexplorés jusqu'alors, fussent entièrement recouverts par les eaux stériles d'un océan démesuré. Il jugeait plus vraisemblable que le continent connu avait pour contre-poids, dans l'hémisphère opposé, des terres d'une étendue à peu près égale. Et ces terres, selon lui, devaient être habitées par des hommes : les peuples du vieux monde avaient leurs antipodes.

Ces principes conduisaient tout droit à dire qu'en face des côtes occidentales de l'Europe, émergeaient, par delà l'Atlantique, les rivages orientaux d'une autre terre; qu'entre ces deux mondes, la mer océane, comme on parlait alors, était la route la plus directe et la plus facile; qu'il s'agissait uniquement de naviguer assez loin dans la direction de l'ouest, pour arriver, sans faute, à un second hémisphère habité. Colomb se décida, en 1476, à entamer, près des gouvernements ayant une marine, les démarches nécessaires à la réalisation de ce hardi voyage.

Il était convaincu qu'il résulterait de ses explorations, des avantages incalculables pour la chrétienté, et que la première nation qui planterait son drapeau sur les terres inconnues, en rapporterait d'immenses richesses; il ambitionna tout d'abord pour Gênes, sa patrie, l'honneur chrétien et les profits de l'entreprise. Il quitta le Portugal, vint à Gênes et fit part de son projet et de ses plans au sénat. Il s'obligeait, si on lui fournissait des navires, à sortir par le détroit de Gibraltar, et à pousser vers le couchant, à travers la mer océane, jusqu'à ce qu'il eût rencontré le pays de l'or, des épices et des perles. Le sénat de Gênes traita tout bas d'orgueilleuses rêveries, ces gigantesques propositions, et prétexta tout haut pour les décliner, la pénurie du trésor public.

Colomb alla faire les mêmes offres à Venise : elle n'y furent pas plus goûtées.

Il se rendit alors à Savone. Ses vieux parents s'y étaient retirés : il demeura plusieurs mois près d'eux, soulagea leur pauvreté devenue très grande, ne dédaigna pas de se remettre, par intervalles, en compagnie de son père et de ses frères, à son ancien métier de cardeur, mais s'occupa plus assidûment de dessiner et de vendre des cartes géographiques. Ce séjour de Christophe Colomb en Italie fut d'une année environ.

Rentré à Lisbonne, près de sa femme et de son fils, tour à tour il navigua ou mena, à terre, une existence de gêne, de travail manuel et d'étude. Au mois de février 1477, il naviguait à cent lieues par delà l'Islande. Nous ne savons s'il a fait allusion à ce voyage ou à un autre, lorsque, plus tard, il a dit : « J'ai été au septentrion, en Angleterre. » Nous inclinons à croire qu'il fit dans les mers du nord deux campagnes distinctes.

CHAPITRE IV.

DÉMARCHES INUTILES DE COLOMB PRÈS DE LA COUR DE LISBONNE. — IL REPART POUR L'ITALIE.

En 1479, le roi de Portugal Jean II, surnommé le Grand, succéda à son père Alphonse V. Il entrait dans ses vues d'imprimer à la marine portugaise une activité qui rappelât les temps du prince Henri, son grand oncle. Il accueillait les services de tout étranger qu'il estimait capable. Ce fut chose facile à Colomb d'être admis en sa présence.

Jean II se montra peu enclin, dans les premières audiences, à favoriser les projets de Colomb. Mais, par la suite, il comprit qu'il y avait dans les théories du Génois quelque chose de vraisemblable et de magnifique : il consentit à faire les frais d'une expédition. Cette expédition n'eut pas lieu, parce que la couronne de Portugal n'accepta pas les conditions exigées par Colomb.

Dès le principe, aux clartés encore confuses ou déjà très nettes de son inspiration et de ses calculs, Colomb s'était promis et juré devant Dieu de faire servir de deux manières, différentes mais corrélatives, à la diffusion de l'Évangile et à l'exaltation de la sainte Église, la découverte des riches contrées devinées par son génie aux limites occidentales de l'Océan. Il avait résolu que, sur ses pas, la chrétienté enverrait aux Indes ses missionnaires et sa foi; que les Indes, en retour, lui produiraient, à lui, des trésors capables d'affranchir la chrétienté des séculaires outrages de l'islamisme. Ce programme, on le voit, comprenait deux parties : elles ont inégalement frappé l'attention des historiens : l'une a été moins mal appréciée que l'autre.

Washington Irving a très bien décrit, sauf un mot disparate et faux, le côté, pour ainsi dire, apostolique de la mission dont Colomb se croyait investi. « Lorsque Colomb, dit-il, eut formé sa théorie, elle prit racine dans son esprit avec une force singulière. Il ne parlait jamais d'un air de doute ou d'hésitation, mais avec autant d'assurance et de certitude que si ses yeux avaient vu la terre promise. Un profond sentiment religieux se mêlait à ses méditations et leur donnait, par fois, une teinte de *superstition*, mais d'une superstition qui n'avait rien que *d'élevé et de sublime*. Il se regardait

en quelque sorte comme l'envoyé du ciel, choisi entre tous les hommes pour l'accomplissement de ses grands desseins; il croyait voir la découverte qu'il méditait prédite dans l'Ecriture sainte et indiquée à grands traits dans les révélations des prophètes. Les extrémités de la terre seraient rapprochées l'une de l'autre; et toutes les nations, toutes les langues unies sous la sainte bannière du Rédempteur. Tel devait être le glorieux résultat de son entreprise, mettant les régions éloignées et inconnues de la terre en rapport avec l'Europe chrétienne, portant le flambeau de la vraie foi dans les pays encore couverts des ténèbres du paganisme, et rassemblant leurs peuples innombrables sous la sainte domination de l'Église. L'enthousiasme dont il était animé se communiquait à ses paroles, et jusqu'à son maintien, qui avait quelque chose de la noblesse et de l'élévation de ses idées „ (1).

Le même auteur parle en termes explicites, de ce qu'il appelle " le projet favori „ de Colomb. " La délivrance du Saint-Sépulcre, dit-il, fut l'un des grands objets de son ambition; il la médita pendant tout le reste de sa vie; elle fut l'objet d'une disposition expresse de son testament. Il la regardait comme une des grandes œuvres que ciel l'avait choisi pour effectuer, et il ne considéra *par la suite* sa grande découverte que comme un moyen préparatoire, employé par la Providence pour en assurer l'accomplissement (2)... *Dès le principe*, il avait proposé la délivrance du Saint-Sépulcre comme le grand objet auquel devaient être appliqués les produits de ses découvertes (3). „

(1) WASHINGTON IRWING, liv. I, ch. V.— (2) Liv. II, ch. VIII.— (3) Liv. XIV, ch. IV.

Washington Irwing s'est trompé sur deux points. Lorsqu'il dit que Colomb avait conçu, *dès le principe*, son désir de délivrer la Terre-Sainte, il entend par là, l'époque des négociations avec la cour d'Espagne; sa pensée ne remonte pas plus haut. C'est une inexactitude. Il l'aggrave, lorsqu'il ajoute que Colomb considéra *par la suite* sa grande découverte comme un moyen préparatoire. Il se méprend encore, lorsqu'il affirme, dans un autre endroit, que Colomb se rappela *son vœu avec une nouvelle force*, comme si, pendant un certain nombre d'années, il l'eût à peu près perdu de vue.

Colomb forma les résolutions de découvrir le Nouveau Monde, de l'évangéliser et de délivrer la Palestine, véritablement *dès le principe*, c'est à dire aussitôt que le dessein de la Découverte elle-même fut arrêté dans son esprit. Et ces trois idées de Découverte, d'Apostolat, de Délivrance, comme elles naquirent ensemble dans son vaste et pieux génie, de même elles restèrent associées, sans interruption, sans oubli, ni défaillance, dans sa volonté et dans ses actes.

Réaliser ce rêve héroïque, Colomb ne le pouvait qu'en s'assurant, par ses conventions préalables avec les associés, quels qu'ils fussent, de son entreprise maritime, une autorité quasi royale et des droits immenses de propriété sur les pays à découvrir. Il fallait qu'il fût maître aux Indes, pour imprimer, sans entraves, aux développements de la colonisation, une marche vraiment chrétienne. Il lui fallait une part assez considérable dans les produits de la colonisation, pour qu'il en retirât un trésor particulier pouvant subvenir aux dépenses de recrutement et d'entretien d'une armée contre le Turc. Il fallait enfin qu'en récompense de la Découverte, des titres honorifiques le posassent, en Europe, par le pres-

tige et les facultés d'initiative, en égal des princes. Des honneurs, des richesses, du pouvoir, ces trois choses lui étaient indispensables.

De là les conditions posées par lui au Portugal d'abord, et, plus tard, à l'Espagne: — il serait Vice-Roi, Gouverneur général des îles et continents découverts par lui et après lui dans l'Océan et Grand Amiral de l'Océan; — il aurait tous les honneurs, toutes les attributions de ces dignités et charges; — il recevrait la dîme de toutes les richesses, perles, diamants, or, parfums, épices, fruits et productions recueillies et exportées dans les régions soumises à son autorité; — ses dignités et charges et toutes les prérogatives y attachées seraient héréditaires, par droit d'aînesse, dans sa famille.

Le roi Jean II ne trouva pas, tout d'abord, ces demandes hors de proportion avec le service proposé; il les renvoya à l'examen de sa commission permanente des découvertes maritimes. Cette commission se composait de trois membres : Diego Ortiz de Cazadilla, évêque de Ceuta et confesseur de Jean II, et les médecins juifs Josèphe et Roderigo. Ils conclurent, tous trois, au rejet des demandes de Colomb.

Jean II n'adhéra pas à cette conclusion négative. Si elle mettait à couvert sa responsabilité royale, elle ne satisfaisait pas son esprit. Il saisit exceptionnellement de la question un conseil supérieur composé tout exprès, sous sa présidence, des personnages les plus considérables de la cour. Dans ce conseil, les considérations mesquines prévalurent encore. Le confesseur fut moins touché (comme il arrive trop souvent, nous le disons à regret, dans ces charges périlleuses) des intérêts de la religion que des visées de l'égoïsme. Il était, ou se croyait savant en cosmographie. A ce titre, plus sus-

ceptible que tout autre d'ombrage et de jalousie à l'endroit de Colomb, il se fit une question de fortune de soustraire à un rival l'occasion de gagner les bonnes grâces du maître. Par des affidés, son habileté cauteleuse organisa, dans le conseil, une majorité conforme à ses passions.

Un seul membre, le comte de Villaréal, parla fortement le langage de la raison et de l'honneur, de la religion et du patriotisme. Il représenta que Colomb avait pour principal objet la propagation de la foi catholique; que rejeter ses offres, ce serait refuser Dieu peut-être; que ce serait au moins le tenter, que de négliger cette chance de faire retentir d'un pôle à l'autre la parole du saint Évangile; que ce serait frustrer la nation d'un grand accroissement d'empire, et ses princes, de l'immortalité de leur nom. Il s'étonna qu'un tel projet eût pour adversaire un ministre de la religion. Il osa, comme s'il entendait à l'instant même, dit-il, une voix et un esprit du ciel, présager au souverain assez hardi pour tenter l'entreprise, non seulement une heureuse réussite, mais encore, dans le présent et dans la postérité, une puissance et une gloire que n'obtinrent jamais les héros les plus célèbres et les plus fortunés monarques.

Ce discours, unanimement applaudi, n'empêcha pas l'avis du confesseur de triompher. Le conseil décida deux choses : qu'il convenait d'encourager, en général, les expéditions maritimes, et qu'il fallait se garder, en particulier, de l'expédition provoquée par Colomb.

Jean II pourtant ne se tint pas encore pour convaincu. Plus il approfondissait ses propres raisonnements, plus l'entreprise le séduisait. Il fit proposer à Colomb des tempéraments. Il lui offrit le gouvernement

perpétuel des contrées qu'il découvrirait, des titres honorifiques et des priviléges héréditaires. Colomb refusa.

Le roi s'en montra peiné, affligé même. Le confesseur, alors, imagina, pour se faire valoir, un moyen que nous voudrions pouvoir taire : il conseilla au roi de munir secrètement des plans et des notes de Christophe Colomb, un pilote portugais, et de l'envoyer à la Découverte par la route indiquée. Un message royal invita Colomb à déposer sans retard le détail écrit de son projet, avec cartes à l'appui : il obéit. Aussitôt un des capitaines réputés les plus habiles de la marine portugaise fut dépêché sur une caravelle : sa mission apparente était de ravitailler les îles du cap Vert ; sa mission secrète et réelle, de cingler vers l'occident, selon les instructions volées à Colomb. Mais, après quelques jours de navigation dans la direction prescrite, le cœur faillit à l'équipage et au capitaine. On rentra aux îles du cap Vert, de là à Lisbonne. Peu à peu d'inévitables indiscrétions initièrent le public au secret de ce coupable voyage.

Colomb venait de voir mourir Felippa, sa femme. Le trait inique de la cour le frappa en plein cœur endolori. Il en reçut comme une inguérissable blessure. En vain le roi s'efforça-t-il, à plusieurs reprises, de l'engager dans de nouveaux pourparlers. Lisbonne, la cour, les hommes, le pays, tout, du Portugal, lui était devenu image importune, amers souvenirs. Il s'enfuit en secret, par mer, emmenant son jeune fils Diego.

Ce départ fut une fuite. La vie de Colomb n'était plus en sûreté à Lisbonne. Il savait le roi résolu, sous la pression journalière de criminels conseillers, à tenter l'impossible pour le lier à sa couronne par un de ces

engagements qui ne permettaient plus, quand une fois on était inscrit dans la marine portugaise, de naviguer sous un autre pavillon. Il savait ces mêmes conseillers déterminés à tout contre lui ; un assassinat ne les arrêterait pas (1). Il quitta Lisbonne en 1484. Son fils, avait huit ans. Barthélemy, naviguait-il alors, comme Las Casas l'affirme, ou les deux frères s'enfuirent-ils ensemble? Fût-ce à ce moment que Christophe envoya Barthélemy en Angleterre, pour intéresser Henri VII à la grande entreprise? Cette dernière opinion est la plus généralement adoptée.

Christophe Colomb arriva à Gênes. Il n'y fit qu'une courte apparition : ses propositions, qu'il réitéra au sénat de sa patrie, ne furent pas plus acceptées qu'autrefois.

Comme naguère, il alla pieusement revoir son vieux père à Savone. Sa mère n'était plus. Dominique, depuis la

(1) Ces cruelles appréhensions, Navarrete et d'autres historiens les ont transformées en une crainte moins noble, la crainte d'être emprisonné pour dettes. Mais, sans être riche, Colomb possédait encore plus qu'il ne devait, si tant est qu'il dût quelque chose : rien ne l'indique. Sans doute, il réalisa *sans bruit* l'héritage de sa femme, mais il suffit, pour expliquer cette liquidation clandestine, de la nécessité où il était de tenir cachés ses préparatifs de départ. Il est vrai encore que Jean II, lui écrivant, quatre ans après, pour l'inviter à revenir, lui donna expressément l'assurance de n'être inquiété au sujet d'aucunes poursuites, criminelles ou civiles, pouvant exister contre lui. Mais cette allusion s'applique à un commencement d'informations, au criminel, dirigées contre Colomb, après sa fuite, taxée de désertion par les conseillers de Jean II. Ils le persuadèrent aisément, malgré la vérité, des droits de son pavillon sur un étranger domicilié dans le pays depuis plus de quinze ans, et ayant navigué, dans l'intervalle, sur des navires portugais.

mort de Suzane, regardait Savone comme un exil; il n'avait qu'un désir : vivre ses derniers jours et mourir au milieu des souvenirs de sa jeunesse, de son bonheur. Christophe Colomb, si peu riche qu'il fût lui-même, s'imposa, avec une tendresse empressée, les sacrifices nécessaires à l'accomplissement de cette volonté quasi suprême : il ramena son père à Gênes. Il n'en repartit lui-même, au bout de quelques mois, qu'après avoir pourvu pour le présent et pour l'avenir, à tous les besoins du vieillard.

Les regards de Christophe Colomb s'étaient tournés vers l'Espagne. Il espéra trouver, en Espagne, pour son œuvre scientifique, civilisatrice, chrétienne, des sympathies efficaces. La nation était zélée pour la foi; elle haïssait les Maures; elle avait des traditions chevaleresques et une marine prospère. Le règne d'Isabelle de Castille et de Ferdinand d'Aragon s'annonçait avec éclat : on vantait au loin la sagesse, la vaillance et la religion d'Isabelle. Colomb s'embarqua donc, plein d'espoir. On ne sait pas au juste vers quel port espagnol il fit voile; on ne sait pas non plus à quel endroit de la péninsule il prit terre. Quand l'histoire retrouve sa trace, il sollicite la charité, aux portes d'un couvent.

CHAPITRE V

ARRIVÉE DE COLOMB EN ESPAGNE. — SES PREMIERS RAPPORTS AVEC LE CLERGÉ ESPAGNOL.

Par les chaleurs de juillet, en 1485, à une demi-lieue de Palos, le père gardien, ou supérieur d'un couvent caché parmi les pins, sur un promontoire dominant la mer, vit, en passant près de la loge du portier, un

voyageur qui, les pieds poudreux et le front ruisselant de sueur, demandait un peu d'eau et de pain pour son enfant exténué de fatigue. Le monastère, asile de Franciscains, s'appelait Sainte-Marie de la Rabida. Le père gardien, Juan Perez de Marchena, avait, peu d'années auparavant, fait figure à la cour : il avait été le confesseur de la reine Isabelle. Il fut frappé de la distinction, du grand air de ce voyageur. Il lui demanda, son nom, son pays, d'où il venait, où il allait? Le voyageur répondit, qu'il se nommait Christophe Colomb, qu'il venait d'Italie, qu'il se rendait à la cour, qu'il désirait voir les Rois et leur communiquer un projet important. Il ajouta qu'il comptait passer par Huelva : la plus jeune des sœurs de sa femme y était mariée ; il lui laisserait son enfant en garde.

Le religieux pria l'étranger d'entrer dans le cloître pour s'y reposer. Colomb accepta dans l'intérêt de son enfant. A l'abri des silencieuses arcades, la conversation s'engage, une puissante amitié se noue. Le franciscain possédait, autant qu'homme de son temps, des connaissances astronomiques et cosmographiques; le savoir du Génois l'enchanta. Le moment n'est pas favorable, lui dit-il, et c'était la vérité, pour soumettre vos propositions à la cour. Attendez parmi nous une heure plus opportune. Colomb devint l'hôte des Franciscains. Il se plut à voir dans cette halte inopinée une occasion de fortifier son âme, à la veille d'une nouvelle lutte. Son expérience le forçait d'en prévoir les longueurs et les amertumes. Il s'adonna à la prière, aux méditations ascétiques, aux saintes lectures, à tous les exercices d'une retraite proprement dite. Il embrassa, dans toute sa régularité, la vie cénobitique. Assidu compagnon des moines les plus parfaits, sa

mortification aux tables communes du réfectoire les édifia : ils furent émerveillés de sa ferveur aux offices de la chapelle ; il fit, dans l'intelligence et l'amour de la règle, des progrès qu'ils admirèrent. Le père Juan Perez, que sa confiance intime appela à connaître, au tribunal de la pénitence, les secrets de son cœur, constata, ravi, dans cet étranger, une vertu d'autant plus sublime, qu'elle s'ignorait elle-même : le pénétrant directeur, dans ses longs rapports de prêtre avec les hommes du monde, n'avait encore rencontré aucun exemple pareil de mysticité virile et candide. Aussi, comme savant et comme ministre de la religion, s'intéressa-t-il, alors et pour toujours, aux destinées de Colomb et à son œuvre, avec toutes les énergies de l'admiration et du dévoûment.

Colomb séjourna au monastère de la Rabida, du mois de juillet 1485 au printemps de 1486. Ferdinand et Isabelle, qui se préparaient à une campagne contre les Maures de Grenade, arrivèrent à Cordoue. Ils avaient fixé là le point de rassemblement de leurs troupes. Le père gardien jugea le moment opportun ; il laissa partir Colomb pour Cordoue. Il lui procura une petite somme d'argent et lui remit, pour des personnages de l'entourage immédiat de la reine, des lettres pressantes de recommandation. Il voulut que Diégo restât au couvent pendant l'absence de son père ; il promit de se charger lui-même des soins journaliers de son instruction. Jamais Colomb n'avait fait sous de si consolants auspices, les apprêts d'un voyage. Il arriva confiant à Cordoue. Ses recommandations l'adressaient surtout à Ferdinand de Talavera, prieur de Prado, le très puissant confesseur des deux souverains : il se promettait de grands avantages de cette circonstance.

Mais sous les dehors d'une régularité irréprochable, le confesseur cachait les défauts ordinaires aux esprits incapables et aux cœurs arides. Il ne comprenait que le devoir facile et la vertu profitable. Il se croyait à la cour pour y bien vivre en repos. Attentif à ses affaires, insouciant de celles d'autrui, sans la moindre vue de bien public, il eût pris volontiers pour devise, comme toutes les âmes au dessous du vulgaire : *pax mea suprema lex esto*. Bon prêtre, au demeurant, si le goût des manéges souterrains, l'âpre ambition et la susceptibilité rancuneuse, étaient compatibles avec l'honneur sacerdotal.

Les historiens disent que le confesseur, lorsque Colomb lui remit sa lettre d'introduction, toisa de haut cet étranger à l'aspect fatigué, modestement vêtu, venu on ne savait comment en Espagne, s'introduisant à la cour sans autre appui que le patronage fortuit d'un moine depuis longtemps confiné lui-même au fond de la province. Il estima, sans hésiter, que le supérieur de la Rabida s'était laissé duper par un songe-creux; il lui parut souverainement sage de condamner le protégé du père Marchena à se morfondre dans les escaliers, les vestibules, les salles d'attente : cela le guérirait de la manie de solliciter. Mais aucun historien n'a remarqué une circonstance éminemment faite pour rendre le prieur de Prado très hostile à Colomb. Le père Juan Perez, qui le lui adressait, avait été confesseur d'Isabelle. Humaniste, cosmographe, d'une sainteté partout reconnue, homme de prière et d'étude, parfait religieux, il s'était soustrait, malgré la reine, en quelque sorte, aux responsabilités de ses délicates fonctions, pour se livrer tout entier, dans une lointaine solitude, aux rigueurs de sa règle et au charme de ses livres.

En s'affligeant de cette retraite, Isabelle l'avait admirée. Elle se souvenait du digne prêtre avec un respect mêlé d'affection. Talavera ne l'ignorait pas. Les gens en charge à la cour ont pour principe d'écarter soigneusement de la pensée du maître, ceux dont ils tiennent la place, qu'on regrette, et qui pourraient revenir. En fallut-il davantage pour dissuader Talavera de produire aux Rois un solliciteur dont les grandes idées, si elles leur plaisaient, leur seraient une occasion de songer, une fois de plus, au mérite de Juan Perez?

Le confesseur suscita donc à la présentation qu'un saint ami le priait de procurer, les mille entraves dont se peut aviser l'attentive malveillance d'un personnage de cour réputé bien auprès du maître. Cela dura longtemps. La ténacité de Colomb ne s'en rebuta pas, mais ses ressources s'épuisèrent. Il lui fallut, pour vivre, reprendre ses anciens labeurs de copiste et de dessinateur géographe. Ils eussent, à Cordoue, comme à Lisbonne, suffi sans doute à ses besoins. Dieu lui en épargna l'épreuve. Il contracta un second mariage. Il s'était logé dans le voisinage d'une femme de grande beauté. Elle se nommait Beatrix Enriquez. Elle appartenait à une famille noble et de vieille race. Sa fortune, sans être en rapport avec sa naissance, lui assurait une existence indépendante. Elle connut le passé, les projets et les embarras de Colomb; peut-être devina-t-elle son génie. Pour avoir le droit de partager avec lui son aisance, elle consentit à devenir sa seconde femme. Ils se marièrent au mois de novembre 1486. Beatrix fut mère, l'année suivante, de Fernand Colomb (1).

(1) Nous prouverons, dans un chapitre spécial, la légitimité si inconsidérément contestée de ce second mariage de Colomb.

Cependant Colomb désespérait d'être présenté aux Rois par le confesseur. Il prit le parti d'écrire à Ferdinand ; sa lettre resta sans réponse.

CHAPITRE VI

INTERVENTION DE LA COUR DE ROME EN FAVEUR DE COLOMB. — IL OBTIENT, PAR UN PRÉLAT ROMAIN, SA PREMIÈRE AUDIENCE DES ROIS D'ESPAGNE.

Le souverain pontife alors régnant, Innocent VIII, était Génois. Quand et comment il connut les théories et les projets de Colomb, son compatriote, aucun indice certain ne le précise. Lui furent-ils communiqués par Toscanelli? Cette supposition est tout à fait vraisemblable. Cardinal Cibo, évêque de Melfe, il était sûrement à Rome vers l'époque où Toscanelli écrivait de Rome, à Colomb, en Portugal, les lettres dont nous avons parlé. Ne fut-il pas naturel au savant florentin d'instruire le cardinal génois, de théories et de desseins, admirables, à son avis, qui émanaient d'un enfant de Gênes?

Une autre hypothèse, qui ne détruit pas celle-là, nous semble encore plus rationnelle. Il résulte de plusieurs passages des écrits de Colomb que, dès le principe, il soumit au saint-siége ses grandes pensées. Pourquoi ne se serait-il pas adressé, de préférence, dans ce but, à un cardinal, son compatriote? S'il n'écrivit pas à Cibo, encore cardinal, peut-être lui écrivit-il, après qu'il eut ceint la tiare. L'exaltation d'Innocent VIII datait de moins d'un an, elle devait être la grande préoccupation et la fierté publique,

à Gênes, lorsque Colomb, fuyant de Lisbonne, fit ses secondes offres au sénat génois, et ramena son père, de Savone dans sa ville natale. En quittant cette fois encore l'Italie, pourquoi n'eût-il pas informé directement le nouveau souverain pontife, enfant des mêmes murs que lui, qu'il allait chercher, et espérait trouver en Espagne, les moyens d'ouvrir à l'Evangile des royaumes inconnus ?

De quelque manière, au surplus, qu'Innocent VIII ait connu les aspirations pieuses et les apostoliques ambitions de Christophe Colomb, il les connut, cela est certain. Il leur fut sympathique : “ La famille du pape Innocent VIII, dit M. le comte Roselly de Lorgue, savait l'intérêt que prenait l'illustre pontife au projet de Christophe Colomb ; c'est pourquoi elle fit inscrire sur son tombeau sa participation intime à la Découverte qu'il n'eut pas la joie de connaître ici-bas. „

Une circonstance très importante a été jusqu'à présent négligée d'une manière absolue par tous les biographes de Colomb. Jean Crebs ou Nicolas de Cusa, fils d'un pêcheur, naquit à Cusa, sur la Moselle, trente-quatre ans avant Colomb. Il fut revêtu de la pourpre, en 1448, et mourut à Todi, en 1464. Toutes les études ordinaires du clergé, l'hébreu, le grec, la philosophie, la théologie et les lettres lui furent familières. Mais il cultiva les mathématiques, l'astronomie, la cosmographie avec prédilection. Il s'éleva, dans cette sphère spéciale, à la hauteur des conceptions qui ont créé la science exacte des temps modernes. Avant Colomb et Copernic il eut, sur la forme de la terre, sur sa position dans le système planétaire et sur son mouvement, des notions très arrêtées, si non complètes.

Sa qualité de membre du sacré collége eût suffi pour

porter ses opinions astronomiques à la connaissance de Toscanelli. Ils étaient du même âge. On sait quel actif échange d'idées avait lieu, par lettres, aux quinzième et seizième siècles, entre les savants. Toscanelli fut en mesure, lorsqu'il parla, à Rome, des idées de Colomb, de faire remarquer leurs analogies avec les opinions d'un prince de l'Église dont la mémoire était récente.

Cusa, d'ailleurs, assista, comme archidiacre de Liége, au concile de Bâle; son rôle y fut très remarqué. Trois souverains pontifes, Eugène IV, Nicolas V et Pie II, l'employèrent dans des légations importantes près de diverses cours. Il jouissait donc d'une grande notoriété à Rome. Ses amis du sacré collége, de la prélature, de la maison du pape, des ambassades, des académies; ceux qu'il avait fréquentés à Bâle ou rencontrés dans ses légations: tous ceux qui furent en relations plus ou moins suivies avec lui, eurent mille occasions de s'entretenir entre eux des problèmes agités par cet esprit chercheur. Qu'on n'acceptât pas ses solutions comme expression certaine ou même plausible de la vérité, peu importe. Leur opposition avec la conviction générale les gravait d'autant plus fortement dans les souvenirs. L'orthodoxie éprouvée de leur auteur, sa science théologique notoire et sans soupçon, empêchaient qu'on s'inquiétât de ces nouveautés. Les esprits étaient préparés, à Rome, aux hardiesses cosmographiques, lorsque les conceptions de Colomb y furent divulguées.

Inférer de ces faits qu'un prélat romain, récemment arrivé de Rome à la cour d'Espagne, sans connaître encore Colomb, connaissait cependant ses idées et leur était favorable, nous le pouvons certainement en toute

vraisemblance. Antonio Geraldini avait rempli naguère près des Rois catholiques les fonctions de nonce du saint-siége, puis il était reparti pour la cour pontificale. L'un des humanistes brillants de l'époque, lauréat à vingt-deux ans des grands concours poétiques d'Italie, la reine Isabelle, qui voulait que l'infante sa fille s'appliquât à des études supérieures, le pria si instamment de prendre la haute direction de cette éducation, qu'il revint, à cet effet, d'Italie en Espagne. Est-il impossible que, dans ses audiences de congé ou dans des lettres postérieures, Innocent VIII ait recommandé aux bons offices d'Antonio Geraldini, son compatriote Colomb, si, selon toutes les probabilités, ils se rencontraient à la cour des rois catholiques?

Ce qui détermine à croire qu'Antonio Geraldini apporta de Rome en Castille des opinions toutes faites sur Colomb et ses idées, c'est qu'il le rencontra à Cordoue, sans appuis, sans patronages, sans aboutissants près des Rois, et néanmoins se déclara tout aussitôt le partisan de ses théories, le protecteur, l'ami de sa personne. A la prière du prélat romain, une prompte et grande grâce fut accordée à Colomb : le personnage le plus important de la cour et du gouvernement après les souverains, celui que Pierre Martyr appelait le “ troisième roi, „ Gonzalès de Mendoza, Grand Cardinal d'Espagne, archevêque de Tolède, grand chancelier de Castille, oncle et digne prédécesseur du grand Ximenès, admit en sa présence le Génois jusqu'alors rebuté. Convaincu, qu'après tout, on ne pouvait offenser Dieu ni blesser la foi en cherchant à s'éclairer sur l'état vrai du monde physique, les raisonnements de Colomb et ses desseins de pieux apostolat le gagnèrent. Il parla de lui sans retard aux souverains, de manière à piquer

leur curiosité. Ainsi fut obtenue à Colomb la première audience de Ferdinand et d'Isabelle.

CHAPITRE VII

PORTRAIT DE FERDINAND ET D'ISABELLE. — PREMIÈRE AUDIENCE. — CONFÉRENCES DE SALAMANQUE.

Ferdinand d'Aragon et Isabelle de Castille, souverains indépendants quoique étroitement unis, préparaient de concert, depuis 1474, la grandeur de la monarchie espagnole. On les appela, on les appelle encore LES ROIS, par une anomalie grammaticale toute à l'honneur d'Isabelle. Sous cette commune appellation, le mariage tenait rapprochées les deux personnalités les plus disparates. Aux séductions de la beauté, aux grâces de l'esprit, aux délicatesses du cœur, qui sont le charme propre de la femme, s'ajoutaient, en Isabelle, toutes les viriles qualités qui peuvent convenir à la reine d'un grand peuple : jamais plus ferme et plus séduisant génie ne présida aux prospérités d'une nation. " De tels êtres, dit Washington Irwing, réalisent l'idée d'anges gardiens commis par le ciel pour veiller sur les destinées des empires. „ Ferdinand, au contraire, rapetissa, par les vices qu'on dirait les plus inhérents à l'infériorité féminine, ses meilleures qualités d'homme et de prince. Son amour du travail et de la gloire égalèrent son bonheur et son ambition : apte à la guerre, il y paya largement de sa personne. Aucune fatigue ne rebuta son corps, aucune application ne lassa son intelligence. Mais la jalousie du mérite d'autrui, la ran-

cune et l'emploi constant des procédés qui se nomment l'intrigue, ont jeté plus que des ombres sur les beaux côtés de son règne. Il fut le Louis XI de l'Espagne.

Isabelle était enthousiaste et bonne; Ferdinand, dur et calculateur : Isabelle, agissante et sincère; Ferdinand, temporisateur et faux. Elle croyait à la vertu, elle donnait sa confiance avec son affection : il ne soupçonnait que le mal, ne songeait qu'à prendre ses sûretés, n'aimait qu'avec réserve, s'il aimait. Elle n'attribuait à l'or d'autre valeur que de pouvoir utilement et noblement s'employer : il était avare et cupide. Elle fit de la piété l'essence vraie, le mobile vivant, le couronnement radieux de tous ses actes : il n'eut de soi-disant religieux qu'une dévotion compatible avec l'absence d'honnêteté. Les imperfections d'Isabelle furent un tribut payé à la faiblesse humaine; on ne peut imputer qu'aux influences de son temps et de son pays, ses erreurs ou ses fautes politiques. A toutes les époques, dans tous les milieux, ce qu'il fut, Ferdinand l'eût été, sauf des nuances. L'équitable et judicieuse histoire a consacré pour Isabelle ce surnom : *la Catholique;* elle inflige à Ferdinand l'épithète de *Perfide*.

Lorsque Colomb parut pour la première fois à l'audience d'Isabelle et de Ferdinand, il ne pouvait ignorer cette dissemblance profonde de leurs caractères : il ne pouvait méconnaître que si les avantages religieux qu'il se promettait de son entreprise étaient de nature à faire sur Isabelle une vive et favorable impression, Ferdinand, en revanche, examinerait les choses par leur côté financier : la comparaison des risques certains et des profits aléatoires serait, à ses yeux, la considération décisive. Néanmoins, au pied du trône, Colomb

exprima ses pensées intimes avec la simplicité la plus manifestement exempte de calcul et de précautions habiles. “ Il se rendit, en qualité, dit-il, d'ambassadeur
“ du Très Haut. en la présence royale, comme devant
“ les princes les plus puissants de la chrétienté, qui
“ s'exerçaient tant dans la foi et faisaient tant pour sa
“ propagation. „ Il se considéra “ comme un instru-
“ ment choisi par le ciel pour accomplir ses grands
“ desseins, „ comme investi d'une mission divine pour exposer l'immense avantage “ qui résulterait pour le
“ service de Notre-Seigneur de faire connaître son
“ saint nom à tant de peuples, parmi lesquels on ré-
“ pandrait la foi. „

Isabelle fut émerveillée des magnificences d'une pareille entreprise, exposée dans un noble et pieux langage. Elle voua, sur-le-champ, à cet étranger, si extraordinaire par ses conceptions, si chrétien par ses sentiments, un intérêt affectueux qui, depuis, ne se démentit jamais. Ferdinand, au contraire, ne vit dans ce projet grandiose, que les chimères d'une imagination exaltée. Il voulut bien, à la vérité, paraître s'occuper à fond de cet étrange problème; mais, en consentant à la réunion d'une junte ou commission savante, il ne fit réellement qu'une de ces concessions peu loyales que sa timidité vis-à-vis d'Isabelle lui arracha souvent, avec l'arrière-pensée de les rendre vaines, par une habile série de secrets manéges.

On décida que la junte se réunirait à Salamanque, où la cour devait passer l'hiver. Elle s'y réunit, en effet, au mois de novembre 1486.

Les souverains composèrent cette commission à peu près exclusivement d'ecclésiastiques. Ce fut une faute. La question, sans doute, offrait, vu l'état général des

croyances, un aspect religieux sur lequel il était bien de consulter la théologie, mais, au fond, il s'agissait d'un problème de l'ordre physique. Si les théologiens jugèrent mal à Salamanque, ils en sont moins répréhensibles que la cour, qui leur imposa d'office une tâche en dehors de leurs attributions. Ils eussent dû déclarer leur incompétence, et ne le firent pas; mais comment eussent-ils révoqué leur compétence en doute, lorsque tout le monde, avec la puissance publique, la leur certifiait?

Les rois catholiques ne commirent pas une moindre faute, en attribuant à leur confesseur, la présidence de la junte. Ils ne devaient pas ignorer avec quel dédain il avait tout d'abord traité Colomb. Ils devaient prévoir que pour justifier, aux yeux de ses maîtres et du public, son insouciance et sa raideur passées, il s'appliquerait à faire proscrire l'idée nouvelle? Tout porte à croire qu'il dut précisément à cette considération, d'être préféré par Ferdinand. Il s'adjoignit, comme vice président, un docteur en droit, son parent, Rodrigo Maldonato de Talavera.

Entre les établissements d'enseignement supérieur qui, alors, illustraient l'université de Salamanque, aucun n'avait plus de prestige que le collége des hautes études de Saint-Étienne. Il était dirigé par les dominicains. Il fut assigné à la junte pour lieu de ses réunions. Il avait pour premier professeur de théologie Diego Deza, précepteur en même temps de l'héritier présomptif du trône. Les dominicains de Saint-Étienne offrirent spontanément à Colomb une large et cordiale hospitalité : ils le logèrent, le nourrirent, le défrayèrent même de ses dépenses de voyage. L'Ordre aujourd'hui encore, dit Munoz, comprend à bon droit, dans ses

glorieux souvenirs, ce séjour de Christophe Colomb dans le couvent de Salamanque.

M. Roselli de Lorgue relève un détail, au sujet de l'honneur qu'eut le collége de Saint-Étienne, d'être choisi pour lieu des séances de la junte. Ce détail " singulier, quasi comique „ a son importance. " La confrérie des barbiers de Salamanque avait sa bannière, son tronc et sa chapelle au couvent de Saint-Étienne. Dans leur joie vaniteuse, tous les Figaros de l'université semblaient partager l'honneur rendu au couvent des dominicains. On juge si leur loquacité laissait quelque repos à leurs pratiques; et s'il était permis à Salamanque d'ignorer la tenue du docte congrès. Les muletiers et les nourrices savaient au moins qu'un étranger prétendait prouver que la terre est ronde comme une orange, et qu'il y a des pays où les hommes marchent la tête en bas; de plus, qu'en continuant de naviguer tout droit au couchant on reviendrait par l'Orient. Le public s'étonnait sans doute qu'on traitât sérieusement une pareille facétie. „

Les propos moqueurs des gens du peuple durent exercer une influence réelle sur la Commission. Ses membres étaient d'autant plus accessibles à la crainte du ridicule, qu'ils partageaient complétement les grossières illusions cosmographiques de la multitude. Devant cette junte mal disposée, Colomb, de son côté, se présenta dans des dispositions préjudiciables à sa cause : il ne voulait pas qu'on pût profiter, en Espagne, comme à Lisbonne, de la netteté de ses explications, pour essayer de faire sans lui la Découverte; il était fermement résolu à ne pas livrer aux débats d'une discussion publique, les termes précis de son secret. Cela le condamnait à définir imparfaitement sa thèse,

à supprimer ses meilleurs arguments, pour s'en tenir à des raisons vagues et secondaires.

Une assistance nombreuse et brillante suivit les séances de la junte : le Grand Cardinal ; Antonio Geraldini et son frère Alexandre; Barthélemy Scandiano, nonce apostolique, et Paul Olivieri, secrétaire de la nonciature, y furent assidus; Diego Deza y joua un rôle prépondérant; des magistrats, des littérateurs, des dames de la cour, renommées quelques-unes pour leurs habitudes studieuses et leurs talents poétiques, sollicitèrent à l'envi les admissions de faveur.

Les premières expositions de Colomb laissèrent l'assemblée indifférente. Les dominicains seuls les écoutèrent avec intérêt. Les membres de la Commission se retranchèrent de prime abord derrière cette fin de non-recevoir banale : un homme est présomptueux, dirent-ils, quand il s'imagine avoir vu ce que les autres n'ont pas su voir; quand il se flatte d'être supérieur par l'esprit à tout le reste du genre humain. Si ces contrées où Colomb se faisait fort de parvenir existaient réellement, elles n'auraient pu, ajoutaient-ils, demeurer si longtemps inexplorées : les lumières, la sagacité, le courage des siècles précédents n'auraient pas laissé à un pilote obscur la gloire de les découvrir.

Les plus compétents des commissaires crurent faire merveille d'opposer à Colomb des objections comme celle-ci : En admettant, dirent-ils, que la terre fût ronde, le projet d'aller chercher des habitants aux antipodes n'en serait pas moins chimérique. La circonférence de la terre devait être si grande, que le voyage n'exigerait pas moins de trois années : comment emporter des vivres et de l'eau pour un si long temps? On périrait de faim et de soif en route. Et puis, la mer téné-

breuse,—un gouffre, un chaos, un horrible composé de la nuit et des abîmes,—couvrait certainement tout l'hémisphère austral. Enfin, si, par impossible, un navire naviguant dans la direction indiquée, parvenait aux Indes, jamais on n'aurait de ses nouvelles, parce que la prétendue rotondité de la terre opposerait à son retour, quelque favorables que fussent les vents, un obstacle insurmontable.

Au surplus, les adversaires de Colomb avaient leurs raisons pour changer le débat, le plus tôt possible, en une lutte exclusivement théologique. Ils étaient faibles, et lui fort, dans le champ clos de la cosmographie; ils seraient forts et lui faible, espéraient-ils, sur le domaine des sciences sacrées : soit par la faute de sa thèse, soit par son inexpérience du langage ecclésiastique, il se laisserait vraisemblablement entraîner à quelque proposition qui, sentant l'hérésie, révolterait contre lui l'auditoire. On lui objecta donc l'Écriture et les Pères.

Colomb, loin de s'amoindrir, dans cette phase de la discussion, l'affronta, au contraire, avec une énergie renaissante, et y révéla tout ensemble, avec éclat, la vaste étendue de ses lectures, sa dialectique nerveuse et son sentiment des délicatesses de la langue théologique. Il répondit que les auteurs sacrés ne parlaient pas avec la précision technique des cosmographes; leur langage était un langage nécessairement accommodé aux idées, vraies ou fausses, du vulgaire. Il protesta de son profond et pieux respect pour les opinions des Pères; mais eux-mêmes, ajouta-t-il, n'avaient pas prétendu, en mêlant les considérations de l'ordre physique à leurs homélies, formuler des propositions scientifiques. Les dires des anciens philosophes l'embarrassèrent peu. Il démontra qu'ils tenaient, la plupart, les deux hémisphères pour

habitables; leur seule erreur était de s'imaginer que la zone torride empêchât toute communication d'un hémisphère à l'autre; or, à cette difficulté, il pouvait opposer une réponse concluante, car il avait été en Guinée, presque sous la ligne équinoxiale; il avait traversé en grande partie cette zone torride soi-disant inhabitable; il l'avait vue peuplée, salubre, riche en fruits, abondante en pâturages.

Puis, s'emparant, à son tour, du texte sacré, comme d'une arme offensive, il paraphrasa, avec une entraînante éloquence, plusieurs passages des prophètes : il s'était habitué, de longue date, à y voir des prédictions certaines et brillantes de la Découverte. L'enthousiasme le gagna. Il était orateur : sa parole naturellement facile, claire et noble devint émue et persuasive; ses traits s'illuminèrent; sa taille, toujours majestueuse, parut grandir encore: son geste et le son de sa voix empruntèrent aux brulantes ardeurs de son zèle pour la science et pour la foi, une autorité, un pathétique qui électrisèrent l'assemblée : elle tressaillit et s'exalta.

De ce moment, Diego Deza et tous les dominicains furent acquis sans réserve à la théorie de Colomb. Il vivait sous leur toit et sous leurs yeux; la regularité calme, l'austérité sans faste de sa vie, leur étaient de sûrs garants de la sincérité de sa religion. Ils ne parlèrent plus de lui, dans la salle des conférences, dans leurs classes et par la ville, que comme d'un homme inspiré de Dieu, chrétien plus éminent encore que savant hors ligne. Diego Deza, en particulier, se prononça en sa faveur avec une netteté qui entraîna dans le parti de Colomb les maîtres de l'université les plus considérables.

La junte sentit que sa victoire était compromise:

elle redoubla d'efforts. Les conférences durèrent plusieurs mois. Entre les séances, les membres purent aviser entre eux, sous l'inspiration du confesseur, leur président, aux moyens de se débarrasser de cet étranger, de jour en jour plus incommode. Le meilleur parti leur parut toujours de rendre son orthodoxie suspecte. Ils le poussèrent si vivement, dans une discussion sur les auteurs ecclésiastiques, que ses réponses parurent entachées de témérité. Soufflée par ses adversaires, une vague rumeur d'hérésie se répandit. Le Saint-Office en prit ombrage. L'Inquisition, nouvellement établie en Espagne, ajoutait à la rigeur normale de ses procédures, le zèle un peu fiévreux de toute institution naissante. Les amis de Colomb s'effrayèrent de la gravité sinistre des éventualités; ils se portèrent en hâte à son secours. Alexandre Géraldini alla trouver le Grand Cardinal; il lui représenta que Nicolas de Lyra, excellent commentateur sans doute, et saint Augustin lui-même, d'une doctrine et d'une sainteté sublimes, à coup sûr, n'étaient pas pourtant des autorités, lorsqu'il s'agissait de la cosmographie; ils ne l'avaient pas étudiée. Cette observation du futur évêque de Saint-Domingue fut jugée pleinement satisfaisante par le grand cardinal. Aussitôt, de concert avec le nonce, les deux Giraldini et Diego Deza, il parla de telle sorte que les murmures du public contre les prétendues hérésies du Génois s'arrêtèrent subitement.

Faut-il attribuer à l'embarras du prieur du Prado, qui n'eût pas osé, dans de pareilles circonstances, proposer contre Colomb des conclusions assez sévères, à son gré, le parti que prit la junte de se séparer sans écrire son avis officiel? Elle ne pouvait s'attribuer la victoire, Ferdinand lui suggéra-t-il de différer au moins

l'aveu de sa défaite?. Toujours est-il que la junte se sépara, au commencement du printemps de 1487, sans rien écrire. Son rapport ne fut signé et présenté aux rois par le président, que cinq ans plus tard, après quelques réunions supplémentaires, tenues à des intervalles très éloignés (1). Dans l'hiver de 1491, la cour étant à Séville, la junte déclara le projet en question vain et impossible: " elle ne croyait pas qu'il convînt à de si grands princes de s'engager dans une entreprise de ce genre, sur d'aussi faibles motifs que ceux qui avaient été produits. "

Washington Irwing, qui résume ainsi les conclusions du rapport, ne dit pas qu'il y ait été allégué un seul mot de blâme, au point de vue de la foi, contre la théorie de Colomb. Nous en faisons la remarque, parce que c'est une croyance universellement accréditée, quoique fausse, que Colomb fut condamné, à Salamanque, au nom et dans l'intérêt de l'orthodoxie. Colomb n'eut pour antagonistes, dans les discussions " du vieux couvent ", ni l'Église ni le clergé, mais une coterie de palais.

(1) Il serait puéril d'attribuer, comme quelques-uns l'ont fait, ce délai de cinq années au peu de loisir laissé à la cour par les campagnes contre les Maures. Bien qu'il suivît les rois dans tous leurs campements, le confesseur n'était pas tellement impliqué dans les opérations militaires, qu'il lui fût impossible d'écrire un rapport. Mais le dissentiment continuait entre Isabelle et Ferdinand, au sujet de Colomb, et le prudent Talevera n'osait se prononcer en aucun sens.

CHAPITRE VIII

LONGS DÉLAIS QUE LA COUR D'ESPAGNE FAIT SUBIR A COLOMB. — IL PART POUR FRANCE.

Les conférences de Salamanque eurent pour Colomb l'avantage de mettre en relief son érudition, de révéler sa dévotion dans le centre ecclésiastique le plus considérable d'Espagne, de rendre notoire que de puissants patronages s'étendaient sur lui. Ce résultat ne fut pas étranger aux marques de considération qui, depuis, signalèrent toujours ses rapports avec la cour. Il contracta, dans le palais, les amitiés les plus honorables. Il fut plusieurs fois l'hôte du duc de Medina Sidonia, du duc de Medina Cœli et de Quintanilla, grand trésorier de Castille. Santangel, receveur des droits ecclésiastiques d'Aragon; la marquise de Moya, favorite de la reine; dona Juana de la Torre, nourrice du prince Jean, lui prêtèrent un appui dont la suite du récit fera connaître l'efficacité. Il lui fallut essuyer encore néanmoins les hauteurs de bien des courtisans et les moqueries du populaire. Dans les rues, les enfants, lorsqu'il passait, se frappaient le front du bout des doigts, pour faire entendre qu'il avait le cerveau dérangé.

Les Rois assiégèrent Malaga, en 1487. Colomb, mandé, se rendit au camp durant l'été; mais les travaux d'un siége ne permirent pas de renouer les pourparlers au sujet de la Découverte.

Au printemps de l'année 1488, il reçut une lettre du roi de Portugal : Jean II l'invitait, avec les plus vives instances, à revenir à Lisbonne. Il refusa.

En 1489, Ferdinand assiégea en personne les Maures dans Baza. Ce siége était une opération capitale. Prologue en quelque sorte de la campagne de Grenade, son succès devait entraîner l'expulsion plus ou moins prompte des Maures, de tout le territoire espagnol. " Colomb prit son épée et se rendit au camp (1). „ La campagne lui fut " glorieuse „, dit Diego Ortiz de Zuniga : il se battit avec bravoure et donna, pour la conduite du siége, des avis excellents.

Devant Baza, deux moines arrivèrent de Jérusalem au camp espagnol. Le soudan d'Égypte signifiait, par leur entremise à la cour Catholique, qu'il ferait massacrer tous les chrétiens de ses États, si elle continuait la guerre contre Grenade. Cette insultante menace et les récits des pauvres moines sur les souffrances des chrétiens d'Orient, " impressionnèrent profondément l'esprit pieux et enthousiaste de Colomb (2). „

A Baza, non plus qu'à Malaga, les sollicitudes de la guerre ne permirent aux Rois de traiter avec Colomb la question de la Découverte. Ils en furent empêchés, l'année suivante, par les grandes fêtes de Cordoue, à l'occasion de la prise de Baza. Ils en furent empêchés encore par les préparatifs et les réjouissances du mariage de l'infante Isabelle, leur fille aînée, avec l'héritier présomptif du trône de Portugal : cette union fut célébrée au mois d'avril 1491.

Plusieurs mois après, dans l'hiver, à Séville, Colomb eut une audience. Il obtint que la junte, dont le rapport était toujours attendu, statuerait définitivement. Ce fut alors que Talavera remit les conclusions que nous avons rapportées.

(1) Roselly de Lorgues. — (2) Washington Irving.

En dépit de ces conclusions et grâce aux sympathiques efforts du moine Diego Deza, Isabelle chargea Talavera de dire à Colomb, qui était à Cordoue, que les soins infinis et les frais énormes de la guerre prête à s'ouvrir sous Grenade ne permettaient pas de s'engager dans d'autres entreprises, mais qu'après la guerre, ses offres seraient prises en très sérieuse considération.

Après tant d'années d'actives sollicitations et d'espérances déçues, cette nouvelle réponse dilatoire eût accablé tout autre que Colomb. Pour lui, il espéra encore. Il se flatta, non sans apparence, que le confesseur avait aggravé les termes de son message. Il revint à Séville apprendre la vérité de la bouche même d'Isabelle. La reine lui fit, au fond, la même réponse. Soit qu'elle l'adoucît pourtant par des expressions évidemment sincères de bon vouloir, soit qu'un pressentiment intime persuadât toujours à Colomb que l'Espagne serait l'instrument choisi par la Providence pour la réalisation du grand dessein, il ne se détermina pas encore à partir pour une autre cour. Il offrit seulement à deux grands seigneurs espagnols de se substituer à la couronne dans l'entreprise.

Les ducs de Médina Sidonia et de Médina Cœli possédaient en propre des ports et des escadres. Colomb se tourna vers eux. Le duc de Médina Sidonia refusa, mais il fut flatté de la proposition : toujours, depuis, il s'intéressa très effectivement à Colomb près de la reine. Le duc de Médina Cœli accepta de prime abord. Il fit mettre en chantier les navires voulus pour la navigation spéciale dont il s'agissait. Il chargea Colomb lui-même de surveiller les constructions et de présider à tous les préparatifs. Mais, au moment décisif, il se souvint, avec raison, que quelque puissant qu'il fût, il était

sujet : son devoir lui imposait, avant de passer outre, d'obtenir l'autorisation de la reine. Il lui écrivit de Rota. Isabelle était au camp de Grenade. Elle sut gré au duc de sa déférence. Elle lui répondit que, sans avoir grande confiance dans le projet de Colomb, elle voulait en faire l'essai (1). Elle le priait donc de vendre à la couronne l'armement commencé, et de lui envoyer Colomb.

Colomb se rendit au camp de Grenade. La reine l'accueillit avec sa constante bienveillance ; elle le confia à l'hospitalité de son grand trésorier Quintanilla ; mais elle se borna, quant au point essentiel, à lui promettre de nouveau qu'après la guerre on reprendrait l'examen de ses projets.

Quand la guerre finirait-elle ? Les années se succédaient, la vie de Colomb s'usait, et sa mission n'avançait pas. Il est hors de doute que les rois d'Angleterre et de France lui écrivirent, pendant qu'il sollicitait en Espagne des lettres engageantes. Il est certain qu'Isabelle vit ces lettres, ainsi que celle de Jean II : elles lui furent lues par Villalon ; Colomb nous a transmis ce détail. Il se décida donc à venir en France, à pousser, au besoin, jusqu'en Angleterre. Mais il voulut revoir, avant, son ami, le Père Gardien de la Rabida, prendre au couvent son fils Diego, qu'il y avait laissé, et le conduire ensuite à Cordoue, près de son frère Fernand, sous la tutèle de sa femme Béatrix.

Colomb se présenta une seconde fois, voyageur en

(1) Cette déclaration contradictoire de la reine qu'elle « n'a pas confiance » et qu'elle « veut néanmoins faire l'essai », s'explique aisément : Isabelle avait confiance, mais elle tenait à cacher au public le dissentiment entre elle et le roi, qui paralysait son initiative.

détresse, malheureux du présent, incertain de l'avenir, à la porte de Sainte-Marie de la Rabida. Il n'était plus, à la vérité, l'inconnu d'autrefois, sollicitant un verre d'eau; d'affectueux amis l'accueillirent avec joie; il trouva son fils adolescent, instruit et heureux. A tout prendre, son sort était-il meilleur? Sa fortune n'avait pas changé; il avait en moins toutes ses illusions sur l'Espagne; il avait vieilli!... Qu'importe aux âmes héroïquement chrétiennes cette persévérance de l'insuccès? La pensée qu'elles remplissent une mission et que Dieu est avec elles, retrempe incessamment leur courage. En racontant au vénéré Juan Perez ses tribulations en Espagne, Colomb lui fit part aussi de son naissant espoir du côté de la France. Sa foi en son œuvre n'avait pas diminué.

A cette pensée qu'une autre nation ravirait à l'Espagne les avantages et la gloire, devant Dieu et devant les hommes, d'une si chrétienne entreprise, le saint religieux ressentit une tristesse amère. Sa piété, son patriotisme, son amitié s'émurent à la fois. Il supplia Colomb de suspendre son départ. Il envoya chercher, à Palos, le médecin Garcia Fernandez, savant modeste avec lequel il avait coutume d'étudier et de discuter les questions de mathématiques et de cosmographie. Tous trois conférèrent ensemble. Cet entretien confirma le Père Gardien dans ses idées premières sur la théorie de Colomb. Il écrivit, en conséquence, à la Reine. Il choisit pour porter sa lettre un pilote de Lépé, Sébastien Rodriguez, homme intelligent, adroit et sûr, capable d'arriver à la Reine elle-même et de compléter de vive voix le message écrit.

Quatorze jours après, le messager rapporta la réponse royale. Isabelle remerciait son ancien confesseur

de ce qu'il avait fait et pensé, l'invitait à venir immédiatement près d'elle, l'autorisait à dire à Colomb d'attendre et d'espérer. Le Père Gardien se mit en route en pleine nuit, sur une mule que Colomb, par son ordre, avait couru emprunter à un habitant de la ville de Moguer. Il arriva à la cour, dans la petite ville à peine bâtie de Santa-Fé. Il parla à la Reine, la persuada, la gagna. Elle le chargea de mander promptement Colomb, et lui fit passer, pour ses frais de voyage, vingt mille maravédis en florins d'or.

Les Maures capitulèrent. Colomb vit Grenade ouvrir ses portes aux souverains espagnols.

On a pris pour un portrait ressemblant de Colomb, pendant cette scène de triomphe, ces lignes mélodramatiques de Mariana : " Un homme obscur et peu connu, dit-il, suivait la cour à cette époque. Confondu dans la foule des *importuns*, repaissant son imagination, *dans le coin des antichambres*, du pompeux projet de découvrir un monde ; *triste et abattu*, au milieu de l'allégresse publique, il voyait avec *indifférence*, et presque avec *mépris* l'achèvement d'une conquête qui remplissait tous les cœurs de joie. Cet homme était Christophe Colomb. " Erreur. S'il fût un cœur que cette défaite, cette humiliation du Coran remplirent de joie, ce fut à coup sûr le cœur de Colomb. Son rêve " exalté et favori ", la défaite de l'infidèle, commençait à se réaliser. D'ailleurs, la Reine lui avait affirmé que, la guerre finie, on s'occuperait sérieusement de ses propositions : la chute de Grenade était donc, pour lui, pleine de joyeuses promesses.

La Reine tint fidèlement parole. Avant même que les réjouissances de la victoire fussent terminées, les Rois donnèrent audience à Colomb. Ils lui dirent que l'expé-

dition était décidée en principe, qu'elle aurait lieu prochainement, qu'ils y étaient positivement résolus; ils nommèrent des commissaires chargés de s'entendre avec lui sur les avantages qu'il prétendait dans l'entreprise. Talavera, promu depuis peu de jours à l'archevêché de Grenade, présida encore cette commission.

Colomb posa de nouveau, dans leur intégrité, les conditions rejetées par le Portugal. Elles furent de nouveau jugées exorbitantes. Il s'en fallut peu que l'orgueil révolté des commissaires ne le taxât d'insolence, en propres termes. L'un d'eux fit observer en ricanant que c'était un arrangement très adroit qu'il proposait, puisque, quoi qu'il arrivât, il jouirait de l'honneur d'un commandement, et qu'il n'avait rien à perdre s'il ne réussissait pas. Colomb, pour toute réponse à cet outrage, offrit de payer d'avance le huitième des frais, à condition qu'on ajouterait à ses précédentes demandes un nouveau huitième des produits.

Talavera n'omit rien pour alarmer la religion de la Reine. C'était, selon lui, une imprudence déjà très grave, que de passer un traité au sujet d'une entreprise jugée impossible depuis Salamanque. Mais accorder à un inconnu, à un étranger, des priviléges qui constitueraient une sorte de partage de la couronne, l'entreprise dût-elle réussir, le prestige de la majesté royale n'en diminuerait pas moins aux yeux de la nation. Dans le cas d'un insuccès, à plus forte raison, de telles concessions feraient de la couronne la risée de l'Espagne et des cours étrangères. — S'il parlait ainsi de sa seule inspiration, ou s'il était le trucheman inavoué des pensées de Ferdinand, il est impossible de le dire.

La Reine se troubla. Elle craignit d'acheter plus cher qu'il ne lui était permis, les avantages de tout ordre

et de toute nature entrevus par elle et par Colomb. Elle lui fit proposer des conditions moins extraordinaires, quoique très brillantes encore. Il refusa. Ses amis, Juan Perez et Quintanilla, essayèrent, dit-on, de faire intervenir le Grand Cardinal en sa faveur. Munoz affirme que le Grand Cardinal ne trouva pas, quant à lui, qu'on dût s'offusquer si fort des exigences de Colomb ; mais " des considérations de portefeuille, tout à fait étrangères à ce projet, l'empêchaient d'y entrer personnellement „ (1).

Colomb alors prit une résolution que nous regardons comme l'acte le plus caractéristique de sa vie entière. Il dit adieu à la cour espagnole ; il quitta Grenade sans espoir de retour. Il se mit en route pour la France, se réservant seulement de passer à Cordoue les courts instants nécessaires à la mise en ordre de ses intérêts de famille.

(1) Roselly de Lorgues.

LIVRE DEUXIÈME

DE LA RÉSOLUTION PRISE PAR ISABELLE DE TENTER LA DÉCOUVERTE, A LA DÉCOUVERTE DU NOUVEAU MONDE.

—

CHAPITRE PREMIER

LE VOEU DE CHRISTOPHE COLOMB

Il est ordinaire de constater, lorsqu'on analyse avec intelligence la vie des grands hommes, qu'une pensée dominante a inspiré leur carrière, et qu'une œuvre principale a été le but de leurs efforts. Cette pensée qui préside à tout, cette œuvre qui domine sur tout, caractérisent avec exactitude le passage dans l'histoire et la mission au milieu de l'humanité des privilégiés de la vertu ou du génie : elles sont, par conséquent, le point de départ et le point de repère des jugements que porte sur eux la postérité.

Christophe Colomb n'eut qu'une pensée, ne se consacra qu'à une œuvre. Lesquelles? Quand on avait dit, naguère, qu'il se voua à la découverte d'un monde ou d'une route, si l'on veut, qui équivalait à un véritable agrandissement de la carte terresrte, on croyait avoir résumé complétement son rôle et dénoncé ses inspira-

tions les plus hautes. On se méprenait. La découverte des Indes fut pour Christophe Colomb une conception en quelque sorte secondaire : elle entra pour une part seulement, en qualité de moyen, dans un plan plus vaste et supérieur. Loin qu'il se fût voué, comme on l'entend en général, à la Découverte, Christophe Colomb ne tenait, au contraire, à la Découverte que d'une façon subsidiaire.

En 1484, Christophe Colomb débat, avec la cour de Lisbonne, les conditions de la grande entreprise : au lieu d'écarter d'une négociation si epineuse, si sujette à insuccès par sa seule nature, toutes les aggravations dangereuses, il la complique, au contraire, de sang-froid et avec une ténacité invincible ; il articule, comme condition *sine quâ non* de sa coopération, des demandes offensantes aux yeux du courtisan, dures pour le roi, et hors de proportion avec l'humilité de sa situation.

En 1492, dans les plaines de Grenade, Christophe Colomb reprend les pourparlers avec les couronnes de Castille et d'Aragon, juste au point où ils ont échoué avec la cour de Portugal. Il a eu, certes, le temps, les occasions, les moyens, dans cet intervalle de huit années, de s'entendre dire et de comprendre combien les prétentions dont il doubla naguère ses promesses, sont et seront un empêchement, près des souverains, à la réalisation de la Découverte. N'importe! malgré l'expérience déjà faite et ses déductions plus claires que le soleil, de gaîté de cœur, si nous pouvons ainsi parler, il remet en avant toutes ses exigences : il se replace sur le terrain d'autrefois, bien qu'il ait éprouvé que c'est une impasse : il s'y replace et y persiste : et si l'Espagne n'eût pas subi enfin ses inflexibles demandes, plutôt que d'en rabattre, il eût renoncé à toute chance, à

toute volonté d'obtenir de Ferdinand et d'Isabelle l'armement sollicité : il serait allé à la cour de France et, au besoin, à la cour d'Angleterre, recommencer son cruel métier de coureur d'antichambres.

Là, dans des pays complétement étrangers à ses sympathies personnelles, se serait-il montré moins haut et moins absolu qu'avec le Portugal et l'Espagne, où il avait vécu ses belles années? Évidemment non : en France, en Angleterre, partout, il eût continué de *subordonner* la Découverte à l'acceptation préalable des clauses immuablement arrêtées dans son esprit et sa conscience. Or, ce qui peut être *subordonné* n'est pas le principal.

La vérité est donc que quelque chose tenait à Christophe Colomb plus au cœur que la Découverte. Quoi? La fortune? L'ambition? La preuve que la fortune et l'ambition n'étaient de rien à Christophe Colomb, ne résulte pas seulement de la facile résignation avec laquelle il supporta toujours, avant comme après le succès, les peines de la pauvreté et les déboires d'une position humiliée. Ce qui aurait dû frapper plus encore, c'est précisément le bon marché qu'il faisait de ses intérêts personnels, en s'obstinant à rendre comme irréalisable, par des complications de sa part essentiellement facultatives, cette Découverte, point de départ nécessaire et seule source possible, pour lui, de la richesse et de l'élévation.

Entre nos passions, une seule, l'amour de la gloire, aurait pu, par ses aspects nobles, avoir prise sur le grand cœur de Christophe Colomb : il fut supérieur à l'amour de la gloire non moins qu'à toutes les autres faiblesses. Il accepte que son nom reste enseveli dans l'obscurité; il renonce à poursuivre l'entreprise qui

doit l'illustrer, aussi longtemps qu'il ne peut pas s'en promettre un résultat distinct de la gloire, et plus cher à sa piété. Tant qu'il n'obtient pas des garanties suffisantes, à son gré, que, les Indes découvertes, il pourra marcher à la conquête de la Terre Sainte, il immole, sans hésitation comme sans murmure, ses aspirations d'inventeur; et tous ces rêves d'illustration posthume qui bercent si doucement les douleurs du génie en butte à l'incrédulité moqueuse, il les immole du même coup avec placidité.

Nous prions qu'on le remarque : il y a dans Christophe Colomb considéré comme révélateur d'une vérité importante, un trait éclatant qui oblige de lui assigner, parmi les inventeurs, une place et un rang uniques. Toutes les fois, en effet, que la solution d'un problème de haute portée a saisi l'esprit soudainement illuminé d'un glorieux chercheur; à partir de cette solennelle minute de l'illumination, le chercheur n'a plus eu qu'un seul objet en vue : son sentiment le plus impérieux, son invincible désir, son tourment, son idée fixe, ont été de démontrer à la raison générale, de rendre visibles à tous les yeux, palpables à toute main, les vérités nouvellement épanouies sous son regard.

Christophe Colomb a dérogé à cette loi. Pendant de longues années, il sollicite, il importune les trônes et se condamne aux démarches les plus pénibles pour obtenir les moyens de montrer au vieux monde qu'il existe, à l'ouest, par delà l'océan réputé désert et infranchissable, un hémisphère entier; lui offre-t-on ces moyens? il en fait fi, à moins qu'on n'y ajoute des accessoires de parfaite surérogation, et auxquels, pourtant, il attache une importance absolument déterminante. Pourquoi?

Colomb s'était spontanément lié, étroitement enchaîné par tout ce que la parole engagée à Dieu, avec certaines circonstances, a, pour le catholique, de plus strict et sacré : il avait FAIT UN VŒU, vœu formel, précis, délibéré mûrement, pleinement consenti, et qui demeura inviolé : le vœu de conquérir à Jésus-Christ, l'une par l'autre, les deux moitiés de la terre; de découvrir les Indes, dans des conditions qui le mettraient à même d'affranchir la chrétienté; de ne les découvrir qu'à cette fin.

Nous pourrions, à l'appui de notre affirmation, nous prévaloir ici du témoignage positif, quoique, à certains égards, très incomplet et mal formulé, du protestant Washington Irwing. On a pu remarquer déjà qu'il prononce le mot de *vœu*, en parlant du dessein de Colomb de délivrer la Terre Sainte. Nous pourrions lui emprunter, dès maintenant, par anticipation, les passages où, par la suite, Washington Irwing a exprimé la même pensée dans les mêmes termes. Nous pourrions, en outre, prier le lecteur de se reporter à l'arrivée de Colomb, en 1485, au couvent de la Rabida; de se rappeler le caractère ascétique de la vie qu'il y embrassa, et ses relations avec le saint religieux Juan Perez de Marchena, son confesseur. L'admiration que le père Gardien conçut alors pour la vertu, plus encore que pour le génie de cet étranger, son hôte, nous laisse peu de doute sur la nature des confidences à lui faites par Colomb. La part active, énergique, décisive, qu'il prit ensuite aux démarches près de la cour d'Espagne, nous nous l'expliquons bien plus facilement par le zèle dévot de contribuer à l'accomplissement d'un *vœu*, que par le dévoûment scientifique à une idée, grande certainement, magnifique en promesses pour la religion et le patriotisme, mais étrange aussi, et de nature à imposer,

pour mille motifs louables, une circonspection craintive, sinon une abstention absolue, au recueillement et à l'humilité du modeste moine.

L'ambition de Colomb fut-elle trop vaste? Il a pu, dans la sincérité de sa foi, se croire, quoique indigne, comme il le remarque souvent, appelé de Dieu, par une vocation spéciale, à réaliser la grande œuvre tout entière : se croire appelé à une noble tâche, quelle qu'elle soit, n'implique nullement, dans un cœur pieux, la présomption. La présomption, c'eût été d'abandonner volontairement une partie de son mandat réputé providentiel ; c'eût été de faire un choix entre des volontés tenues pour volontés d'en-haut : de croire aux unes, de s'y conformer, et de douter des autres, de les rejeter. " Tout ou rien " : cette dure et banale locution rend clairement ici une idée sublime. A qui n'admettra pas qu'ainsi se résument, pour devenir une sorte de mandat divin, toutes les aspirations du grand Génois ; à qui doutera que tels aient été, à ses yeux, les termes précis d'une indivisible et indéclinable mission, Christophe Colomb demeurera éternellement, comme il a été jusqu'à ce jour, une indéchiffrable énigme, un composé hétéroclyte des contradictions les plus heurtées. Avant et après la Découverte, en effet, il a désiré la conversion des Indes d'un désir digne d'un apôtre : c'est un fait ; les historiens ne l'ont jamais passé sous silence ; lors même qu'ils ne le comprenaient pas, ils l'ont constaté ; d'un autre côté, cependant, il met en péril, de propos délibéré, la Découverte, et, par conséquent, la conversion, par sa résolution tenace de n'explorer l'Océan qu'à de certaines conditions, reputées inacceptables. Qui expliquera, en dehors de notre explication, cette anomalie : tant de zèle et si peu d'empressement ; un pro-

sélytisme si agissant et en même temps, si facile à prendre son parti de n'agir pas?

L'énigme cesse d'en être une dès qu'on se place au point où nous nous sommes placé.

Nous ferons, pour finir, cette observation : le feu sacré des croisades, en s'allumant dans le cœur de Colomb, à la suite et par l'effet de vingt années de courses et de combats dans la Méditerranée, éleva en lui, dans des proportions infinies, et transforma radicalement, quant au choix des moyens, toutes les idées reçues et suivies depuis Pierre l'Ermite. Colomb inventa, qu'on nous passe le mot, la politique de l'Europe moderne. Il ne lui suffit plus des chances usées du champ clos contre le Turc. Ce fut, détour immense mais infaillible, à l'ouest et par l'ouest, qu'il rêva de vaincre le Levant. Il fit entrer, en première ligne, au nombre des éléments de la victoire chrétienne, le développement des échanges commerciaux avec le Nouveau Monde. Que fût-il arrivé si Colomb eût trouvé, dans une cour catholique et une nation maritime : Espagne, Portugal, France ou Angleterre, des coopérateurs capables de comprendre, des associés capables d'épouser, dans l'ensemble et les détails, avec l'esprit de suite nécessaire, sa théorie à la fois religieuse et politique, militaire et commerciale? L'Europe eût été, tout entière, aux préoccupations civilisatrices, enthousiastes et catholiques de sa nouvelle voie, lorsque Luther se leva : la réforme eût péri, en naissant, dans une indifférence générale.

CHAPITRE II

DERNIERS POURPARLERS. — ARMEMENT. — DÉPART DE PALOS

Ce fut, à la cour, pour les amis de Colomb : pour le Grand Cardinal et pour les Nonces, pour Santangel, Quintanilla, Diego Deza et Juan Perez, une peine voisine de la désolation, d'apprendre son brusque et définitif départ. Santangel sollicita d'urgence une audience de la Reine. Il lui exprima, en termes respectueux mais énergiques, son étonnement, ses regrets, sa confusion de voir abandonnée ainsi une entreprise qui promettait de si grands résultats : il pria, se plaignit, fit presque des reproches. Il insista sur la science supérieure de Colomb, sur la pureté de sa foi, de son caractère, de sa vie ; sur son offre de supporter un huitième de la dépense. Colomb, dit-il, engageait son existence et son argent : il exigeait des récompenses extraordinaires, à la vérité, mais subordonnées à l'accomplissement préalable de ses promesses non moins extraordinaires. Il fit allusion à la junte de Salamanque : " Il pria Sa Majesté de ne pas se laisser persuader, par les opinions de quelques savants, que le projet fût le rêve d'un visionnaire (1). „ Pour intéresser sa conscience, " il insista sur l'obligation morale qu'ont les rois d'étendre le domaine des sciences, d'acquérir la connaissance des choses lointaines, de pénétrer autant que possible dans les secrets de ce monde (2) „. Pour intéresser sa gloire, " il la pria de

(1) Washington Irwing. — (2) Roselly de Lorgues.

songer au déplaisir qu'elle aurait si quelque autre souverain exécutait ce projet, comme cela était probable (1). „ A mots couverts, il piqua ce sentiment d'émulation, si vif alors entre l'Espagne et le Portugal : " il lui rappela tout ce que d'autres princes avaient acquis de gloire et d'autorité par leurs découvertes : c'était l'occasion de les surpasser tous (2). „ Il invoqua, enfin, avec l'éloquence émue du serviteur, de l'homme d'État et du chrétien, la gloire de Dieu et l'honneur de la couronne, la propagation du christianisme et l'agrandissement des Espagnes.

Quelques historiens disent que Quintanilla avait accompagné Santangel chez la Reine, d'autres qu'il survint durant l'audience : il s'associa fortement aux pressantes adjurations de son collègue. La marquise de Moya joignit ses instances à celles des deux ministres. Le Père Gardien, cependant, à quelques pas de là, agenouillé, dans la chapelle de la Reine, sur les marches de l'autel, suppliait Dieu d'éclairer l'esprit d'Isabelle.

Isabelle tressaillit. Si ce fut le brusque effort de la nature sur elle-même ou l'invasion dominatrice d'une puissance supérieure ; si la foi et la prière opérèrent un miracle, ou si le génie et la volonté se révélèrent par un de leurs coups d'éclat, ces mystères de l'âme commandent à l'historien une religieuse circonspection. Assumer sur elle seule, en l'absence et contre le gré de son royal époux, une résolution majeure qui les engageât tous deux, Isabelle ne le pouvait pas : elle eût donné un démenti à de longues années d'une déférence conjugale et d'une communauté de conseils politiques, que rien, jusque-là, n'avait troublées. Son esprit, pour-

(1) Roselly de Lorgues. — (2) Washington Irving.

tant, s'était soudainement illuminé : les magnificences de l'entreprise lui apparaissaient, pour la première fois en quelque sorte, et sous un jour aussi éclatant que nouveau. L'hésitation dura peu : soit qu'Isabelle s'arrêtât tout à coup à une combinaison dès longtemps agitée en secret avec elle-même : soit que les douloureuses étreintes de l'anxiété lui suggérassent alors ce compromis sauveur : " Avec l'accent d'une résolution immuable, " dit M. Roselly de Lorgues ; " avec un enthousiasme digne d'elle et de la cause, " dit Washington Irwing, elle déclara que l'expédition aurait lieu, qu'elle la tenterait pour le compte particulier de sa couronne de Castille, que tous les frais seraient à sa charge, et, qu'au besoin, pour se procurer les fonds nécessaires, elles mettrait ses bijoux en gage.

L'épuisement du trésor de Castille, suite de la guerre, et la crainte, dit Munoz, d'affliger les amis de Colomb, en leur proposant de nouveaux ajournements, inspirèrent à la reine cette chevaleresque résolution d'engager les joyaux de sa chambre. Santangel s'empressa de la rassurer : il lui apprit que le trésor d'Aragon était en mesure de faire toutes les avances au trésor de Castille.

Isabelle, à l'heure même, dépêcha un officier de ses gardes, pour rejoindre, sur la route de Cordoue, et ramener Colomb. Ce courrier l'atteignit, à deux lieues de Grenade, au pont de Pinos. Colomb faillit, dit-on, ne vouloir pas revenir : il redoutait de nouvelles tergiversations de la cour. Mais quand il eut appris en détail tout ce qui s'était passé, " l'enthousiasme de la reine, et ses promesses positives ", il revint sur ses pas, " plein de confiance en la noble probité de cette princesse (1) ".

(1) Washington Irwing.

De ce jour, Isabelle lui témoigna sans contrainte ses sympathies respectueuses; Ferdinand s'enveloppa, vis-à-vis de lui, d'une froideur moins glaciale; lui-même épancha ses pensées avec une aisance plus entière. Il avait cru trouver, dans les voyages de Marco-Polo, la description des pays qu'il allait visiter par une autre route : il rappela que le Grand Khan, ou Roi des rois de ces pays, avait autrefois sollicité du saint-siége l'envoi de missionnaires; cette œuvre sainte n'avait pas été poursuivie; il promit de la reprendre. Il s'ouvrit aux souverains, pour la première fois, de la plus chère de ses pensées : employer à la conquête de Jérusalem les bénéfices de son entreprise. Les Rois " sourirent ", dit-il. C'était lui témoigner doucement qu'ils regardaient son dessein comme un rêve.

Le 17 avril 1492, à Santa-Fé, les conventions furent signées entre les Rois et Christophe Colomb. Les noms de Ferdinand et d'Isabelle figurent au bas du traité; la couronne de Castille accepta seule, pourtant, les charges de l'entreprise. Le roi d'Aragon resta simple prêteur. L'ensemble des stipulations fut exactement conforme aux demandes de Colomb, telles que nous les avons formulées plus haut. On lui imposa, selon l'offre fière qu'il en avait faite dans un moment d'indignation, de supporter un huitième des frais.

Une considération fiscale détermina le choix du port d'armement : les habitants de Palos venaient d'être condamnés, pour quelques désordres, à tenir, pendant un an, à la disposition de la couronne, deux caravelles et leurs équipages, Palos fut désigné.

Le pieux Père Gardien de la Rabida, dès qu'il avait été pleinement rassuré sur l'immutabilité des résolutions d'Isabelle, s'était hâté de regagner sa chère soli-

tude de Palos. Lorsque Colomb, à son tour, fut sur le point de se rendre à son poste, il reçut d'Isabelle une faveur signalée : elle nomma, le 8 mai, son fils aîné, Diego, page du prince Jean, l'héritier présomptif du trône, et lui accorda une pension pour son entretien à la cour.

Le 12 mai, Colomb partit pour Palos. Le 24, accompagné du Père Gardien, il se rendit à l'église paroissiale. Les ordres des Rois y furent promulgués. Ils prescrivaient à la ville de livrer à Colomb, dans le délai de dix jours, deux caravelles équipées et armées. Colomb était autorisé à noliser un troisième navire.

La consternation de ces pauvres gens ne saurait se décrire, lorsqu'ils eurent compris le but audacieux de l'armement : naviguer, au couchant, à travers la mer Ténébreuse! C'est ainsi qu'on nommait alors les étendues inexplorées de l'Océan. On supposait que les eaux y étaient sans clartés, le ciel épais et noir : on se figurait des tourbillons, des gouffres et des monstres. La mer Ténébreuse figurait, sur les cartes, historiée par l'ignorant et superstitieux crayon des géographes, d'images fantastiques et hideuses. Les plus expérimentés pilotes partageaient ces imaginations du vulgaire. Le mouillage de Palos fut promptement désert. Quiconque possédait un navire, se hâta de l'emmener dans des ports éloignés ou de le cacher dans les criques les plus ignorées des officiers royaux. Il fallut que la reine prescrivît des moyens de réquisitions discrétionnaires : un ordre du 20 juin enjoignit aux magistrats de la côte d'Andalousie de saisir tout bâtiment qu'ils jugeraient convenable, et de l'obliger à partir avec Colomb. Ni la rigueur de cet ordre, ni l'énergie de l'officier chargé de le faire exécuter, rien ne fut efficace. Ce n'étaient à Pa-

los, à Moguer et tout le long de la côte, qu'agitation et querelles, rixes et tumulte.

Il fut donné, cette fois encore, à l'intervention du Père Gardien de la Rabida de triompher des obstacles. Sur les quais, sa réputation de savoir, d'expérience et de bonté était établie de vieille date : le saint religieux se mêla aux groupes des marins; il railla amicalement leur effroi; il alla dans les maisons rassurer et consoler les familles; il vanta à tous l'honneur d'accomplir de grandes choses pour le service de Dieu; il promit aux courageux l'assistance de Notre-Seigneur et de la Vierge; il finit par gagner à la cause de son ami trois riches armateurs de Palos, les Pinzon, frères et associés, marins tous les trois.

L'aîné, Martin Alonzo, avait fait récemment un voyage à Rome. Il est impossible qu'il n'y eût pas entendu parler avec faveur de Christophe Colomb, le compatriote du pape, car un bibliothécaire d'Innocent VIII lui avait montré des pièces relatives ou pouvant se rattacher aux théories du Génois, notamment une carte où figurait, par delà l'Océan, dans l'ouest, une terre à découvrir. Martin Alonzo Pinzon fut encouragé, probablement décidé, par ces souvenirs de Rome : il offrit de courir en personne l'aventure, sur la *Nina*, caravelle de son frère Vincent Yañez : Colomb et lui signèrent en ce sens un contrat régulier.

Les dispositions à l'égard de Colomb changèrent aussitôt parmi les notables du port de Palos. La ville s'exécuta pour un second bâtiment, la caraque *Gallega*. Elle était vieille et lourde, mais tenait bien la mer. Colomb décida que, radoubée et rebaptisée, la *Santa-Maria* porterait son pavillon. Les agents du roi, enfin, saisirent un troisième navire, la *Pinta*. On se

mit, avec toute l'activité possible, aux travaux de carénage.

La direction en fut rendue pénible à Colomb par les terreurs du peuple. Il passait en prières, en méditations, en lectures, dans sa cellule du couvent, tous les moments de liberté que lui laissait la surveillance des travaux. Ce fut alors, on le suppose, qu'il s'engagea, en qualité de membre du tiers ordre, sous la règle de saint François. Un jour, descendant aux chantiers, il surprit, en cours d'exécution, un stratagème imaginé par les armateurs de la *Pinta*, pour soustraire leur bâtiment aux dangereux hasards de l'expédition : ils faisaient disposer de telle façon le gouvernail, que les pièces, en apparence bien assemblées, se fussent certainement disjointes aux premiers coups d'une forte lame. Lorsqu'il ordonna de recommencer ce travail, les ouvriers s'enfuirent et se cachèrent. Les matelots qu'on leva pour composer les équipages, opposèrent également une résistance opiniâtre et mille subterfuges. Il fallut que le patient et infatigable Père Gardien redoublât près de tous et de chacun, de zèle ingénieux et de pressantes exhortations.

Dans les derniers jours de juillet, enfin, toutes les difficultés étant vaincues, tous les préparatifs terminés, Colomb put passer, avec la solennité réglementaire, la revue des équipages et l'inspection du matériel. Il commandait en personne la *Santa-Maria*. Diego de Arana, son neveu par sa femme Beatrix, remplissait les fonctions de grand alguazil, ou prévôt de la division. Diego Mendez, François Roldan et Diego de Salcedo faisaient partie de l'état-major général, en qualité d'écuyers, nous dirions aujourd'hui d'officiers d'ordonnance ou d'aides de camp. Parmi les lieutenants de vaisseau,

Barthélemy Roldan mérite d'être cité, parce que son nom comme ceux qui précèdent, reparaîtra dans la suite du récit. L'aîné des Pinzon, Martin Alonzo, commandait la *Pinta;* un de ses frères, François Martin, était son second; l'autre, Vincent Yañez, commandait la *Nina*. Le personnel entier comprenait cent vingt hommes : soixante-six sur la *Santa-Maria*, trente sur la *Pinta*, vingt-quatre sur la *Nina*.

Après seize années d'attente, de sollicitations, de rebuts, de déceptions, de moqueries et d'incertitude, le persévérant Génois voyait, au mouillage de Palos, ses trois caravelles, équipées, armées, approvisionnées, prêtes à mettre à la voile. Sa joie fut aussi profonde qu'elle était légitime. Mais bien peu la partageaient, parmi les compagnons qu'il avait eu tant de peine à recruter. Leurs cœurs se serraient d'appréhensions d'autant plus poignantes, que l'instant du départ approchait davantage. Officiers et matelots demandèrent à la religion, des consolations et un courage en rapport avec les éventualités, sinistres à leurs yeux, du voyage. Les dispositions de partance complétement arrêtées, tous se confessèrent, tous allèrent en procession, leur commandant à leur tête, au monastère de la Rabida, implorer l'assistance divine, se placer spécialement sous la protection de la sainte Vierge. Ils entendirent la messe, reçurent la communion de la main du père Juan Pérez, et retournèrent, processionnellement encore, aux calles d'embarquement. Ce fut l'heure solennelle et déchirante des adieux à la famille.

Le temps était au calme : Colomb demeura seul à terre, en attendant la brise. Il embrassa et bénit Diego, son fils, et chargea deux amis, Rodriguez Cabezudo et l'abbé Martin Sanchez, de Moguer, de le conduire à

Cordoue, près de Béatrix, jusqu'à ce qu'il pût aller remplir à la cour son service de page. Il s'enferma ensuite dans sa cellule, ou du moins n'en sortit plus que pour assister aux offices du chœur; il pria, médita, lut l'Évangile selon saint Jean. Ce fut sa veillée des armes.

L'oreille attentive, jusque dans le sommeil, et l'intelligence aux aguets, il entendit, le 3 août, à trois heures du matin, frémir autour du couvent la cime harmonieuse de la forêt de pins : la brise s'était levée. Peu d'instants après, dans la chapelle faiblement éclairée, il entendait la messe et recevait la communion (1).

Après l'action de grâces, Colomb et le Père Gardien descendirent à Palos. Comme ils mettent le pied sur le port, le canot major de la *Santa-Maria* accoste pour prendre son commandant. La voix et le sifflet des maîtres, à bord des caravelles, pour les manœuvres d'appareillage, éveillent les maisons les plus proches. Les fenêtres et les portes s'ouvrent; le cri : ils partent! ils partent! a bientôt retenti d'une rue à l'autre. La foule se précipite aux quais. Colomb embrasse d'une filiale étreinte, le franciscain ému jusqu'aux larmes, et se jette dans son canot, qui pousse à la *Santa-Maria*. On amène le pavillon de partance; on hisse en tête du mât de la *Santa-Maria* l'étendard de l'escadrille : il portait l'image du Christ en croix. Aux clartés blanchissantes de l'aube, le vendredi, 3 août 1492, de la rampe de sa dunette, qu'on appelait alors gaillard ou château d'arrière, et d'une voix qui domina les bruits confus de trois équipages, Christophe Colomb commanda, dit Oviedo, de “ larguer les voiles, AU NOM DE JÉSUS-CHRIST. ”

(1) ROBERTSON. *Histoire de l'Amérique*, liv. II, pag. 108.

CHAPITRE III

DE PALOS A L'ILE DE FER

Lorsque l'escadrille, après les manœuvres nécessaires pour s'élever suffisamment de la côte, eut mis, comme disent les marins, le cap en route, Colomb se retira dans sa cabine et commença son journal de bord. Il le commença, comme il venait de commander la mise à la voile, par ces mots : Au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Dans un prologue dont Las Casas nous a conservé le texte, il ne se borna pas à constater que les Rois avaient été déterminés à cette expédition par le désir de convertir à la religion chrétienne les princes et les peuples de l'Inde : la relation étroite qui, dès le principe, s'était établie, dans ses desseins, entre la victoire du Christ au Nouveau Monde et la défaite de l'Infidèle en Europe ; ses préoccupations de découverte immédiate et de croisade ultérieure éclatèrent, sous sa plume, dès les premières lignes, à chaque mot et par les rapprochements les moins équivoques.

Il rappela d'abord que l'entreprise avait été résolue par les souverains de l'Espagne “ dans cette même année 1492, après avoir mis fin à la guerre contre les Maures, qui dominaient encore en Europe, et l'avoir glorieusement terminée; „ après qu'il eut vu, de ses yeux, “ les bannières catholiques placées par la force des armes, sur les tours de l'Alhambra „; après qu'il eut assisté aux humiliations du roi maure, “ sortant de la grande cité de Grenade „ pour “ venir baiser les

mains „ qui l'avaient vaincu. Insistant sur une coïncidence à laquelle évidemment il attribuait une signification, il rappela, en second lieu, que son voyage aux Indes avait été décidé " immédiatement „ après la capitulation de Grenade, " *immédiatement*, dit-il, *et dans le même mois*. „

Il énuméra ensuite ce que nous pouvons appeler les antécédents de la décision, c'est à dire " les renseignements qu'il avait donnés à Leurs Altesses sur les terres de l'Inde „ ; sur le désir manifesté par les rois de ces contrées de recevoir " de Rome des docteurs de notre sainte foi „ ; sur l'impossibilité où " le saint-père „ avait été de satisfaire à cette pieuse demande ; sur le malheur de " tant de peuples plongés dans l'idolâtrie et des doctrines de perdition „.

Il se plut à définir en quelle qualité Isabelle et Ferdinand avaient agi, en lui conférant sa mission. Il ne se borna pas à dire qu'ils avaient agi " comme princes catholiques „ ; il ne lui suffit pas même d'ajouter, comme " amis et propagateurs de notre sainte foi „; leur prêtant une arrière-considération qui, certainement, fut la sienne sans être la leur : " Vos Altesses, écrivit-il, *comme* " *ennemies de la secte de Mahomet*, se sont décidées à " m'envoyer, moi, Christophe Colomb, dans les sus- " dites contrées de l'Inde. „

Il exposa, enfin, en ces termes, l'objet final et supérieur de ce voyage extraordinaire : " Vos Altesses se " sont décidées à m'envoyer aux Indes, à l'effet de voir " les princes, les pays et les habitants, et d'examiner " la nature et le caractère de tous, et les moyens à " prendre pour leur conversion à notre sainte reli- " gion. „

Il exprima, du reste, ses pensées dans une forme

pompeuse. Il avait en sa théorie cosmographique, la foi la plus absolue; il tenait d'avance la Découverte pour réalisée; il savait qu'en vertu de ses conventions avec la couronne d'Espagne, il signerait bientôt son journal des titres magnifiques de Vice-Roi, Gouverneur Général des Indes, Grand Amiral de l'Océan: il regardait comme accompli déjà son rêve, chevaleresque et pieux, d'entrer, pour l'exécution de ses projets ultérieurs contre le Turc, dans la grande famille des hauts seigneurs et chefs de la chrétienté. Dans cette persuasion, que l'événement ne tarda pas à justifier en droit, il écrivit, comme écrivent officiellement les princes. Il adopta la forme authentique et les solennelles allures du langage des chancelleries. Il mentionna expressément " les grandes faveurs „ que, par les conventions de Santa-Fé, les rois catholiques venaient de consentir à son profit : " l'anoblissant, de sorte qu'à l'avenir il pût
" s'appeler Don: le nommant Grand Amiral de l'Océan
" et Vice-Roi, et Gouverneur Général de toutes les îles
" et continents qu'il découvrirait, et qui, par la suite,
" pourraient être découverts dans l'Océan ; voulant que
" son fils aîné lui succédât et ainsi de suite de généra-
" tion en génération à perpétuité. „

On a taxé d'emphase ce pompeux préambule : c'est une inadvertance. Cette prétendue emphase fut une prise de possession d'état, anticipée mais légitime. Quel personnage, quelle famille, après les rois et les familles souveraines, eussent été, en Europe et dans le monde entier, au dessus des grandeurs officielles de Colomb et de sa postérité, si la couronne d'Espagne avait exécuté ses engagements, comme il exécuta, lui, les découvertes promises, et si, à la faveur de cette providentielle élévation, il lui avait été donné, selon sa volonté formelle,

de faire servir, sous l'inspiration et l'impulsion du saint-siége, à une vaste et décisive croisade, les richesses sagement aménagées du Nouveau Monde?

Ce brillant mirage, Colomb, trop loyal pour prévoir les mesquines et cruelles iniquités de Ferdinand, le contemplait en lui-même, avec tous les enthousiasmes du génie et de la piété, lorsque, le cap sur les Canaries, pour de là cingler dans l'ouest, il écrivit le prologue de son journal. Cette transcendante contemplation de l'avenir ne l'empêcha pas d'embrasser, en même temps, d'un regard vigilant et ferme, l'étendue, les difficultés et les devoirs de sa tâche actuelle. Il se proposa " de noter très exactement pendant le voyage, jour par jour, tout ce qu'il pourrait faire, voir ou éprouver "; il promit — et n'y manqua jamais — " d'écrire chaque nuit " ce qui se serait passé le jour, et chaque jour la naviga- " tion de la nuit "; il annonça qu'il dessinerait " une " carte sur laquelle les eaux et les terres du Grand Océan " seraient placées dans leur position exacte et rela- " tive "; il s'engagea enfin à joindre " à cette carte une description détaillée par écrit ". Il ne se méprit pas, d'ailleurs, sur le déploiement d'activité qu'exigerait l'exécution d'un pareil programme : " il sera " nécessaire, continua-t-il, que j'oublie de dormir; " l'accomplissement de ces choses demandera de grands " efforts. "

Les périls seuls de son aventureuse campagne, bien qu'ils n'aient pu échapper à ses prévisions, ne lui semblèrent mériter ni un instant de souci, ni la moindre mention. Il allait se trouver aux prises avec la nature, et ce qu'elle a de plus redouté, l'inconnu; avec les hommes, et la plus indomptable entre toutes leurs passions, la peur; il le savait : néanmoins, il ne fit pas

même une allusion aux menaçants hasards de sa redoutable situation. “ Il se regarda, dit Washington Irwing, comme placé sous la garde immédiate de la Providence. „ Cette considération étouffa en lui jusqu'au germe de l'inquiétude et du trouble.

Les trois premiers jours de navigation ne furent marqués par aucun incident. Le quatrième jour, il ventait bon frais, la lame était dure; la *Pinta* fit signal : accident à bord! son gouvernail s'en allait en pièces. La poltronnerie des armateurs (embarqués malgré eux sur leur navire, saisi d'autorité) avait réussi, en dépit des inspections de Colomb, à se ménager, dès Palos, par un travail obstinément mal fait, cette chance de prompt retour. Leur calcul fut déçu. La violence du vent empêcha Colomb de se porter au secours de la *Pinta* : il eût mis en perte son propre bâtiment; mais il connaissait le capitaine, Alonzo Pinzon, pour un homme d'énergie et de ressources; il ordonna de continuer la route, en réparant l'avarie, le moins mal possible, avec les moyens du bord. On assujettit avec des cordes, la barre et les autres pièces du gouvernail disloqué. Le lendemain, l'accident se reproduisit : on s'aperçut, en outre, que la *Pinta* faisait eau : Colomb dut se résoudre à relâcher aux Canaries, pour y échanger cette caravelle dangereuse contre un navire en meilleur état. Il se porta sur Gomère; il y arriva le 12, dans la nuit du dimanche : la *Pinta*, qui ne gouvernait plus, se réfugia, par son ordre, sous la côte de Ténériffe. Durant trois semaines, Colomb, pour se procurer un navire, visita en vain, les unes après les autres, toutes les îles du groupe. Le volcan de Ténériffe était en éruption; ses flammes jetèrent la terreur parmi les matelots : il eut beaucoup de peine à les empêcher de voir dans ce grandiose phé-

nomène, un sinistre présage, quoi qu'il pût leur dire de l'Etna, du Vésuve, des autres volcans connus et de leur cause.

Après vingt jours au moins de courses vaines et d'infructueux pourparlers, Colomb se vit réduit à conserver la *Pinta*. On remplaça son gouvernail; on changea en voilure carrée la voilure latine de la *Nina;* les provisions d'eau, de viande et de bois furent renouvelées. Tout ce travail conduisit jusqu'au 6 septembre : plus d'un mois était perdu déjà.

Lorsque, de Gomère, le 6 septembre, Colomb reprit le large, il venait d'apprendre, par un bâtiment arrivant de l'île de Fer, qu'à la hauteur de cette île, trois caravelles portugaises croisaient pour l'enlever. Le calme survint : l'escadrille, les voiles pendantes, fut comme clouée dans ces parages hostiles. Le 9 seulement, à la pointe du jour, on releva l'île de Fer : on n'était qu'à neuf lieues de la côte où l'ennemi, sans doute, préparait son attaque. La persistance du calme, en prolongeant le danger, l'aggravait. " Heureusement, une brise s'éleva avec le soleil; les voiles se gonflèrent de nouveau, et, dans le cours de la journée, les hauteurs de Ferro s'effaçèrent graduellement de l'horizon „ (1).

Cette date, du 9 septembre 1492, est mémorable. Perdre de vue la côte de Fer, en se dirigeant à l'ouest, c'était briser le cercle étroit où la navigation se tenait alors craintivement enfermée; c'était inaugurer l'ère moderne et le triomphe de la marine; c'était aussi, pour Colomb, voir son entreprise échapper sans retour aux oppositions et aux embûches du vieux continent. Il en éprouva une vive joie. Mais la disparition de la terre

(1) Washington Irwing.

causa à ses équipages une tristesse facile à comprendre. Il leur sembla qu'ils s'exilaient du monde. Reviendraient-ils? Amis, famille, patrie, pays chrétiens et ciel d'Espagne, reverraient-ils ce qui déjà semblait n'exister plus pour eux? Où allaient-ils? Quelles garanties d'un lendemain sans catastrophe? Ils eussent virilement affronté une mort imminente et visible; la vague et lointaine horreur d'un mystère les atterra; ils pleurèrent : de vieux matelots laissèrent éclater, comme des enfants, leurs sanglots et leurs lamentations. Colomb, attendri, s'efforça de les consoler. S'adresser à la raison ne sert de rien, en pareil cas : il fut mieux inspiré; il fit jouer les puissants ressorts de l'imagination : déroulant sous leurs yeux comme un tableau magique, il leur vanta les richesses, les splendeurs, l'or, les pierreries et les perles, le sol fertile et les cités magnifiques du monde où sûrement, " par l'aide de Dieu „, dit-il, il les conduirait.

Les frayeurs des compagnons de Colomb, imposèrent à sa prudence, à dater de ce jour, un stratagème qu'il continua pendant tout le voyage : il écrivit sur deux livres la route journellement parcourue : sur l'un, il inscrivit les chiffres vrais des distances franchies, mais il eut soin de le tenir secret; sur l'autre, que tout le monde à bord pouvait consulter, il marqua toujours moins de lieues qu'on n'en avait fait en réalité.

Ce même jour encore, il donna la route à toutes les caravelles. Prévoyant le cas où un accident séparerait d'avec lui l'un ou l'autre de ses commandants — tous les deux peut-être — il prescrivit la route, pour cette éventualité, toujours et droit à l'ouest, avec ordre de mettre en panne, chaque nuit, lorsque l'on aurait fait sept cents lieues. Il croyait fermement qu'à cette dis-

tance on trouverait la terre : ce ne fut pas une erreur (1).

CHAPITRE IV

DE L'ILE DE FER A SAINT-SAUVEUR.

Il fallut tout d'abord que Colomb s'astreignît à surveiller de près, jour et nuit, la manœuvre de ses timoniers. " Leur main craintive hésitait à maintenir la barre dans une direction franchement opposée à l'Europe (2); " ils s'efforçaient d'esquiver, en revenant au nord, les profondeurs de l'ouest. Colomb dut à ce sujet réprimander plusieurs fois, avec force, dans la journée du 9.

Ils rencontrèrent, le surlendemain, par cent et quelques lieues à l'ouest de l'île de Fer, un débris flottant de mât dont ils essayèrent, sans succès, de s'emparer ; il por-

(1) Il convient d'ajouter aux 700 lieues que Colomb indiquait, celles qu'il se proposait de retrancher, et qu'il retrancha, en effet, pendant toute la traversée, sur son *loch* ostensible, jusqu'au nombre d'environ 200. Il convient d'ajouter à ce premier total, le nombre approximatif des lieues qu'il se réservait de faire encore, bien que mettant en panne la nuit. Il faut estimer, d'après les données les plus favorables à Colomb, la longueur, incertaine aujourd'hui, de la lieue qu'il employait. Il se figura, d'ailleurs, la côte orientale du Nouveau Monde, à peu près parallèle aux côtes occidentales d'Europe et d'Afrique : il ne pouvait deviner le golfe immense et profond qui, de Terre-Neuve à Fernambouc, creuse le continent américain : l'Océan, pour lui, finissait où commence la mer des Antilles. De cet ensemble des données du problème, il ressort que Colomb calcula avec une merveilleuse justesse la largeur de l'Atlantique.

(2) Roselly de Lorgues.

tait toutes les marques d'un séjour prolongé au sein des eaux. Les matelots conçurent de cette rencontre une superstitieuse tristesse : l'antique épave, en attestant le naufrage de quelque audacieux explorateur de ces lointaines solitudes, leur parut un avertissement du ciel de n'aller pas plus loin.

Le 13, dans la soirée, ayant fait encore cent lieues plus au large, la force d'âme de Colomb fut mise à la plus soudaine, à la plus rude des épreuves : il remarqua que l'aiguille aimentée de la boussole, au lieu de se maintenir strictement dans la direction de l'étoile polaire, déclinait de cinq à six degrés vers l'ouest. Le lendemain matin, la déviation était plus considérable encore; elle ne fit qu'augmenter les jours suivants. Ce fut la première fois que la variation magnétique fut observée. Colomb se garda bien de parler à ses compagnons de sa remarque, sachant à quel degré ils s'en alarmeraient.

Ils naviguaient alors, vent arrière, par la plus favorable des saisons, dans la zone sereine des vents alizés. Une jolie brise soufflait de l'est ; sous sa douce et puissante impulsion, toutes les voiles s'arrondissaient mollement. Elle apportait aux caravelles la fraîcheur délicieuse, les inexprimables murmures, les fortifiants arômes d'un vaste et limpide océan. La nature entière, au surplus, par un temps calme et beau, semble, dans ces fortunés parages, n'obéir qu'aux lois constantes d'un printemps privilégié : ses aspects sont enchanteurs. L'air est pur, suave, pénétrant ; la vague aux mobiles reflets ondule et bruit, transparente et colorée ; le ciel, d'un bleu tendre et léger, déroule, à peu près sans nuages, le ceintre harmonieux de son ample et haute coupole. Soir et matin, l'atmosphère, à l'horizon, se

nuance avec richesse, s'empourpre avec éclat; tout le jour, à travers des espaces qui paraissaient infinis, le soleil resplendit, la lumière éclate, la force et l'activité circulent, universelles, énergiques; toute la nuit, à travers le voile diaphane d'une tranquille obscurité, le firmament scintille, la mer le reflète, et l'homme est enveloppé de paix, de repos, de bien-être.

Cette clémente et radieuse nature, les compagnons de Colomb la rencontrèrent aux lieux mêmes que leur imagination éperdue avait peuplés, au départ, des chimériques horreurs de la mer Ténébreuse. Cette simple réflexion, si la peur pouvait réfléchir, les eût guéris à l'instant de toute appréhension; il n'en fut rien : incessamment désabusés, il n'en vécurent pas moins, jusqu'au terme du voyage, les volontaires jouets, tour à tour, de l'espérance prématurée ou de l'effroi sans motif.

Le 14, deux oiseaux, d'espèces qu'on disait ne pas s'aventurer haut en mer, un héron et un paille-en-queue, vinrent voler autour des caravelles; les équipages virent là un indice de terre; ils furent transportés de joie. Mais, dans la nuit du 15, tomba du ciel, à quatre ou cinq lieues des navires, ce que Colomb appelle " une merveilleuse branche ou trace de feu „. Ces météores, communs dans les climats chauds, sont une des magnificences des nuits des tropiques. Les matelots, à ce spectacle, furent frappés d'épouvante.

Le 16, l'air fut extrêmement tempéré, le temps " comme au mois d'avril en Andalousie „. On éprouvait, à jouir de la matinée, un indicible plaisir. Il n'y manquait, selon la remarque de Colomb, que le chant des rossignols. On vit flotter des touffes d'herbe très verte : elles paraissaient avoir été déracinées depuis peu. Cela fit croire et dire aux matelots qu'on était près de quel-

que île. Leur conjecture ne s'éloignait pas entièrement de la vérité, car on approchait des brisants marqués, depuis, sur les cartes, comme vus en 1802. Mais Colomb, infailliblement guidé par la science ou l'inspiration, n'attacha à ces remarques qu'une importance secondaire : " Je calcule, dit-il, que la terre ferme est plus " loin. „

Le 17, on vit de nouveau beaucoup d'herbe. " C'était de l'herbe des rochers, dit Las Casas; elle venait du couchant. „ Les matelots se crurent derechef à proximité de la terre. Ce jour-là, cette perspective elle-même n'eut pas la puissance de les réjouir. Colomb fut frappé de leur silence morne et de leurs airs consternés. Les pilotes s'étaient aperçus, à leur tour, de la déclinaison de l'aiguille; ils n'avaient pas eu l'élémentaire prudence de taire à l'équipage ces infidélités du compas. Colomb devina d'où provenait tant de tristesse. Heureusement, sa présence d'esprit et ses calmes méditations lui avaient déjà suggéré, pour endormir les frayeurs de ses hommes, une explication ingénieuse et plausible.

Ils prêtèrent alors leur attention entière à ce qui se passait autour d'eux. A chaque moment, on voyait des herbes en plus grande quantité, et elles paraissaient provenir de quelque rivière. Un petit homard, qui voyageait dans ces herbes flottantes, fut pêché vivant. L'eau de la mer semblait moins salée qu'aux Canaries; un second paille-en-queue s'approcha; des bandes de thons se jouaient dans les eaux des navires; les navires joutaient entre eux de vitesse, chaque équipage espérant voir la terre le premier, chaque homme espérant gagner la pension de dix mille maravédis promise en prime, par Isabelle, à qui le premier signalerait la côte des Indes.

Le 18, le même temps continua : " Un vent doux et

“ régulier gonfla toutes les voiles, tandis que, pour “ employer l’expression de Colomb, la mer était aussi “ calme que le Guadalquivir à Séville. „ Alonzo Pinzon, dont le bâtiment, la *Pinta*, était le meilleur voilier de l’escadrille, prit les devants. Il dit à Colomb, en rangeant la *Santa-Maria*, qu’il allait si vite, parce qu’il avait aperçu une multitude d’oiseaux voler vers le couchant; il comptait, ajouta-t-il, que la nuit ne se passerait pas sans qu’il eût vu la terre. Le ciel parut, en effet, s’obscurcir dans le nord, “ ce qui est le signe, dit Las Casas, de la proximité d’une côte. „ Ce n’était, en réalité, qu’un de ces nuages lointains et bas qui, sur mer, au coucher du soleil, font si souvent aux yeux inexpérimentés l’illusion d’un rivage.

Le 19, à dix heures du matin, un fou vint à la *Santa-Maria;* il en vint un autre dans l’après-midi. Il s’éleva des brumes sans vent; ce phénomène était réputé un signe de prochain atterrissage. Colomb, bien qu’il eût sondé avec une ligne de deux cents brasses, et n’eût pas trouvé le fond, n’en demeura pas moins persuadé, avec tous ses compagnons, qu’il rangeait des îles, soit au nord, soit au sud. Par le fait, à dix lieues seulement dans le sud étaient les brisants. Mais il avait la volonté, dit Las Casas, de poursuivre sa route jusqu’aux Indes : il passa outre, et fit seulement cette remarque : “ Le “ temps est bon, et, s’il plaît à Dieu, tout se verra au “ retour. „

Le 20, la brise faiblit; on vit beaucoup d’herbes, quoique la veille, on n’en eût pas aperçu. On prit, à la main, un oiseau qui ressemblait à une hirondelle de mer : il avait les pieds comme une mouette; on le regarda comme un oiseau de rivière. Les matelots en conclurent d’autant plus nettement à la proximité

de quelque côte, que le matin, dès l'aube, deux ou trois petits oiseaux, d'une espèce connue pour habiter les bocages et les vergers, étaient venus se poser dans le gréement; après avoir fait entendre un chant qui parut à l'oreille charmée de l'équipage un joyeux écho de terre, ils s'étaient envolés au lever du soleil. De si faibles oiseaux, remarqua-t-on, n'avaient pu franchir de bien grands espaces; leurs chants, d'ailleurs, suffisaient à prouver qu'ils n'avaient pas fourni une course fatigante.

Le lendemain, 21, le calme s'accentua davantage, il fut même profond, et tout au plus interrompu, à de courtes reprises, par des brises insaisissables. La surface entière de la mer, aussi loin que le regard pouvait porter, sembla disparaître sous d'immenses nappes d'herbes flottantes. La vue de cette verdure réjouit d'abord les équipages; un chacalot se montra, et ses capricieuses évolutions au milieu de l'herbe et des flots, furent un gai passe-temps. Colomb dit que l'apparition de cette baleine était une preuve qu'on naviguait dans le voisinage de quelque terre; son jugement était fondé, remarque Navarette, car il passait alors à quatre lieues de distance nord seulement des brisants dont il a été déjà parlé.

Cependant l'inquiétude fermentait à bord des trois caravelles. Les matelots trouvaient déjà le voyage d'une longueur démesurée. Ils avaient pénétré, disaient-ils, beaucoup plus avant dans l'ouest, qu'aucun navigateur avant eux. Ils étaient hors de portée de tout secours : fallait-il s'enfoncer encore dans les champs sans fin de l'immensité? Sans doute, plusieurs indices leur avaient fait croire, plusieurs fois, à l'approche de la terre ; sans doute des apparences analogues

s'offraient encore à leurs yeux; mais à quoi bon? après avoir été accueillis avec des transports d'allégresse, ces fallacieux symptômes s'étaient toujours évanouis : il en serait ainsi toujours : on aurait toujours devant soi ce ciel sans bornes et cette mer sans rivages.

Ils avaient remarqué, depuis plusieurs jours déjà, que plus on avançait, plus le vent soufflait avec une fixité tenace, de la région de l'est. Au lieu de voir dans cette succession non interrompue de brises favorables, un bienfait de la Providence, ils se mirent à redouter que, sur ces mers, le vent ne soufflât toujours de l'orient : s'il en était ainsi, ils l'auraient contraire pour retourner en Espagne; il opposerait à leur retour une résistance insurmontable. En vain Colomb leur donnait-il, avec une inaltérable condescendance, des assurances et des explications cosmographiques; leur défiance résistait à tout. Le respect de son autorité, dit Munoz, était perdu, le respect même du nom des Rois était compromis. Mais, le 22 septembre, le vent souffla d'une direction toute nouvelle, et leurs appréhensions obstinées se sentirent invinciblement confondues.

Cette frayeur ne se dissipa que pour faire place à une autre. Le lendemain était un dimanche. Les couches d'herbes flottantes, qu'on avait cessé de rencontrer la veille, pendant une partie de la journée, reparurent fort épaisses; elles opposaient une résistance sensible au sillage des navires. N'était-on pas parvenu, se demandèrent, entre eux, les matelots, à ces marécages de l'Océan, limites supposées du monde? Ces bancs mobiles de végétaux n'allaient-ils pas s'épaissir de plus en plus? Une fois engagées dans leurs inextricables enlacements, les caravelles ne pourraient ni avancer, ni virer de bord : ce serait l'échouage, la famine, un

languissant trépas ; à moins qu'on ne servît incontinent de pâture à des monstres embusqués sous ces verts abris. Les officiers, s'ils ne tombaient pas dans ces puériles exagérations de la peur, craignaient, du moins, de sentir, d'une minute à l'autre, les quilles se rompre, les carènes s'effondrer contre les récifs dissimulés par cette verdure. Pour dissiper ces craintes, Colomb avait souvent recours à la sonde ; il se servait d'une ligne extrêmement longue ; il ne trouvait pas fond. Mais l'évidence elle-même est sans prise sur les jugements dévoyés par l'épouvante : rien ne rassura ni les officiers, ni les matelots.

Le calme, d'ailleurs, leur apparaissait, par lui-même, comme une cause suffisante d'effroi ? Le vent était complètement tombé : les folles brises dont, par instant, on sentait les risées, n'avaient pas la force de rider seulement la surface de la mer : elle était unie comme une glace. Nous sommes arrivés, dirent-ils, aux parages stagnants : les vents y perdent leur haleine ; les flots n'y sont qu'une masse inerte, opaque et morte. Nous y périrons. Plus Colomb se donnait de peine pour leur rendre raison de ces phénomènes sans conséquence, plus les murmures augmentaient : ils commençaient même à devenir inquiétants, lorsque, tout à coup, la mer s'éleva sans qu'il fît de vent, et devint si grosse, que " tous en étaient très étonnés ". Cette houle subite et sans cause apparente, dissipa, mieux que n'eussent fait tous les raisonnements, les imaginaires terreurs des équipages. Colomb écrivit sur son journal : " La grosse
" mer me fut très profitable, ce qui n'était pas encore
" arrivé, si ce n'est du temps des Juifs, quand les
" Égyptiens partirent d'Égypte à la poursuite de Moïse,
" qui délivrait les Hébreux de l'esclavage. "

Le jour suivant, un fou se posa sur les vergues de la *Santa-Maria;* il passa beaucoup de damiers : ce furent les seuls incidents du 24. Mais c'était en soi-même, et chaque jour, un spectacle éminemment digne d'être contemplé avec admiration, médité avec ravissement, que cette présence de l'homme, cette marche audacieuse de trois petits navires, rompant, pour la première fois, depuis la création, du bruit sourd d'un sillage et des éclats de la parole humaine, la solitude et le silence de ces vastes déserts d'eau? Quelles nobles pensées! quelle confiance en eux-mêmes et en Dieu, les compagnons de Colomb n'eussent-ils pas conçue, s'ils avaient suffisamment pris garde à la grandeur de leur mission, à ses résultats probables, tout au moins possibles, pour l'humanité! Sur ces flots, auparavant le domaine exclusif de la créature inintelligente, l'effigie sacrée du Rédempteur se déployait en tête de leurs mâts, aux caresses de la brise. Matin et soir, rassemblés et recueillis, ils priaient en commun. Chaque soir, notamment, ils chantaient ensemble l'hymne consolatrice des voyageurs à la Vierge : *Salve, Regina.* Leurs voix étaient rudes, mais non pas sans harmonie avec la solitude et l'immensité.

Colomb seul comprit et goûta son magnifique privilége de première âme immortelle mise en face d'un monde si vaste, si puissant et si beau. Une double sollicitude partageait ses pensées et remplissait ses instants. Comme explorateur et savant, il admirait et interrogeait sous tous ses aspects cette nouvelle nature : de tous les phénomènes extérieurs il s'efforçait de tirer d'utiles indications. Il sondait nuit et jour l'horizon d'un regard investigateur; il comparait la température de l'eau puisée à des profondeurs diverses; il accordait

une valeur, comme indice, aux lointaines senteurs apportées par le vent, à la couleur des vagues, à la transparence de l'air. Il se rendait compte de la direction et de la force des courants. Toute herbe d'apparence nouvelle passant près de son bord, il la recueillait et l'examinait avec une vive curiosité.

Comme chef, sa confiance illimitée en une Providence spécialement protectrice ne l'empêcha jamais de remplir, dans le plus minutieux détail, les incessantes obligations du commandement. Il se tenait pour responsable, devant Dieu et devant ses souverains, des existences associées, sur sa demande, à son entreprise. Il surveillait l'exécution de tous ses ordres et ne s'en fiait qu'à lui-même. A tout heure du jour et de la nuit. on le voyait sur la dunette. En dehors des courts moments qu'il accordait au sommeil, il n'entrait dans sa cabine que pour écrire son journal, pointer ses cartes, ou réciter son bréviaire de membre du Tiers-Ordre. Il agissait, en un mot, comme si le succès eût exclusivement dépendu de ses efforts. Il n'avait pourtant, en réalité, d'autre espérance que Dieu. « J'espère, aimait-il « à dire, que ce Dieu puissant, entre les mains de qui « sont toutes les victoires, nous fera bientôt trouver « une terre. »

CHAPITRE V

DE L'ILE DE FER A SAINT-SAUVEUR (*suite*).

Le 25 septembre, le vent s'éleva très favorable. La mer était si belle que les matelots se plaisaient à se jeter à l'eau, et nageaient en se jouant. Les trois cara-

velles naviguaient de front, bord à bord de la *Santa-Maria*, qui tenait le centre. Colomb s'entretint longuement avec Alonzo Pinson, au sujet d'une carte envoyée, il y avait trois jours, à bord de la *Pinta*. Des îles étaient marquées, à l'ouest, sur cette carte. Pinzon prétendit qu'on se trouvait à la hauteur de ces îles. Colomb fut d'un avis contraire et se fit rendre la carte.

Le soleil venait de se coucher. Pendant qu'à son tour, Colomb étudiait avec ses pilotes et pointait la carte discutée, ils furent tout à coup distraits de cette étude par un cri parti de la *Pinta* : ils virent Alonzo Pinzon, qui, monté sur l'arrière de son navire, criait : “ Terre! Terre! Signor, je réclame la rente! „ L'équipage entier de la *Pinta* entonna avec enthousiasme le *Gloria in excelsis Deo*. Colomb, avant de rien examiner, se jeta à genoux et remercia Dieu. Les hommes de la *Santa-Maria* montaient dans les hunes, se répandaient dans la mâture et le gréement ; ils assurèrent qu'en effet, ils voyaient la terre dans le sud-ouest, indiqué par Pinzon : on estima qu'elle était à vingt-cinq lieues tout au plus. “ La conviction devint si forte, l'enthousiasme si entraînant, que Colomb „ quoique cette rencontre ne coïncidât nullement avec ses calculs, “ jugea indispensable, dit Washington Irwing, de s'écarter de sa route, en laissant porter toute la nuit au sud-ouest. „ Mais l'aube fit évanouir toutes les espérances : elle dissipa le nuage, qui, le soir, avait semblé une terre. L'escadrille reprit sa première direction.

Ce nouveau désenchantement, plus cruel que tous les autres, démoralisa les équipages. Abattus et le cœur débordant d'amertume, ils épanchaient en paroles âcres leurs séditieuses pensées. Les matelots, à l'insu des officiers, se réunirent, par groupe de trois ou

quatre, dans l'entre-pont de l'avant. Ils ne pouvaient dans ces colloques clandestins qu'aigrir mutuellement leurs colères. Les réunions, peu à peu s'augmentèrent et eurent lieu plus souvent. Les matelots avaient pris l'habitude de désigner, entre eux, Colomb, par les surnoms de l'Étranger, le Génois, le *Hâbleur*. Ils l'accusaient d'avoir mis en péril leurs vies de bons et loyaux Espagnols, pour se faire, à leurs dépens, riche et grand seigneur. Ces sentiments, ces propos n'étaient pas renfermés sur la *Santa-Maria*. Les trois équipages, fréquemment en rapport, mêlés entre eux dans plusieurs circonstances, épousèrent la même haine et les mêmes projets atroces.

N'est-ce pas une folie, demandaient-ils, de s'enfoncer plus avant dans l'ouest qui ne finit pas? Ils rappelaient l'affliction et les pressentiments lugubres de leurs familles, l'effroi des gens de la côte, à Palos, l'opposition des savants de Salamanque. Ils se repentaient d'avoir cru le Père Gardien de la Rabida, la dupe, lui aussi, d'un intrigant. Les navires, continuaient-ils, sont trop endommagés déjà pour résister à la traversée de retour : fallait-il aggraver encore les avaries, en même temps qu'élargir le trajet? Était-il juste que cent vingt hommes, castillans et vieux chrétiens, périssent pour le caprice d'un aventurier? Ne lui avait-on pas assez, et de toute manière, représenté l'extravagance de son obstination? Il entend les plaintes, il voit les tristesses, et ne compatit à rien; ni raisons, ni prières, ni remontrances, ni supplications ne le touchent. Pourquoi délibérer davantage? Ne devaient-ils pas pourvoir eux-mêmes à leur conservation? On lui signifiera de reprendre la route d'Espagne : s'il refuse, on le jettera nuitamment par dessus la muraille. Sera-ce un crime?

Qui les blâmera, au retour, de s'être ainsi préservés d'une mort aussi horrible que certaine? Qui le saura? Quoi de plus vraisemblable, si l'on raconte, à l'arrivée, que, la nuit, en contemplant les astres avec ses instruments, l'Italien s'est laissé choir à la mer?

Il fallut plusieurs jours avant que le complot atteignît à ce degré de précision, à cette violence de langage. Lorsqu'il eut englobé tous les compagnons subalternes de Colomb, il fallut un délai encore pour y faire entrer ses officiers et jusqu'aux commandants sous ses ordres. Une scène funeste eut lieu le 1er octobre. Au point du jour, l'officier de quart à bord de la *Santa-Maria*, déclara à l'équipage, avec une sorte de consternation, que depuis l'île de Fer, on avait déjà couru cinq cent soixante-dix-huit lieues. Il se trompait de beaucoup. La moindre supputation de Colomb, celle qu'il inscrivait sur son *loch* public, s'élevait à cinq cent quatre-vingt quatre lieues; son compte réservé, celui qu'il tenait pour lui seul, montait en réalité à sept cent sept lieues. Le chiffre amoindri de l'officier n'en produisit pas moins une déplorable impression sur les matelots. Cet incident favorisa l'extension du complot. Tous les officiers y entrèrent. Et, ce qui est plus affligeant à reconnaître, les commandants eux-mêmes de la *Pinta* et de la *Nina*, ainsi que le second de la *Pinta* (les trois frères Pinzon), n'ignoraient plus ce qui s'ourdissait contre leur chef, et ne s'opposaient à rien. Les Pinzon s'étaient déjà donné, à plusieurs reprises, dans leurs rapports avec Colomb, le tort grave — si ce n'est qu'un tort — de lui faire sentir devant leur communs subordonnés, par des procédés grossiers et des airs de hauteur, son isolement et leur force. Les trois équipages étaient composés, presque en totalité, de marins pris sur

un littoral où la famille Pinzon avait de la notoriété et de l'influence. Les Pinzon aimaient à se croire les vrais maîtres sur l'escadrille.

La révolte néanmoins n'éclata pas encore. Le 2 et le 3 octobre, on vit des damiers et beaucoup d'herbes : parmi ces herbes, les unes paraissaient vieilles, les autres, très fraîches, portaient comme une espèce de fruit ; c'étaient des raisins du tropique. Colomb écrivit sur son journal une réflexion que Las Cazas nous a transmise. Regardant comme possible qu'il eût laissé derrière lui les îles marquées sur la carte dont nous venons de parler, il dit que son but était de se rendre aux Indes, et que perdre son temps en route à louvoyer, c'eût été manquer de prudence et de jugement ; tant il demeura inébranlablement convaincu jusqu'au bout, de l'exactitude de ses indications premières sur la longueur de la route !

Un dissentiment grave éclata, le 6 octobre, entre Colomb et le commandant de la *Pinta*. Celui-ci proposa d'abandonner une route qui ne les menait à rien, et de se diriger dans le sud. Il colora sa proposition du spécieux prétexte de chercher les îles marquées sur la carte. Au fond, il tâtait, si l'on nous passe l'expression, les dispositions de son chef, en vue de la sommation qu'on se préparait de plus en plus à lui adresser, de rentrer en Espagne. Alonzo Pinzon, avant de risquer, dans toute son insolence, une requête si radicale, voulut sonder Colomb par une proposition plus mesurée. Il est certain, en tout cas, que Colomb ne crut pas à la sincérité des paroles de Pinzon : Colomb pensa, dit Las Casas, que le capitaine de la *Pinta* n'avait pas l'intention de chercher l'île dont il parlait. Il refusa péremptoirement de dévier de sa direction. « Il était d'avis que s'ils

s'écartaient de la route, ils ne pourraient de sitôt prendre terre: il valait mieux aller d'un trait à la terre ferme, sauf à revenir ensuite aux îles „.

Colomb fit suivre son refus de prescriptions significatives : il ordonna aux deux capitaines de se tenir près de lui, l'un de chaque bord, du coucher au lever du soleil. On ne saurait douter que les Pinzon comprirent, à demi-mot, le sens et la portée de cet ordre. Leur orgueil s'en piqua; et, certainement, à partir de cette heure, ils se joignirent sans réserve aux cabales des futurs révoltés.

Une fausse alerte, après tant d'autres, aida peut-être la journée du lendemain, 7 octobre, à passer sans mutineries déclarées. Au lever du soleil, la *Nina* tira un coup de canon et hissa un pavillon en tête de mât, signaux convenus en cas d'apparition de la côte. Toujours électrisés par cet appel à l'espérance, les trois navires coururent tout le jour, à l'envi les uns des autres, vers cette terre signalée par la *Nina*. Mais le soir se fit, et les lignes droites et pures de l'horizon prouvèrent qu'on s'était encore abusé.

Le lendemain, ce que Colomb avait refusé aux propositions cauteleuses d'Alonzo Pinzon, il le fit de lui-même : il infléchit sa route à l'ouest-sud-ouest. Cette manœuvre contribua, sans doute, à faire ajourner les plans de sédition. Le 8 octobre, émerveillé de la beauté du temps et de la mer, Colomb écrivit de nouveau sur son journal : “ Grâces à Dieu. „ Les herbes parurent de plus en plus fraîches. L'atmosphère n'était pas seulement douce et pure, elle était embaumée. On vit beaucoup d'oiseaux de terre, d'oiseaux des champs, dit Las Casas; ils fuyaient au sud. Les poissons s'ébattaient à la surface unie des flots. L'ensemble des indices dénota,

les deux jours suivants, avec une énergie qui ne laissa aucun doute à Colomb, les approches certaines de la terre.

Mais tous les présages étaient désormais regardés par les équipages, après leurs déceptions répétées, comme également vains et trompeurs. Le 10 octobre, au coucher du soleil, c'est à dire au moment où les trois caravelles, d'après l'ordre de marche pour la nuit récemment donné par Colomb, se trouvaient rapprochées, la *Pinta* et la *Nina*, en même temps, laissèrent arriver sur la *Santa-Maria*, et vinrent se coller, tribord et babord, contre ses flancs. Ce fut un véritable abordage, singulièrement favorisé par la connivence du navire assailli. Son pont se couvrit aussitôt de révoltés du dehors et de révoltés du dedans. Les frères Pinzon étaient à la tête de leurs hommes, qu'ils avaient laissés prendre leurs armes. Des cris tumultueux éclatèrent. L'équipage de Colomb, ses officiers, son état-major, ses domestiques, les agents et commissaires de la couronne, et jusqu'au neveu de sa femme, allèrent se ranger derrière les Pinzon. Jamais homme, en un suprême danger, ne fut plus délaissé, plus trahi, plus repoussé sur lui-même.

On le somma de mettre incontinent le cap sur la Castille. Il ne céda pas, il ne se troubla pas. Raisonner avec des mutins en délire, il connaissait trop les hommes. Abaisser à des demandes, à des compromis, le prestige d'une autorité dont il était comptable à Dieu, à ses souverains, à son propre honneur, la pensée ne lui en vint pas. Il leva plus haut et plus fier que jamais son front à la fois placide et sévère. Le regard clair et l'attitude calme, la parole égale, ferme, vibrante, il protesta, ou, plus simplement encore, il avertit « que, « parti pour se rendre aux Indes, il entendait pour-

“ suivre son voyage, et le poursuivrait jusqu'à ce qu'il
“ les eût trouvées, par l'assistance de Notre-Seigneur! „

Et tout rentra dans l'ordre. Par quel prodige? C'est le secret de Dieu. Colomb, sans s'expliquer davantage sur cette révolte et son apaisement, dit que Dieu le délivra “ dans les souffrances et les tourments
“ que lui faisaient éprouver ses matelots et ses équi-
“ pages, tous résolus d'un commun accord à s'en re-
“ tourner, se révoltant contre lui, s'oubliant jusqu'aux
“ menaces; ce Dieu éternel lui donna la force et la
“ magnanimité dont il avait besoin, le soutint *seul*
“ *contre tous.* „

Cette crise fut la dernière. Le jour suivant, jeudi 11 octobre, on eut une grosse mer, plus forte qu'on ne l'avait eue dans tout le voyage. Les signes de la proximité de la terre se succédaient, en se multipliant, avec une rapidité qui impressionna les plus incrédules. Outre les damiers que l'on continua de voir, un jonc nouvellement arraché, car il était encore vert, passa tout près de la *Santa-Maria*, un roseau et un bâton, dans les eaux de la *Pinta*. Indépendamment d'une quantité d'herbes fraîches, telles qu'il en croît dans les rivières, on vit un poisson vert, d'une espèce qui se tient dans les rochers. Ils tirèrent successivement de l'eau, un autre roseau et, ce qui était plus décisif encore, un bâton avec des traces de sculptures. Les gens de la *Nina* virent, entre autres indices non équivoques, une branche d'arbuste en fleurs, disent les uns, chargée de petits fruits rouges, disent les autres. On fila vingt-sept lieues du lever au coucher du soleil. L'horizon était net et d'un clair azur; l'air, d'une rayonnante limpidité; la mer avait ses aspects les plus éclatants, la brise, des parfums inaccoutumés. Le coucher du soleil trouva toutes

les âmes aussi rassises et sereines, qu'elles avaient été sombres et bouleversées, la veille, à pareille heure. Les caravelles se rapprochèrent, à l'ordinaire : on remit la barre franchement à l'ouest. Réunis pour la prière du soir, les équipages chantèrent, comme tous les jours, mais d'un accent plus pieux, le *Salve, Regina*.

Colomb prit la parole. Dans une allocution touchante, empreinte à la fois de piété, de bonté, de dignité, il exposa à ses compagnons les faveurs dont le Seigneur les avait comblés depuis Palos. Il leur fit remarquer que des temps toujours propices les avaient portés sans le moindre accident, jusqu'à ces latitudes où nulle voile, avant eux, ne s'était hasardée; “ que Dieu les avait conduits, à travers un océan tranquille, ranimant à chaque instant leur courage par de nouveaux indices, qui augmentaient en raison de leurs craintes, les amenant, comme par la main, à une autre terre promise. Il leur rappela ensuite l'ordre qu'il avait donné en quittant les Canaries, de ne point faire de la voile après minuit, lorsqu'ils auraient fait sept cents lieues; les apparences actuelles nécessitaient cette précaution (1). „ Il leur dit qu'il était probable que cette nuit même ils verraient la terre. Il leur recommanda de veiller avec un redoublement d'attention et de prier en veillant, parce que, certainement, avant le jour, ils apercevraient quelque île. Il promit, enfin, au premier qui signalerait la terre, un pourpoint de velours, indépendamment de la prime annoncée par la Reine.

Lorsque les ténèbres furent arrivés, Colomb resta sur sa dunette. Vers dix heures, il vit au loin une lumière

(1) WASHINGTON IRWING.

et ne douta pas qu'elle ne fût la flamme d'un feu de terre. Mais ne voulant rien affirmer encore tout haut, il appela Pedro Guttierrez, officier du garde-meuble de la couronne, et lui demanda si, dans telle direction, il n'apercevait pas une lumière. Pedro Guttierrez répondit qu'il la voyait. Colomb appela encore le contrôleur Rodrigo Sanchez de Ségovie; mais pendant que celui-ci se rendait sur la dunette, la lumière disparut, ou, comme parle Las Casas, il n'était pas dans une position d'où il pût la voir. Elle se montra pourtant encore à différents intervalles. C'était comme une bougie dont la flamme se fût avivée ou éclipsée tour à tour; on eût dit que, placée dans une barque, elle s'élevait et s'enfonçait à la lame. Les compagnons de Colomb attachèrent peu d'importance à cette intermittente lueur; mais il la regarda, lui, comme une preuve infaillible qu'on était tout près d'une côte habitée.

A minuit, la voilure fut réduite. Les caravelles néanmoins continuèrent à s'avancer rapidement dans l'ouest, parce qu'un fort courant les portait. La *Pinta* tenait un peu l'avant, selon son habitude. A bord des trois navires, nul ne s'était couché; tout le monde, sur le pont, dans la mâture ou dans le gréement, avait le regard assidûment plongé au plus loin possible, dans la ligne des bossoirs. A deux heures du matin, un matelot de la *Pinta* cria : Terre! Aussitôt l'eclair d'un coup de canon, parti de ce bâtiment, illumina l'escadrille, et la détonation électrisa, pour ainsi dire, de la quille à la pomme des mâts, les trois caravelles. Colomb se jeta à genoux. Depuis l'apparition de la lumière sa conviction était faite; il ne craignit plus un mécompte; d'une voix retentissante, il entonna le cantique des victoires : *Te Deum laudamus*, que ses trois équipages, ivres de

bonheur, chantèrent avec lui. Les larmes inondaient son visage.

Le Nouveau Monde était découvert : on voyait distinctement la côte, à la distance d'environ deux lieues. Colomb fit carguer les voiles et tenir, à tout événement, les armes en état.

DEUXIÈME PARTIE

PÉRIODE DES DÉCOUVERTES (1492-1502)

LIVRE PREMIER

LE PREMIER VOYAGE (1492-1493)

CHAPITRE PREMIER

L'ILE SAINT-SAUVEUR

Le vendredi, 12 octobre 1492, au lever du soleil, les trois caravelles de Christophe Colomb jetèrent l'ancre à proximité du rivage qu'elles avaient aperçu durant la nuit. Il se déroulait, peu élevé, mais admirable, sur une longueur de dix à quinze lieues. Ses bois, ses bosquets, ses pelouses, qu'arrosaient des eaux limpides ; sa verdure vigoureuse, touffue et de teintes variées ; ses fleurs superbes, ses fruits étranges, ses lianes retombant en guirlandes de la cime inclinée des arbres jusqu'à raser les flots, lui donnaient cette apparence, ordinaire aux belles plages intertropicales, d'une colossale et fraîche corbeille posée sur l'Océan. Les naturels, à la lisière

des bois ou sur la grève, paraissaient plongés dans un extatique enchantement.

Colomb revêtit le costume d'apparat des dignités, qu'aux termes des conventions de Santa Fé, la Découverte lui conférait : une armure étincelante sous un long et flottant manteau d'écarlate. Ses officiers se groupèrent derrière lui, entre les files d'une garde d'honneur. Portant, de ses propres mains, haut et déployé, le royal pavillon, sur lequel l'image du Christ était peinte, il descendit dans sa chaloupe. On poussa du bord. Les canots, solidement armés, de la *Pinta* et de la *Nina*, firent cortége. A leur poupe, chacun des deux commandants portait, à l'exemple de Colomb, une des bannières dites de la croix verte.

En quelques coups d'aviron les embarcations touchèrent la grève. Colomb s'élança le premier à terre. A peine eut-il posé le pied, qu'il planta l'étendard du Christ, se prosterna, et, par trois fois, baisa le sol, en pleurant de bonheur.

Toujours agenouillé, les bras étendus, et d'une voix vibrante, il improvisa cette prière : " Seigneur, Dieu " éternel et tout-puissant, tu as créé par ton Verbe " divin, le firmament, la terre et la mer. Que ton nom " soit béni et glorifié partout. Que ta Majesté soit " exaltée, qui a daigné permettre que, par ton humble " serviteur, ton nom auguste soit connu et prêché dans " cette autre partie du monde!... „ Et, se relevant, il déploya dans toute sa largeur l'étendard de la croix.

Il ignorait encore si cette terre était une île ou le continent. Il l'appela SAINT-SAUVEUR, " en l'honneur, dit-il, du Dieu puissant qui a merveilleusement fait tout ceci. „ Mais il eut un motif, sinon plus élevé, du moins plus explicite : le nom de SAUVEUR ou JÉSUS, essence

même du christianisme, lui fournissait la manifestation la plus naturelle et la plus juste dans son clair laconisme, pour vouer publiquement à l'Évangile cet hémisphère cherché principalement en vue de sa conversion.

La prise de possession réglementaire et proprement dite eut lieu aussitôt avec toute l'imposante gravité d'un grand acte politique accompli par des militaires. Colomb, l'épée haute (au milieu de ses officiers rangés en cercle, et l'épée haute aussi), interpella les commissaires des rois, les commandants de la *Pinta* et de la *Nina* et tous les assistants, et les appela en foi et témoignage de ce que, AU NOM DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST, il occupait cette terre pour la couronne de Castille (1).

Il fut, à l'heure même, officiellement reconnu, en ses multiples qualités de Vice-Roi, Gouverneur Général des pays découverts et à découvrir, Grand Amiral de l'Océan. Ses compagnons se pressèrent autour de lui, émus, dominés, repentants. C'était à qui l'embrasserait ou lui baiserait les mains; fiers et reconnaissants d'avoir été associés à sa fortune, à sa gloire, ils le prièrent d'oublier leurs fautes; ils se recommandèrent à ses bontés. Tous lui firent hommage, dans les formes, et prêtèrent, entre ses mains, serment d'obéissance. Il dut croire réalisés, pleinement et pour toujours, son désir, son espoir d'occuper en Europe, parmi les grands vassaux

(1) Colomb ne croyait pas, comme on se l'imagine, que son désir d'évangéliser le Nouveau Monde l'autorisât, au mépris du droit des gens et de l'équité naturelle, à s'emparer du sol et asservir les habitants. Prendre possession, ce fut, dans sa pensée, créer à la Castille un privilége d'aller, de venir, de traiter, de trafiquer, de fonder, au besoin, des comptoirs et des colonies, à l'exclusion des autres couronnes européennes : c'était le régime commercial et politique du temps.

des couronnes, un rang en rapport avec son futur rôle de promoteur de la croisade.

Les naturels, depuis le débarquement, s'étaient retirés et tenus cachés derrière le feuillage. Ils commencèrent à se montrer, et, peu à peu, s'approchèrent des Espagnols. La haute stature de l'amiral, la richesse de son costume et de ses armes, la déférence de son entourage le leur désignaient comme le chef des mystérieux étrangers. Enhardis, au fur et à mesure qu'ils s'avançaient, par la sereine bienveillance de ses traits, de son regard et de ses gestes, ils osèrent, quoique tremblants encore, se prosterner aux pieds de leurs incompréhensibles visiteurs. Ils offrirent à Colomb un bouquet de feuilles et d'herbes parfumées. Ils se familiarisèrent bientôt jusqu'à toucher les Espagnols, s'étonnant de leur blancheur, palpant leurs jambes, examinant leurs mains, admirant leur barbe.

L'amiral et ses compagnons se prêtèrent à ces naïves importunités. Ils en profitèrent pour étudier, de leur côté, les indigènes. Leur nudité était complète. De taille assez grande et bien prise, la démarche agile, les mouvements gracieux, ils avaient le visage peint de couleurs criardes, mais leurs traits ne manquaient ni de régularité ni de finesse. Sans barbe, le front large, le crâne développé, les yeux bien fendus, les cheveux assez longs par derrière pour flotter sur leurs épaules, rien, pas même leur teint « ni noir ni blanc », mais cuivré, n'accusait en eux la race africaine. Ils ne portaient d'autres armes que des lances, bâtons aiguisés, dont l'extrémité avait été durcie au feu ou garnie d'un caillou pointu, d'une dent ou d'un os de poisson. On leur présenta un sabre, ils le prirent par le tranchant et se coupèrent.

Colomb vit sur quelques-uns des traces d'anciennes blessures. Il leur demanda par signes d'où provenaient ces cicatrices : ils lui firent comprendre que des côtes voisines on venait pour les enlever, et qu'ils se défendaient. Il en inféra que la terre ferme était proche, et qu'on venait, du continent, s'approvisionner d'esclaves dans les îles. Cette induction était conforme à ce qu'il avait lu, dans Marco Polo, des coutumes de l'extrême Asie. Elle le confirma dans la persuasion qu'il avait atteint les parages orientaux de l'Inde. Il donna, en conséquence, aux naturels le nom générique d'Indiens.

Colomb, désignant à ses charpentiers deux beaux arbres, leur commanda de les abattre et d'en façonner une croix monumentale. Lorsqu'elle fut terminée, on agrandit le trou laissé dans la plage par la hampe de l'étendard ; la croix fut plantée en terre au chant du *Vexilla Regis prodeunt*. Pendant qu'on l'érigeait, l'amiral regarda comme un devoir et une prérogative, de la soutenir de ses propres mains. La cérémonie s'acheva par le chant du *Te Deum*.

“ L'amiral, dit Las Casas, plantait une croix dans tous les endroits où il allait, îles, provinces, villes et autres lieux. „ Ne faisait-il en cela qu'obéir à une coutume générale de l'époque ? On aurait tort de le croire. Ses contemporains furent frappés, comme d'une chose extraordinaire, de son empressement à ériger partout la croix. Ils y virent la circonstance caractéristique et distinctive de ses découvertes, puisqu'ils tirèrent de là le premier nom du Nouveau Monde. Les Indes occidentales, sur les premières cartes où elles figurèrent, furent désignées par le signe et le nom de la croix : sur les cartes, notamment, du Ptolémée, que Jacobus Pentius

de Leucho édita, en 1511, à Venise; elles furent appelées, en majuscules rouges, TERRE DE LA SAINTE CROIX.

La première journée des Européens sur le sol du Nouveau Monde se termina, comme elle avait commencé, par une manifestation religieuse. Colomb, réunissant ses compagnons autour de la croix qu'il venait de planter, récita au milieu d'eux la prière du soir.

Les embarcations rentrées à leur bord respectif, il consacra, selon son habitude, une partie de la nuit à écrire sur son journal, pour les Rois, ce qui s'était passé depuis le matin. La bonté, la sagesse et la piété inspirèrent sa plume dès la première phrase. " Je connus, " écrivit-il, au sujet des Indiens, que c'étaient des gens " qui se livreraient plus à nous et se convertiraient à " notre sainte foi plutôt par la douceur et la persuasion " que par la violence. „

A peine fit-il jour, le lendemain, que les insulaires accoururent à la plage. Quelques-uns vinrent à la nage aux caravelles, un très petit nombre en pirogues. L'Ancien et le Nouveau Monde inaugurèrent alors, sur une bien petite échelle, il est vrai, les immenses opérations commerciales qui font aujourd'hui leur bien-être et leur prospérité réciproques. Quelques pelotes de coton filé, des perroquets, du pain de cassave et d'autres objets d'aussi mince importance, les naturels n'avaient rien de plus à offrir : ils reçurent en échange, des bonnets de couleur, des perles de verre, des bagues de laiton : grelots, têtes de clous, " morceaux d'écuelles et de de verre cassé „ leur parurent d'inestimables trésors. Ils donnèrent jusqu'à vingt-cinq et trente livres de fil de coton, pour trois petites pièces de monnaie d'Espagne valant, chacune, un cinquième de centime. Colomb s'opposa, dès qu'il les connut, à ces marchés dérisoires.

Il interdit même d'une manière absolue l'achat du coton, se proposant, s'il y en avait aux Indes des quantités suffisantes, de le faire acheter pour la couronne : il estima que certaines denrées, l'or et le coton, par exemple, devaient faire l'objet d'un monopole royal.

Il attachait, non seulement à la loyauté, mais encore à la direction intelligente des opérations mercantiles, une importance que nous ne saurions trop faire remarquer : son œuvre, telle qu'il l'avait comprise, en dépendait essentiellement. Il eût pu, en effet, négliger, jusqu'à un certain point, le côté purement économique des choses, si la conversion des Indiens avait été, à ses yeux, l'unique but religieux de sa mission. Mais, sous l'empire d'une autre idée tout aussi religieuse, il voulait, avec une égale ferveur, faire, des richesses du Nouveau Monde, la rançon de la foi, en Europe. Dès lors, chose admirable! il devient impossible de dire lequel, de son apostolat ou de son rôle commercial, impliqua, pour sa conscience, des obligations plus étroites, plus sacrées. Eriger la croix, et se rendre compte des richesses du sol; inspirer aux Indiens, par la justice et l'aménité des relations, une affectueuse estime du nom chétien, et courir en quête d'opulentes cargaisons; préparer la venue des missionnaires, et pourvoir, par de sages mesures, à la meilleure exploitation des productions locales, ces soins en apparence si dissemblables, le mandat complexe que Colomb s'était donné les lui imposa réellement, à titre égal et indivisible.

L'île Saint-Sauveur était pauvre : Colomb en demeura convaincu dès cette première visite des habitants à l'escadrille. Il remarqua toutefois que quelques-uns portaient, comme pendants, aux narines, un petit

morceau d'or. Il leur demanda d'où cet or provenait. Ils lui indiquèrent que, derrière leur île, en naviguant au sud-ouest, il trouverait un pays dont le roi possédait des pierres précieuses et de l'or à profusion, en grands vases et objets ciselés de toutes sortes et de toutes formes. Dans cette terre privilégiée de l'or, les habitants le portaient en bracelets et en chaînes, en colliers et pendants, aux bras, aux jambes, au cou, aux narines et aux oreilles. Colomb résolut de faire voile, dès le lendemain, dans la direction indiquée. Il crut que cette contrée à l'ouest pouvait être l'île fameuse de Cipango. A Cipango, en effet, dans une cité magnifique, Marco Polo avait vu le féerique palais, tout couvert de plaques d'or, d'un prince servi dans de la vaisselle plate.

Mais, avant d'appareiller, le jour suivant, Colomb tint à contourner, en chaloupe, la pointe septentrionale de Saint-Sauveur, et à reconnaître une partie de sa côte opposée. Les chaloupes de la *Pinta* et de la *Nina* l'accompagnèrent. Il mit pied à terre à plusieurs endroits et visita des villages. Partout les insulaires firent fête aux espagnols : ils les croyaient d'une nature supérieure et descendus du ciel, sur les larges ailes de leurs navires. En s'enfonçant quelque peu dans un bois, Colomb remarqua de la pierre qui lui parut " excellente pour la construction d'églises „. Du reste, cette rapide exploration confirma pleinement ses premières idées sur la beauté du climat, la fécondité des terrains, l'abondance des eaux, l'absence d'animaux domestiques, l'indigence des habitants, leurs mœurs douces et leur caractère hospitalier. " Je crois, avait-il écrit la veille, " qu'ils se feraient chretiens sans difficulté. „

Dans le cours de cette promenade, Colomb prit à

terre sept indigènes, et les amena dans les chaloupes, au mouillage des caravelles. Ils furent aussitôt répartis sur l'escadrille, pour lui servir de guides et d'interprètes, lorsqu'ils auraient appris quelques mot d'espagnol. On leva l'ancre le 14, vers le milieu du jour.

CHAPITRE II

LES ILES SAINTE-MARIE DE LA CONCEPTION, FERNANDINE ET ISABELLE.

L'escadrille, en s'éloignant de Saint-Sauveur, vit peu à peu l'horizon se peupler d'une multitude d'îles. Situées dans les directions les plus diverses, elles étaient toutes belles, toutes paraissaient fertiles. Les guides indiens en nommèrent plus de cent, et firent comprendre qu'il y en avait un bien plus grand nombre. Colomb se crut arrivé à cet archipel de la côte asiatique où, selon Marco Polo, les épices et les bois de senteur abondaient dans sept mille et tant d'îles. Il se dirigea sur celle qui lui sembla la plus considérable. il l'atteignit le soir même. Il débarqua le lendemain, dès le point du jour, prit possession, planta la croix, et nomma l'île Sainte Marie de la Conception. Mais un rapide regard jeté sur la population lui suffit pour constater que ses richesses ne surpassaient guère celles de Saint-Sauveur. Là, du reste, comme à Saint-Sauveur, les indigènes lui dirent qu'à l'ouest, dans une île plus grande, nommée, à ce qu'il crut entendre, Saometo, il trouverait, gouverné par un prince aux habits étincelants de bijoux, un peuple qui se couvrait d'or.

La nuit précédente, un des guides pris à Saint-Sau-

veur s'était enfui des caravelles. Un second s'échappa de la *Nina*, comme l'amiral rentrait à bord de ses navires, après la prise de possession de Sainte-Marie. On le poursuivit jusqu'au rivage, sans autre résultat que d'effrayer les habitants de l'île. Ces évasions inquiétèrent Colomb : il craignit que la malveillance des deux fugitifs ne répandît dans les îles des bruits défavorables aux chrétiens. Préoccupé de ces pensées, il vit, quelques instants après, du haut de la dunette de la *Santa-Maria*, venir à la *Nina*, en pirogue, d'un point assez éloigné sur le rivage, un Indien qui désirait échanger une pelote de coton. Les gens de la *Nina* l'invitèrent à monter à bord : sur son refus, quelques matelots, se jetant à la mer, le saisirent pour l'embarquer malgré lui.

L'amiral surveillait attentivement cette scène. Il envoya son canot chercher l'Indien, qui arriva, mourant de frayeur, à ses pieds, et lui offrit, en pur cadeau, sa pelote de coton. Refusant avec bonté, l'amiral coiffa son captif d'un bonnet de couleur, lui mit au bras des grains de verre enfilés, des grelots aux oreilles, lui fit rendre sa pirogue et le laissa libre de s'en aller. Le pauvre insulaire, aussi transporté de joie qu'il venait d'être épouvanté, vola de toute la vitesse de ses rames à la terre. Colomb, de sa dunette, put facilement le voir entouré, à son arrivée, d'une foule d'indigènes : il leur dit merveille des étrangers, de leur chef et de ses présents. « C'était pour qu'il en fût ainsi, » ajoute Colomb, « que j'avais agi envers lui de la manière sus-« dite. »

Vers l'heure de midi, l'escadrille remit à la voile, courant à l'ouest, sur une troisième île : neuf ou dix lieues la séparaient de Sainte-Marie. A mi-traversée,

l'escadrille rencontra un Indien qui, dans sa pirogue, venait de Saint-Sauveur, avait touché à Sainte-Marie, se rendait à la même île que les caravelles, et, de là, sans doute, dans quelques autres, pour répandre la nouvelle de l'arrivée des hommes célestes. Il emportait, pour toutes provisions, gros comme le poing de pain de cassave, une callebasse d'eau, de la poudre de terre rouge pour se peindre, et un paquet de ces mêmes herbes odoriférantes qu'on avait offertes à l'amiral sur la plage de Saint-Sauveur. Il vint à la *Santa-Maria* demander qu'on le prît à bord. Non content de le faire embarquer lui et sa pirogue, et d'ordonner qu'on prît grand soin de ce qu'il y avait dans l'esquif, Colomb lui fit servir du vin à boire, et, à manger, du pain et du miel, régal dont les Indiens s'étaient déjà montrés friands.

On n'arriva qu'à la nuit close, à proximité de l'île. L'amiral ne pouvait atterrir en pleine obscurité, au risque, tout au moins, de laisser tomber ses ancres sur des rochers qui eussent coupé les câbles. Il demeura donc, en panne, un peu au large, jusqu'au lever du jour. Mais il eut soin de faire remettre tout de suite à la mer l'Indien et sa pirogue, afin qu'il se rendît à terre, et, par le récit des bons traitements dont il avait été l'objet, préparât les habitants de l'île à faire aux Espagnols une réception amicale. Cette espérance de Colomb fut dépassée. Dès la nuit même, les insulaires, enthousiasmés par les récits de l'Indien, vinrent en pirogue aux caravelles, apportant de l'eau, des racines, des fruits, tout ce qu'ils avaient à offrir. Chacun d'eux, en retour, reçut quelque présent, des perles de verre, de petits tambours de basque, des maravédis et des aiguillettes.

Au jour, Colomb jeta l'ancre devant un village, débarqua, prit possession, nomma l'île Fernandine. Ces insulaires étaient plus industrieux et moins pauvres que ceux de Saint-Sauveur et de Sainte-Marie. Leurs femmes portaient de petits tabliers de coton et des espèces de mantilles de même étoffe. Leurs cases étaient tenues avec une extrême propreté. Ils couchaient dans des nattes ou filets de coton, qu'ils suspendaient et nommaient *hamacs*. Ils débattaient habilement leurs marchés avec les Espagnols. Ils se montraient, d'ailleurs, d'une grande cordialité dans tous les rapports. La chaloupe de la *Santa-Maria* ayant accosté, peu d'instant après là prise de possession, pour faire de l'eau, les insulaires du village indiquèrent avec empressement les sources les plus abondantes et les plus fraîches, remplirent eux-mêmes les barriques et les portèrent à la barque, ravis de se rendre utiles. « Je crois, écrivit Colomb, qu'ils se « feraient chrétiens sans difficulté, parce qu'ils ont « beaucoup d'intelligence. »

L'escadrille appareilla, à midi, pour faire le tour de l'île. A deux lieues dans le nord-ouest, on trouva « un port admirable » : il eût pu « contenir cent vaisseaux ». Pour le reconnaître et le sonder, Colomb y pénétra avec les chaloupes, laissant les caravelles en dehors. Puis il mit pied à terre sur une des rives. Des indigènes vinrent à lui : ils lui indiquèrent que, tout auprès, il y avait une bourgade. Il y envoya ses matelots, et, pendant les deux heures que dura leur absence, il se promena « au « milieu des arbres, qui étaient bien la chose la plus « belle qu'on eût jamais vue ». Les matelots, à leur retour, lui dirent avoir remarqué, dans la bourgade, — ce qui était pour eux une nouveauté, depuis leur arrivée aux Indes, — des chiens de plusieurs espèces. Ils lui

racontèrent qu'ils avaient vu, aux narines d'un Indien, un morceau d'or ayant l'apparence d'une pièce de monnaie. Il les réprimanda de ne l'avoir pas acheté, en donnant à l'Indien, en retour, tout ce qu'il eût demandé. « Ils n'avaient pas osé lui faire cette offre » ; et c'est une preuve significative des égards avec lesquels Colomb exigeait de ses compagnons, qu'ils traitassent les indigènes.

On continua, tout le jour, et le jour suivant, 18 octobre, à contourner Fernandine, en l'explorant. Mais, évidemment, là n'était pas Saometo, l'île prestigieuse des mines d'or, du roi magnifique et du peuple opulent. Le 19, à l'aurore, on reprit le large.

Trois heures après, on fut en vue d'une quatrième île, que les guides affirmèrent plus nettement, cette fois, être Saometo. L'escadrille arriva à l'île vers midi. Colomb y débarqua, prit possession, et la nomma Isabelle. Contrairement à ce qui s'était passé dans les autres îles, les relations furent longues et difficiles à nouer avec les habitants d'Isabelle. Les deux premiers jours, ils s'enfuirent obstinément à l'approche des Espagnols. On entrait dans leurs cases, elles étaient désertes. On s'abstint scrupuleusement, d'après les ordres formels et réitérés de l'amiral, d'y rien déranger, d'y rien prendre, pas même la valeur d'une épingle. Rassuré, sans doute, par ces procédés pacifiques, un insulaire finit, le second jour, par venir à l'appel des Espagnols. Il reçut en présent les mille riens ordinaires de la bimbeloterie européenne. On lui demanda, de procurer de l'eau. Il le promit et n'y manqua pas, car, à peine les Espagnols étaient-ils de retour aux caravelles, qu'une foule d'insulaires y accoururent, avec leurs callebasses pleines d'eau.

Interrogés par Colomb, ils lui dirent que leur île s'appelait Saometo. Ils ajoutèrent, au sujet de la présence, dans cette île, d'un roi très riche, d'une grande ville et de mines d'or, des renseignements si concordants avec ceux des guides de Saint-Sauveur, que Colomb se promit de parcourir toutes les plages d'Isabelle, et même de pénétrer dans l'intérieur, à la recherche de cette ville, de ce roi, de ces mines. Il ne tarda pas à constater que les indigènes ou lui-même étaient dupes d'un malentendu. L'île était plus belle, sans être plus riche, que les trois précédemment visitées. Un peu de coton et quelques morceaux d'or, si petits que “ ce n'était rien „, voilà tout ce qu'il put y acheter.

Loin de voir avec amertume et découragement s'évanouir ainsi ses brillantes hypothèses, il ne renonça pas même, à cause des mécomptes réitérés qui les suivaient, au principe en vertu duquel il les avait formées, principe qui consistait à rapporter à ses anciennes lectures les indications qu'il puisait sur place. Cette persistance dans un système en apparence défectueux, a été mal comprise par des biographes. Une perplexité inévitable agitait Colomb depuis son arrivée au Nouveau Monde. Rien de ce qu'il y voyait, ni le pays, ni ses productions, ni ses habitants, ni l'enfance de leur civilisation ne se rapportait d'une manière exacte aux descriptions qu'il avait lues dans Marco Polo. Il voulait se persuader pourtant qu'une route différente l'avait conduit aux mêmes contrées que le célèbre voyageur vénitien. Ses cartes étaient complices de cette erreur. Il l'avait sanctionnée, en donnant aux naturels le nom d'Indiens. Il reporta naturellement vers Cipango toutes ses pensées, lorsqu'on lui vanta, dès le lendemain du premier débarquement, une heureuse contrée de l'ouest, produi-

sant beaucoup d'or. La quantité prodigieuse d'îles aperçues, comme on quittait Saint-Sauveur, lui fut un motif de persévérer dans l'illusion. De Sainte-Marie à Fernandine et de Fernandine à Isabelle, il poursuivit le même idéal, sous le nom de Saometo.

S'ensuit-il que Colomb " se plaisait à repaître son imagination de rêves chimériques (1)? „ Conférer entre eux, comme faisait Colomb, les deux termes obligés d'un problème, n'est pas l'acte d'une imagination déréglée, mais d'un esprit puissant. Dans les mêmes circonstances, un navigateur engoué d'utopies n'eût attaché du prix qu'à ses idées préconçues; il eût dédaigné les réalités parce qu'elles démentaient ses espérances : un navigateur étroitement observateur eût abandonné toute idée préconçue, pour enregistrer seulement les réalités telles quelles. Le premier se fût découragé après un ou deux mécomptes; le second se fût absorbé dans l'examen minutieux de deux ou trois petites îles : l'Europe les eût vus tous les deux revenir désenchantés.

Colomb ne tomba ni dans l'un ni dans l'autre excès. Il se souvint toujours de ce qu'il avait lu; il eut toujours l'attention attachée à ce qu'il voyait et entendait; il rapprocha toujours ses observations de voyageur et ses souvenirs d'homme d'étude. Et ce fut la règle féconde grâce à laquelle, du jour où il eut posé le pied sur une des îles les plus chétives du Nouveau Monde, le cercle de ses découvertes alla s'élargissant avec rapidité. Il unit la hardiesse des intuitions à la sagacité des examens : c'est par là qu'il est le plus grand des explorateurs de la mer.

(1) Washington Irving.

Ayant reconnu à Isabelle l'inanité de toutes ces promesses de mines d'or, de grandes villes, de peuples riches et de rois fastueux, dont on l'avait bercé depuis Saint Sauveur, il n'en prêta pas moins, à Isabelle même, une oreille attentive à des renseignements analogues, que lui donnèrent les indigènes. Ils lui firent comprendre qu'il existait, toujours dans la direction de l'ouest, une île incomparable par ses dimensions et son opulence; qu'elle s'appelait Cuba: que l'or, les perles, les épices, toutes les choses belles et précieuses y abondaient: qu'elle faisait un commerce aussi actif qu'étendu de toutes sortes de denrées: qu'on accourait des pays les plus lointains, avec des flottes de puissants navires, dans ses ports sans pareils. Ce tableau exagérait du tout au tout les splendeurs de Cuba. Il n'en établit que mieux, dans la conviction de l'amiral, que Cuba était Cipango, et cette conviction, en le déterminant à partir sans retard pour des rivages si fortunés, fut la cause de la plus admirable de ses découvertes partielles, dans ce premier voyage au Nouveau Monde.

La meilleure preuve que les facultés, en Colomb, étaient admirablement pondérées, c'est la parfaite sérénité d'âme et la justesse de jugement avec lesquelles, en constatant ses déconvenues à Isabelle, relativement à l'or, il savait néanmoins apprécier, dans les termes les plus admiratifs, cette île, ses agréments, ses trésors réels. Quelques éloges qu'il eût prodigués aux trois îles visitées auparavant, il n'hésita pas à déclarer que celle-ci les surpassait toutes. Il était trop expérimenté pour méconnaître que la nature peut, à défaut d'or, donner mille richesses, souvent préférables. Les odeurs les plus suaves s'exhalaient des rivages d'Isabelle, et la brise les apportait à l'escadrille. Il en conclut que

beaucoup de plantes, d'arbres ou d'arbustes venaient sur l'île, qui eussent été d'un grand prix en Espagne, comme épiceries, bois de teinture ou médicaments. Il était " désespéré de ne pas les connaître. „ Il fit rechercher, cueillir et embarquer de nombreux échantillons. Il ne doutait pas de la possibilité de réunir, là, un lucratif chargement de ce genre. Mais il eût fallu beaucoup de temps : il n'aurait pas " réussi, dit-il, en cinquante " ans „ à s'éclairer en détail sur Isabelle et ses productions. Il préférait à bon droit " voir et visiter le plus possible de pays nouveaux „. Fixant, dès cet instant, au mois d'avril, son retour en Espagne, le mieux évidemment qu'il eût à faire pour utiliser des délais si courts et qu'il ne pouvait étendre, c'était d'aller où il réaliserait vite " une grande opération et un grand commerce. „ Quoiqu'il pensât qu'Isabelle fût " fertile en épiceries „ je dois, ajoutait-il, " poursuivre ma route et visiter beaucoup de contrées, jusqu'à ce que j'en trouve une où il y ait beaucoup d'avantages à retirer. „ Il ne subordonnait toutes ces combinaisons qu'à une seule réserve : " S'il plaît à Dieu Notre-Seigneur, „ écrivait-il presque à chaque phrase.

D'où il résulte clairement qu'il préférait à tout autre soin la recherche des lieux produisant l'or, non par oubli ou dédain des produits d'un autre ordre, mais parce que les circonstances, et, en particulier, son rôle essentiel d'explorateur, lui faisaient une loi impérieuse de la rapidité de la navigation.

CHAPITRE III

CUBA

L'escadrille appareilla d'Isabelle pour Cuba, le 24 octobre, à minuit. Le 27, au soir, la côte de Cuba parut. Les caravelles, comme d'habitude, attendirent le lever du jour pour atterrir.

Aux clartés du matin, la terre qu'on n'avait fait qu'entrevoir, la veille, se dessina, haute, majestueuse, inondée de lumière et de fraîcheur, sur une ligne sans fin. Ce premier aspect de Cuba, la reine des Antilles, la perle des mers, ravit Colomb. L'étendue illimitée des plages, l'harmonieuse élévation des côtes, la cime tour à tour bleuâtre et dorée des montagnes de l'intérieur, la pittoresque dentelure des caps ou promontoires, la variété, la vigueur, l'éclat de la végétation, éveillèrent les plus chers souvenirs de sa jeunesse en Sicile : il fut ému, non moins qu'émerveillé. Il jeta l'ancre à l'embouchure large, profonde, bien abritée, d'un fleuve dont il n'avait jamais vu, dit-il, le pareil en beauté. Les bords étaient plantés d'arbres très grands, tres verts, chargés de fleurs et de fruits en même temps ; beaucoup de palmiers aux feuilles immenses ; et, parmi cette verdure, des quantités d'oiseaux au plumage éclatant, à la voix retentissante. Il prit possession le jour même, planta la croix et donna à l'île, en l'honneur du prince Jean, héritier présomptif de la couronne d'Espagne, le nom de Juana, qui n'a pas prévalu sur l'appellation primitive.

A l'approche de l'escadrille, des naturels s'étaient avancés, comme pour la reconnaître, dans deux piro-

gues; ils s'enfuirent lorsque l'amiral débarqua dans ses chaloupes. Il avisa deux cases non loin du fleuve, il y entra; elles étaient désertes; des chiens les gardaient, chiens qui n'aboyaient pas. On y trouva des filets ou nattes de fil de palmier, des hameçons de corne, un harpon d'os et d'autres engins de pêche. L'amiral défendit qu'on touchât à rien, qu'on déplaçât rien. Il remonta le fleuve à quelque distance, puis revint au mouillage, enthousiasmé de tout ce qui s'était offert à sa vue.

Ses guides indiens lui affirmaient qu'il y avait, au couchant, une ville populeuse, résidence d'un grand roi : il appareilla dès le lendemain à la recherche de cette ville. Il arriva, le soir, à un fleuve qu'il appela fleuve des Mers. Il envoya à terre, mais, là aussi, les cases avaient été abandonnées. Elles étaient mieux construites, plus spacieuses, plus belles que celles de la veille : les meubles étaient propres, ornés même. Meubles, instruments de pêche, masques de bois, statuettes, on laissa tout en place et en ordre, selon la persévérante volonté de l'amiral.

Après le fleuve des Mers, l'escadrille, poursuivant sa route à la recherche de la cité imaginaire, reconnut le cap des Palmiers. Là, les Indiens qui étaient à bord de la *Pinta* dirent que, de l'autre côté du cap, il y avait un fleuve, et sur ce fleuve, un peu dans l'intérieur, une ville dont le roi, souverain de toute la contrée, soutenait des guerres continuelles contre un autre puissant prince. L'amiral résolut de doubler le cap des Palmiers, de jeter l'ancre à l'embouchure du fleuve, et d'expédier, de là, une mission au roi de l'intérieur; mais, à cause des apparences de mauvais temps, il dût revenir au mouillage du Fleuve des Mers.

De ce mouillage, le 1er novembre, il envoya de nou-

veau ses chaloupes à terre. Un de ses Indiens réussit à se mettre en rapport avec quelques habitants. Il les rassura complétement sur les dispositions amicales des Espagnols ; ils vinrent aussitôt, en seize pirogues, à l'escadrille, apportant du coton filé et d'autres objets sans grande valeur. Ils firent entendre qu'avant trois jours, beaucoup de marchands de l'intérieur viendraient aux caravelles, achèteraient les marchandises des Espagnols, et leur donneraient des nouvelles du roi de Cuba.

Ces nouveaux renseignements décidèrent l'amiral à dépêcher, de ce mouillage même, et dès le lendemain, dans l'intérieur de l'île : il dépêcha deux Espagnols et deux indigènes de Saint-Sauveur. En attendant leur retour, il fit faire quelques réparations à ses caravelles et continua son étude des bords du fleuve. Il acheta aux naturels des pelotes de coton, des hamacs, de la cannelle. Il leur montra de l'or ; ils lui dirent qu'il y en avait dans le pays, mais plus loin, vers le sud-est. Il remarqua des fruits analogues à la châtaigne, des légumes qu'il appelle des fèves et des haricots " différents des nôtres " ; des gommes, un bois qu'il crut être de l'aloès, et mille autres produits susceptibles, à son avis, d'une fructueuse exploitation. Le lieu lui parut propre à l'établissement de comptoirs, à l'abri d'une forteresse, si la contrée offrait des éléments d'échange assez importants, pour qu'on la fît bâtir. " Que Notre-Seigneur,
" ajoutait-il, entre les mains de qui sont toutes les vic-
" toires, veuille bien disposer de tout selon qu'il lui
" plaira. "

Le 4 novembre, Alonzo Pinzon, portant à l'amiral deux morceaux de cannelle, lui dit qu'un Portugais, matelot à bord de la *Pinta*, venait d'en voir deux très

gros paquets entre les mains d'un indigène, mais n'avait pas osé lui en proposer l'échange, à cause des peines portées contre tous ceux qui feraient des marchés non autorisés : nouvelle preuve de la discipline commerciale que Colomb imposait à ses compagnons, et clair indice du mécontentement que ceux-ci en éprouvaient.

Les messagers partis pour l'intérieur, revinrent au mouillage dans la nuit du 6. Au lieu de la prétendue grande ville et de son souverain guerrier, ils n'avaient rencontré qu'un village de cinquante cases. Ils y avaient été reçus et logés cérémonieusement dans les habitations les plus importantes, comme des hommes descendus du ciel ; l'hospitalité la plus primitive leur avait prodigué ses honneurs bizarres : hommes et femmes étaient venus s'asseoir à terre autour d'eux, dans une sorte de contemplation superstitieuse. On les avait portés en grande pompe, nourris des meilleurs mets, invités à prolonger leur séjour, puis chargés de présents au départ. Un des principaux de la peuplade et son fils les accompagnèrent jusqu'à l'escadrille. De toutes leurs observations, dans le cours de cette reconnaissance, la plus digne d'être citée aujourd'hui dut paraître, alors, insignifiante : ils remarquèrent, en revenant, que les indigènes confectionnaient de petits rouleaux de feuilles sèches, les brûlaient entre leurs lèvres, en aspirant la fumée, et les appelaient *tabacos*. Ainsi fut découvert le tabac, et telle est, dit Navarette, l'origine de nos cigares.

Les envoyés de Colomb furent également frappés de l'abondance et de la finesse du coton. Ils en avaient trouvé dans une maison, près de douze mille livres, brut, filé ou tissé ; ils étaient persuadés qu'autour du village qu'ils avaient vu, on en pouvait récolter tous les

ans quatre mille quintaux. L'amiral en conclut qu'il venait spontanément et sans culture, et qu'il produisait toute l'année, seul moyen de concilier l'abondance de la récolte avec les habitudes d'indolence que, déjà, il savait être le fond du caractère indien.

Il était loin, d'ailleurs, de se scandaliser aigrement des défauts qu'il ne pouvait s'empêcher de constater chez ces tribus ignorantes et pauvres. Autant il désirait leur amélioration, autant il voulait qu'on les ménageât. Prêt à quitter le fleuve des Mers, il écrivit aux Rois, le 11 octobre, ces pieuses adjurations : " Je crois, Sérénis-
" simes Princes, que dès le moment que des personnes
" dévotes et religieuses entendront leur langue, ils
" deviendront tous chrétiens. J'espère, avec la grâce de
" Dieu, que Vos Altesses se détermineront promptement
" à y en envoyer, pour réunir à l'Église de si grands
" peuples, et qu'Elles les convertiront à la foi, de même
" qu'elles ont détruit ceux qui n'ont pas voulu confesser
" le Père, le Fils et le Saint-Esprit ; et que lorsqu'Elles
" termineront leur carrière (car nous sommes tous
" mortels), la plus grande tranquillité régnera dans
" leurs États délivrés de l'hérésie et des mauvaises
" doctrines ; et qu'Elles seront reçues devant l'Être
" suprême, que je supplie de leur accorder une longue
" vie, d'ajouter à leurs États de plus grands royaumes,
" et de leur donner la volonté et la disposition d'aug-
" menter la sainte religion chrétienne, comme Elles
" l'ont fait jusqu'à présent. Ainsi soit-il ! "

Peu de jours auparavant, Colomb avait dit des Indiens qu'il avait à son bord : " Jusqu'à présent,
" je n'ai vu faire à ceux que j'emmène aucune prière ;
" mais ils disent bien le *Salve* et l'*Ave Maria*, avec
" les mains levées au ciel, comme on le leur en-

“ seigne. „ Il écrivit de nouveau le 12 novembre :
“ Quelque prière que nous leur disions de faire, ils
“ s’empressent de la faire, ainsi que le signe de la
“ croix. Vos Altesses doivent se décider à les faire
“ chrétiens, et je crois que si l’on commence, en peu de
“ temps on sera parvenu à convertir à notre sainte
“ religion une multitude de peuples. „

Lorsque, ce jour-là, 12 novembre, l’escadrille, radoubée le moins mal qu’il avait été possible en si peu de temps, quitta le fleuve des Mers, une espérance nouvelle avait déjà remplacé, dans le cœur de l’amiral, ses illusions perdues sur Cuba, comme précédemment sur Saometo. Les indigènes qu’il avait vus pendant ces douze jours de relâche, lui avaient, tant bien que mal, exprimé par signes qu’il se trouvait dans l’est une contrée où les habitants, la nuit, à la lueur des torches, recueillaient l’or à l’embouchure des rivières, et le façonnaient ensuite en lingots, à coups de marteau. Cette contrée, ils l’appelaient tantôt Babèque et tantôt Bohio, quelquefois Caritaba. Nous savons maintenant que c’étaient autant de manières de désigner, dans les îles, la côte de la terre ferme. Colomb se mit résolûment à la recherche de Babèque ou Bohio, comme il avait poursuivi Saometo et Cuba.

Reprenant sa route dans la direction d’Isabelle, mais quelques degrés plus au nord, il découvrit successivement le cap Cuba, le port du Prince, un archipel d’îles, petites mais charmantes, qu’il nomma les *Jardins du Roi*, et un autre groupe, plus riche et plus gracieux encore, qu’il appela la *Mer Notre-Dame*.

En mettant pied à terre sur une des îles de la mer Notre-Dame, il vit sur le talus d’un tertre deux madriers très longs et très gros, l’un plus long que l’autre,

et le plus court en travers sur le plus long, avec une symétrie si parfaite que c'était une croix correctement dessinée. Il s'agenouilla, sur-le-champ, devant cette croix inattendue, donna l'ordre qu'on la terminât en assujettissant les deux madriers par un assemblage solide, et le surlendemain, un dimanche, elle fut érigée en grande pompe dans un des sites les plus apparents du rivage.

Le 19, n'étant encore qu'à sept lieues, dans le nord-est, de la côte de Cuba, l'escadrille vit à l'est une terre éloignée seulement d'environ six mille, et qu'aux signes des Indiens on crut être Babèque; tout ce jour et le jour suivant, le vent contraire empêcha d'approcher. On fut même poussé plusieurs lieues plus haut, jusqu'en vue des côtes d'Isabelle. Ce contre-temps inquiéta Colomb : il craignit, s'il était obligé de se rapprocher encore d'Isabelle, que ses guides indiens, séduits par l'espérance de regagner de là, en pirogue, Fernandine, Sainte-Marie et Saint-Sauveur, leur terre natale, ne l'abandonnassent malgré lui. Il se tint donc, le 20 et la nuit suivante, aussi loin qu'il put d'Isabelle, en courant des bordées.

Le 21, sans changer de direction, le vent augmenta de violence : réduit à fuir devant le temps, l'amiral remit le cap franchement sur Cuba, et fit signal aux deux caravelles, *Pinta* et *Nina*, d'imiter sa manœuvre. Alors se passa un fait douloureux et criminel. L'aîné des Pinzon avait conçu contre Colomb, depuis la Découverte, une amère jalousie. Il ne pouvait supporter l'idée qu'un étranger qu'il avait vu si en peine à Palos, et qu'il se vantait d'avoir tiré de détresse, devenu Vice-Roi et Grand Amiral, eût recueilli de ses traités, toute sorte d'avantages princiers. Le frein vigoureux opposé

par l'amiral à toutes les convoitises de ses compagnons, dans leurs rapports avec les Indiens, irritait, en outre, le commandant de la *Pinta*. Un des guides qu'il avait à son bord se dit en mesure de le conduire à Babèque. Cette perspective d'aller seul en un lieu si riche et d'y commercer sans contrôle, le décida à forfaire à l'honneur. La nuit venue, bien qu'elle fût claire et belle, Alonzo Pinzon quitta son poste de marche et s'éloigna. En vain, Colomb, que cette manœuvre étonna et ne tarda pas à inquiéter, fit-il allumer des feux, signal et moyen de ralliement : le déserteur disparut dans la nuit et l'espace.

Le crime d'Alonzo Pinzon n'est pas la seule chose qui mérite, ici, d'être remarquée. Pour la première fois depuis l'appareillage de Palos, l'amiral, après s'être proposé un but et tracé une route, se voyait contraint par les invincibles résistances des éléments, de renoncer à son but, de changer cap pour cap sa route. Ce premier vent contraire assaillit l'escadrille, la domina, la força de rebrousser chemin, précisément lorsqu'elle s'engageait dans une voie funeste. Si les caravelles, en effet, avaient pu tenir le rumb adopté, ou elles revenaient à Saint-Sauveur, ou, pour peu qu'elles s'en fussent écartées, elles entraient dans un océan désert, remontaient peut-être jusqu'aux Bermudes, peut-être au delà, sans rencontrer la plus petite île ; elles atteignaient la région tempétueuse des vents variables, y périssaient ou étaient chassées jusqu'en Europe, n'y apportant, sur le Nouveau Monde, aucune notion de nature à faire soupçonner sa richesse. Ce malheur fut conjuré par le vent obstinément mauvais qui ramena, malgré eux, les Espagnols à Cuba. Colomb, en effet, rejeté sur Cuba, entreprit, pour utiliser les jours, la reconnaissance du littoral,

dans la direction où le vent le poussait : il visita ainsi une longueur de côtes de plus de cent vingt lieues, et continuant d'être mené, en dépit de tous ses efforts, par une puissance supérieure, il fut conduit, contre toutes ses prévisions, contre son gré même, aux découvertes et autres événements qui décidèrent du sort du Nouveau Monde.

Le 24 novembre, longeant Cuba, Colomb découvrit un beau port, et le nomma port Sainte-Catherine. La fête de cette sainte n'était que le lendemain, mais nous ferons, à cette occasion, une remarque d'une très fréquente application, par la suite : l'amiral, en sa qualité de membre du tiers-ordre de Saint-François, récitait quotidiennement tous les offices du bréviaire. Chaque fête, par conséquent, commençait, pour lui, dès la veille, à partir des premières vêpres.

Le 25, il explora les bois qui bordaient le port Sainte-Catherine ; ses mousses couraient devant lui ; tout à coup ils poussèrent de grands cris d'admiration, disant qu'ils voyaient des forêts de pins. Ils lui montrèrent, en effet, sur les flancs d'une montagne, des pins admirables « droits comme des fuseaux, d'une grosseur « et d'une élévation prodigieuse ». On pouvait selon la remarque qu'il en fit aussitôt, « construire des vais- « seaux dans ce pays », se procurer « des planches et « des mâts pour les plus grands vaisseaux d'Espagne ». Il coupa, dans cette forêt, un mât et une vergue de misaine pour la *Nina* : heureuse prévoyance, car, assailli, dans sa traversée de retour, par d'effroyables tempêtes, Colomb a dû, en grande partie à la solide mâture de la *Nina*, de pouvoir rentrer en Europe.

Pendant les douze jours qu'il longea cette partie de la côte de Cuba, l'amiral vécut, pour ainsi dire, dans

un continuel ravissement. D'heure en heure, il découvrait des beautés plus splendides ou des richesses plus merveilleuses. Il en traçait, au fur et à mesure, des descriptions qui ne témoignent pas seulement, comme dit Washington Irwing, « de ses vives et naïves sensations en face des beautés de la nature „. Elles sont restées des modèles, à la fois, d'éclat et d'exactitude; elles prouvent avec quelle grâce et quelle vigueur de plume il savait peindre ce qu'il voyait. Il mêlait, du reste, à ses tableaux, avec autant de grandeur que de simplicité, les plus nobles pensées, les aperçus les plus judicieux, sur l'immense avenir de pareilles contrées. Il se demandait, par exemple « : quels seront « les avantages qur l'on peut retirer de la possession « de ce pays? Il est certain qu'il doit y avoir une « infinité de choses très avantageuses là où se trouvent « de telles terres. Mais je ne m'arrête dans aucun port, « parce que je veux voir le plus de contrées qu'il me « sera possible... Quant à présent, s'il plaît à Notre-« Seigneur, je ferai ce que je pourrai, et petit à petit « je parviendrai à comprendre la langue et à connaître « les lieux, et je ferai enseigner cette langue à des per-« sonnes de ma maison. C'est plus tard qu'on connaîtra « tous les avantages que peuvent procurer toutes ces « contrées, et qu'on travaillera à rendre tous les habi-« tants chrétiens... Je certifie à Vos Altesses qu'il ne « me paraît pas qu'il puisse y avoir sous le soleil un « pays plus fertile, d'une température plus agréable et « plus régulière, mieux pourvu d'eaux abondantes, « bonnes et saines. Car grâce à Notre-Seigneur, pas « un seul des gens de mon équipage n'a éprouvé « jusqu'à ce jour le moindre mal de tête, pas un seul « n'a été au lit pour cause de maladie, à l'exception

“ d’un seul qui souffrait de la pierre, qui en avait
“ souffert toute sa vie, et qui s’est trouvé guéri après
“ les deux premières journées de notre séjour dans ce
“ pays; ce que je dis se rapporte à l’équipage des trois
“ vaisseaux... Ici surtout, comme dans tout ce que j’ai
“ découvert précédemment, et dans tout ce que j’espère
“ encore découvrir avant mon retour en Castille, je dis
“ que la chrétienté aura de grands rapports à établir.
“ J’ajoute que Vos Altesses ne doivent permettre
“ à aucun étranger de mettre le pied dans ce pays, s’il
“ n’est chrétien et catholique; à aucun Espagnol d’y
“ aborder, s’il n’est pas véritablement chrétien; car
“ les découvertes que j’ai faites par ordre de Vos
“ Altesses, n’ont été entreprises que pour servir à la
“ propagation et à la gloire de la religion chrétienne.„

Le 5 décembre, Colomb, doublant la dernière pointe de l’extrémité orientale de Cuba, imposa à cette pointe le nom apocalyptique d’Alpha et Oméga, le Commencement et la Fin. Sans aucun parti pris, alors, et courant, au hasard, des bordées: “ indécis, dit Washington Irwing, sur la route qu’il devait prendre, „ il aperçut tout à coup et vit grandir rapidement, dans le sud-est, une terre longue et haute, dont les montagnes, en pyramides superposées, dessinaient leurs sommets d’un azur vaporeux, entre une mer et des cieux éclatants. C’était *Haïti*, dans la langue des indigènes ; Haïti qu’il nommera bientôt Hispaniola, ou Petite Espagne, et qui fut ensuite Saint Domingue.

CHAPITRE IV

DÉCOUVERTE D'HISPANIOLA (HAÏTI)

Saint-Sauveur, *Sainte-Marie*, *Fernandine*, *Isabelle*, *Juana* et *Petite-Espagne*, tels sont les noms successivement donnés par l'amiral aux premières îles de quelque importance qu'il ait découvertes : aux deux premières, Saint-Sauveur et Sainte-Marie, les noms du Roi et de la Reine du ciel; aux deux suivantes, Fernandine et Isabelle, les noms du roi et de la reine d'Espagne; à la cinquième, Juana, le nom du prince héritier; à la sixième enfin, Hispaniola, le nom de la patrie. Cette symétrie, ce symbolisme des appellations, évidemment Colomb n'a pu les créer, sans le savoir, sans le vouloir.

Il atterrit à Hispaniola, le 6 décembre, " à l'heure des vêpres ". La chaloupe de la *Nina* était allée, dès la veille au soir, reconnaître et sonder un port : il se trouva excellent; si vaste que " mille caraques eussent pu y courir des bordées "; l'eau profonde, le fond égal et sain, la plage d'aspect " agréable et riant " : à droite et à gauche, " des arbres de mille espèces, tous chargés de fruits "; au fond, une plaine superbe, et, fécondant cette plaine, une charmante rivière. Le grand nombre de pirogues attachées aux rives dénotait une population considérable, probablement agglomérée, à peu de distance, dans de forts villages. Colomb nomma ce port Saint-Nicolas, " en l'honneur de ce saint, dont ce jour était la fête ".

A la vue des caravelles, les indigènes s'étaient enfuis. L'amiral " espérait, en Notre-Seigneur, que les Indiens

qu'il avait à bord sauraient la langue „; mais pour s'aboucher en cet endroit, il eût fallu y séjourner. Or, il avait des doutes sur la durée du beau temps; il tenait “ à découvrir et reconnaître de nouvelles contrées „; ses préoccupations se reportaient vers la prestigieuse Babèque; il partit donc, dès le lendemain, du port Saint-Nicolas, sauf à y revenir “ quand il aurait plu à Dieu de lui faire découvrir et acquérir par échange „, à Babèque, “ une grande quantité d'or „. Il suivit la côte au nord-est. Elle était haute, pierreuse, et pourtant fertile. Les arbres y rappelaient, par leurs formes et leur taille, les chênes-verts et les arbousiers d'Europe; l'ensemble de la contrée faisait songer à la Castille. Vers le milieu du jour, comme le temps menaçait, les caravelles s'abritèrent dans un second port; et comme il était environ l'heure des premières vêpres de l'Immaculée Conception, Colomb appela ce port, port de *Conception*. Le jour de la fête, des averses torrentielles et un vent violent empêchèrent qu'on ne débarquât; il fut même impossible de pavoiser les caravelles en l'honneur de la Vierge, comme l'eussent voulu la solennité, et la dévotion de l'amiral: du moins, fit-il tirer, pendant les offices, des salves d'artillerie.

Le mauvais temps retint les caravelles jusqu'au 14, dans ce port de Conception. Si c'était pour Colomb une contrariété vive de voir ainsi retardées tout à la fois sa course et son entrée en relations avec les naturels, il constatait, en revanche, et ses compagnons constataient comme lui, non sans un noble et naïf plaisir, une multitude d'analogies entre ce pays et les pays espagnols: la température, les tons du ciel, l'apparence changeante des nuages, les arbres, les arbustes, et jusqu'aux poissons, dont quelques-uns rappelaient la sole, le mulet et le

saumon, tout offrait avec la Castille des ressemblances qu'on n'avait trouvées nulle part, depuis l'arrivée aux Indes.

Le 12, à l'entrée du port, sur une éminence qui se voyait de très loin, Colomb fit planter, en présence des deux équipages, avec la solennité accoutumée, une grande croix, " en l'honneur, écrivit-il aux rois d'Es-" pagne, de ce que ces pays appartiennent à Vos Al-" tesses, et principalement en signe de Jésus-Christ " Notre-Seigneur, et en l'honneur de la chrétienté. „

A l'issue de la cérémonie, trois matelots s'enfoncèrent dans les bois. Une troupe d'Indiens qui passa, prit la fuite, à leur vue; mais les matelots la poursuivirent et arrêtèrent une femme. Colomb avait autorisé ses hommes à s'emparer, s'ils pouvaient, de quelques habitants : il comptait, en traitant avec honneur ceux qu'on lui amènerait ainsi, dissiper les préventions de tous les autres. L'Indienne fut conduite à la *Santa-Maria*. Il y avait à bord d'autres femmes, qu'on avait embarquées avec leurs maris à Cuba. La nouvelle venue fut habillée, parée de verroteries, de grelots et de bagues de laiton : ainsi transformée, à sa grande joie, elle ne voulait plus partir. Colomb la fit reconduire à terre, " très honorablement „, selon sa coutume.

Le lendemain, il fit armer et débarquer neuf marins; un des Indiens de Saint-Sauveur leur fut adjoint, comme guide et interprète; ils avaient ordre de pénétrer jusqu'à la bourgade qu'habitait l'Indienne et dont, la veille, elle avait indiqué le chemin. Cette bourgade était située à quatre ou cinq lieues de la côte, à l'endroit où, depuis, s'est bâti le Gros-Morne. Elle se composait de mille cases et comptait trois mille habitants. Ils s'enfuirent avec effroi dès qu'on approcha : il fallut que le

guide leur criât, en courant, que les Espagnols n'étaient pas des cannibales, " qu'ils venaient du ciel et donnaient beaucoup de choses très belles „. A peine eurent-ils compris ces rassurantes paroles, qu'il en vint plus de deux mille. Ils posèrent leurs mains, en signe de respect et d'amitié, sur la tête des Espagnols, puis, entrant dans leurs cases, ils en rapportèrent aux mystérieux étrangers du pain de cassave, du poisson, des racines, des fruits, " tout ce qu'ils possédaient „. Tout ce qu'on leur demanda, ils l'offrirent avec empressement, sans rien vouloir accepter en retour. Ils supplièrent même les Espagnols de ne pas retourner ce jour-là aux caravelles, s'engageant à leur donner beaucoup d'autres choses qu'ils avaient dans la montagne.

Les Espagnols, sur ces entrefaites, virent arriver une autre troupe, un triomphal cortége : on leur amenait, portée en grande cérémonie, sur un brancart de verdure, l'Indienne si bien traitée, la veille, à bord de la *Santa-Maria*. Son mari conduisait la marche et témoigna son admiration et sa reconnaissance, par toutes les démonstrations dont il se put imaginer. Ce fut à l'amiral une vive satisfaction d'apprendre, au retour de ses hommes, ces sentiments nouveaux des insulaires à son égard. Mais toujours pressé de parvenir enfin à Babèque et le temps s'étant amélioré, il quitta, le lendemain 14, le port de Conception. Les vents contrarièrent encore sa marche. Il dut, à maintes reprises, se rabattre, en relâche forcée, sur la côte d'Hispaniola. Le 16, comme il reprenait la mer, il rencontra, au milieu d'un golfe, comme naguère en allant à Fernandine, une pirogue montée par un seul Indien. Il le prit à bord de la *Santa-Maria*, lui fit, " mille caresses „ et les présents ordinaires, le déposa ensuite à terre, à proxi-

mité de son village, et jeta l'ancre, tout à côté, dans un havre qu'il appela *Port de la Paix*.

Il prévoyait qu'instruits, par son heureux passager, de la douceur et des dons des Espagnols, les habitants du village viendraient aux caravelles nouer des relations pacifiques et durables. Cette espérance se réalisa. L'Indien débarqué assembla sa tribu, et fit étalage, avec une joyeuse ostentation, des cadeaux qu'il avait reçus. Le bruit d'ailleurs était parvenu, par terre, au village, des générosités faites à la jeune Indienne dans le port de Conception, et de la visite rendue par les neuf Espagnols à la bourgade de Gros-Morne. Dès que les caravelles eurent jeté l'ancre, plus de cinq cents Indiens accoururent à la plage. La *Santa-Maria* était mouillée presque à toucher la terre; les Indiens vinrent à bord. Quelques-uns portaient aux narines et en pendants d'oreilles, des grains d'un or très fin, qu'ils se firent un plaisir de donner. Colomb commanda qu'on leur fit honneur à tous " parce que, dit-il, aux Rois, ce " sont les meilleures gens du monde et les plus doux " des hommes, surtout parce que j'ai grande espérance " en Notre-Seigneur, que Vos Altesses feront d'eux " tous autant de chrétiens, et qu'ils seront tous vos su- " jets : pour moi, je les regarde déjà comme tels (1). "

Le 17, l'amiral envoya quelques matelots à la pêche;

(1) Ces paroles prouvent que, malgré sa prise de possession, l'amiral ne regardait pas la domination, la souveraineté de l'Espagne, dans les Indes, comme un droit acquis, comme un fait présent : il " espérait " seulement; et son espérance n'était fondée que sur les bons traitements et les bienfaits qui, selon lui, ne manqueraient pas de produire, plus ou moins tot, l'assujettissement progressif et volontaire des races indigènes.

les insulaires se firent une fête d'y aller avec eux et de les aider. Il en envoya d'autres au village ; ils y échangèrent, sur la place, des billes de verre, contre de l'or réduit en feuilles très minces. Un chef avait un plaque d'or de la grandeur de la main ; il entra dans sa case, fit couper la plaque, et vendit un à un les morceaux. « Cet esprit de trafic, cette réflexion, ces calculs, la « culture générale des terres, les manières de ces In- « diens, leurs mœurs, leurs usages, leur douceur, leur « ruse, tout, dit l'amiral, prouve qu'ils sont plus actifs « et plus intelligents que tous ceux que j'ai vus jusqu'à « présent. »

Le 18, les caravelles pavoisèrent. C'était la fête, très populaire en Espagne, de Sainte-Marie de l'O (1). On tira de nombreuses salves d'artillerie. Le soir, un des chefs de l'intérieur vint au port de la Paix. Sa visite était annoncée ; il avait fait dire qu'il apporterait de l'or. L'amiral avait envoyé au devant de lui un certain nombre d'Espagnols, jusqu'au village de Gros-Morne. Il arriva aux caravelles porté en palanquin : deux cents de ses sujets et les principaux personnages de sa cour l'escortaient. Il entra sous le château de la *Santa-Maria*, comme l'amiral prenait son repas ; il s'assit à côté de Colomb, sans lui permettre de se lever ni de faire aucune cérémonie. Deux personnages de sa suite, deux vieillards, ses ministres ou tout au moins ses conseillers, l'accompagnèrent seuls sous le château ; ils s'assirent à ses pieds : il avait ordonné, d'un geste très digne,

(1) Près de Ségovie, une église est dédiée à la sainte Vierge, sur une montagne assez élevée. De petits rochers formant un ovale ou un O entourant cette église : de là *Sainte-Marie de l'O*, qui est une des vierges qu'on honore en Espagne d'un culte particulier.

à tout le reste de l'escorte de demeurer sur le pont; il avait été ponctuellement obéi. Des viandes européennes, que l'amiral s'empressa de lui faire servir, il prit ce qui était nécessaire pour faire honnêteté à son hôte : il y goûta, et les renvoya ensuite à ses gens. De même des boissons : il se contenta d'y mouiller ses lèvres. Il parlait peu : les deux vieillards assis à ses pieds, l'écoutaient et lui répondaient avec toutes les marques d'un profond respect. Le repas terminé, le chef indien offrit à l'amiral une ceinture et deux plaques d'or. Colomb de son côté, crut s'apercevoir qu'une garniture ou courte-pointe de son lit lui plairait; il lui donna cette courte-pointe, son propre collier de beaux grains d'ambre, des souliers de couleurs, un flacon d'eau de fleur d'oranger. Il lui montra, sur deux médaillons d'or, les portraits de Ferdinand et d'Isabelle. Il déroula sous ses yeux l'étendard royal du Christ.

L'entrevue finit tard. Le chef indien quitta la *Santa-Maria* salué de plusieurs décharges de mousqueterie. Il reprit en palanquin la route de son village : on portait devant lui les présents de l'amiral. Son fils et son frère le suivaient, le fils porté, le frère à pied, mais soutenu par deux serviteurs. Le frère ne tarda pas à se séparer du cortége pour revenir rendre à l'amiral une visite qui parut intéressée : on lui fit les cadeaux qu'il convoitait, et on apprit de lui que, dans la langue du pays, les chefs des peuplades se nommaient *Caciques*.

Il y eut, ce jour là, peu d'or d'échangé ; mais un vieil Indien fournit à Colomb sur les pays producteurs du précieux métal, des renseignements qui le déterminèrent à se rendre dans la direction indiquée. Là, disait, par signes, le viel Indien, la terre était toute d'or, on le ramassait comme à la pelle, on le passait au tamis, on

le fondait en barres, on en faisait mille ouvrages de toutes formes. Colomb eut vivement désiré emmener avec lui ce vieillard, qui, sans doute, y eût volontiers consenti, car " il paraissait se plaire avec l'amiral et les chrétiens, „ mais on ne sut comment lui en exprimer la proposition. Quant à le garder à bord contre son gré, Colomb ne le voulut pas, dit Las Casas, parce qu'une telle violence eût été injuste.

Durant cette active relâche au port de la Paix, l'amiral fit planter une très grande croix au milieu du village voisin. Les habitants l'y aidèrent et, pendant la cérémonie, s'agenouillant devant le signe sacré, ils imitèrent de leur mieux les gestes et les paroles des Espagnols en prière. " Ces dispositions, ajoute Las Casas, font espérer à l'amiral, en Notre-Seigneur, que toutes ces îles se feront chrétiennes. „

Le 19, au point du jour, les deux caravelles quittèrent le mouillage de la Paix. Colomb songeait à se rendre directement et vite à la riche contrée de l'or indiquée par le vieil Indien ; le calme et les vents contraires le rejetèrent sur la côte. Il dût relâcher, dès le lendemain, dans un port auquel il donna le nom de Saint-Thomas, patron du jour suivant. Ravi de la beauté du mouillage et de la richesse du pays ; accueilli avec les plus joyeux honneurs par les naturels ; prévenu, par les caciques, de visites pleines de courtoisie ; empêchant avec soin ses compagnons de n'offenser personne, " en aucune manière, „ ce qu'il entendait surtout du respect vis-à-vis des femmes ; renouvelant ses ordres de ne rien prendre aux Indiens que contre échange et de leur libre volonté, il garda cet ancrage jusqu'au 31 décembre.

CHAPITRE V

NAUFRAGE DE LA SANTA-MARIA. — LE PREMIER ÉTABLISSEMENT.

Hispaniola était divisée, comme on le sut plus tard, en cinq États indépendants. L'un de ces États, le Marien, dont les caravelles longeaient les côtes depuis bientôt trois semaines, avait pour chef suprême, un cacique supérieur nommé Guacanagari. Tous les caciques qu'on avait vus jusqu'alors étaient ses vassaux. Ils lui dirent tant de choses à la louange du chef des hommes célestes, que, le 22 décembre, un des officiers de Guacanagari vint au port Saint-Thomas, prier, de sa part, l'amiral de vouloir bien conduire ses vaisseaux à proximité de sa résidence : il demeurait dans l'est, quelques lieues plus loin, sur le bord d'une rivière. Cet envoyé offrit à l'amiral, entre autres présents, un masque de bois, dont les yeux, la langue et les oreilles étaient d'or.

Colomb accepta l'invitation de Guacanagari. Le lendemain était un dimanche ; l'amiral " par piété „ n'avait pas coutume d'appareiller à pareil jour ; s'inspirant, cette fois, d'un motif supérieur de religion, il dérogea à sa règle, " par suite, dit Las Casas, de l'espérance qu'il avait conçue que ces habitants se feraient tous chrétiens. „ A peine fut-il en route, le vent lui manqua : il dut, mouillant de nouveau, se borner à envoyer, dans une embarcation, quelques-uns de ses officiers à la résidence de Guacanagari. Ils revinrent à bord dans la nuit, et dirent que la résidence du cacique était une sorte de ville très considérable; que

Guacanagari possédait de véritables trésors, et que ses sujets, comme lui, témoignaient à l'égard des Espagnols, les dispositions les plus affectueuses.

Colomb, pendant l'absence du canot, avait reçu de cinq caciques inférieurs et de plus de mille Indiens venus à bord, des renseignements identiques, au sujet de l'abondance de l'or à Hispaniola. On lui avait parlé, notamment, d'un district de l'intérieur, appelé Cibao, dont le cacique, indépendant comme Guacanagari, prenait le titre significatif de “ Seigneur de la maison d'or. „ Ce joyeux ensemble de nouvelles fit écrire à l'amiral : “ Que Notre-Seigneur m'aide, par sa miséri-“ corde, à trouver cet or, je dis cette mine, car il y en “ a ici qui disent qu'ils la connaissent. „ Mais comme la cupidité n'entrait pour rien dans ses souhaits, il écrivit aussi : “ Que Notre-Seigneur, qui a toutes les “ choses en son pouvoir, veuille m'aider et m'accorder “ ce qu'il lui plaira, et ce qui sera le plus convenable à “ son service. „

Colomb appareilla derechef, le 24, avant le jour. Le vent lui manqua encore. Il tint la mer néanmoins, et dans toute la journée, fit si peu de route que, pressé de voir Guacanagari, pour chercher ensuite Cibao, il résolut, contre sa coutume, de naviguer la nuit : on était, à la vérité, près de la côte, mais l'embarcation envoyée, la veille, à la résidence du cacique, avait étudié avec soin les bas-fonds, les récifs et les passes.

La *Santa-Maria* précédait d'une demi-lieue environ la *Nina*. L'amiral n'avait reposé ni la nuit ni les deux jours précédents. Vaincu par la fatigue, il se jeta, passé onze heures, tout habillé, sur sa couchette : la mer était très belle, le temps calme et sûr ; l'officier de quart suffisait amplement aux besoins de la surveillance

dans de telles conditions. Dès que l'amiral eut quitté le pont, cet officier abandonna son poste. Le timonier, à son tour, malgré les défenses réitérées de l'amiral de ne jamais confier la barre, quelque temps qu'il fît, aux jeunes gens du bord, appela un mousse à sa place, et gagna son hamac. Les hommes de bordée dormaient tous. La *Santa-Maria*, entraînée par les courants. toucha sur un banc de sable. L'échouage se fit sans choc, mais le mousse de la barre sentit le gouvernail engagé, et cria.

L'amiral accourut à ce cri. Aux premiers matelots qui s'éveillèrent, il donna l'ordre de porter au large, avec la chaloupe, un ancre de jet. Au lieu d'obéir, ils se jetèrent dans la chaloupe et coururent, à force de rames, pleins d'une terreur panique, chercher un refuge à bord de la *Nina*. Quand ils revinrent, reconduits par le commandant de la *Nina*, leur criminelle absence avait déjà entraîné un désastre irréparable. La mer baissait. Le seul moyen de sauver la caravelle eût été de l'alléger subitement. Colomb ordonna d'abattre la mâture : son personnel, inopinément affaibli par la désertion, ne put jeter les mâts à la mer, avec la célérité voulue. La *Santa-Maria* s'enfonça dans le sable, puis se coucha sur le flanc ; ses murailles furent bientôt entr'ouvertes par le choc des brisans.

On n'était qu'à une demi-lieue de la résidence de Guacanagari : Colomb lui fit annoncer aussitôt son désastre. Le cacique, à cette nouvelle, pleura : il envoya, en hâte à l'amiral tous ses sujets avec de très grands canots pour aider au sauvetage. Il vint ensuite lui-même avec ses frères et ses parents. Il mit à la disposition des Espagnols trois grandes cases, où on abrita le matériel sauvé. « De temps en temps, il dépêchait à

Colomb quelques uns de ses parents tout en pleurs pour le consoler et lui dire qu'il ne s'affligeât pas, qu'il lui donnerait tout ce qu'il avait „. En peu d'heures, le sauvetage fut opéré, grâce à la multitude et à l'activité des indigènes : “ pas un bout de corde, pas une planche, pas un clou „ ne s'égara entre leurs mains. L'amiral, son état-major et tous ses hommes se transbordèrent sur la *Nina*.

Dès que la nouvelle du naufrage se fut répandue à Hispaniola, les Indiens accoururent de toute part vers les Espagnols. C'était à qui exercerait, comme Guacanagari, envers l'amiral et ses compagnons, les devoirs de la plus amicale hospitalité. C'était à qui lui fournirait, sur l'or, objet connu de ses ardents désirs, des indications de nature à le consoler. On lui vanta de nouveau Cibao et ses mines; on lui parla d'autres districts également riches, et on lui produisit, preuves sans réplique, un grand nombre d'échantillons considérables, en poudre, en grains, en plaques. Chose admirable! “ ce qui, chez des âmes vulgaires, n'eût excité, dit Washington Irwing, qu'une avarice sordide et une avidité insatiable, remplit sur-le-champ son imagination des plans les plus vastes, basés sur le plus noble désintéressement. „ A mesure que son espérance de posséder beaucoup d'or devint plus ferme, sa pensée, aussi, se reporta plus ardente vers le grand projet de délivrer le Saint Sépulcre. De cette plage inculte, amiral naufragé, réduit à l'hospitalité de tribus à peu près sauvages, n'ayant plus pour retraverser l'Atlantique qu'une barque sans pont, fragile et avariée, il se promettait pourtant “ avec l'aide de Dieu „ d'être en mesure, “ avant trois ans „ d'entreprendre la conquête de la Terre Sainte ; “ car je l'ai dit à Vos Altesses, ajou-

“ tait-il, que tout le profit que je retirerais de cette
“ expédition serait consacré à la conquête de Jéru-
“ salem. „

Colomb vit dans son naufrage un avertissement de la Providence : “ il crut que Dieu Notre-Seigneur l'avait “ fait échouer afin qu'il séjournât en ce lieu „. Il va jusqu'à dire : “ Notre-Seigneur a voulu *miraculeusement* “ que notre vaisseau naufrageât ici, parce que c'est le “ meilleur parage de toute l'île et afin que nous fassions “ notre établissement plus près des mines d'or „. Il est certain qu'une série d'événements de force majeure conduisirent Colomb à Hispaniola, sans qu'il l'ait cherchée ; le ramenèrent toujours sur les côtes de cette île, chaque fois qu'après l'avoir découverte, il essaya de s'en éloigner ; l'obligèrent enfin, par un naufrage, à fonder, en cet endroit, le premier établissement des Européens au Nouveau Monde.

La perte, en effet, de la *Santa-Maria* ne permettait pas à l'amiral de demeurer plus longtemps dans ces mers et parages ; il eut risqué d'y voir périr son dernier bâtiment, et d'y rester à jamais prisonnier. Il ne pouvait pas davantage, pour la traversée de retour, entasser, sur un navire aussi petit que la *Nina*, ses deux équipages et les Indiens qu'il désirait montrer à l'Espagne. Le seul moyen de remédier aux embarras de sa situation, c'était de rentrer tout de suite en Europe, en laissant une partie de ses compagnons à Hispaniola, s'ils y consentaient, et si les insulaires ne s'y opposaient pas.

Construire à terre une forteresse ; y laisser environ la moitié de ses compagnons ; partir avec les autres, sur la *Nina*, ponr l'Espagne ; charger ceux qui resteraient d'apprendre la langue du pays, d'étudier le sol

et ses productions, de découvrir, s'il était possible, où gisaient les mines, et, dans tous les cas, d'acquérir, par des échanges, tout l'or qu'on leur apporterait ; revenir, dans les plus brefs délais, avec une nouvelle escadre ; fonder alors une ville et une colonie, et pendant que l'établissement se développerait à Hispaniola, reprendre, de sa personne, sur ses nouveaux bâtiments, le cours interrompu de ses explorations maritimes, ce plan était arrêté dans l'esprit de l'amiral, deux jours après son naufrage. Il s'en ouvrit à ses compagnons et et aux indigènes. Officiers et matelots approuvèrent avec empressement la proposition de procéder de la sorte à un commencement d'occupation du Nouveau Monde : tous voulaient rester, séduits qu'ils étaient par les richesses présumées d'Hispaniola, par le caractère affectueux de ses habitants, par les plaisirs continuels de leur existence inoccupée. Quant aux insulaires, ils hatèrent de tout leur pouvoir l'installation des étrangers. Un fortin fut construit en terre soutenue par de fortes palissades, pieux coupés sur place ou pièces de charpente provenant de la membrure de la *Santa Maria*. Un fossé large et profond entoura les ouvrages. On garnit les remparts des canons de la caravelle naufragée. Une vaste cave enserra les vivres, les munitions et tous les objets destinés aux échanges commerciaux, entre la garnison et les insulaires. L'amiral appela ce fort, la Nativité, parce qu'on avait fait naufrage et pris pied sur cette côte, le jour de Noël.

Il choisit, entre tous ses hommes, et désigna les quarante dont les aptitudes militaires et la moralité lui inspiraient le plus de confiance : « les chrétiens, dit Oviédo, qui lui parurent les plus rassis et vaillants. » Il y comprit un chirurgien, un fondeur de métaux, un

armurier, un charpentier, un maître calfat, un tonnelier, un tailleur. Il les pourvut d'instruments et d'ustensiles de tout genre; leur laissa du biscuit pour un an, du vin, des semences, des armes à la main, l'artillerie et la chaloupe de la *Santa-Maria*. Il mit à leur tête son neveu Diego de Arana, et lui délégua tous les pouvoirs de sa propre autorité. Ils entrèrent dans le fort le 2 janvier 1493.

L'amiral, " avant de se séparer d'eux, leur fit la plus touchante allocution que jamais père ait adressée à ses enfants. Il leur donna, dit M. Roselly de Lorgues, des conseils admirables de prévoyance et de pénétration. Il leur rappela le but glorieux de la Découverte : la propagation de la foi; les pria d'étudier la langue des naturels, de les attirer au christianisme par leurs exemples et leur enseignement. Au nom des Rois, il ordonna l'obéissance passive envers les officiers. Il leur recommanda d'avoir les plus grands égards pour le souverain de la contrée, d'éviter toute contestation, avec son peuple, de s'observer rigoureusement au sujet des femmes, de ne jamais se séparer, de ne pas marcher isolément, et de coucher toujours dans la citadelle, surtout de ne jamais dépasser les États du roi hospitalier qui les avait accueillis. "

Il fit ensuite ses adieux à Guacanagari. " Il lui donna, dit le même auteur, une chemise; mit à son cou un collier de pierres d'Afrique; sur ses épaules un manteau d'écarlate, à ses pieds des brodequins rouges, à son doigt un anneau d'argent, qu'il préférait à l'or, et l'embrassa avec une bonté chrétiennement paternelle, tandis que le Cacique, ne pouvant contenir sa tristesse, la répandait en larmes. "

A plusieurs reprises, depuis son naufrage, l'amiral

s'était efforcé d'inspirer indirectement aux insulaires une crainte favorable au maintien des bonnes relations : il avait fait, sous leurs yeux, d'éclatantes démonstrations de la puissance des armes espagnoles. Il répéta l'épreuve dans sa dernière entrevue avec le Cacique. Guacanagari lui avait souvent parlé et lui reparlait encore de ses ennemis, les cannibales : l'amiral, sous prétexte de lui montrer qu'il n'avait plus à les craindre, fit charger une pièce qu'on tira contre le flanc de la caravelle échouée : le projectile traversa le navire et se perdit fort loin dans la mer. On simula également un combat entre deux partis de soldats espagnols.

Le 3 janvier, Colomb appareilla du port de la Nativité. Le 6, comme on longeait, dans la direction de l'est, la côte septentrionale d'Hispaniola, un matelot, en vigie dans la mâture, cria qu'il voyait la *Pinta* : quelques heures après, la *Pinta* arrivait, vent arrière, à la caravelle amirale. Monté à bord de la *Nina*, Alonzo Pinzon prétendit justifier sa longue absence, en affirmant qu'elle avait été involontaire. Colomb ne pouvait être dupe. " Cependant, dit Las Casas, il voulut bien dissimuler, afin de ne pas donner lieu aux entreprises de Satan, qui cherchait à empêcher ce voyage, comme il l'avait fait dès le commencement. „

Pinzon avait abordé à la côte méridionale d'Hispaniola, pendant que l'amiral visitait la côte septentrionale. Là il s'était procuré de l'or en quantité considérable. Il en avait distribué la moitié à ses hommes, pour s'assurer leur silence. Il avait embarqué, par violence, quatre Indiens et deux jeunes Indiennes qu'il emmenait, désespérés, en Espagne. Son équipage était démoralisé, sa caravelle dans le plus fâcheux état : tout entier à ses opérations cupides, il n'avait ni surveillé, ni entretenu,

ni réparé son navire. La mâture et le gréement tenaient à peine; la coque, criblée par les tarrières, faisait eau de toute part. Colomb obligea Pinzon à lui remettre les Indiens qu'il avait saisis, leur prodigua les cadeaux et les bons traitements, les habilla, et les déposa sur la côte, afin qu'ils pussent rejoindre, par terre, leur village.

Le 8, on entra dans un fleuve pour prendre de l'eau. L'amiral remarqua que le sable y contenait des parcelles d'or, et que de la poudre d'or s'était attachée aux cercles des barils : il donna, à ce fleuve, le nom de *Fleuve d'Or*.

Un sanglant épisode signala la journée du 13. On était dans un large et profond golfe. On vit, en débarquant, des naturels dont l'aspect farouche, le maintien provocateur et les solides armes n'avaient rien de commun avec l'air et les habitudes pacifiques des peuplades rencontrées jusque-là. Ils se laissèrent accoster par les Espagnols et leur vendirent volontiers des arcs et des flèches; l'un d'eux même consentit à se rendre sur les caravelles. Colomb lui fit servir à manger, lui donna des morceaux de drap vert et rouge, ainsi que des perles de verre, puis le renvoya à terre dans un canot. Lorsque ce canot accosta sur la plage, plus de cinquante insulaires étaient embusqués derrière les arbres. L'Indien qu'on débarquait alla vers eux et leur parla : ils déposèrent leurs arcs et leurs flèches, et le suivirent à l'embarcation. Les matelots en sortirent à leur tour; on traita, sur la grève, de l'achat d'un certain nombre d'armes. Les Indiens cédèrent d'abord deux arcs, puis tout à coup, soit défiance subite, soit, plutôt, dessein prémédité, regagnant l'endroit où ils avaient déposé leurs arcs et leurs flèches, ils en revinrent, des cordes

à la main, pour s'emparer des Espagnols. " Ceux-ci, dit Las Casas, sachant ce qu'ils avaient à faire, parce que l'amiral les prévenait toujours, fondirent sur eux, donnèrent à un Indien un coup de sabre, et en blessèrent un autre d'un coup de flèche. „ Le reste s'enfuit. Colomb donna au golfe le nom de *Golfe des Flèches*, aujourd'hui la baie de Samana.

" C'était, dit Washington Irwing, la première escarmouche qui eut lieu avec les Indiens, c'était la première fois que le sang des naturels était versé par les hommes blancs dans le Nouveau Monde. Colomb déplora de voir déjouer tous les efforts qu'il avait faits pour établir des relations amicales ; cependant il se consola en pensant que si c'étaient des Caraïbes ou des Indiens des frontières, d'un caractère belliqueux, ils redouteraient à l'avenir la force et les armes des hommes blancs, et ne seraient pas tentés d'inquiéter la petite garnison du fort de la Nativité. „

CHAPITRE VI

TRAVERSÉE DU NOUVEAU MONDE AUX AÇORES

Le 16 janvier, Colomb appareilla du golfe des Flèches. Il se proposait encore, en levant les ancres, de poursuivre son exploration des Antilles ; mais il vit ses compagnons si tristes de ne pas partir immédiatement pour l'Espagne, qu'après s'être élevé à deux lieues au large, il mit le cap droit sur la Castille.

De la mi-janvier au commencement de février, on navigua vent debout. On fut entraîné au nord et l'on fit peu de route. Le mât de misaine de la *Pinta* tenait à

peine, elle marchait donc mal au plus près : il fallait, à chaque instant, que pour l'attendre, la *Nina* ralentît son sillage. Heureusement, la mer était belle, la température assez douce pour que les passagers indiens aimassent à se jeter à l'eau, et à nager, en se jouant, autour des navires.

Des brises moins contraires soufflèrent, dans les premiers jours de février : on put gouverner en droite ligne sur l'Espagne. Mais l'air devenait de jour en jour plus froid, le vent plus violent, la mer plus grosse : une tempête s'annonçait lentement. Dès le 12, l'amiral " eut craint de périr ", dit-il, " s'il n'avait pas su sa caravelle si bonne et en si bon état ". Dans la soirée, trois éclairs enflammèrent, coup sur coup, l'horizon, au nord-est. La lame se creusa. Le vent souffla toute la nuit avec une telle impétuosité, qu'il fallut rentrer jusqu'au dernier morceau de toile.

Le 13, dans la matinée, un apaisement momentané permit de remettre dehors une partie de la voilure; mais, de midi jusqu'au soir, la bourrasque augmenta sans relâche, mugissante et glacée. La nuit fut horrible : aux sifflements aigus de la tempête, au choc incessant et furieux de vagues monstrueuses assaillant les navires dans tous les sens, l'obscurité d'un ciel uniformément noir ajouta son surcroît de péril et d'épouvante. Après de longs et vains efforts pour se maintenir en route sous la grand'voile, Colomb dut ordonner de mettre la barre au vent et de fuir. Sa confiance en ses hommes, et la solidité de son bâtiment lui permirent bientôt de revenir à peu près en route. La *Pinta* voulut l'imiter, la fragilité de sa mâture s'y opposa : chassé, quoi qu'il fît, en plein nord, Alonzo Pinzon fut séparé de son amiral. Ce fut pour Colomb une douloureuse

anxiété de plus, d'ignorer, jusqu'au terme du voyage, si ses malheureux compagnons de la *Pinta* avaient péri ou s'étaient sauvés.

Au lever du jour, le 14, l'ouragan redoubla de furie. La journée entière et toute la nuit suivante ne furent qu'une effroyable rafale, toujours plus intense, sur une mer exaspérée. Devant les forces brutales de la nature, à ce degré de déchaînement, l'homme le plus résolu perdrait courage, s'il n'espérait pas en l'assistance d'un plus puissant que lui. Sans faillir un instant aux devoirs de l'énergie morale, sans négliger une seule des habiletés de la science nautique, Colomb essaya de se rendre le ciel propice. De concert avec son équipage, il fit un vœu à Notre-Dame de Guadalupe : celui que désignerait le sort, irait, au nom de tous, offrir à ce pèlerinage un cierge de cinq livres. On apporta autant de fèves qu'il y avait d'hommes à bord ; sur l'une, avec la pointe d'un couteau, l'on entailla une croix ; elles furent jetées et agitées dans le bonnet de laine d'un matelot. C'était à l'amiral d'y mettre le premier la main, il en tira la fève marquée.

Il firent, un peu plus tard, un second vœu à Notre-Dame de Lorette, dans les États du Saint-Père. On tira au sort de nouveau qui ferait, au nom de tous, ce pèlerinage. Le sort désigna un matelot. Il était hors d'état de subvenir aux frais de ce pieux mandat, Colomb lui promit d'y suppléer de ses deniers.

La détresse augmentait d'heure en heure : on fit un troisième appel à la pitié d'en haut. On tira au sort qui se rendrait à l'église de Sainte-Claire, à Moguer, y ferait célébrer une messe, et passerait, dans la chapelle même, une nuit entière de veille et de prière. Le sort choisit une seconde fois l'amiral. On s'engagea, enfin, tous en-

semble, à se rendre processionnellement, pieds nus et en chemise, à l'église de Notre-Dame la plus voisine, sur la première côte où l'on aborderait.

Colomb nous a retracé le tableau navrant des perplexités de son esprit, des déchirements de son cœur, dans cette journée affreuse. Il eût supporté avec résignation, dit-il, ce cruel revers, si sa personne eût été seule exposée : " Je dois ma vie au Créateur, et j'ai été, " dans d'autres occasions, à deux doigts de la mort ". Mais penser qu'après avoir reçu d'en haut la force et la confiance nécessaires pour son entreprise; qu'après l'avoir glorieusement accomplie; qu'au moment d'assurer à ses souverains une gloire immense et un vaste accroissement d'empire, il plaisait à la Majesté divine de faire tout échouer par sa mort, voilà ce qui lui causait une indicible amertume. Il était entouré de gens qu'il avait entraînés en avant, presque malgré eux; il les entendait maudire, avec désespoir, et le moment où ils s'étaient embarqués avec lui, et la crainte, imposée par ses discours, qui les avait empêchés naguère de retourner sur leurs pas, comme ils avaient plusieurs fois voulu le faire. Son affliction redoublait au souvenir de ses deux enfants : orphelins, à Cordoue, dans une terre étrangère, que deviendraient-ils? Car le roi et la reine, qui ignoreraient toujours les services qu'il leur avait rendus et les heureuses nouvelles qu'il leur portait, ne seraient engagés par aucune considération à leur servir de protecteurs. Encore, s'il avait été assuré que la *Pinta* n'était pas engloutie! que par elle, du moins, on connaîtrait la Découverte! Mais périr avec son œuvre tout entière! Périr, et léguer à la postérité sa propre disparition comme un argument de plus qu'on ne manquerait pas d'opposer, pendant des siècles

peut-être, à quiconque aurait, comme il l'avait eue, la pensée d'agrandir le monde !

Au fond, cependant, Colomb ne désespéra jamais. Depuis le commencement de la tempête, il n'avait, ni jour, ni nuit, quitté le pont une minute : exposé au vent, au froid, à la pluie, aux coups de lames ; en proie aux douleurs cuisantes d'une crise de goutte ; incapable de manger ou de dormir, telle était sa faiblesse, que les éclaboussures de la mer, en passant devant ses yeux, lui donnaient le vertige. Il se le reprochait comme un manque de foi en la Providence : sans doute, la vue de ses péchés, dit-il, l'eût autorisé à penser que, pour l'en punir, Dieu voulait, dans son éternelle sagesse, le priver du bénéfice humain de ses travaux. Il voyait une faute dans son vif désir de sauver sa gloire ; et c'était sa plus forte raison de craindre qu'il ne la sauverait pas. Mais, d'un autre côté, il était puissamment ranimé par le souvenir des faveurs que Dieu lui avait faites. Se pouvait-il que Dieu, par des coups de grâce et de force, eût fait réussir ses sollicitations, en Castille, qu'il l'eût conduit, comme par la main, à la Découverte, qu'il lui eût accordé si complétement un si difficile triomphe, qu'il eût comblé toutes les espérances, pour anéantir ensuite tous les résultats? Son expédition, en somme, n'était-elle pas, avant tout, à la gloire de Dieu? Non, ce Dieu puissant, après l'avoir exaucé, après l'avoir soutenu “ seul contre tous, „ après avoir opéré pour lui de visibles miracles, ne l'abandonnerait pas : tant et de pareilles raisons lui interdisaient “ de craindre la tempête présente „.

S'enfermant dans sa cabine, il traça, d'une main rapide, un bref et substantiel récit de son voyage. Par un billet séparé, il pria quiconque trouverait ce récit de

le porter à la reine de Castille, promettant, en son nom, une récompense de mille ducats. Il enveloppa le tout d'une toile cirée, enferma ce paquet dans un gâteau de cire, plaça le gâteau de cire dans une barrique, ferma hermétiquement la barrique, et la jeta à la mer. Son équipage crut que c'était l'accomplissement d'un vœu secret. Il plaça, dans une seconde barrique, solidement amarrée à l'arrière de la *Nina*, un second exemplaire de son récit, afin que si le bâtiment sombrait, la barrique, flottant comme une bouée au dessus de l'épave, eût chance d'être rencontrée un jour, et recueillie.

Ainsi se passèrent tout le jour et la nuit du 14. A l'aube du 15, l'amiral eut un rayon d'espoir : il vit, dans le ciel, à l'ouest, un commencement d'éclaircie. Il conjectura qu'il y aurait, de ce côté, une saute de vent, présage ordinaire de la fin des tempêtes. Le vent passa à l'ouest, en effet, au bout de quelques instants. A la grande voile, la seule qu'on portât depuis l'avant-veille, on put ajouter la bonnette inférieure, ce qui équivalait, alors, à ce qu'on appelle aujourd'hui " larguer les ris ". La mer, quoique épouvantable encore, paraissait vouloir se calmer.

Tout à coup, la vigie du grand mât cria : Terre! Le même cri, poussé naguère, à la vue du Nouveau Monde, n'avait pas fait éclater parmi l'équipage des transports plus joyeux. L'allégresse fut d'autant plus vive, que la côte, qu'on avait au nord-est, dans la ligne des bossoirs, quelques-uns des pilotes assuraient que c'était Madère, d'autres, la roche de Cintra, aux embouchures du Tage; la plupart même, exaltés par l'impatience de leurs désirs, affirmaient que c'était la côte d'Espagne. Colomb en jugea mieux : il dit qu'on était en vue de l'une des Açores.

Il n'y avait que cinq lieues du navire à la terre ; mais le vent repassa subitement, droit debout, au nord-est ; et, comme la mer, déferlant avec la dernière violence, n'était pas moins contraire que le vent. il fallut, pendant trois jours et deux nuits, courir encore les plus périlleuses bordées, contournant l'île, mais n'approchant pas. On fut assez près pour jeter l'ancre. dans la soirée du 17. On mouilla ; le câble cassa, tant étaient furibonds les soubresauts du navire, à la lame. Rejetés au large, la nuit se passa dans des transes d'autant plus mortelles, qu'après s'être crus sauvés, on n'espérait plus un heureux lendemain. Colomb, malgré ses inquiétudes, parvint à dormir, cette nuit, pour la première fois depuis cent heures.

Au lever du soleil, le lundi 18, la *Nina* prit terre à Sainte-Marie, la plus méridionale des Açores. L'amiral envoya sa chaloupe à la plage. Les habitants ne purent dissimuler aux matelots combien il était merveilleux que leur frêle navire eût échappé à la tempête inouïe qui régnait depuis deux semaines. Leur surprise et leur joie se manifestèrent plus grandes encore, et ils rendirent à Dieu de publiques actions de grâce, lorsqu'ils surent que la caravelle arrivait des Indes. Ayant indiqué à la chaloupe un havre voisin, où la *Nina* serait mieux mouillée, ils retinrent à terre trois des matelots, afin de se faire raconter longuement les merveilles de ce voyage.

Après le coucher du soleil. trois habitants hélèrent, du rivage, la caravelle. L'amiral leur envoya sa chaloupe. Ils apportèrent à bord des vivres frais, de la part du gouverneur. Ce gouverneur portugais, Jean de Castanéda, prétendait connaître Colomb : il lui faisait annoncer qu'il le viendrait voir le lendemain, et lui ramè-

nerait ses trois matelots, dont il ne pouvait se lasser, disait-il, d'entendre les récits.

Colomb reçut avec honneur le message de Castanéda. Il faisait nuit, la ville était loin, il fit donner, à bord, des lits aux messagers. En les congédiant, le lendemain matin, il les pria d'envoyer tout de suite, à un ermitage de la Vierge, situé non loin de là, sur la côte, un prêtre qui célébrât la messe : la moitié de son équipage s'y rendrait d'abord, lui-même s'y rendrait ensuite avec l'autre moitié.

Une partie des matelots, pieds nus et en chemise, se rendirent effectivement à l'ermitage. Tandis qu'ils y étaient en prière, une troupe nombreuse de gens à pied et à cheval, conduite par le gouverneur, cerna la chapelle et les fit prisonniers. Entre le mouillage et la chapelle, une pointe de terre interceptait la vue. L'amiral attendit sans soupçon, jusqu'à onze heures, le retour de ses hommes. A onze heures, ne les revoyant pas, il craignit que leur chaloupe ne se fût brisée de l'autre côté de la pointe. Il leva l'ancre, et remonta la côte jusqu'en face de la chapelle. Il vit alors un peloton de cavaliers mettre pied à terre sur la greve, monter dans sa chaloupe, et se diriger vers la *Nina* : le gouverneur était du nombre. Arrivé à portée de la voix, il requit parole de l'amiral pour sa sûreté personnelle, s'il montait à bord. Toute assurance lui fut donnée, ce qui ne l'empêcha pas de rester, à distance, dans la chaloupe.

Colomb l'apostropha avec indignation : De quel droit et pour quel motif lui retenait-il ses hommes ? Les Portugais étaient très bien accueillis dans les ports de Castille ; ils y entraient aussi librement et y étaient aussi en sûreté qu'à Lisbonne même. Le roi et la reine d'Espagne lui avaient donné des lettres de crédit et de recommandation

pour tous les princes, seigneurs, et hommes du monde : il était leur amiral de l'Océan et leur vice-roi des Indes. Ils lui avaient prescrit de faire honneur, autant que possible, aux vaisseaux de Portugal qu'il rencontrerait. Il n'en irait pas moins en Castille, supposé qu'on ne lui rendît pas ses gens : il avait encore assez de monde pour manœuvrer sa caravelle jusqu'à Séville. Il avait de bons témoins de l'insulte qu'on faisait à son pavillon. Il la vengerait, lui fallût-il dépeupler toute l'île. On lui rendrait ses matelots, ou avant de partir, il en donnait sa parole, il ferait prisonnier, lui aussi, plus de cent Portugais.

Castanéda répondit qu'on ne connaissait aux Açores, ni le roi, ni la reine d'Espagne, ni toutes leurs lettres ; qu'on ferait voir aux Espagnols ce que c'était que les Portugais : qu'au surplus, on avait agi sur bons ordres de Lisbonne.

Colomb supposa qu'en son absence, la guerre avait éclaté entre les deux pays. Il revint prendre son mouillage : le temps et le vent étaient trop mauvais, pour qu'il pût, quant à présent, faire autre chose. Il prit, à bord, les dispositions de navigation et de combat commandées par de telles circonstances. Toute sa surveillance ne put empêcher que, dans la nuit, on ne lui coupât ses amarres. Castanéda avait compté, sans doute, que, par un tel temps, la caravelle serait inévitablement jetée à la côte. Il n'ignorait pas que la partie la plus solide de l'équipage était entre ses mains : à proprement parler, il ne restait que trois matelots à bord de la *Nina :* le surplus n'était qu'Indiens, mousses, novices, domestiques et officiers de la couronne. Colomb, ses amarres coupées, appareilla, comme il put, pour l'île Saint-Michel. Pendant deux jours, il tenta en

vain d'en approcher ; il ne réussit même pas à la voir : la tempête s'était compliquée d'un épais brouillard ; il fallut, dans la soirée du 22, reprendre le mouillage inhospitalier de Sainte-Marie.

Peu de temps après, une barque vint à la *Nina*. Il s'y trouvait un notaire et deux ecclésiastiques. Ayant requis et obtenu de l'amiral garantie pour leur sûreté personnelle, ils montèrent à bord, et prièrent Colomb de leur fournir la preuve qu'il avait en réalité fait son voyage avec autorisation et commission des rois d'Espagne. Il comprit que Castanéda commençait à redouter les suites de sa félonie. La menace de descendre et de ravager l'île, menace qu'il était résolu d'exécuter, avait jeté l'alarme au Gouvernement et dans la population. On n'avait pu le faire périr, on ne le voyait pas s'éloigner; ses compagnons qu'on tenait prisonniers ne laissaient, sans doute, ignorer à personne l'indomptable caractère de ce Génois sans pareil ; on eut peur : après lui avoir demandé à lire des papiers qu'on n'avait pas même daigné regarder au commencement, on se déclara satisfait. Le lendemain matin, 23, sa chaloupe et ses hommes lui furent renvoyés. Ses hommes lui apprirent que le Roi de Portugal, lorsqu'il avait su son départ pour les Indes, avait envoyé l'ordre, dans toutes ses possessions d'outre-mer, de l'appréhender au corps et de le retenir, partout où il se présenterait. S'il fût tombé au pouvoir de Castanéda, jamais la liberté ne lui été rendue.

CHAPITRE VII

TRAVERSÉE DES AÇORES A PALOS

Pendant deux jours, Colomb louvoya autour de Sainte-Marie, à la recherche d'un mouillage : il eût embarqué du bois et du lest. Il ne trouva partout qu'une côte inabordable, ou, si la *Nina* put jeter l'ancre, la violence du ressac empêcha la chaloupe d'accoster la grève. Le 24, avant le jour, une forte brise souffla du sud-ouest; Colomb prévit que le vent passerait incessamment au sud, et, dans cette hypothèse, la perte de la *Nina* était certaine, s'il restait à proximité de la côte ; il se hâta donc de prendre le large, en quelque état que se trouvât son navire.

Le temps fut dur, mais le vent propice jusqu'au 27. Ils n'étaient plus, alors, qu'à cent vingt lieues du cap Saint-Vincent. Le vent refusa tout à coup : on n'avança presque plus, jusqu'au 2 mars. Ce jour-là, comme le soleil se couchait, une subite bourrasque assaillit si malheureusement la caravelle, que la voilure entière fut emportée, jusqu'au dernier lambeau. On crut sombrer. On fit un nouveau vœu : on tira au sort qui accomplirait, nu pieds, un pèlerinage à Notre-Dame de la Cinta, dans la province d'Huelva. Le sort désigna encore Colomb. Cette persistance du hasard à le choisir, Washington Irwing avoue qu'elle a “ quelque chose de *bizarre* „. L'amiral l'interprétait dans un sens à la fois plus pieux et plus moral : il y voyait une preuve que la Providence l'accompagnait toujours et le sauverait, après lui avoir démontré, par la grandeur et la conti-

nuité des périls, que d'elle seule, non de lui, avait dépendu le succès.

Le 3, plusieurs indices annoncèrent la proximité d'une terre; ce devait être, selon les compagnons de Colomb, la côte de Portugal. La tempête augmenta à un tel point qu'ils doutaient qu'aucun d'eux entrât jamais dans un port. Ils firent, tous ensemble, le vœu, s'ils avaient le bonheur de remettre le pied sur un rivage, de jeûner au pain et à l'eau, le samedi suivant. La lutte des éléments fut encore plus terrible pendant la nuit. La pluie tombait par torrents, d'affreux éclairs sillonnaient la mer, les éclats du tonnerre retentissaient de toutes parts. En pleine nuit on cria : Terre! Dans l'obscurité, c'était un péril de plus, et, de tous, le plus redoutable. Où était-on? Où trouverait-on un port, une plage saine, une crique abritée? Fuir la terre, il le fallait, à tout prix; mais faire de la toile, pour s'élever de la côte, c'était une manœuvre désespérée. L'amiral eut foi en Dieu et en sa mâture : " larguant toutes les voiles, „ dit Washington Irwing, " l'on tint comme l'on put, „ dit M. Roselly de Lorgues : " Dieu les conserva jusqu'au jour, „ dit Las Casas.

Au lever du jour, Colomb reconnut la roche de Cintra, aux embouchures du Tage. Il savait, ayant habité Lisbonne, combien, par un gros temps, l'entrée du Tage offre de risques. Il n'avait pas d'autre voie de salut, il donna dans les passes. Il fut, jusqu'à 3 heures de l'après-midi, si manifestement en danger de périr, que, de la rive, les habitants de la petite ville de Cascaës, témoins émus de son audace et de sa détresse, passerent toute la matinée à prier et à faire brûler, pour lui, des cierges dans les églises. A trois heures, enfin, il jeta l'ancre au mouillage de Rastello. De la *Nina* et de

la terre, en même temps, s'éleva aussitôt un long cri d'actions de grâces.

Le premier soin de Colomb fut de dépêcher un courrier à la cour d'Espagne. Il écrivit aussi au Roi de Portugal. Jean II était alors à sa résidence de Val-Paradis, à neuf lieues de Rastello. Colomb lui demanda l'autorisation de remonter sa caravelle à Lisbonne. Rastello était une ville mal gardée; des bandits pouvaient apprendre son arrivée, savoir qu'il était allé aux Indes, croire qu'il en rapportait un chargement d'or, et tenter un coup de main contre la *Nina*.

Un vaisseau portugais, armé de la plus formidable artillerie qu'on eût encore vue sur aucun navire du monde, envoya, le lendemain, sa chaloupe, avec un officier à bord de la *Nina*. Cet officier invita Colomb à venir rendre compte à la douane royale et au commandant du vaisseau. Colomb répondit qu'il était amiral de Castille, qu'en cette qualité, il n'avait nul compte à rendre soit à la douane, soit au commandant; qu'il ne quitterait pas sa caravelle, à moins d'y être contraint par la force. L'officier lui suggéra d'envoyer à sa place quelqu'un de son état-major. Colomb répliqua que déléguer quelqu'un ou aller de sa personne, serait également contraire aux prérogatives de son grade; que personne ne sortirait de son bâtiment, à moins d'en être enlevé; que la coutume des amiraux espagnols était de mourir, non de se rendre ou de livrer leurs hommes. L'officier rabattit alors ses prétentions à être pleinement édifié sur la qualité d'amiral que Colomb s'attribuait. Colomb lui montra ses lettres patentes.

Cette attitude de Colomb dénote qu'il craignait d'avoir affaire à un nouveau Castanéda. Il se trompait. Peu d'heures après, le commandant du vaisseau vint à

la caravelle, en grande cérémonie, au son des fifres, des trompettes et des cymbales. Obéissant plus encore à l'élévation de ses sentiments qu'aux prescriptions de l'étiquette, outre les grands honneurs qu'il se plut à rendre à Colomb, il lui fit cordialement et sans réserves toutes ses offres de services. Jean II n'avait pas donné à sa marine du Tage, relativement à l'arrestation de Colomb, les mêmes ordres qu'aux gouverneurs des colonies, ne pouvant prévoir qu'à son retour des Indes, l'amiral oserait s'aventurer si près de Lisbonne.

Cependant la nouvelle s'était répandue à Lisbonne de l'arrivée de Colomb et de la découverte des Indes. Le 6 et 7 mars, ce fut sur le fleuve, entre la capitale et Rastello, malgré le vent et la pluie, comme une procession de barques, de bateaux, de nacelles, accourant visiter la *Nina* et son glorieux amiral. Bourgeois, marins, gens de cour, hommes du peuple, officiers de la couronne, anciens amis de Colomb, et sans doute, beaucoup de ses anciens contradicteurs, s'extasiaient aux récits de l'équipage, à la vue des Indiens, au spectacle bizarre des curiosités de toute sorte encombrant la caravelle. Tous déploraient l'aveuglement des conseillers de Jean II, qui l'avaient empêché de prévenir l'Espagne dans une entreprise si magnifique. “ Ils rendaient à Notre-Seigneur des actions de grâces infinies pour le bonheur et l'accroissement de la chrétienté, qu'il avait mis entre les mains de la Castille „. La piété de ses rois, disaient-ils, leur avait valu, de la bonté divine, cet incomparable privilége.

Le 28 mars, un courrier de la cour remit à Colomb une lettre de Jean II. Le roi le félicitait dans les termes les plus gracieux, et lui demandait, puisque le temps le retenait au mouillage, de venir passer quelques ins-

tants à Val-Paradis. En même temps, il enjoignait aux facteurs royaux de fournir gratuitement à l'amiral tout ce dont il aurait besoin pour lui-même, son navire et son équipage.

Colomb s'inquiéta de cette invitation : elle pouvait cacher un piége. Mais sous quel prétexte l'eût-il déclinée? Il partit, accompagné d'un de ses officiers. En route, à Sacamben, où il coucha, une partie de la maison royale l'attendait. Lorsque, le lendemain, il approcha de Val-Paradis, un nombreux cortége des plus brillants cavaliers de la cour vint à sa rencontre. Au palais, Jean II l'accueillit avec la distinction la plus affable : il le fit asseoir en sa presence, il lui assura qu'il mettait à sa disposition, dans le Portugal entier, tout ce qui pourrait lui être utile, pour lui-même ou pour le service de ses souverains; il écouta avec les marques du plus haut intérêt le récit de son voyage et ses descriptions des Indes. Il le félicita sur l'heureux succès de son entreprise : il était ravi, dit-il, que cette expédition se fût faite; seulement, il avait lieu de croire, qu'en vertu de son traité de 1479 avec l'Espagne, cette découverte et cette conquête appartenaient à la couronne de Portugal. Colomb répondit qu'il ignorait les clauses de ce traité : il ne savait qu'une chose, c'est que les rois d'Espagne lui avaient interdit d'aller en Guinée ou à la Mine d'Or, qu'ils avaient publié cet ordre dans tous les ports d'Andalousie, et qu'il s'y était, quant à lui, religieusement conformé. Le roi repliqua gracieusement qu'il était convaincu de la parfaite régularité des choses. Au surplus, ajouta-t-il, entre les deux couronnes, cette affaire s'arrangera facilement, sans qu'il soit besoin d'arbitres. A l'issue de l'audience, Jean II confia Colomb à

l'hospitalité du Prieur de Crato, le personnage le plus important de tous ceux qui fussent alors à Val-Paradis.

Le lendemain était un dimanche : le roi, au sortir de la messe, voulut avoir un nouvel entretien avec l'amiral. Il le questionna, plus en détail que la veille, sur toutes les particularités de sa campagne. Colomb répondit à tout. Le dépit du roi, de n'avoir pas, autrefois, accepté ses propositions; son vif désir de s'attribuer quand même les résultats de l'entreprise; sa persistance à confondre, dans ce but, malgré l'évidence, le Nouveau Monde avec ces terres situées entre le cap Non et les Indes orientales, qu'une bulle du pape Martin V avait réservées exclusivement au Portugal; les regrets, en un mot, et les perplexités ambitieuses de Jean II n'échappèrent nullement à l'amiral : il s'efforça d'autant plus de prévenir ou de dissiper, par des réponses précises et judicieusement calculées, toute dangereuse équivoque. Il n'y réussit pas. Le roi, soit qu'il eût réellement des doutes, soit qu'à tout événement, il jugeât bon d'en afficher, assembla son conseil et lui soumit la question.

Les conseillers de Jean II, en 1493, étaient pour la plupart les mêmes qui, en 1484 avaient tourné l'expédition en ridicule et traité son auteur d'ambitieux visionnaire. Son succès les couvrait de confusion : jugeant de Colomb par eux-mêmes, ils le crurent venu en Portugal pour l'aigre et mesquin plaisir de les narguer, ou, comme ils disaient, d'insulter à la couronne. Ils appelaient insolence et provocation, la joie, modeste mais vive, qui se lisait sur son visage et respirait dans ses discours : il se plaisait, disaient-ils, à faire repentir le roi de n'avoir pas accepté ses propositions. Ignorant ou feignant d'ignorer la géographie, quelques-uns, affir-

mèrent que les pays découverts par Colomb appartenaient au Portugal. Il y en eut, qui opinèrent en termes explicites, pour qu'il fût tué sur-le-champ. C'était le seul moyen, selon eux, de prévenir entre le Portugal et la Castille, les plus graves complications. Ils firent entendre que cet assassinat se commettrait aisément, sans que le roi en encourût l'odieux. Ils savaient ce qu'il y avait de fierté militaire dans le cœur de Colomb ; ils le tenaient, à bon droit, pour incapable de tolérer que son grade, son pavillon, ses souverains fussent insultés en sa personne : on le pousserait si loin sur le terrain de l'honneur, qu'une querelle s'ensuivrait : le reste irait de soi (1).

Jean II eut horreur de ces propositions. Il était ambitieux, mais ni cruel ni lâche. Il aimait la science, il estimait les marins : à ce double titre, il eût admiré Colomb ; élevant plus haut encore ses pensées, " il le regarda comme le bienfaiteur du genre humain " : un tel homme, à ses yeux, était sacré pour tout " prince catholique ". Non content de défendre qu'on touchât à sa personne, il ordonna de redoubler, vis-à-vis de lui, de respectueux égards.

L'amiral prit congé du roi, le lundi. La reine, qui se trouvait en ce moment au monastère de Saint-Antoine, près de Villafranca, lui avait fait demander de ne pas partir sans la voir : il se rendit à ce monastère. Il y

(1) Tel est le témoignage de Vasconcellos. Garcia de Resende n'en parle pas autrement. " Le roi fut sollicité, dit-il, de trouver bon qu'on le tuât, parce qu'après sa mort, cette découverte ne serait pas poussée plus avant par la Castille. " Jean de Barros est aussi formel : les courtisans, assure-t-il, offrirent " de le tuer eux-mêmes. "

fut accablé de questions, et comblé de prévenances. Il passa ensuite la nuit à Llandra. Le mardi, un officier du roi vint lui offrir, de la part de Sa Majesté, de lui faire escorte jusqu'aux frontières, s'il lui était agréable de rentrer par terre en Espagne : chevaux, logements, tout ce dont il aurait eu besoin, lui eût été fourni aux frais de trésor royal. Cet officier amenait, dès maintenant, à Colomb une mule des écuries du roi, et une autre pour son aide de camp. L'amiral préféra rejoindre son navire. Il arriva la nuit suivante à Rastello, et mit à la voile, le mercredi 13 mars, pour Palos.

Depuis longtemps régnait à Palos, une tristesse morne. La ville entière était dans le deuil et l'irritation. On tenait pour engloutis à jamais dans les gouffres de la mer Ténébreuse, au milieu d'horreurs que l'imagination se refusait à concevoir, les trois malheureux navires sacrifiés à l'ambition de l'aventurier italien. Ni les alcades, ni le syndic maritime, qui avait de fréquents rapports avec la cour, n'en pouvaient fournir la moindre nouvelle. Pas une maison où l'on ne pleurât, pas une famille qui ne maudît Colomb, et ne criât contre lui vengeance. Les effroyables tempêtes d'un hiver sans précédent, étaient venues s'ajouter aux impossibilités de l'entreprise en elle-même, pour éteindre dans toute âme les dernières lueurs de l'espérance.

Le vendredi 15 mars, vers l'heure de midi, les oisifs des jetées de Palos virent, au loin, remontant l'Odiel avec effort, par une faible brise, une caravelle à peu près désemparée, que personne n'attendait. A sa coupe, son gréement, son allure, et son pavillon amiral, ils eurent vite reconnu la *Nina*. La nouvelle éclata et se

propagea, avec rapidité, sur la côte, sur les quais, dans les maisons. Les boutiques se fermèrent instantanément, la population en masse se précipita vers la plage, les larmes se mêlèrent aux acclamations. Les cloches sonnèrent à toute volée, on tira le canon, les fenêtres se parèrent de fleurs, on tendit les rues de draps et de tapis. Tout ce qui put trouver place dans une embarcation se précipita au devant de la caravelle.

Elle mouilla bientôt. On sut le merveilleux succès de son voyage ; on vit les métaux précieux, les oiseaux au plumage éclatant, les productions bizarres et variées, et les Indiens, ces êtres extraordinaires, que l'amiral ramenait ; on apprit que, de tous les hommes appartenant à la ville de Palos, aucun, pas un seul, n'avait été laissé à Hispaniola : ceux que la *Nina* ne ramenait pas, arriveraient bientôt, sans doute, avec la *Pinta*. La joie, alors, devint comme un délire ; ni l'admiration, ni la reconnaissance, ni l'affectueuse vénération ne trouvaient des mots assez forts pour s'exprimer à Colomb. Il débarqua au milieu de cet enthousiasme. “ Une immense procession se forma pour l'accompagner à la principale église, et remercier Dieu, dit Washington Irwing, d'avoir permis qu'une découverte si importante fût faite par des habitants de Palos. „

Le même jour, dans la soirée, la *Pinta*, jeta l'ancre, à son tour, dans le port de Palos. L'ouragan, après l'avoir séparée de l'amiral, l'avait poussée dans le golfe de Biscaye ; elle avait relâché à Bayonne. De Bayonne, Alonzo Pinzon, persuadé que la *Nina* avait sombré, spécula odieusement sur la mort supposée de son chef et de ses frères d'armes : il écrivit aux Rois, non seulement pour leur annoncer la Decouverte, mais encore pour s'en attribuer, à lui-même, le mérite et l'hon-

neur. Qu'on juge de ses terreurs et de sa honte, en voyant flotter, en plein port de Palos, sur cette même *Nina*, soi-disant engloutie, le pavillon amiral de Christophe Colomb! Il se jeta dans sa chaloupe, descendit le fleuve, et de peur de se trouver, dans la ville, sur le passage de son chef, il gagna furtivement la campagne, par les sentiers les plus déserts : il y demeura, malade et caché, jusqu'à ce que l'amiral eût quitté Palos, et osa, seulement alors, rentrer dans sa maison. Il ne tarda pas à y recevoir de la cour la réponse sévère qu'il méritait : la crainte et les remords aggravèrent à tel point sa maladie, qu'en peu de jours il mourut, exemple mémorable des amers mécomptes d'un ambition envieuse et déloyale.

Dans la soudaine apparition de la *Pinta*, la circonstance la plus agréable à Colomb, ce fut d'apprendre que l'équipage arrivait complet : pas un matelot, pas un mousse ne manquait à l'appel. La joie rentra donc, dès ce premier jour, dans toutes les familles, parfaite et sans mélange. Dans de pareilles conditions, l'amiral et les compagnons se souvinrent, avec bonheur, du vœu qu'ils avaient fait, au delà des Açores, de se rendre processionnellement à la chapelle de Notre-Dame la plus voisine, sur la première terre abordée. Castanéda n'avait pas permis à leur piété d'accomplir ce vœu à Sainte-Marie. La chapelle de Notre-Dame du couvent de la Rabida était maintenant la plus voisine, ils y furent conduits par Colomb : le vénéré Père Gardien Juan Perez, comme il avait célébré, dans une nuit anxieuse et solitaire, la messe du départ, célébra, parmi les transports de l'allégresse publique, la messe solennelle d'actions de grâces.

Tous les matelots revenus n'appartenaient pas à

Palos. Ceux des ports plus ou moins éloignés brûlaient du désir, assurément légitime et noble, de voir, eux aussi, leurs familles, de se montrer à elles surtout, pour mettre fin à de cruelles angoisses : l'amiral s'empressa de les congédier.

LIVRE DEUXIÈME

DEUXIÈME VOYAGE (1493-1496)

—

CHAPITRE PREMIER

RÉCEPTION FAITE A COLOMB A LA COUR. — IL PROJETTE, DE CONCERT AVEC LES ROIS, UN SECOND VOYAGE.

La cour était à Barcelone. Colomb ne pouvait douter que son arrivée près des Rois ne fût pour eux une fête et pour lui-même un triomphe : il ne voulut pas aller de son chef, au devant des honneurs. Ils demanda aux souverains leurs ordres, et s'enferma, pour les attendre, dans sa chere cellule de la Rabida, priant, veillant, méditant, travaillant, comme autrefois, le cœur aussi humble qu'aux plus mauvais jours, la vie aussi austère. Il écrivit, pour les Rois, dans cette retraite aimée, une relation de son voyage, moins brève que celle qu'il avait envoyée de Rastello. Il leur conseilla de faire hommage au saint-siége des pays nouvellement découverts, d'appeler sa bénédiction sur la suite de l'entreprise, de solliciter de sa bienveillance, un bulle qui, pour protéger leurs acquisitions, délimitât, entre la Castille et le Portugal, le vaste champ des explorations

maritimes. En même temps, il rédigea les notes et dessina la carte à faire parvenir au souverain pontife, pour le renseigner et l'aider dans l'œuvre délicate de cette répartition.

Il remplit ensuite, au nom de son équipage, les pieux devoirs de pèlerin dont le sort l'avait chargé par trois fois. Emmenant avec lui six des Indiens venus en Europe (un était mort dans la traversée, trois autres restèrent, malades, à Palos), il se rendit d'abord à Notre-Dame de Guadalupe. Ce pèlerinage était desservi par un couvent de religieux. Colomb entra dans la chapelle portant un cierge allumé du poids de cinq livres. " Dans cette retraite, il éprouva, dit M. Roselly de Lorgues, de grandes consolations spirituelles; conversa avec de saints hommes et forma parmi eux des relations qui se continuèrent. Il promit à ces religieux, en souvenir de leurs sympathies, d'imposer le nom de leur monastère à l'une des îles qu'il découvrirait; et leur tint bientôt parole. „ Il revint ensuite à Moguer, près de Palos, au couvent de Sainte-Claire. Sa qualité de membre du Tiers-Ordre le mettait en confraternité de prières avec cette communauté : il y fit célébrer une messe solennelle et passa la nuit suivante dans la chapelle, seul, en adoration devant le saint Sacrement. Le lendemain, il vit, à Moguer, ses pieux amis l'abbé Sanchez et Cabezudo. Il se plut à leur montrer les Indiens et l'or du Nouveau Monde. Il accomplit avec la même piété, dans la même province d'Huelva, son troisième vœu, le pèlerinage, nu-pieds et en chemise, à Notre-Dame de la Cinta.

De retour à la Rabida, il y passa sept jours encore. Et comme il avait rempli toutes ses obligations, terminé tous ses travaux urgents, le Père Gardien et lui purent

jouir, dans de longs entretiens, des joies incomparables de l'amitié, de la science et de la piété. Après ces sept jours Colomb, partit pour Séville. Il y reçut la réponse de la cour. Les Rois le comblaient de félicitations et l'invitaient à se rendre immédiatement auprès d'eux. Ils projetaient déjà une seconde expédition plus importante que la première; ils se promettaient d'en concerter, de vive voix, avec lui, les préparatifs; ils l'engageaient à étudier et commencer de prendre, à Séville et ailleurs, les mesures qu'il jugerait propres à faciliter et hâter sa nouvelle campagne; ils l'autorisaient à leur faire connaître, par le retour du courrier, ce qu'eux-mêmes auraient à faire. Il envoya, sur-le-champ, un mémoire détaillé des vaisseaux, des hommes, des munitions et provisions de toute nature qu'à son avis, il convenait de reunir, puis se mit en route pour Barcelone.

La saison était magnifique : il avait à traverser sur la plus grande longueur du territoire espagnol les provinces les plus peuplées et les plus florissantes. Il n'était bruit, d'un bout à l'autre de la monarchie, que de la découverte des Indes. " La rumeur publique " n'avait pas " exagéré la vérité ", comme Washington Irwing le prétend, : un pareil événement ne s'exagère pas. Il est certain plutôt que l'imagination populaire fut longtemps impuissante à concevoir toute la grandeur du fait et l'immensité de ses résultats, Mais quelques détails se divulguèrent et se commentèrent dans les termes les plus capables d'enflammer les esprits, de remuer les masses. Le voyage de Colomb fut une indescriptible ovation. " Les grands chemins et les campagnes, dit le P. Charlevoix, retentissaient des acclamations des peuples qui quittaient tout pour le voir. "

On organisait des cavalcades. Hidalgos, paysans, ouvriers, cités et villages, les foules, en un mot, ce qu'elles ont de plus vivant et de plus joyeux, se précipitaient à sa rencontre et le suivaient. C'était à qui l'apercevrait, attirerait ses regards, parviendrait à lui adresser la parole. Tous les fronts se découvraient et s'inclinaient sur son passage. Les balcons, les fenêtres, les terrasses et les toits, garnis d'autant de spectateurs qu'ils en pouvaient contenir, lui envoyaient les plus gracieux saluts. Les mères le montraient à leurs petits enfants, et voulaient qu'ils priassent pour lui. C'est amoindrir la pompe et l'éclat d'une semblable manifestation, se prolongeant, non interrompue, de Séville à Barcelone, que de la comparer, comme font la plupart des historiens, à la rapide entrée des triomphateurs à Rome. L'histoire n'offre peut-être pas un autre exemple de marche triomphale comparable au voyage de Colomb, par l'étendue du parcours, l'affluence des multitudes, la spontanéité de l'enthousiasme et l'affectueuse sincérité des acclamations.

La pittoresque composition de son cortége indiquait, à première vue, le double caractère pacifique et civilisateur de sa conquête. L'étendard royal du Christ ouvrait la marche, porté par un officier de la *Nina*, qu'escortait un groupe de marins en armes. Les autres matelots de l'expédition venaient ensuite : les uns portaient des branches à l'aspect inconnu, coupées aux arbres du Nouveau Monde ; d'autres, d'énormes calebasses ou de gigantesques roseaux ; ceux-ci les rames à large pelle des pirogues indiennes, ceux-là, des paquets de coton brut, des chapelets de noix de coco, des liasses de piments ou de gingembre ; ici, des couronnes, des masques, des bracelets ou des ceintures

d'or ; plus loin, des épées et des arcs, des flèches et des lances, des animaux vivants et des animaux empaillés, quarante sorte de perroquets. Deux iguanes empaillées, dont la plus grande mesurait sept pieds, excitaient la curiosité et l'effroi. Les sept Indiens suivaient immédiatement, peints de blanc et de rouge, et parés d'ornements d'or et autres, selon la coutume de leurs îles. Entre eux et l'amiral, marchaient, en groupe, les officiers des caravelles. Colomb, sur un cheval qu'il maniait avec dextérité, portait le costume d'apparat de ses dignités. Derrière lui, ses trois aides de camp maintenaient, de leur mieux, les curieux à distance. « Son aspect vénérable et majestueux semblait en harmonie avec la grandeur et l'importance de sa découverte » (1).

Il entra à Barcelone le 15 avril. La ville presque entière s'avança hors des murs à sa rencontre. La jeune noblesse et l'élite des courtisans vinrent, à cheval, s'adjoindre à son cortége : une députation de la cour l'attendait au delà des portes. A cette époque du printemps, les journées sont incomparables en Espagne, et notamment à Barcelone, où la chaleur pénétrante du soleil est tempérée, alors, par des brises imprégnées tout ensemble de la fraîcheur de la mer et du parfum des orangers qui fleurissent. L'élan populaire, la magnificence royale et le radieux éclat de la nature, tout s'unit pour rendre splendide la fête donnée à Colomb. Afin de le recevoir avec toute la distinction qu'ils purent imaginer, les souverains ne se contentèrent pas de faire agrandir la salle ordinaire de leurs audiences solennelles, ils voulurent que des dispositions spéciales la rendissent accessible à la vue du public. Leurs deux

(1) WASHINGTON IRWING.

trônes, une banquette de velours à crépines d'or et un riche fauteuil furent placés sous un ample dais de brocart. Ils attendirent Colomb sous ce dais, le prince royal près d'eux sur la banquette. Les dignitaires des deux couronnes, les grands officiers du palais, les prélats, les dames de la cour, les notables de la ville et les membres les plus illustres de la noblesse de Castille, de Valence, de Catalogne et d'Aragon composaient l'assistance.

L'approche de Colomb fut annoncée par de retentissantes acclamations qui, des rues, et, bientôt, des cours du palais, arrivèrent à l'oreille des Rois. Lorsqu'il parut, les deux souverains se levèrent par une sorte d'élan irréfléchi : on put croire qu'ils allaient se porter au devant de leur sujet. Ils lui tendirent les mains, et ne souffrirent pas qu'il fléchît les genoux pour leur rendre hommage. Isabelle le fit asseoir dans le fauteuil préparé près d'elle, et lui ordonna de se couvrir, honneur presque royal, comme on sait, sous les lois rigides de l'étiquette espagnole. Les Rois l'invitèrent alors à leur rendre compte de sa mission.

Il le fit, dans des termes simples et solennels. Après avoir rappelé le but de l'entreprise, c'est à dire son caractère primitif et principal de tentative en faveur de la propagation de l'Évangile; après s'être plu à voir dans le succès la récompense du zèle et de la piété des souverains et du peuple espagnols, il exposa, succintement et par ordre, les événements de la traversée jusqu'à la découverte de Saint-Sauveur. Puis, décrivant le sol de toutes les îles qu'il avait visitées, leurs habitants, leurs productions, leurs richesses de tous les règnes, il fit approcher, au fur et à mesure, les spécimens rapportés. Il insista plus particulièrement sur

la description des Indiens, de leur état social, de leurs mœurs, de leurs croyances religieuses, estimant qu'ils se feraient volontiers chrétiens, parce qu'il ne les savait imbus d'aucun culte idolâtrique. Ce sujet le conduisit naturellement à exprimer le vœu qu'on n'épargnât aucun effort pour faire participer cette multitude d'âmes au salut, en leur annonçant l'Évangile. Colomb était doué, nous avons eu à le constater déjà, des qualités brillantes qui font l'orateur entraînant : son éloquence s'élevait promptement à une sorte de pathétique lyrisme, lorsqu'il parlait au nom des intérêts religieux; en ce moment, la solennité du lieu et du spectacle le prédisposait et prédisposait l'assistance à l'émotion : le feu de sa parole remua les cœurs, enflamma les esprits; l'enthousiasme, peu à peu frémissant, finit par faire explosion : le roi, la reine, la cour, le peuple éclatèrent en sanglots et se jetèrent à genoux, les mains levées au ciel. " Au lieu de cris de joie profanes et d'acclamations vulgaires, dit Washington Irwing, le *Te Deum* fut entonné par les musiciens de la chapelle royale : une harmonie sacrée et mélodieuse répondait à chaque verset, portant, pour ainsi dire, vers le ciel les sentiments et les pensées. „ Les mille voix de la foule qui était dehors s'associèrent aux chants de la salle; en un instant, le triomphant cantique se propagea d'un bout à l'autre de la cité. Tel fut l'enivrement général, qu'il " sembla, dit Las Casas, qu'on eût, alors, un avant-goût des joies du paradis. „

Colomb prit congé des Rois et gagna sa demeure, accompagné par la cour entière, acclamé, sur son passage, par les applaudissements et les bénédictions de la multitude. Il y a de visibles analogies entre une pareille scène et ce qui s'était passé, juste quatre

siècles auparavant, lorsque Pierre l'Ermite revint de Palestine en France. Colomb en fut frappé sans doute, et en tira les conséquences les plus encourageantes. Son rang de personnage princier venait d'être officiellement consacré, notifié à l'Europe du haut du trône espagnol ; il venait d'éprouver la puissance de sa parole sur les assemblées : il prit l'engagement, dès ce jour, de lever, avant sept ans, une armée de cinquante mille fantassins et de cinq mille cavaliers, pour la délivrance de la Terre Sainte, et de doubler cette armée, dans les cinq années suivantes. Il consigna officiellement ce vœu dans une lettre au roi et à la reine.

Il comptait sans Ferdinand le Perfide. L'éclatant triomphe de l'amiral irrita doublement le jaloux et ombrageux souverain. Le souvenir de sa persévérante opposition à l'entreprise l'humiliait : plus le succès était complet, plus Ferdinand s'imagina qu'on ferait, entre sa conduite et celle de la reine, des comparaisons toutes à l'avantage d'Isabelle ; il eût, à moins, éprouvé du dépit, et gardé rancune à Colomb. Son dépit et sa haine s'augmentèrent par la preuve, désormais acquise, que les grands priviléges stipulés en faveur de Colomb à Santa-Fé, ne resteraient pas, comme il s'en était toujours flatté, des concessions illusoires : ils étaient déjà devenus des réalités aussi grandioses que palpables. Il voyait en Colomb toutes les qualités propres à les justifier et à les faire valoir : il regretta d'autant plus de les avoir signés. De ce jour, Ferdinand n'eut plus qu'une pensée : entraver les progrès de la Découverte, pour amoindrir la gloire d'Isabelle et de Colomb, et, dans tous les cas, dépouiller peu à peu Colomb du bénéfice de ses traités.

Mais il entrait dans les habitudes du roi d'Aragon,

et sa crainte d'Isabelle lui commandait, d'environner d'autant plus l'amiral, en public, de politesses et de prévenances, qu'il nourrissait, en secret, contre lui des sentiments plus amers. Colomb, pendant son séjour à Barcelone, ne cessa d'être admis et convié, par les deux souverains, aux plus longues, aux plus intimes audiences. On lui créa des armoiries nouvelles : il écartela, dans le vieux blason de sa famille, les armes royales de Castille et d'Aragon. On vit fréquemment le roi se promener, à cheval, par la ville, entre son fils et le fils du cardeur italien. Des fêtes splendides furent prodiguées à l'amiral par les principaux personnages de la cour. Le Grand Cardinal réunit dans un banquet, en son honneur, tout ce que Barcelone renfermait, en ce moment, de plus grand et de plus illustre. A ce banquet, Colomb occupa la première place : il fut servi sous un dais, comme un souverain, à plats couverts, chaque mets qu'on lui présentait goûté d'abord devant lui, selon l'étiquette royale (1).

Comme Joseph, au faîte de la gloire et de la faveur, dans le palais des Pharaons, tournait son cœur aimant vers les vallées de Sichem et les tentes de Jacob, de

(1) Une tradition aussi fausse que profondément enracinée dans la mémoire populaire, rattache à ce festin le conte apocryphe et ridicule de l'œuf, soi-disant cassé par le bout, en démonstration des difficultés réelles de la découverte, avant, et de ses facilités apparentes, après. Cette fausse anecdote ne mériterait même pas d'être mentionnée, s'il n'était vraisemblable qu'on l'inventa, depuis, en souvenir des dispositions de certains courtisans à l'égard de Colomb. Il leur sembla, comme à Ferdinand, que l'Espagne avait trop payé la découverte. Peut-être avaient-ils démêlé les regrets du souverain, et s'efforçaient-ils de lui plaire, en insinuant, à demi-mot, que l'Italien avait fait une trop fructueuse affaire.

même, au milieu des ovations de Barcelone, Christophe Colomb songeait à l'Italie. Il eût voulut " pouvoir échapper à ces bruyantes louanges, à ces réceptions d'apparat, pour s'en aller à Rome déposer aux pieds du saint-siége la relation de son voyage, et implorer des faveurs spirituelles „ (1). Il eût ardemment souhaité aller à Gênes embrasser son vieux père et recevoir sa bénédiction. Ce fut peut-être la joie la plus vive de son triomphe, d'apprendre, à ce premier retour des Indes, que son père vivait encore; que, vaillant d'esprit, sous les glaces de sa longue vieillesse, les enivrements d'un légitime orgueil paternel vivifieraient ses derniers jours. Il s'empressa de lui dépêcher un exprès: il lui fit porter des dons proportionnés à la grandeur de sa propre fortune, et lui demanda l'autorisation d'associer à sa carrière Jacques, son plus jeune frère, le seul qui fût resté au foyer du vieux Dominique, dont il exerçait la modeste profession.

Le vieillard, qui vécut encore plusieurs années, consentit immédiatement à cette dernière séparation. Jacques Colomb arriva en Espagne, où son nom de Jacques fut changé en celui de Diego. Un honneur signalé lui fut fait à la cour de Barcelone, dès son arrivée : les sept Indiens avaient été instruits de la religion; ils demandèrent le baptême; on voulut que la cérémonie fût collective et qu'une pompe exceptionnelle y présidât : le roi, l'infant, les premiers personnages du royaume furent parrains, et, avec eux, Diego Colomb, l'ouvrier cardeur : son glorieux aîné s'effaça, pour lui procurer cette distinction.

(1) Roselly de Lorgues.

CHAPITRE II

LA LIGNE DE DÉMARCATION. — LE SECOND ARMEMENT

L'annonce de la découverte des Indes excita dans la chrétienté entière le même enthousiasme qu'en Espagne. Ferdinand et Isabelle jugèrent d'autant plus urgent de s'assurer l'indivisible et tranquille possession de leur conquête. De là des négociations avec Rome, qu'il convient de raconter tout de suite.

Les rois apprirent par Colomb et ne tardèrent pas à connaître également par leurs agents à Lisbonne, les prétentions de Jean II sur les nouvelles Indes. S'adresser au saint-siége, pour qu'il interprétât, dans son vrai sens, la bulle de Martin V, et pour qu'il accordât aux acquisitions transocéaniques de l'Espagne, la même sanction protectrice qu'aux découvertes portugaises, c'était le conseil que l'amiral avait donné, dès Palos, ce fut le parti que prirent, sans retard, Isabelle et Ferdinand.

Alexandre VI occupait, depuis moins d'un an, le trône pontifical. Ses dispositions personnelles n'avaient rien de favorable, on le sait, au roi d'Aragon. Il lui accorda néanmoins toutes ses demandes, avec une plénitude et une célérité telles, que l'explication ne s'en trouverait, à aucun degré, dans les considérations, secondaires pour le saint-siége, de la politique. Voici, à ce sujet, la vérité :

Nous avons dit qu'en arrivant au mouillage de Rastello, Colomb s'empressa d'expédier un courrier à la cour d'Espagne. Outre ses dépêches pour les souverains,

il chargea cet exprès de deux lettres, l'une pour Santangel, l'autre pour Raphaël Sanchez. Celle-ci porte la date du 4 mars. Dès le 25 avril, il en parvint une copie à Rome, où elle fut traduite en latin par Léandre de Cosco, et, avec l'autorisation pontificale, imprimée sur-le-champ. Elle se termine ainsi : “ Ce n'est pas à mon
“ mérite qu'est due cette grande entreprise ; elle est due
“ à la sainte foi catholique, à la piété et à la religion
“ de nos monarques ; car le Seigneur a accordé aux
“ hommes ce que l'intelligence humaine ne pouvait ni
“ concevoir, ni atteindre ; parce que Dieu écoute quel-
“ quefois les prières de ses serviteurs qui suivent ses
“ préceptes, même dans les choses qui paraissent im-
“ possibles. C'est ce qui m'est arrivé à moi, qui ai réussi
“ dans une entreprise que jusqu'à présent aucun mortel
“ n'avait osé former ; car, quoiqu'on eût déjà écrit et
“ parlé de ces îles, tous en parlaient et en écrivaient
“ par conjectures, et sous la forme du doute ; mais per-
“ sonne n'assurait les avoir vues, en sorte qu'on les
“ réputait fabuleuses. En conséquence, que le roi, la
“ reine, les princes et leurs royaumes très heureux, de
“ de concert avec la chrétienté, rendent grâces à Notre
“ Seigneur Jésus Christ, qui nous a accordé une sem-
“ blable victoire et de si grands succès. Qu'on fasse des
“ processions, qu'on célèbre des fêtes solennelles ; que
“ les temples se parent de rameaux et de fleurs ; que
“ Jésus-Christ tressaille de joie sur la terre, comme il
“ se réjouit dans les cieux, au prochain salut de tant
“ de peuples dévoués jusqu'à présent à la perdition.
“ Réjouissons-nous également, tant à cause de l'exalta-
“ tion de notre foi, qu'à cause de l'augmentation des
“ biens temporels dont non seulement l'Espagne mais
“ toute la chrétienté recueillera les fruits. ”

Si la cour de Rome fut transportée de joie; si elle rendit d'éclatantes actions de grâce pour la Découverte en elle-même, qui donnait à l'Église *les païens pour héritage et les parties les plus reculées de la terre pour possession;* l'on conçoit sans peine aussi que le souverain pontife et le sacré collége se sentirent attirés, par la plus affectueuse admiration, par la confiance la plus entière, vers l'auteur principal d'un événement de cette portée, sachant le comprendre et en parler avec la foi et l'éloquence d'un apôtre. Du palais pontifical au plus humble couvent de Rome, il y eut en faveur de l'amiral, connu, dès longtemps, dans la ville éternelle, ce que nous appellerions aujourd'hui un irrésistible mouvement de l'opinion pieuse.

Le Saint-Père ne fit donc aucune difficulté de sanctionner, sur la foi d'un tel chrétien, les demandes de la couronne d'Espagne. " D'aprés les traditions de prudence du saint-siége et les temporisations ordinaires de la chancellerie romaine, on aurait dû d'abord, remarque M. Roselly de Lorgues, saisir d'une telle question, des commissions de cosmographes en Portugal, en Castille et en Italie, afin de délibérer sur leur rapport, et asseoir une opinion sûre. C'était un délai de deux ans ". Le saint-siége se crut affranchi des nécessités de cette lente instruction, par la seule vue des notes et des cartes de Colomb, que les Rois n'avaient pas manqué de joindre à leur demande. Le 3 mai, dix-huit jours après l'audience de Barcelone, une première bulle, dite de Concession, accorda à l'Espagne, sur les terres qu'elle avait découvertes ou découvrirait, des priviléges identiques à ceux précédemment concédés au Portugal. Et, dès le lendemain, 4 mai, une seconde bulle, dite de Répartition, délimitait, entre

elles, les possessions des deux couronnes : le Portugal avait tout l'orient, l'Espagne tout l'occident, d'une ligne idéale, tracée d'un pôle à l'autre, sur l'indication de Colomb, par la moyenne de cent lieues à l'ouest des Açores et des îles du cap Vert. " Jamais, remarque Humbolt, négociation avec la cour de Rome n'avait été terminée avec une rapidité plus grande „.

Ce n'est pas la seule circonstance étonnante qu'on ait à signaler relativement à la célèbre Ligne de démarcation. Telle que Colomb la traça d'inspiration, elle va d'un pôle à l'autre, sans qu'il se rencontre une seule terre sur son immense parcours. En vain, essaierait-on de faire passer une pareille ligne par tout autre point de l'équateur, que celui choisi par le saint-siége sur les indications de l'amiral : cette nouvelle ligne couperait nécessairement quelque île ou partie de continent. A l'époque des calculs de Colomb, nul n'avait, pourtant, encore franchi l'équateur : il ignorait ce que pouvait être la surface du globe, de l'équateur au pôle antarctique. Humboldt affirme, du reste, que si la science avait à poser aujourd'hui, dans la direction nord et sud de l'Atlantique, la commune frontière de deux mondes géographiques, contigus mais différents, et si l'opération s'éclairait des complexes données de la physique et de la cosmographie, le tracé choisi de préférence serait encore celui qu'imagina Colomb, et que le saint-siége consacra. On sait, au surplus, ce qu'il en a coûté aux rois d'Espagne pour avoir voulu le déplacement de cette ligne célèbre. Ils le demandèrent d'abord au saint-siége qui refusa toujours. Ils s'entendirent ensuite avec le Portugal, et, d'un commun accord, l'année suivante, les deux puissances, par le traité de Tordesillas, reculèrent la ligne jusqu'à trois cent

soixante et dix lieues dans l'ouest des îles du cap Vert. Ferdinand se flattait, sans doute, de gagner beaucoup à cet arrangement : il y perdit le Brésil ; et il eut, de son fait, un compétiteur dans le Nouveau Monde, que Colomb et le saint-siége avaient assuré tout entier à la Castille seule.

La bulle du 4 mai faisait aux rois d'Espagne une obligation étroite d'envoyer aux Indes " des hommes probes et craignant Dieu, instruits, expérimentés et habiles, pour convertir les habitants à la foi catholique „. Cette obligation, les Rois se l'étaient spontanément imposée : ils désiraient qu'un vicaire apostolique partît bientôt avec Colomb : ils sollicitèrent du souverain pontife l'institution du vicariat et la nomination du titulaire. Le pape désigna le frère Bernard Boyl, provincial des franciscains d'Espagne : un autre fut investi frauduleusement. Il est à croire que le choix du souverain pontife se détermina, ou sur un désir formellement exprimé de Colomb, ou sur la connaissance qu'on avait, à Rome, de sa prédilection pour les religieux franciscains : il dut, entre autres considérations, paraître naturel que le chef de la première mission des Indes appartînt au même ordre que ce pieux et docte Juan Perez, sans lequel, probablement, elles n'eussent pas encore été découvertes. Mais Ferdinand avait d'autres pensées. Adjoindre à Colomb un homme apostolique, zélé, prudent, humble et laborieux, tel qu'était le frère Bernard Boyl, c'eût été doubler les forces de l'Amiral Vice-Roi. Ferdinand aima mieux placer à côté de lui un chef spirituel moins dévoué à sa tâche et plus apte à un autre rôle. Il faisait grand cas du père Bernard Boïl, bénédictin de Monsarrat, l'un des familiers de la cour d'Aragon, à cause de ses qualités de délié diplo-

mate. Il pensa que ce religieux, tout à fait étranger à Colomb, serait, dans les Indes, un correspondant précieux pour la cour, et, au besoin, un utile contre-poids à l'autorité de l'amiral. Profitant donc de la similitude, de la presque identité des noms, Ferdinand appliqua au bénédictin père Bernard Boïl, le bref destiné, dans la pensée du saint-siége, au franciscain frère Bernard Boyl. Nous verrons bientôt les déplorables résultats de cette substitution, que les deux religieux ignorèrent, nous aimons à le croire, autant l'un que l'autre.

En même temps qu'ils négociaient à Rome, Ferdinand et Isabelle s'occupèrent avec activité, en Espagne, des apprêts d'une seconde expédition. Leur premier soin fut d'installer à Séville une administration spéciale, exclusivement chargée des affaires relatives au Nouveau Monde. Ils placèrent à la tête de cette administration, avec le titre d'Ordonnateur général, un ecclésiastique, Jean de Fonseca, précédemment archidiacre de Séville. Ils lui donnèrent autorité sur toute la marine de Cadix. Ils lui adjoignirent un trésorier, François de Pinel, et un contrôleur, Jean de Soria. Ce fut l'humble origine de ce puissant conseil des Indes, qui a joué, dans l'histoire de la moderne Espagne, un rôle si considérable.

Presque tous les historiens s'accordent pour dire de Jean de Fonseca, qu'il était l'ennemi de Colomb. C'est une confusion dans les termes. Jean de Fonseca n'avait aucun motif particulier de haïr l'amiral : seulement, comme le confesseur Talavera, il appartenait, par lui-même et par ses frères, à cette coterie de gens réputés habiles, qui, plus ou moins appuyés les uns sur les autres, s'étaient fait une loi, en ménageant toujours la loyale Isabelle, de ne servir jamais que les intérêts et

les passions de Ferdinad. Ils comprenaient à demi-mot la politique la plus astucieuse du roi; ils lui gardaient un inviolable secret sur ce qu'ils avaient pu démêler de ses ténébreuses pensées; ne se couvrant jamais de ces ordres, ils savaient, au contraire, encourir à propos, et endurer hypocritement ses réprimandes officielles, assurés que, sous main, il les défendrait et ferait prévaloir leur fortune. Grâce à eux, Ferdinand signait sans inquiétude tout ce qu'il plaisait à la reine qu'il signât; il lui suffisait ensuite d'un geste ou d'une demi-parole pour que le contraire de ce qui était prescrit s'exécutât. Tel était l'Ordonnateur Jean de Fonseca : il comprit tout d'abord, peut-être lui dit-on, que sa vraie mission à son nouveau poste consisterait à susciter à Colomb toute sorte de difficultés. Fidèle à ce mot d'ordre, il ne fit jamais autre chose, et plus il se livra contre l'amiral à de criminelles hostilités, plus sa faveur augmenta près de Ferdinand.

Colomb partit de Barcelone pour Séville, le 28 mai. L'ordre était donné à toutes les villes, sur son passage, de lui préparer des logements gratuits, pour lui et pour sa suite. Isabelle lui avait adjugé, pour avoir aperçu, avant tout autre, une lumière sur la côte de Saint-Sauveur, la rente annuelle de dix mille maravédis. On lui avait compté pour son équipement, mille doublons d'or. Les conventions signées, l'année précédente, entre les couronnes et lui, étaient ratifiées par un nouveau traité. On avait ajouté à ses titres précédents celui de Capitaine général de la flotte des Indes, avec des pouvoirs illimités sur les équipages, et un droit absolu d'initiative, quelques établissements qu'il voulût fonder, quelques nouvelles découvertes qu'il voulût entreprendre. D'après les arrangements antérieurs, il

n'eût été autorisé, relativement aux emplois de la colonie, qu'à présenter trois candidats aux choix des souverains : les Rois, alors, pour plus de célérité dans le service, et pour donner à l'amiral une nouvelle marque de confiance, abandonnèrent en sa faveur la prérogative qu'ils s'étaient réservée : ils l'autorisèrent à pourvoir directement aux emplois, sauf ratification ultérieure de Leurs Majestés ; à désigner, en cas d'absence, une personne pour le remplacer, et à l'investir de ses propres pouvoirs. Le sceau royal lui fut confié, avec pleine faculté de s'en servir comme il le jugerait utile. Il était interdit, sous les peines les plus sévères, à quiconque n'y serait pas expressément autorisé par les souverains, l'Ordonnateur ou l'Amiral, de se rendre aux Indes. Il avait droit de requérir ainsi que l'Ordonnateur, pour composer son escadre, tous les bâtiments des ports d'Andalousie ; de lever tous les marins de tout grade, nécessaire à la composition des effectifs ; de se faire livrer, sous la seule condition de payer un prix convenable, toutes les provisions, munitions, marchandises quelconques, réputées utiles à l'escadre ou à la colonie.

Investi d'une autorité si exorbitante, Colomb éprouva néanmoins à Séville les plus inimaginables résistances. Les bureaux de l'Ordonateur se mirent tout d'abord en lutte ouverte avec lui. Ils prirent pour prétexte le chiffre élevé des dépenses de l'armement, tel qu'il l'organisait. Le contrôleur Jean de Soria ne craignit pas de lui refuser, entre autres demandes, l'embarquement de domestiques pour son service personnel, disant que des domestiques particuliers étaient inutiles à qui pouvait donner ses ordres au personnel entier de l'expédition. L'Ordonnateur se rangea résolûment à ce

ridicule avis. Il fallut que la reine intervînt. En même temps qu'elle adressait à Colomb presque des excuses pour ce grossier manque d'égards, elle écrivit sévèrement à l'Ordonnateur et au contrôleur ; elle entendait, leur dit-elle, que l'amiral fût honoré, qu'on fît tout pour le satisfaire. Elle ordonna d'affecter à sa personne dix écuyers à pied, portant épée, et vingt domestiques de toutes fonctions, leurs appointements et gages mis à la charge du trésor.

La plupart des historiens veulent voir dans ces " légères altercations „ et dans les réprimandes qu'elles attirèrent aux bureaux de Séville, le point de départ et la cause de l'animosité de l'Ordonnateur contre l'amiral. C'est, à notre avis, méconnaître les faits et surtout l'âme humaine. Peut-on s'imaginer qu'un ambitieux aussi perspicace que Jean de Fonseca se fût de gaîté de cœur, et pour des intérêts si minces, fourvoyé dans un aigre conflit contre Colomb, à l'apogée de sa faveur près de la reine, s'il n'avait été certain qu'en s'attirant ainsi le blâme d'Isabelle, il méritait la reconnaissance et l'appui du roi?

Les travaux de l'armement se prolongèrent jusqu'après la mi-septembre. L'escadre se composa de dix-sept bâtiments : quatorze caravelles et trois caraques. Colomb y fit embarquer, en vue de la colonisation, des ouvriers de tous états : mineurs, charpentiers, laboureurs, jardiniers, maçons, forgerons. Il y embarqua, pour être acclimatés et multiplier aux Indes, des chevaux, toute sorte de bétail et d'animaux domestiques, une collection considérable de graines et de plantes : vignes, cannes à sucre, arbustes et boutures, une infinité d'outils et d'instruments de labour, de la chaux, de la brique, du fer et des ballots sans nombre de

ces menus objets de verroterie et autres, indispensables pour trafiquer avec les Indiens.

Le chiffre des passagers admis à bord, à titre de futurs colons, avait été primitivement fixé à mille. Mais les volontaires accoururent en si grand nombre qu'il fallut en accepter douze cents. Parmi ceux qu'on refusa trois cents environ parvinrent à s'introduire en fraude dans les navires. Le total fut donc de quinze cents hommes. La plupart étaient des aventuriers aussi peu propres à exécuter les travaux, à supporter les fatigues d'une colonisation sérieuse, qu'avides de faire main basse, aû Nouveau monde, sans scrupules et sans retards, sur les richesses rêvées par leur imagination exaltée. Les plus grands désordres seront bientôt, à Hispaniola, la conséquence de ce recrutement inconsidéré. Il est impossible d'en rendre l'amiral responsable. Étranger à l'Espagne, accablé de mille autres soucis, ce ne fut pas son rôle d'étudier les aptitudes, la moralité, les antécédents des candidats qui se présentèrent. Cette tâche incomba tout entière à l'Ordonnateur et à ses agents. Mais Fonseca subordonna toujours la concession de cette sorte de faveurs, à l'unique soin de sa propre fortune. Peu lui importait de bien ou mal choisir les habitants de la colonie, pourvu qu'il contentât, en Espagne, des familles puissantes, se fît, aux Indes, des créatures, et surtout environnât Colomb de coopérateurs embarrassants.

Douze religieux de différents ordres furent adjoints, comme missionnaires, au vicaire apostolique Bernard Boïl. On eut soin de les pourvoir de tout ce qui était nécessaire pour exercer dignement leur ministère : la reine fournit elle-même, de sa propre chapelle, les vases sacrés et l'ornement qui devait servir aux grandes solen-

nités. “ Touchée, dit Washington Irwing, du récit que lui faisait Colomb de la douceur et de la simplicité des Indiens, Isabelle, depuis le premier moment, prit l’intérêt le plus vif et le plus compatissant à leur sort. Elle les regardait comme confiés par le ciel à sa garde et à sa protection ; elle éprouvait une pieuse sollicitude en songeant à leur état d’ignorance et d’abandon. Elle ordonna qu’on prît le plus grand soin de leur instruction religieuse, recommandant de les traiter avec la plus grande douceur, et enjoignant à Colomb d’infliger un châtiment exemplaire à tout espagnol qui commettrait quelque outrage ou quelque injustice à leur égard. „ Ce fut, à la fois, l’invariable règle de l’amiral, et une des causes principales de ses tribulations.

Le 5 septembre, Isabelle, en renvoyant à l’amiral le journal de sa campagne précédente resté entre ses mains et dont elle avait pris copie, l’assurait que, le Roi et Elle exceptés, nul au monde n’en avait lu un mot. Elle lui disait que plus elle le relisait, mieux il lui démontrait combien sa science surpassait celle que posséda jamais un mortel. Elle insistait pour avoir des renseignements hydrographiques et géographiques, qui lui feraient mieux suivre sur la carte la route qu’il avait prise pour aller aux îles et terres qu’il avait rencontrées. Elle demandait qu’il marquât les degrés, mesurât les distances sur la carte, qu’elle le priait de lui envoyer, promettant de la tenir cachée, s’il le souhaitait ainsi. Elle lui conseillait, pour le soulager dans ses observations savantes, d’emmener un bon astronome ; et, pensant prévenir ses vœux, elle avait l’ingénieuse adresse de lui désigner, comme d’elle-même, son fidèle ami, le Père Gardien de la Rabida, le père Juan Pérez de Marchena, que, par distraction, elle nommait Antonio,

au lieu de Juan, « parce qu'il est bon astronome, « disait-elle, et m'a toujours paru en entière confor« mité de sentiments avec vous. » En même temps, pour abréger les retards, elle insérait dans son pli un ordre signé en blanc, afin qu'il inscrivît le nom de l'astronome qu'il voudrait choisir (1).

Une pareille ouverture ne pouvait qu'être acceptée avec empressement et reconnaissance, par l'amiral d'abord, et ensuite par son saint et savant ami. Le père Juan Pérez de Marchena fit partie, comme astronome, de cette expédition. Il fut en cette qualité, compris dans l'état major général, et embarqué sur le bâtiment amiral la *Gracieuse Marie*. Il dut à cet ensemble de circonstances, où ses sollicitations n'entrèrent pour rien, d'être le premier prêtre et le premier religieux qui ait mis le pied sur le sol du Nouveau Monde.

CHAPITRE III

SECONDE TRAVERSÉE D'EUROPE AU NOUVEAU MONDE. — CATASTROPHE DE LA NATIVITÉ.

L'escadre mit à la voile de la baie de Cadix, le 25 septembre. Elle arriva aux Canaries le 1er octobre ; elle y demeura jusqu'au 7. L'amiral fit, aux Canaries, sa provision de bois et d'eau pour le voyage. Il embarqua également des taureaux, des génisses, des cochons, des chèvres, des volatilles, des graines d'orange, de citron, de bergamote, de melon et autres fruits, en vue d'acclimatation, au Nouveau Monde, qui réussirent

(1) Roselly de Lorgues.

à merveille, pour la plupart : leurs résultats se perpétuent encore. Le 7 octobre, on reprit le large, de Gomère. Le 13 seulement, par suite de longs calmes, on perdit de vue l'île de Fer. Colomb porta plus au sud que dans son précédent voyage : il espérait, de la sorte, et ne fut pas trompé, atterrir sur les îles Caraïbes. Les Indiens, à son départ d'Hispaniola, lui en avaient fait la plus séduisante description ; il avait vivement regretté de rentrer en Europe, sans les avoir visitées.

Le 2 novembre, dans la soirée, après une navigation constamment favorisée, Colomb estima, d'après la couleur de la mer, les variations du vent, la nature et la continuité des pluies, qu'on était à proximité de la terre. Il fit carguer les voiles pour la nuit, ordonna un redoublement de surveillance, et fit même préparer les armes, à tout événement. Au point du jour, le lendemain, on eut, à l'horizon, à la distance de sept ou huit lieues, une île élevée, dont la vue transporta de joie toute l'escadre. Les équipages s'assemblèrent aussitôt sur le tillac des différents navires pour remercier Dieu de leur heureuse traversée ; le *Salve, Regina* et autres antiennes furent chantées en chœur par tous les matelots. Colomb célébra toujours, remarque Washington Irwing, toutes ses découvertes par ces actes de piété. Ce jour était un dimanche, l'île fut nommée la *Dominique.*

Ne trouvant pas, à la Dominique, de commode et sûr mouillage, l'amiral se dirigea immédiatement sur une des îles voisines : il la nomma *Gracieuse Marie.* Nous disons aujourd'hui Marie Galante, ayant plus égard au son qu'au sens des mots espagnols *Maria Galanta.* Il y débarqua et prit possession. Son état major général l'accompagnait ; le père Juan Pérez se trouvait, par

conséquent, à ses côtés, et non le Vicaire apostolique, embarqué sur un autre navire. Le Père Gardien bénit la croix de bois que, selon sa règle, Colomb planta, dès ce jour, sur le rivage de Marie Galante.

Le lendemain, on continua la route vers le nord : on débarqua sur une troisième île, plus grande que les deux autres; l'amiral la nomma Guadeloupe. Il y séjourna huit jours, contraint à cette relâche par la disparition d'une certain nombre de ses compagnons qui, malgré ses ordres, s'aventurèrent, sous la conduite du contrôleur Marquez, dans les forêts de la côte, et s'y égarèrent. Pendant ces huit jours, Colomb découvrit un fruit délicieux, l'ananas; il eut de nombreux rapports avec la population : elle appartenait à la race cruelle des Caraïbes ou cannibales.

Le 10 novembre, lorsque Marquez et ses imprudents compagnons eurent enfin rejoint l'escadre, elle reprit sa marche vers le nord, et reconnut successivement d'autres îles Caraïbes. L'amiral avait spécialement consacré, au départ, ce second voyage à la sainte Vierge : les noms pieux qu'il imposa aux îles en seraient une preuve par soi suffisante : il nomma la première, *Monsarrat*, en l'honneur d'un sanctuaire célèbre de Notre-Dame, en Espagne ; la seconde, par un motif analogue, *Sainte-Marie de la Rotonde;* la troisième *Sainte-Marie l'Ancienne*, aujourd'hui, par abréviation, Antigoa ; puis *Saint-Martin*, *Sainte-Croix*, les *Onze mille Vierges*, et, la principale d'entre celles-ci, *Sainte-Ursule ;* enfin *Saint-Jean-Baptiste*, maintenant Porto-Rico.

Le 22 novembre, on atteignit la baie de Samana, ou golfe des Flèches. L'escadre longea, sans incident, la côte d'Hispaniola, jusqu'à l'embouchure du fleuve d'Or. Là, plusieurs matelots, en cotoyant le rivage dans une

embarcation, aperçurent au bord d'un ruisseau les cadavres d'un homme et d'un enfant. Une corde de fabrique européenne entourait le cou du premier : ses bras étendus étaient liés par les poignets à une sorte de gibet en forme de croix. L'état de décomposition de ces cadavres ne permit pas de reconnaître s'ils étaient européens, ou non. Le lendemain, on trouva deux autres corps ; l'un avait de la barbe, le doute n'était plus possible : des Espagnols du fort de la Nativité avaient été massacrés. De lugubres appréhensions assombrirent l'escadre et serrèrent le cœur de l'amiral.

On arriva, le 27 novembre, en face du fort de la Nativité. Il faisait nuit ; l'amiral ne voulut pas, dans les ténèbres, approcher d'une côte hérissée d'écueils où, l'année précédente, son navire s'était perdu ; mais, impatient d'annoncer son retour aux Espagnols de la terre, et surtout de recevoir un signe de leur présence, il fit tirer deux coups de canon. Le fort ne répondit pas. En vain tous les regards se fixèrent-ils persévéramment sur la plage ; en vain prêta-t-on une oreille attentive aux moindres bruits qui pouvaient en venir, pas un feu, pas une lumière, pas un cri d'homme ne perça l'obscurité, ne rompit le silence.

Vers minuit, un canot, venant de l'île, s'approcha d'une des caravelles, et les Indiens qui le montaient demandèrent l'amiral. Conduits à la *Gracieuse Marie*, ils ne consentirent à y monter, qu'après que l'amiral leur eut parlé lui-même, et qu'ils eurent vu son visage à la lueur des fanaux. Ils apportaient deux masques d'or, présents de Guacanagari. Colomb les entretint pendant trois heures, en présence de tout le monde : ils témoignèrent un vif plaisir de le revoir. On leur demanda des nouvelles de la garnison du fort. L'un d'eux, parent de

Guacanagari, et que l'amiral connaissait, répondit. Il était mort, dit-il, quelques Espagnols, les uns de maladies, les autres à la suite de rixes entre eux; les survivants s'étaient retirés daus une autre partie de l'île, emmenant des femmes indiennes. Ces explications, toutes tristes qu'elles fussent, consolèrent cependant un peu, pour cette nuit, l'amiral. Elles lui laissaient espérer que, si le fort était désert, ses malheureux compagnons n'en vivaient pas moins, dans quelque autre résidence.

L'illusion dura peu. En débarquant, le lendemain, on vit tous les ouvrages du fort démolis, saccagés, bouleversés : mille traces de massacre, de pillage et d'incendie environnaient les ruines. La désolante vérité se dévoila progressivement tout entiere. Les soldats de Arana s'étaient abandonnés, après le départ de Colomb, avec une véritable frénésie, à leurs instints grossiers. Ils avaient commis les plus odieuses brutalités sur les indigènes pour extorquer de l'or. Ils s'étaient querellés et battus entre eux, pour de l'or et pour des femmes, s'étaient séparés ensuite et répandus, par groupes, loin de la forteresse, les officiers s'insurgeant contre le commandant, et se faisant chacun un parti; une bande s'était aventurée dans les montagnes de Cibao. Le « Seigneur de la maison d'or », le cacique Caonabo, les avait arrêtés et tués. Puis, il était descendu à la Nativité : il avait enveloppé Guacanagari et les Espagnols, ses hôtes, dans la même haine. On s'était battu : le fort et les villages voisins avaient été brûlés, Guacanagari blessé, les Européens égorgés, brûlés ou noyés (1).

(1) Cette lugubre histoire n'offre pas seulement « en raccourci, »

Un cri unanime d'exaspération s'éleva autour de l'amiral : on demanda qu'il fût tiré, contre Guacanagari et ses sujets, prompte et sévère vengeance du sang castillan. Colomb, plus humain et plus juste, ne consentit à user de rigueur que si des renseignements recueillis avec soin et scrupuleusement contrôlés, lui démontraient la légitimité et la nécessité des représailles. Il se pouvait, d'après les rapports entendus jusque-là, que loin d'avoir été l'auteur ou le complice du crime, Guacanagari, n'eût été que la victime de son amitié pour les Espagnols. Ses villages portaient toutes les marques de l'invasion meurtrière imputée à Caonabo; on voyait sur bon nombre de ses sujets des cicatrices de blessures évidemment faites par des armes indiennes.

A la vérité, Guacanagari, depuis l'arrivée de l'escadre tenait une conduite suspecte. Bien qu'il eût fait annoncer plusieurs fois sa visite à l'amiral, il restait strictement enfermé dans sa case, prétextant une blessure à la jambe. Colomb alla le voir. Il entra dans la case, au milieu de ses officiers revêtus de riches cos-

comme le dit Washington Irwing, « le tableau de tous les vices qui dégradent la civilisation, et des fautes politiques qui renversent les plus puissants empires » : l'indiscipline et la licence; l'égoïsme prévalant sur l'amour du bien général, la discorde et les factions; des officiers, démagogues insensés, se disputant, dans un désert, « le commandement suprême de trente-huit hommes. » Elle offre un résumé complet des criminelles folies par lesquelles des aventuriers espagnols, indignes de leur patrie et du christianisme, ensanglantèrent longtemps toutes les plages du Nouveau Monde. Elle donne lieu surtout à cette observation, que la garnison de la Nativité périt précisément parce qu'elle viola de point en point les sages recommandations et les ordres impératifs de l'amiral.

tumes et de brillantes armures : jamais il ne négligeait le déploiement des pompes officielles, moyen facile d'augmenter, aux yeux des caciques, le prestige du nom espagnol et chrétien. Le Vicaire apostolique, entre autres, et le médecin en chef de l'escadre, le docteur Chanca, avec un de ces aides, accompagnaient l'amiral. Guacanagari manifesta la plus vive joie de revoir Colomb. Il lui raconta, en pleurant, l'invasion de Caonabo et la mort des Espagnols, et parla de sa propre blessure, dont il souffrait beaucoup, disait-il. La jambe soi-disant malade fut visitée aussitôt par les chirurgiens; ils n'y purent constater aucun indice d'un mal quelconque.

Cette persistance à feindre une blessure qui, en réalité, n'existait pas, pouvait facilement passer pour une preuve de la culpabilité du cacique; l'entourage de l'amiral en porta le jugement. Il n'était pas inadmissible, non plus, qu'une crainte excessive de passer à tort pour coupable eût inspiré au chef sauvage ce maladroit stratagème : se reportant au passé; se rappelant les preuves non suspectes de douceur et de générosité spontanément fournies, en toute circonstance, par Guacanagari ; ajoutant à cela les maux évidemment soufferts et les combats certainement livrés par le cacique et sa tribu, Colomb persista à le regarder comme innocent.

Cette indulgence, bien qu'elle ne fût, au fond, que juste et prudente, déplut à son entourage. Le Vicaire apostolique, en particulier, la désapprouva hautement. Sur quoi on ne saurait s'empêcher de faire cette réflexion : non seulement le père Bernard Boïl s'écartait essentiellement, en cette occasion, de l'esprit et des convenances de sa mission, toute de paix et de mansué-

tude, mais encore il prenait, vis-à-vis de l'amiral Vice-Roi, dans des choses manifestement étrangères à son mandat spirituel, une attitude de contrôleur et de surveillant, et cette attitude ne peut s'expliquer que par les secrètes instructions du roi.

Il y eut, ce jour-là, comme par le passé, entre l'amiral et le cacique, échange affectueux de présents. Guacanagari donna à l'amiral huit marcs d'or, des pierres de diverses couleurs, une couronne d'or, trois calebasses pleines de poudre d'or et un bonnet enrichi de pierreries. Lorsque Colomb revint à l'escadre, le cacique, sur son invitation, le suivit jusqu'à son vaisseau. Le nombre des bâtiments et les grandes dimensions de quelques-uns, lui inspirèrent bien plus d'admiration encore que les trois caravelles de l'année précédente. Conduit par Colomb dans toutes les parties de la *Gracieuse-Marie*, sa surprise et sa crainte augmentèrent à chaque pas. Son île ne nourrissait de quadrupèdes que des plus petites espèces : la vue des animaux d'Europe : ânes, bœufs, moutons, porcs et chèvres, le plongea dans l'ébahissement; les chevaux lui causèrent une véritable stupéfaction. Et ce qui lui donna une plus haute idée encore de la puissance des Espagnols, ce fut de rencontrer, enchaînés, au milieu d'eux, des guerriers caraïbes, qu'ils avaient osé attaquer jusque dans leurs îles, qu'ils avaient vaincus et enlevés. Il y avait, à côté de ces captifs redoutés, dix Indiennes, autrefois leurs prisonnières. Colomb les avait délivrées, à la Guadeloupe et Porto-Ricco. Guacanagari s'approcha d'elles : peu d'instants, quelques paroles lui suffirent pour lier avec celle qui paraissait commander aux autres et qu'à bord on avait nommée Catalina, une intrigue et un complot.

L'amiral servit au cacique une collation. Affectant de le traiter avec la distinction et l'affabilité d'autrefois, il lui annonça, comme une bonne nouvelle pour tous les deux, son projet de bâtir une ville à Hispaniola, dans le voisinage de sa résidence. Guacanagari parut joyeux de ce dessein. Il objecta néanmoins que cet endroit de l'île était humide et insalubre. Quoique l'observation fût fondée, les Espagnols n'y voulurent voir qu'une défaite de mauvais aloi. Leur mécontentement s'accrut encore, lorsque Colomb parlant au cacique de Dieu et de Jésus-Christ et l'exhortant à se faire chrétien, Guacanagari, au lieu d'empressement, témoigna une très visible répugnance. Les vices et les désordres qu'il n'avait que trop constatés dans les chrétiens du fort, ne lui laissaient plus que défiance et répulsion pour leur religion et leur Dieu. L'amiral voulut suspendre à son cou une médaille de la sainte Vierge, qu'il porterait, lui dit-il, en attendant son baptême. Malgré sa vive passion pour les ornements d'Europe, l'Indien, dès qu'il eut compris que cette médaille était un symbole de la foi et un objet du culte des étrangers, la refusa et la repoussa. Colomb n'obtint de lui qu'à grand'peine qu'il l'acceptât et la gardât.

Le Vicaire apostolique en prit occasion de manifester un redoublement d'aigreur contre le cacique. Il insista près de l'amiral pour le faire arrêter et retenir à bord, puisqu'on l'avait sous la main. La loyauté de Colomb se scandalisa de ce conseil. Mais, soit qu'au jeu des physionomies, Guacanagari eût compris les hostilités dont il était l'objet, soit que les interprètes indiens l'eussent averti de se mettre sur ses gardes, soit qu'il conçût seulement une vague inquiétude, en ne retrouvant pas aux Espagnols, l'amiral excepté, les visages ouverts et riants

des anciennes entrevues, toujours est-il qu'il insista pour retourner à terre avant le coucher du soleil.

Le lendemain, il y eut, tout le jour, à terre, parmi les insulaires, des allées, des venues, un mouvement et une agitation insolites : on le remarqua, de l'escadre, mais on n'en tira aucun pronostic. Un messager du cacique vint demander à l'amiral combien de temps il comptait encore prolonger son séjour : Colomb répondit qu'il partirait le jour suivant.

Dans la soirée, le frère de Guacanagari se présenta sur la *Gracieuse-Marie :* il n'avait d'autre dessein apparent que d'échanger quelques plaques d'or. On se souvint, plus tard, que, se cachant de l'interprète Diego (l'indien, filleul de Diego Colomb), il avait eu de mystérieux entretiens avec les captives indiennes. Il convint, alors, sans doute, avec elles, de ce qu'elles ne tardèrent pas à exécuter.

Vers minuit, lorsque tout le monde à bord fut endormi, les dix Indiennes, sur un signal et à l'exemple de Catalina, se jetèrent à l'eau, le plus doucement qu'il leur fut possible. La houle était forte, la terre éloignée de trois grands milles ; mais, du rivage, une lumière subitement allumée leur indiquait la direction à suivre. Elles s'enfuirent à la nage avec une telle rapidité, que les embarcations de la *Gracieuse-Marie*, lancées à force de rames à leur poursuite, aussitôt que l'évasion eut été signalée, en rattrapèrent quatre seulement, " au moment où elles sortaient de l'eau ", sur la grève.

L'amiral envoya, au jour, pour réclamer les autres à Guacanagari. Mais les marins chargés de cette mission ne trouvèrent, une fois arrivés dans l'île, qu'un pays au loin désert. Le cacique avait émigré, emportant ses

armes, ses meubles, ses provisions, toutes ses richesses : son peuple entier l'avait suivi.

CHAPITRE IV

FONDATION DE LA VILLE D'ISABELLE

En arrivant à Hispaniola, Colomb avait chargé une commission topographique d'explorer la côte, dans l'est, à la recherche d'un endroit convenable pour l'établissement d'une ville. Cette commission revint, indiquant le port de la Planta, comme le lieu le plus propice. L'escadre appareilla le 7 décembre. Elle eut le temps contraire et mauvais ; on éprouva plus de mal et de fatigues pour refaire trente lieues en arrière, qu'il n'en avait coûté pour venir d'Espagne. On n'alla pas même jusqu'à la Planta. " La Providence, dit le docteur Chanca, permit que par suite de la contrariété du temps qui nous empêcha d'aller plus avant, nous eûmes à prendre terre dans un lieu le mieux situé du monde, et tel que nous pouvions le désirer. „ C'était un port spacieux et sûr. Deux rivières s'y déversaient, d'une plaine très fertile ; " l'une grande, l'autre moyenne „, toutes les deux d'une " eau excellente „. La côte était poissonneuse. La pierre et le bois abondaient à très petite distance. Les Indiens d'un village situé sur la rive du port affirmaient, en outre, qu'il n'y avait pas loin de là aux montagnes aurifères de Cibao. Colomb résolut de fonder en cet endroit la première ville du Nouveau Monde.

On debarqua. Recouvrer, à terre, la liberté de leurs mouvements, se reposer au milieu d'une splendide

verdure, respirer l'air pur et parfumé de la campagne, ce fut une vive joie pour les passagers : ils étaient emprisonnés depuis trois mois sur les navires, souffrant du mal de mer et du manque d'espace, strictement rationnés pour la nourriture, l'estomac fatigué de biscuit et de salaisons, la plupart détériorées. Les bureaux de Séville, en effet, avaient profité de l'état maladif de Colomb pendant l'armement pour s'entendre avec les fournisseurs, au préjudice du trésor public et de la colonie. Leurs fraudes et malversations se constatèrent au fur et à mesure de la mise à terre du matériel et des provisions. Les quantités figurant aux écritures n'avaient pas été embarquées, les livraisons faites étaient de qualités inférieures. Le vin avait coulé dans les calles par suite de la mauvaise fabrication des futailles. Le chef du service de santé ne trouva qu'une partie des médicaments dont il avait dressé la demande. Colomb, après avoir inspecté, à Cadix, des bestiaux magnifiques et de superbes chevaux; après avoir cru pendant tout le voyage que les mêmes animaux le suivaient à bord de ses caravelles, fut obligé de reconnaître, au débarquement, que de chétives et maigres bêtes avaient été substituées, à la dernière heure.

On commença promptement les travaux. Les plans arrêtés, l'ensemble des rues jalonné, l'amiral posa, " au nom de la très sainte Trinité " la première pierre de la ville et l'appela Isabelle, le nom aimé de sa royale protectrice. L'église, le magasin général, la demeure du Vice-Roi furent les seuls édifices auxquels on employa la pierre; le reste fut construit en bois, en plâtre, en roseau, en branchage : l'essentiel était de créer vite des abris aux colons. On ménagea des jardins autour de chaque maison ; toutes sortes de graines y

furent semées, et germèrent avec une étonnante promptitude. Les Indiens, toujours gagnés par les procédés équitables et doux de Colomb, prêtèrent aux Espagnols le concours de leurs bras. L'amiral, au surplus, imprima aux chantiers une telle activité, que, le 6 janvier, on inaugura le culte, dans l'église presque achevée. C'était la fête de l'Épiphanie, la fête de la vocation des Gentils : quelle coïncidence plus convenable, pour consacrer la première maison du Dieu de l'Évangile, dans ce monde idolâtre? L'office fut célébré, avec une grande solennité par le Vicaire apostolique, ses douze religieux et le Père Gardien.

Alors commencèrent de nouvelles souffrances. Les rudes corvées de la construction d'une ville s'ajoutant aux influences d'un climat humide et chaud, les fièvres se déclarèrent parmi les Européens. L'amiral en fut dangereusement atteint : il lui fallut garder le lit pendant plusieurs semaines. Si la maladie n'abattit nullement son courage; s'il continua, de son lit, à diriger, avec une énergie indomptable et une inaltérable sérénité, tout ce qui s'exécutait autour de lui, ses compagnons n'eurent pas, à beaucoup près, la même force d'âme. Leurs maux physiques se compliquèrent des douleurs du désenchantement. Accourus dans le fol espoir d'amasser, sans peine et sans délais, des monceaux d'or; au lieu des trésors et des plaisirs naïvement entrevus de loin, ils se trouvaient aux prises avec des fatigues accablantes et des privations infinies. Ils se crurent trompés, ils se dirent trahis, ils murmurèrent, les travaux languirent : le mécontentement et l'esprit de sédition entrèrent pour toujours dans la colonie.

Ces sombres dispositions des âmes, et l'état languis-

sant des affaires causèrent à l'amiral d'autant plus d'amertume, qu'il se voyait à la veille de renvoyer en Espagne la plus grande partie de son escadre : tant de navires ne lui étaient pas nécessaires à Isabelle. La cour et la nation ne seraient-elles pas dangereusement déçues, si au lieu des brillantes nouvelles et des riches cargaisons qu'elles attendaient certainement, elles n'apprenaient, par les équipages renvoyés, que les massacres de la Nativité, les trahisons des insulaires, les maladies des colons derniers venus et leur désenchantement? Ces considérations déterminèrent Colomb à diriger vers l'intérieur de l'île deux expéditions séparées, qui, peut-être, lui rapporteraient, à temps, des quantités d'or, ou, du moins, des nouvelles de nature à contre-balancer, en Castille, la douloureuse impression de tant de revers. A la tête d'une de ces expéditions, il mit Ojeda ; à la tête de l'autre, Gorvalan.

Ojeda partit pour les montagnes de Cibao. Il y arriva en peu de jours, n'ayant éprouvé, en route, que bon vouloir et complaisances, de la part de toutes les peuplades indiennes. Sans trouver, au terme de son voyage, les féeriques trésors tant de fois vantés aux Espagnols depuis un an, il constata du moins, à mille indices concluants, que l'or abondait dans cet heureux district. Le sable de tous les cours d'eau étincelait de paillettes. Les Indiens, très adroits à séparer ces paillettes, s'empressaient de les recueillir et d'en faire présent aux compagnons d'Ojeda. Dans quelques torrents, on ramassa des morceaux volumineux d'or vierge et des cailloux tout veinés d'or. Ojeda trouva lui-même, dans le lit d'une rivière, une masse d'or brut pesant neuf onces. Il accourut, en hâte, informer l'amiral du brillant succès de sa mission. En même temps, Gorvalan, qui avait

poussé ses recherches dans une autre direction, reparut, lui aussi, porteur de renseignements et d'échantillons également décisifs.

Colomb résolut d'aller, dès que sa santé le lui permettrait, installer lui-même une troupe de mineurs au sein des montagnes. Et, sans attendre davantage, il expédia pour l'Europe les douze bâtiments qu'il ne jugeait pas utile de conserver. Il y embarqua les cannibales faits prisonniers aux îles Caraïbes. Il plaça ce convoi sous les ordres d'Antonio de Torres; il remit à cet officier, pour les souverains, les brillants spécimens d'or rapportés des montagnes et des échantillons des plus beaux fruits, des plantes les plus précieuses d'Hispaniola. Il lui confia sous forme d'instruction, sur ce qu'il devait dire à Leurs Majestés, un admirable rapport, embrassant la traversée de Cadix aux Indes, l'état présent de la colonie et les mesures à prendre pour sa prospérité.

Le convoi commandé par Antonio de Torres quitta Isabelle le 2 février. Lorsqu'il rentra en Espagne, il ne manqua pas d'esprits étroits et grossièrement cupides pour remarquer et dire que les bâtiments n'arrivaient pas chargés d'or. Mais, de l'ensemble des correspondances qu'ils apportaient, les hommes réfléchis surent dégager déjà le côté économique vraiment beau de la Découverte. Pierre Martyr mandait alors à son docte ami Pomponius Lætus : « Colomb m'a écrit dernièrement qu'il a commencé à bâtir une ville, à semer nos graines, à propager nos animaux! Qui de nous parlera maintenant avec étonnement de Saturne, de Cerès et de Triptolème, parcourant la terre pour répandre des inventions nouvelles? ou des Phéniciens qui bâtirent la ville de Tyr ou de Sidon? ou des Syriens eux-mêmes,

qui émigrant dans les pays lointains, y fondèrent de nouvelles villes et de nouvelles colonies? „

A Isabelle, la plupart des Espagnols virent, d'un œil attristé, partir Antonio de Torres. Ravagés par la fièvre, aussi follement démoralisés à présent, que follement exaltés naguère, assombris par cette puérile chimère, que l'escadre, en les quittant avait rompu tout lien entre eux et la patrie, Hispaniola ne leur parut plus qu'un horrible et mortel exil. S'échapper, revenir, à tout prix et le plus tôt possible, en Espagne, ils n'eurent plus d'autre envie. Un meneur, Bernal Diaz de Pise, lieutenant des contrôleurs généraux, fomenta l'irritation et organisa en parti les plus turbulents. Un nommé Firmin Cado, métallurgiste ignare et vaniteux, se joignit à lui pour répandre, au sujet de la présence de l'or dans l'île, des opinions diamétralement contraires à celles de l'amiral. Il traita de mensonges les récits de la première campagne et les rapports d'Ojeda et de Gorvalan. Les échantillons mêmes qu'on avait vus, ne lui en imposaient pas : les morceaux d'or prétendu vierge n'étaient, selon lui, qu'un métal lentement recueilli par parcelles, fondu, puis conservé de génération en génération dans les familles indiennes; le pays pouvait bien donner ces miettes, mais de fournir à une exploitation régulière et fructueuse, il n'y fallait pas songer. Ces discours et les intrigues de Diaz aboutirent à un complot en règle : on profiterait de la maladie de l'amiral pour s'emparer des cinq navires conservés; on s'enfuirait sur ces navires en Espagne; on y dévoilerait la vérité sur les Indes; le crédit de Diaz à la cour aidant, on serait écouté; si quelqu'un encourait des châtiments, ce serait, non pas eux, mais l'imposteur génois.

Colomb découvrit assez tôt la conspiration et fit arrêter ses instigateurs. Il eût pu sévir avec une extrême sévérité contre Diaz : on trouva, écrit de sa main, contre l'amiral, un infâme mémoire où les calomnies s'entassaient. “ L'amiral, dit Washington Irwing, se conduisit avec beaucoup de modération. Par égard pour le rang et la position de Diaz, il s'abstint de lui infliger aucun châtiment ; il le consigna seulement à bord d'un des navires, se proposant de l'envoyer en Espagne pour y être jugé. Plusieurs de ses complices, d'un rang inférieur, furent punis, suivant le degré de leur culpabilité, mais non pas avec la rigueur que méritait leur faute. „ Cette indulgence ne toucha pas des cœurs endurcis par la haine : Colomb ne cessa d'être en butte, depuis ce moment, aux plus iniques accusations d'arbitraire et de tyrannie. Étranger, parvenu, il avait contre lui, cette fierté nationale, l'un des traits les plus honorables, quand elle n'est pas égarée, du caractère espagnol : les nobles Castillans tenaient à outrage de voir un Italien punir un hidalgo. Tels étaient déjà les profonds ravages de l'indiscipline, que Colomb, pour préserver la colonie des éventualités les plus extrêmes, se vit réduit à désarmer de leurs canons quatre de ses navires, à concentrer cette artillerie et les munitions sur sa principale caravelle, à n'en confier la garde qu'au petit nombre d'hommes sur lesquels il pouvait compter.

Cependant la santé de l'amiral s'était améliorée. Il en profita pour conduire à Cibao l'expédition dont il nourrissait le projet depuis le voyage d'Ojeda : il espéra qu'une longue reconnaissance à l'intérieur, les multiples épisodes de la marche et les triomphants résultats seraient le meilleur remède contre la tristesse et le mauvais esprit. Il partit le 8 mars, à la tête de quatre

cents hommes. Les uns étaient des ouvriers avec tous leurs outils pour l'occupation et l'exploitation des gisements aurifères, les autres des soldats brillamment armés; parmi ceux-ci une cavalerie relativement considérable. Il avait choisi les meilleurs et les plus aguerris parmi ses hommes valides; il était assuré de forcer partout, sur la route, la craintive admiration des insulaires, et, au besoin, d'avoir promptement raison des attaques de Caonabo, si le fier " seigneur de la maison d'or " ouvrait les hostilités. On sortit d'Isabelle en bataille, bannières déployées : au bruit du tambour, aux fanfares des trompettes, le sang espagnol recouvra sa chevaleresque vigueur. On campa, le premier soir, après avoir passé à gué deux rivières, à l'entrée d'un défilé étroit, escarpé, rendu impraticable par les éboulements du terrain et les enlacements de la végétation. C'était le seul passage conduisant à Cibao. Colomb, le lendemain matin, fit appel aux jeunes gentilshommes qui, durant la guerre des Maures dans les gorges des montagnes de Grenade, avaient eu maintes occasions de se familiariser avec le travail des pionniers. Électrisés par ces glorieux souvenirs, ils mettent pied à terre, et, dirigeant avec habileté les ouvriers, les enlevant avec entrain, ils ont bientôt ouvert et aplani la première route du Nouveau Monde. Colomb, avec le tact naturel aux âmes vraiment militaires, leur décerna, sur-le-champ, la récompense qui pouvait le plus leur agréer : il nomma cette gorge, *le Défilé des Gentilshommes*.

Une autre récompense les attendait au sommet de la montagne : sur le versant opposé, se déroulèrent, à perte de vue, " comme un paradis terrestre, » devant leurs yeux enchantés, éblouis, fascinés, des savanes à l'étendue immense, aux grâces incomparables, aux splendeurs

indescriptibles, que Colomb nomma la *Vallée Royale*. C'est la vallée peut-être la plus magnifique du monde. Les Espagnols la traversèrent. Le seul spectacle de cette éblouissante nature les eût enivrés de joie, l'hospitalité cordiale et gracieuse des nombreux villages qu'ils visitèrent augmenta leur ravissement. Les Indiens furent d'abord effrayés d'un attirail guerrier si nouveau pour eux; ils furent terrifiés lorsqu'ils virent les cavaliers et leurs chevaux, qu'ils avaient pris, dans le principe, pour un être unique, se séparer en deux et marcher côte à côte : ils commencèrent par fuir avec terreur et s'enfermer dans leurs maisons. Telle était leur simplicité qu'ils se croyaient en sécurité parfaite, après avoir placé à leurs portes une légère barrière de roseaux. Cette ingénuité toucha Colomb : il ordonna de respecter scrupuleusement ces fragiles barricades. Cette sage douceur dissipa par degrés toutes les craintes. La population revint, peu à peu, au devant des Espagnols, offrant tout, donnant tout, ne sachant par quels transports manifester sa reconnaissante allégresse pour les bagatelles d'Europe qu'elle recevait en retour.

Les Espagnols arrivèrent à Cibao. Ils revirent les mêmes indices de mines d'or qu'avait vus Ojeda. On leur apporta des quantités d'or importantes ; les insulaires s'étaient fait un plaisir de les recueillir pour Colomb depuis le passage d'Ojeda. A quelques Indiens qui désirèrent des objets d'Europe, l'amiral fit comprendre qu'il ne les leur donnerait que contre de l'or. Se précipitant aussitôt vers un ruisseau peu éloigné, ils en revinrent, après un court espace, avec de la poudre d'or en abondance. Une sonnette fut échangée pour deux morceaux d'or vierge pesant une once chacun, et l'Indien qui fit ce marché, affecta de déprécier ses deux mor-

ceaux d'or, comme chétifs, en comparaison de ceux qu'on trouverait aisément dans un vallon d'à côté.

Cet or, des fragments d'ambre et d'azur que Colomb trouva, un filon dans lequel il crut constater la présence du cuivre, le déterminèrent à fixer là le quartier général de ses mineurs. Il posa immédiatement sur une hauteur les fondements d'une forteresse. En souvenir des propos des mécontents qui avaient dit, à Isabelle, qu'ils croiraient à la présence de l'or dans les montagnes d'Hispaniola, après l'avoir vu de leurs yeux et touché de leurs mains, il voulut que cette forteresse s'appelât Saint-Thomas. Il la relia, par une route, avec Isabelle : l'intervalle était de dix-huit à vingt lieues. Quand ces travaux lui parurent suffisamment avancés, laissant à Saint-Thomas, sous le commandement de Pedro Margarite, un corps d'occupation convenable, il revint à Isabelle.

Il y arriva le 19 mars. Les maladies s'y étaient empirées et généralisées; l'inquiétude et l'indiscipline avaient fait des progrès proportionnels. La diminution des vivres et l'urgente nécessité de pousser activement certaines constructions l'obligèrent de décréter des mesures qui froissèrent d'inintelligents amours-propres. Il soumit tout le monde aux rigueurs de la ration strictement mesurée. Chacun, par sa naissance ou ses emplois, se croyait au dessus de cette règle égalitaire. Le Vicaire apostolique laissa personnellement éclater une susceptibilité de mauvais goût. Il encourut ainsi, de la part de l'amiral, de sévères rappels à l'ordre. Il en murmura davantage; les coteries factieuses eurent son appui. Ces coteries se continrent à peine, lorsque l'amiral fut obligé de faire céder les considérations secondaires de hiérarchie sociale, à des nécessités impérieuses de salut

commun et de justice chrétienne. Les moulins à bras ne suffisaient plus à moudre du blé pour tout le monde. Le moulin mécanique qu'on bâtissait sur la plus petite des rivières, restait inachevé, à cause du grand nombre d'ouvriers tombés malades. A titre de corvée, jusqu'à ce qu'il fût terminé, l'amiral exigea que tous les colons, sans distinction du noble et du roturier, missent la main à un travail d'où dépendait l'existence de tous. Il n'y a aucun doute sur les motifs de force majeure qui contraignirent l'amiral d'en user de la sorte, " afin, dit Herrera, que son peuple ne pérît pas ". Il n'en est pas moins réel qu'à Isabelle, d'abord, ce fut un cri de rage, parmi les fils de famille et tous les gens nés, de se voir astreints à un travail manuel, et, qu'en Espagne, plus tard, les ennemis de Colomb lui firent persévéramment un véritable crime de lèse-nation, d'avoir, à ce point, humilié, disaient-ils, la noblesse. Le Père Boïl censura en public la conduite de l'amiral : il la taxa, en propres termes, de " cruauté ".

Sur ces entrefaites, Colomb reçut de mauvaises nouvelles du fort Saint-Thomas. Pedro Margarite lui mandait les choses les plus graves, de l'attitude malveillante et des machinations, disait-il, des insulaires et de leurs caciques. Le fait était que l'amiral une fois parti de Saint-Thomas, les Espagnols avaient exaspéré les naturels ; ils leur avaient extorqué leur or et débauché leurs femmes. Colomb expédia des renforts à Pedro Margarite. Convaincu, en outre, qu'il était essentiel à la subsistance de la colonie, d'établir et de maintenir des relations avec plusieurs points de l'intérieur, il arrêta un plan d'occupation générale, et fit partir pour diverses stations reliées entre elles, et avec Isabelle et Saint-Thomas, des détachements commandés par ses

meilleurs officiers. Margarite reçut le commandement supérieur de toutes ces troupes.

CHAPITRE V

EXPLORATION DE LA CÔTE OCCIDENTALE DE CUBA. — AGGRAVATION DES DÉSORDRES DE LA COLONIE

Le rôle auquel Colomb se croyait providentiellement appelé n'était pas de conquérir et coloniser une île : aussitôt qu'il eut assuré, par les mesures que nous venons de dire, la sécurité de ses compagnons sur tous les points d'Hispaniola, et rétabli le bon ordre dans l'enceinte même d'Isabelle ; choisissant parmi ses cinq navires les trois caravelles du plus faible tirant d'eau ; plaçant son pavillon amiral sur la plus petite, la *Nina*, de Palos, qu'en l'honneur de sa famille franciscaine, il se plut à rebaptiser alors la *Santa-Clara ;* chargeant, enfin, du gouvernement temporaire de la colonie un conseil administratif, présidé par Diego, son frère, et dans lequel il fit entrer le Vicaire apostolique, il reprit le cours, trop longtemps interrompu, à son gré, de ses découvertes au large. Il appareilla, le 24 avril, et resta cinq mois dehors. Il visita, presque entière, la côte méridionale de Cuba ; contourna à moitié la grande île Évangélista, aujourd'hui l'île des Pins ; découvrit la Jamaïque, parcourut sa côte nord en partie, et sa côte sud d'un bout à l'autre ; explora les jardins de la Reine et les Jardinets : rallia Hispaniola par sa pointe la plus occidentale, puis la longea, par le midi, jusqu'à son dernier cap à l'orient : toucha, dépassa même l'île Mona, entre Hispaniola et Porto-Rico.

Tel est le sommaire incomplet et pâle d'une navigation qui dura cent cinquante-neuf jours consécutifs, au milieu de fatigues et de périls inouïs. Elle eut pour objet principal de découvrir si quelqu'une de ces nouvelles terres ne se rattachait pas au continent asiatique. Ce problème, Colomb ne put le résoudre : il revint incertain, comme il était parti, ses navires criblés de voies d'eau, la mâture pantelante, les voiles déchirées et pourries. Égarés ensemble ou séparés les uns des autres, ils avaient talonné, labouré les bancs de sable, échoué souvent. Les vivres manquaient : depuis longtemps, la ration, la même pour l'amiral et le dernier des domestiques, ne se composait plus que d'un biscuit par jour et d'un peu de vin : les équipages étaient exténués, les plus solides officiers à bout de force et de confiance. Colomb venait d'écrire à la reine : " Fasse " Notre-Seigneur que nos fatigues profitent à son " saint service et à celui de Vos Altesses : quant à ce " qui me concerne, jamais l'intérêt ne me ferait m'ex- " poser à tant de fatigues et de périls : il ne se passe " pas de jour que je n'approche à tout moment de la " mort. " C'est dans ces conditions que l'amiral atteignit l'île Mona, le 24 septembre. En portant alors au nord-ouest, il n'eût été qu'à deux ou trois journées d'Isabelle : il prit la direction opposée, résolu d'achever la reconnaissance des îles Caraïbes, qu'il avait commencée l'année précédente en arrivant d'Espagne : Dieu l'arrêta.

Depuis cinq mois, Colomb n'avait pas seulement enduré les mêmes travaux, souffert les mêmes privations, bravé les mêmes intempéries que le dernier de ses hommes. Toujours aux prises avec une nature nouvelle et ses menaçantes complications, il avait étudié sans

relâche, veillé presque sans interruption, lu, écrit, dessiné, calculé, collectionné, discuté, soit avec lui-même, soit avec autrui. Durant de longues nuits de pluies torrentielles, d'obscurité opaque et de froids ouragans, lorsque ses officiers et ses matelots, familiarisés avec le danger ou vaincus par la fatigue, oubliaient leurs maux et retrempaient leurs forces dans le sommeil, il avait dû continuer, lui, d'arpenter sa dunette, l'âme dévorée de soucis, le cœur plein d'angoisses, le regard tendu, l'oreille attentive, le visage coupé par le vent, ruisselant d'eau de la tête aux pieds, sous ses vêtements collés aux membres. Le salut de ses vaisseaux dépendait de sa vigilance. Tant que dura cette lutte contre les éléments, l'excès même des appréhensions, en surexcitant la volonté, entretint la vie par la fièvre. Mais une fois rentrés dans une mer connue, les poignantes inquiétudes firent place à un sentiment aussi suave qu'irréfléchi de sécurité : alors, à la fermentation du sang l'atonie succéda. Le 26 septembre, en quittant Mona, Colomb perdit tout à coup la mémoire et la vue, puis le mouvement et la sensibilité : il s'affaissa sur lui-même comme une masse inerte. Etait-ce le sommeil, la léthargie ou la mort? Ses compagnons, épouvantés et navrés, abandonnèrent la direction des Caraïbes; ils gagnèrent Isabelle à toutes voiles. Ce fut à l'état de cadavre, qu'ils lui rendirent son Vice-Roi, leur amiral. Les faibles battements du cœur et la flexibilité des membres empêchaient seuls de croire que cette âme sublime fût remontée vers son Créateur.

Cet anéantissement dura cinq jours et cinq nuits. Au réveil, une grande et douce surprise attendait Colomb : il vit à ses côtés Barthélemy son frère, qu'il n'avait pas vu depuis huit ans. Peut-être le lecteur se rappelle-t-il,

qu'au moment de quitter Lisbonne, en 1484, Christophe Colomb avait envoyé Barthélemy en Angleterre. L'abbé Fernand Colomb dit que, dans la traversée, son oncle fut pris et pillé par des pirates, et tomba dans un tel état de pauvreté qu'il dut s'absorber dans la confection des cartes géographiques, et, de la sorte, gagna péniblement sa vie, sans pouvoir faire, près du roi Henri VII, aucune démarche relative à la Découverte. De la cour d'Angleterre, il passa en France, et apprit, à Paris, de la bouche même de Charles VIII, la découverte des Indes. Il accourut à Séville. Quand il y arriva, l'amiral était déjà reparti pour son second voyage. Barthélemy alla prendre, à Cordoue, chez sa belle-sœur Béatrix, ses deux neveux Diego et Fernand, et se rendit avec eux à la cour, à Valladolid. Les deux enfants prirent, près du prince Jean, leur service de pages ; et les Rois, sur la demande de Barthélemy d'aller aux Indes seconder l'amiral, lui donnèrent le commandement de trois caravelles chargées de vivres pour Hispaniola : il eut le regret encore de n'arriver à Isabelle, qu'après le départ de l'amiral pour Cuba.

Revoir, au retour, son vaillant frère à son chevet, ne fut pas seulement pour Christophe Colomb une vive satisfaction de cœur : malade, alité pour plusieurs semaines, il avait d'autant plus besoin du concours d'un tel second, qu'il retrouvait la colonie dans un état effroyable, presque désespéré. Pedro Margarite, le commandant supérieur de toutes les troupes de l'île, au lieu d'exécuter les instructions que l'amiral lui avait laissées en partant, était venu camper en pleine Vallée Royale, à seize lieues environ d'Isabelle. Là, il avait donné à ses soldats le continuel exemple d'exactions brutales et d'une débauche effrénée ; il avait exaspéré les naturels

par ses violences, et laissé, par sa mollesse, ses troupes se transformer en bandes de pillards. Diego Colomb, de l'assentiment du conseil administratif, lui adressa des remontrances. Pedro Margarite était un " favori du roi „ ; les gentilshommes qui l'entouraient comme officiers, supportaient avec dépit l'autorité du Vice-Roi, parce qu'il était étranger : à plus forte raison affectèrent-ils du dédain pour Diego. Le chef et ses officiers s'organisèrent en faction aristocratique et soi-disant nationale. Le Père Boïl s'affilia sous main à cette faction ; elle rallia bientôt tout les mécontents. Peu après l'arrivée de Barthélemy, Margarite et le Vicaire apostolique s'emparèrent des caravelles qu'il avait amenées, et s'enfuirent en Espagne avec leurs adhérents. Les soldats, restés sans chefs, ne mirent plus de bornes à leurs excès. Les Indiens furent rançonnés, insultés, égorgés. Ils se soulevèrent : les caciques formèrent entre eux une ligne dont Caonabo fut l'âme. Il entraîna dix mille guerriers assiéger le fort Saint-Thomas. La forteresse, heureusement, était commandée par Ojeda, elle résista victorieusement : après trente jours d'inutiles attaques, les Indiens durent se retirer.

Nous avons dit qu'Hispaniola se divisait en cinq États indépendants. Cinq rois ou grands caciques : Guacanagari, Caonabo, Guarionex, Guayacoa et Behechio gouvernaient ces États. Pendant que l'amiral, à peine revenu de Cuba, gardait encore le lit, il reçut inopinément la visite de Guacanagari. Le bon cacique, comme l'appelle Washington Irwing, n'avait pris nulle part au soulèvement des insulaires contre les Espagnols; il avait, durant toute la lutte, exercé la plus généreuse hospitalité envers les soldats malades, blessés, fugitifs, traqués, qui avaient, par bandes, cherché près de lui

un refuge. Cette conduite lui attira la haine des autres caciques. Caonabo et Behechio firent ensemble irruption sur ses domaines. Behechio lui tua une de ses femmes; Caonabo en emmena une autre prisonnière. Ces faits établirent une étroite solidarité d'intérêts entre Guacanagari et l'amiral. Le cacique venait, en conséquence, informer Colomb de ce qui se tramait d'un bout à l'autre de l'île. Il lui apprit que l'insuccès du siége de Saint-Thomas n'avait fait qu'accroître la fureur de Caonabo contre les étrangers; qu'il était parvenu à faire partager ses sentiments d'abord à Behechio, son beau-frère, puis à Guarionex et Guayacoa; qu'une ligue nouvelle, plus formidable que la première, était constituée; qu'ils avaient juré d'exterminer jusqu'au dernier Espagnol; qu'ils n'attendaient qu'une occasion favorable pour se ruer, avec la population entière des quatre États, sur Isabelle et tous les détachements de l'intérieur.

Colomb déplora amèrement que les passions et l'ineptie de compagnons indignes eussent, en son absence et au mépris de tous ses ordres, amené ce flagrant état de guerre, entre les insulaires et la colonie; mais il ne lui était pas loisible de se soustraire aux responsabilités graves et aux cruelles nécessités résultant pour lui-même, à son retour, de la situation qu'on lui avait faite : en dépit de ses constants efforts pour maintenir dans la paix et l'amitié les deux mondes en présence, on avait allumé la guerre, il lui fallait la soutenir : il lui fallait recourir à toutes les rigueurs qu'elle entraîne et autorise; il acquérait, pendant la lutte, tous les droits des belligérants, et, après la victoire, tous les droits des conquérants.

Son premier soin fut d'investir son frère Barthélemy

des fonctions de sous-gouverneur de la colonie, avec le titre d'Adelantado : c'était son droit; les Rois l'avaient autorisé, à se donner, au besoin, un remplaçant, et à lui déléguer ses propres pouvoirs. Sa maladie et la crise violente que traversaient les affaires, ne lui imposaient que trop, alors, cette nécessité. Ferdinand néanmoins, quand il apprit l'élévation de Barthélemy Colomb, s'en formalisa : il prétendit que c'était à Colomb trancher outre mesure du souverain, que de créer, au bénéfice de sa famille, des places de cette importance. On serait tenté de sourire à cette allégation d'importance, à propos du sous-gouvernement d'une colonie de quelques centaines d'âmes; mais la puérilité même de l'observation du roi démontre que le vrai motif de son mécontentement était ailleurs : sans l'aide de Barthélemy, son frère et son lieutenant, l'amiral, réduit personnellement à l'inactivité par sa maladie, eût probablement succombé sous les attaques simultanées des Indiens et des colons; Ferdinand s'irrita d'une combinaison administrative devenue le salut de celui qu'il tenait à perdre.

Colomb fit appeler ensuite le cacique Guarionex : il lui expliqua qu'il désapprouvait tout le premier les crimes commis, en son absence, par les Espagnols contre les indigènes; lui promit d'y mettre un terme, de les réparer; le détacha. par ses loyales assurances, de la ligue, et obtint de lui l'autorisation de construire, dans ses États, une forteresse. En même temps l'amiral envoyait Ojeda, avec un petit nombre de compagnons déterminés, pour se saisir, s'ils pouvaient, de la personne de Caonabo. Ce coup de main réussit : le terrible cacique, fait prisonnier par ruse, fut amené à Isabelle; il y resta détenu sous bonne garde. Son frère pour le venger, leva une armée de sept mille guerriers; dès la

première rencontre, Ojeda le vainquit et dissipa ses débiles troupes.

L'alliance de Guacanagari, la neutralité de Guarionex, la capture de Caonabo et la défaite de son frère, en réduisant la ligue ennemie aux deux caciques Guayacoa et Behechio, rendirent à la colonie une sécurité presque complète. Sur ces entrefaites, elle fut puissamment secourue par l'arrivée de quatre bâtiments venant d'Espagne, sous la conduite d'Antonio de Torres; ils étaient chargés de vivres. Par ce convoi, Colomb reçut de la Reine la première dépêche officielle qui soit allée d'Europe au Nouveau Monde. Ces paroles, entre autres, de la royale missive, durent émouvoir profondément le cœur du pieux amiral :

“ Nous avons eu grand plaisir, lui disait Isabelle, à apprendre les choses que vous nous avez écrites: et pour tout cela nous rendons de vives actions de grâces à Notre-Seigneur. Nous espérons qu'avec son aide, cette œuvre, qui est la vôtre, sera cause que notre sainte foi catholique recevra une grande extension. Et dans tout ceci, une des principales satisfactions que nous goûtions est de sentir que cette entreprise a été conçue, mise au jour et exécutée par votre génie, votre habileté, votre labeur. Et il nous paraît que tout ce que, dès les premières ouvertures, vous nous aviez annoncé devoir arriver, s'est effectué en majeure partie, avec autant de précision que si vous l'eussiez vu s'accomplir avant de nous le dire. „

La bonté, le contentement de la reine, au surplus, ne se traduisaient pas seulement par des félicitations : les caravelles apportaient, de sa part, à Colomb, des présents dont la nature dénote les affectueuses et nobles sollicitudes d'Isabelle pour le bien-être de ce grand

homme : elle lui envoyait un mobilier complet, et choisi comme par une mère ou par une sœur, pour sa chambre à coucher, sa salle à manger et son office.

Mais l'escadre d'Antonio de Torres avait quitté l'Espagne au mois d'août : Margarite, le Père Boïl et leurs complices n'y étaient pas encore arrivés. Colomb appréhenda que les calomnies qu'ils ne pouvaient manquer de forger contre lui pour justifier leur propre conduite, n'eussent, depuis, fait une fâcheuse impression sur l'esprit des souverains. Il se hâta donc de renvoyer les bâtiments, avec son frère Diego, afin que les Rois connussent par lui la vérité. Il embarqua aussi cinq cents prisonniers de guerre indiens, tout l'or qui avait été recueilli, malgré les sanglantes agitations de l'île, et de nombreux échantillons de toutes sortes de produits.

Cependant l'esprit de révolte et les désirs de vengeance fermentaient toujours parmi les indigènes. Colomb, dont la santé s'était lentement rétablie, partit le 27 mars 1495, avec l'Adelantado et toutes les forces qu'il put rassembler, pour la Vallée Royale. Guacanagari et son armée marchaient avec eux. Les insulaires furent défaits en toute rencontre, obligés de demander la paix, et assujettis à un tribut. Colomb, jusque-là n'avait jamais eu cette pensée; mais il crut, non sans motif, que sa victoire à main armée lui conférait des droits qu'auparavant il n'avait pas : nouvelle preuve qu'il n'arriva pas tout d'abord au Nouveau Monde avec les prétentions d'un conquérant! Du reste, Hispaniola fut, alors, si complétement subjuguée qu'un Espagnol aurait pu traverser toute l'île, seul et non armé, sans appréhender la moindre attaque; s'il l'avait exigé, les naturels l'auraient même porté sur leurs épaules, sans oser se plaindre.

Ce résultat des efforts de Colomb dura peu, grâce aux intrigues du palais de Ferdinand. Margarite et le Père Boïl, lorsqu'ils arrivèrent à la cour, avaient longuement concerté leur plan d'attaque contre l'amiral. La solidarité d'un commun crime n'était pas seule à les unir : Catalans l'un et l'autre, ils relevaient du roi d'Aragon, non de la reine de Castille : cette circonstance mérite d'être remarquée ; elle peut seule expliquer qu'au lieu d'avoir été traités en coupables, dès leur débarquement, ou du moins en prévenus, jusqu'à ce qu'on sût par l'amiral, Vice-Roi, le vrai caractère de leur désertion, il leur fût permis de se poser ouvertement en accusateurs de leur chef.

Margarite et le Père Boïl accusèrent Colomb de tromper les Rois dans tout ce qu'il disait ou écrivait de la richesse du Nouveau Monde ; ils soutinrent qu'Hispaniola serait toujours une colonie pauvre, incapable de rapporter ce qu'elle coûterait ; ils reprochèrent à l'amiral et à ses frères de commander aux Espagnols avec insolence et dureté ; ils se plaignirent des travaux, des privations, des châtiments et des outrages, infligés par ces aventuriers italiens aux gentilshommes de Castille. Ils allèrent jusqu'à prétendre que l'amiral volait la couronne dans la répartition qu'il faisait de l'or. Ils conclurent en affirmant qu'ils n'avaient, eux, quitté la colonie que pour obéir à un impérieux devoir de conscience : éclairer, le plus tôt possible, la religion des Rois. Leurs complices n'avaient garde de refuser à ces mensonges l'appui de leur témoignage intéressé.

Le sens honnête et droit d'Isabelle refusa d'abord d'admettre soit la vérité de ces accusations, soit la légitimité d'un semblable mode d'information. On tendit à sa bonne foi le plus dangereux des piéges : on lui pro-

posa d'envoyer à Hispaniola un commissaire spécial avec mission de se renseigner à fond sur les actes de l'amiral. Il était, en soi, monstrueux, de mettre ainsi le chef en suspicion sur les dires au moins irréguliers d'inférieurs venus sans son autorisation. Ou Isabelle ne comprit pas l'iniquité qu'on lui faisait commettre, ou l'on força ses scrupules par d'habiles obsessions, ou bien on la flatta que le commissaire choisi, ami de Colomb, recevrait d'elle tous les ordres voulus pour que la victoire restât sûrement à l'amiral. Toujours est-il qu'on obtint son consentement : Aguado, intendant de la chapelle royale, fut désigné. Aguado jouissait, à la vérité, de l'estime et de l'amitié de Colomb qui l'avait, récemment, recommandé à la bienveillance des souverains. Isabelle en conclut qu'elle pouvait se fier à lui. Les ordres les plus sages sur la manière dont il devait comprendre et remplir sa mission lui furent officiellement donnés. Il les viola bientôt si audacieusement, qu'il est impossible de ne pas supposer qu'il y était autorisé par des instructions secrètes. Ces instructions n'émanèrent pas d'Isabelle, et si elles n'avaient émané que de Fonseca, rien n'eût pu soustraire Aguado, après ses fautes, à la sévérité du dur Ferdinand. La seule imprudence qu'on puisse reprocher à Isabelle, c'est d'avoir signé, pour Aguado, une commission conçue en des termes trop généraux : ils lui permirent de s'arroger un pouvoir discrétionnaire. L'ombrageux et méticuleux Ferdinand ne signa certainement pas un tel mandat, sans avoir compris sa dangereuse élasticité ; son motif, pour accorder cette sorte de blanc-seing, fut, évidemment, de mettre Aguado, à l'insu et contre la volonté de la reine, en état de perdre Colomb.

CHAPITRE VI

MISSION D'AGUADO. — SECONDE TRAVERSÉE DU NOUVEAU MONDE EN EUROPE

Aguado partit d'Espagne pour Hispaniola vers la fin d'août 1495. Il commandait à quatre caravelles. Diego Colomb, arrivé en Europe, avec Antonio de Torres, pendant les préparatifs de cet armement, se réembarqua pour la colonie avec le commissaire. Le métallurgiste Pablo Belvis et plusieurs religieux destinés à remplacer au Nouveau Monde les missionnaires revenus avec le Père Boïl, prirent aussi passage sur l'escadre d'Aguado. Elle mouilla, dans le mois d'octobre, à Isabelle. L'amiral, en ce moment, était à l'intérieur de l'île, combattant le frère, de nouveau révolté, de Caonabo.

Aguado, comme s'il eût été, non un commissaire chargé d'une information spéciale, mais le vrai Vice-Roi des Indes, s'empara, dès le début, de toutes les prérogatives de l'autorité suprême. Il affecta un mépris public pour Barthélemy Colomb, qui gouvernait en l'absence de l'amiral. Il fit citer en sa présence qui bon lui plut, prodigua aux uns les reproches les plus durs, jeta les autres en prison, dit hautement qu'il venait châtier les Italiens. Barthélemy ne pouvait moins faire que de demander à voir la commission d'Aguado. Celui-ci refusa d'abord de l'exhiber; il ne la montrerait, dit-il, qu'à l'amiral. Il ne tarda pas à se raviser : non seulement il montra à l'Adelantado, mais encore il fit proclamer pompeusement à son de trompe sa lettre de

créance. Elle était ainsi conçue : “ Cavaliers, écuyers, “ et vous tous qui par nos ordres êtes dans les Indes, “ nous vous envoyons Jean Aguado, gentilhomme “ de notre chambre, qui vous parlera de notre part. “ Nous vous enjoignons d'ajouter foi à ses paroles. „

Un tel mandat, rendu plus terrible encore par les commentaires fanfarons du porteur, persuada tout le monde que la perte de l'amiral était certaine. “ Ce fut, dit Washington Irwing, un temps de triomphe pourles coupables. Il n'en était pas un qui ne se transformât tout à coup en accusateur. Tous ceux qui, par leurs crimes et leur négligence, avaient encouru la rigueur salutaire des lois, poussaient contre Colomb les clameurs les plus hautes. On lui reprochait et les maux que d'autres avaient causés, et les remèdes qu'il s'était efforcé d'y apporter. „

Il fallait quelque temps pour que l'amiral fût informé, dans l'intérieur, de ce qui se passait à Isabelle, et y revînt. Aguado tira parti de ces délais : il répandit contre Colomb le plus injurieux des bruits, et prit une mesure tout particulièrement faite pour discréditer le grand homme : il osa dire que l'amiral se tenait volontairement éloigné d'Isabelle, par crainte de la lumière et du châtiment ; il affecta d'envoyer, pour l'appréhender au corps, un détachement de cavalerie. Un Aguado ne pouvait choisir ses satellites que parmi les plus misérables soldats de l'île ; ceux-ci, partout où ils passèrent, ne manquèrent pas de semer les exagérations les plus extravagantes sur le pouvoir du commissaire et la chute imminente du Vice-Roi. L'opinion s'accrédita chez les peuplades indigènes, qu'il était arrivé “ un jeune amiral chargé de tuer le vieux „. Rendant Colomb, leur unique protecteur, responsable des maux qu'ils avaient souf-

ferts, et probablement poussés par l'astuce instinctive qui est toute la politique du sauvage, les caciques, afin d'envenimer le plus possible la dissension parmi les étrangers, se réunirent chez le frère de Caonabo, et, de là, firent parvenir au commissaire un exposé violent de leurs griefs.

Bien avant d'avoir été rejoint par le détachement envoyé à sa recherche, Colomb sut les actes d'Aguado, et lui manda qu'il se rendait à Isabelle. Aguado conçut aussitôt la plus criminelle espérance. Il savait la fierté naturelle de l'amiral, son sentiment élevé de la dignité de ses charges, le soin scrupuleux avec lequel il faisait respecter sa personne, ses services, son autorité : il se flatta qu'en lui prodiguant l'insulte publique, il allumerait toutes les ardeurs de son caractère impétueux, qu'un scandaleux éclat en résulterait, que par des paroles ou des actes de violence, l'amiral lui fournirait un prétexte de le représenter comme foulant aux pieds le respect des souverains, dans la personne de leur mandataire. La sagesse et la vertu de Colomb déjouèrent ce méprisable calcul. Il y avait longtemps que de cruelles épreuves, religieusement subies, avaient amorti la fougue excessive de son tempérament ; il savait trop bien, du reste, apprécier sa propre dignité, pour se commettre dans un conflit avec un matamore comme Aguado. “ Par dessus tout, il avait un respect profond pour l'autorité de ses souverains ; car, dans la ferveur de ses sentiments, sa fidélité et son zèle ne le cédaient qu'à sa piété „ (1). Lorsque Aguado et lui se rencontrèrent, il prevint tout d'abord Aguado par les marques de la politesse la plus attentive et la plus mesurée. En

(1) Washington Irwing.

vain le commissaire, décontenancé par tant de sang-froid, renouvela-t-il la ridicule et irritante cérémonie de faire proclamer à son de trompe sa lettre de créance : Colomb, redoublant de déférence, lui protesta qu'il se conformerait avec un religieux empressement à tous les désirs de Leurs Altesses.

Colomb, par la suite, quelque preuve qu'il acquît chaque jour des menées déloyales et dangereuses d'Aguado, ne se départit jamais de cette calme attitude. Aguado pratiqua sans relâche, et par les moyens les moins réguliers, pour arriver à ses fins, les Espagnols et les indigènes. Lorsqu'il eut recueilli, de la sorte, contre l'amiral, assez de calomnies, à son gré, il fit ses préparatifs de retour en Espagne. Colomb ne pouvait le laisser partir seul : c'eût été ouvrir le champ trop libre au mensonge; il annonça qu'ils s'en iraient ensemble. A vrai dire, Colomb n'était pas sans inquiétudes sur l'issue de cette déplorable affaire : il n'aurait pas seulement à lutter, à la cour, contre la parole de ses nombreux et puissants ennemis : la colonisation n'avait encore donné que des résultats très imparfaits; elle avait coûté des sommes relativement fortes : cet écart évident entre ses promesses et les réalités lui serait certainement objecté; il aurait bien de la peine à faire reconnaître que la stérilité de la Découverte provenait, non de ses fautes ou de la pauvreté essentielle du Nouveau Monde, mais des crimes de ses ennemis.

Des faits aussi heureux qu'inattendus tirèrent toujours Colomb de ses plus pénibles embarras : il fut délivré, alors, de ses perplexités, par des incidents où l'habileté des hommes n'eut aucune part. Comme il se disposait à mettre à la voile avec Aguado, une de ces foudroyantes tempêtes, dont les Antilles ont le calamiteux secret, et

que l'Europe n'a pu nommer qu'en empruntant aux naturels un terme de leur langue, un *ouragan* se déchaîna sur Hispaniola. Il souffla trois heures, avec complication de trombes, d'éclairs, de coups de foudre, et la mer déborda. Des quatre caravelles d'Aguado et des trois de Colomb qui étaient à l'ancre dans le port d'Isabelle, six furent complétement englouties ou fracassées contre la côte. Une seule résista : ce fut non seulement la plus petite, mais encore la plus avariée avant la tempête, la *Santa-Clara*, autrefois la *Nina*, ce même frêle et vaillant esquif " qui avait secouru l'amiral dans son naufrage de la Nativité, qui ", à travers les déchaînements de l'Atlantique, " l'avait ramené à Palos ", au retour du premier voyage, et qui, plus récemment, " l'avait conduit à l'exploration de la mer de Cuba " (1).

L'amiral et le commissaire ne pouvaient prendre passage tous les deux, avec leur suite et les malades, sur une seule caravelle. D'ailleurs, la *Santa-Clara* n'était pas sortie de l'ouragan sans les plus graves avaries. En même temps qu'il la fit réparer, Colomb ordonna de démolir les navires jetés à la côte et de construire, avec leurs débris, une seconde caravelle, la *Sainte-Croix*. Ces travaux retinrent forcément l'amiral et Aguado dans la colonie, bien au delà du terme précédemment fixé pour leur rentrée en Espagne. Or ce retard profita merveilleusement à la cause de Colomb.

Un jeune Aragonais, Michel Diaz, garçon énergique et de belle mine, mais plus violent encore, s'était querellé, plusieurs mois auparavant, avec un de ses camarades, attaché, comme lui, au service personnel de

(1) Roselly de Lorgues.

l'Adelantado. En vrais Catalans, ils s'étaient battus au couteau. Diaz blessa si grièvement son adversaire, que, le croyant mort, il s'enfuit dans l'intérieur de l'île, pour se soustraire au châtiment de ce meurtre. Les témoins de la rixe s'enfuirent avec lui. En rôdant à l'aventure, ils arrivèrent, près de l'embouchure de l'Ozama (où, depuis, fut bâtie la ville de Saint-Domingue), dans une tribu indienne gouvernée par une femme. Cette femme s'éprit de Diaz. Pour le fixer près d'elle, sachant le prix que les hommes blancs attacheraient à la possession d'une mine d'or, elle lui révéla l'existence, à sept lieues de là, sur la rive gauche de la rivière Hayna, de gisements d'une richesse incomparable, et lui conseilla de décider ses compatriotes à quitter les quartiers insalubres d'Isabelle, pour s'établir dans ces nouveaux parages.

Certain que des renseignements de cette importance lui vaudraient son pardon, Diaz accourut à Isabelle. Christophe et Barthélemy Colomb lui pardonnèrent, en effet, d'autant plus légitimement que son camarade n'était pas mort de son coup de couteau. Diaz, Barthélemy et le métallurgiste Pablo Belvis partirent pour la rivière Hayna. Ils y trouvèrent un sol littéralement imprégné d'or ; ils purent l'y recueillir en quantités si considérables et par morceaux d'une telle grosseur, qu'à peine en croyaient-ils leurs propres yeux. Dans un rayon de plus de six milles, ils répétèrent à chaque instant les fouilles, et, chaque fois, l'expérience fut couronnée d'un merveilleux succès. Ils se hâtèrent de revenir à Isabelle, et y rapportèrent des pépites d'une valeur énorme. L'amiral se plût à voir là un signalé bienfait de la Providence : elle lui ménageait cet infaillible moyen de confondre ses détracteurs et ceux du

Nouveau Monde, au moment même où, rentrant en Espagne avec Aguado, il avait le plus besoin de ce secours. Il s'enferma dans son oratoire, remercia avec effusion le Seigneur, et lui consacra les prémices de cette nouvelle découverte. C'était sa pratique constante : " Lorsqu'on lui apportait, dit Herrera, quelque or ou quelque chose de prix, il s'agenouillait dans son oratoire et rendait grâce à Dieu. „

Colomb laissa ses deux frères à Isabelle; il délégua tous ses pouvoirs à Barthélemy qui serait, en cas de mort, remplacé par Diego; il lui prescrivit spécialement de bâtir sans retard une forteresse à proximité de la mine : cette forteresse, pour le dire tout de suite, fut construite, en effet, par l'Adelantado, qui lui donna, par un pieux sentiment d'amitié fraternelle, le nom de fort Saint-Christophe.

L'amiral avait déjà réparé de son mieux le désarroi jeté dans l'œuvre sainte des missionnaires par le brusque départ du P. Boïl : il redoubla de soins, à cet égard, au moment de s'éloigner. Il chargea un franciscain, le P. Jean Bergognon, d'aller annoncer l'Évangile aux peuplades indigènes. Il lui adjoignit le frère Roman Pane, hiéronymite, doué du don des langues, et qui, par humilité, ne s'appelait jamais lui-même que le *Pauvre Ermite*. Il voulut, en outre, que le frère Roman Pane rédigeât, à la suite de ses observations personnelles dans les États du cacique Guarionex, un travail destiné à servir de guide à tous les autres missionnaires, sur les croyances et pratiques religieuses des Indiens. Il ne négligea pas d'assurer la sécurité de ces prédicateurs de l'Évangile, en les faisant accompagner d'une escorte suffisante, et en établissant un poste d'infanterie, à toucher leur résidence.

Toutes choses réglées aussi bien que le pouvait exiger la prudence humaine, Colomb et Aguado mirent à la voile le 10 mars 1496. Colomb montait sa fidèle *Santa Clara;* Aguado, la *Sainte-Croix.* Ils emmenaient les malades de la colonie et un certain nombre de prisonniers de guerre indiens, le cacique Caonabo, entre autres, qui mourut dans la traversée.

Comme à son précédent retour en Europe, l'amiral, au lieu de remonter, par le nord, à la rencontre des vents variables, gouverna, d'Isabelle, droit sur la Castille. Ainsi bien, tout son voyage ne fut-il qu'une lutte accablante contre le vent de bout. Rejeté, dès l'appareillage, sur les Caraïbes, il était encore à la Guadeloupe, le 20 avril, après quarante jours de bouline. Il fut obligé d'y descendre pour renouveler ses vivres. Ses compagnons, en entrant, à terre, dans les habitations désertes „ se mirent à piller et à détruire, contre ses injonctions expresses (1). „ Sur cette île, du reste, ses hommes eurent à soutenir de véritables combats contre les femmes Caraïbes, qui, en l'absence de leurs maris, se présentèrent de pied ferme devant les Espagnols, armées d'arcs et de flèches, pour s'opposer à leur débarquement. Colomb en conclut, se référant aux récits de Marco Polo, sur certaines îles asiatiques, habitées par des amazones, que la Guadeloupe avait une population toute composée de femmes.

Un mois plus tard, le 20 mai, les caravelles avaient essuyé une série si tenace de temps contraires, qu'il leur restait encore à faire une grande partie de la traversée. Les vivres s'épuisaient, l'eau commençait à manquer. Force fut que tout le monde se réduisît à

(1) WASHINGTON IRWING.

la mince ration de six onces de pain par jour. L'amiral — c'était sa règle invariable — donna le premier l'exemple de l'égalité devant les privations : il se rationna comme un simple matelot. Cet état de choses eût suffi pour rendre la tristesse profonde à bord des deux navires. L'incertitude des pilotes sur la position des caravelles, augmenta les douloureux pressentiments. L'amiral leur affirmait qu'on était encore à cent lieues du méridien des Açores, c'était la vérité : mais ils dédaignaient de s'en rapporter à lui. Chacun émettait une opinion différente ; en somme, tous se considéraient comme dévoyés et perdus dans les solitudes, sans point de repère, de l'immense Océan.

La présence à bord de beaucoup de malades était une autre cause de mélancolie et d'affliction. Ces pauvres gens souffraient, et la vue de leurs souffrances assombrissait les équipages. La bonté de Colomb amoindrit ce malheur sur la *Santa-Clara*. Il compatissait avec une tendresse de père aux maux des passagers alités, les visitait, les consolait, remontait leur courage par les meilleures et les plus religieuses paroles. Son saint ami, le P. Juan Perez, qui rentrait aussi en Espagne, le secondait, à cet égard, avec l'efficacité supérieure de son ministère sacré. Cette double action avait pour résultat de maintenir ferme et confiant le moral des matelots et passagers valides. Mais, à bord de la *Sainte-Croix*, les choses ne se passaient pas avec cette dignité militaire et cette charité chrétienne. “ Sur la caravelle d'Aguado, les ouvriers, les soldats malades n'obtenaient aucune attention du commissaire royal (1). „

(1) Roselly de Lorgues. C'est ici le lieu de faire remarquer une particularité de la vie de Colomb : bien des calomnies ont

La présence, enfin, des prisonniers indiens sur la *Santa-Clara* et la *Sainte-Croix*, devint une occasion à part d'irritation pour les équipages et de combat pour l'amiral. Au commencement de juin, la diminution progressive des vivres constitua les caravelles en état de vraie famine. Les matelots furent en proie à toutes les tortures de la faim et de la soif. Rendus d'autant plus cruels par l'excès de la souffrance présente qu'ils se croyaient, pour un prochain avenir, condamnés à subir, faute de nourriture, le plus horrible des trépas, ils se mirent à supputer ce que les Indiens consommaient par jour. Il sembla aux uns que jeter à la mer ces bouches parasites serait un moyen tout naturel d'assurer pour plus longtemps les provisions : le 7 juin, ils osèrent ouvrir, en ce sens, une motion à peu près publique. D'autres poussèrent jusqu'au bout la férocité : ils furent d'avis de tuer les prisonniers et de suppléer, en les mangeant, à l'insuffisance de la ration.

A peine ces atroces délibérations furent-elles connues de l'amiral, qu'ému d'indignation, il signifia à ces âmes affolées par la faim, qu'un si exécrable attentat ne se commettrait jamais à son bord. « Il fallut, dit Washington Irwing, qu'il déployât toute son autorité : » tant les résolutions homicides étaient fortement ancrées dans les esprits. A ces meurtriers d'intention, il rappela que la découverte des Indes avait eu pour objet d'enfanter leurs habitants à Notre-Seigneur Jésus-

été articulées contre lui par ses coopérateurs ; or, en même temps qu'il pratiqua invariablement toutes les vertus opposées à ses prétendus méfaits, ses détracteurs, au contraire, commirent toujours, eux mêmes, avec une véritable effronterie, toutes les fautes et tous les crimes qu'ils lui imputaient à tort.

Christ ; que le même sang qui avait racheté les Espagnols, avait également racheté les Indiens; qu'il les conduisait en Castille pour en faire des enfants de l'Église et des amis de la nation espagnole; que plusieurs d'entre eux étaient déjà chrétiens; que tous étaient des hommes, et, à ce seul titre, leurs frères; que tous avaient droit d'être traités de la même manière. Il leur représenta qu'au surplus, la patience dans les douloureuses épreuves était la vertu distinctive des chrétiens, la marque de leur supériorité. Il leur déclara, que leur forfait n'aurait pas même pour excuse les réelles extrémités qu'ils appréhendaient : selon ses calculs, avant trois jours, on verrait le cap Saint-Vincent.

Les pilotes protestèrent tout d'une voix contre cette assurance. Ils se croyaient fort éloignés encore des eaux de Cadix. Quelques-uns disaient qu'on était dans les parages de l'Angleterre; d'autres, dans le voisinage de la Galice, d'autres, vers le canal des Flandres. " Aussi, lorsque Colomb, persistant dans son opinion, donna l'ordre pendant la nuit de carguer toutes les voiles, il s'éleva un murmure général et les matelots s'écrièrent qu'il valait mieux être jeté contre la côte que de périr de faim au milieu de la mer. Cependant, le lendemain matin, à leur grande joie, ils découvrirent la terre même que Colomb avait annoncée „ (1).

La réalisation si complète et si prompte de cette affirmation de l'amiral ne le fit pas regarder par tous ses compagnons, ainsi que le dit Washington Irwing, " comme une espèce d'oracle qui connaissait tous les

(1) Washington Irwing.

secrets de l'océan. „ Si quelques-uns se rappelèrent combien tous ses calculs s'étaient, en toute circonstance, littéralement vérifiés, et en conclurent qu'il “ était doué d'une inspiration quasi divine „; quelques-uns aussi, n'hésitèrent pas à penser qu'il appelait à son aide les coupables secrets de la magie.

Les deux caravelles jetèrent l'ancre, le 11 juin, dans le port de Cadix. La traversée, par conséquent, avait duré trois mois et quatre jours. Au moment où l'amiral entra dans le port, trois navires, commandés par Alonzo Nino en partaient pour Hispaniola, chargés de vivres et de munitions de guerre. Nino remit à Colomb les dépêches à son adresse, et Colomb remit à Nino de nouvelles instructions pour Barthélemy.

LIVRE TROISIÈME

LE TROISIÈME VOYAGE (1496-1500)

CHAPITRE PREMIER

COLOMB SONGE A EMBRASSER L'ÉTAT RELIGIEUX. — IL INSTITUE UN MAJORAT.

Il y avait plus d'un mois que, de Séville, Colomb avait annoncé son arrivée aux souverains lorsqu'ils lui répondirent d'Almanza, le 12 juillet. Ce retard s'explique : la coterie contraire à Colomb ne voulut pas qu'il vît la reine et lui parlât, avant qu'on eût concerté avec Aguado les moyens d'empêcher la vérité de se faire jour. Colomb ne s'y trompa pas. Il éprouva, sans doute, dès Cadix et Séville, un commencement de justice : il continuait d'y prodiguer à ses malades le même paternel intéret que durant le voyage ; leur reconnaissance fut plus forte que toutes les mauvaises passions : ils rétractèrent les propos qu'ils avaient pu tenir précédemment contre lui, et dévoilèrent mille ténébreuses machinations de la cabale, dont ils se reprochaient d'avoir fait partie. Mais l'amiral pouvait-il espérer que ces témoignages inattendus prévaudraient sur les in-

trigues, longuement concertées, des favoris de Ferdinand?

Il se sentit pris d'un amer dégoût pour le monde. Certaines luttes sont essentiellement antipathiques à l'homme d'une force vraie, cherchant son emploi naturel, honorable, fécond. Les manéges savants, mais stériles; les combinaisons profondément pourpensées, mais sans aucun mobile d'utilité générale, d'adversaires bassement habiles, intimident l'âme droite et fière. Les armes viles sont nécessaires pour triompher dans cette arène; qui est intelligent le devine, mais qui est un caractère ne se résigne jamais à recourir aux procédés honteux. Il tint donc à peu que Colomb ne s'enfermât pour toujours dans un cloître. Il laissa pousser sa barbe comme un religieux de Saint-François. Il s'était contenté, jusque-là, de porter le cordon de l'ordre sous ses vêtements, il s'en ceignit ostensiblement. Ses habits, par la forme et la couleur, rappelèrent la robe de l'observance. " Il se montra dans les rues de Séville en habit de moine de Saint-François ", dit Humblot. Las Casas et le curé de Los Palacios disent l'avoir vu ainsi vêtu.

La lettre des souverains invitait Colomb à venir à la cour; elle ranima son courage. Il partit pour Burgos, où, d'Almanza, les Rois s'étaient rendus. Sensible par dessus tout aux propos mensongers qui tendaient à jeter le discrédit sur les Indes, il s'appliqua le long de la route, de Séville à Burgos, à frapper les yeux des populations, en faisant porter devant lui lorsqu'il traversait les villes et les villages, les curiosités du plus grand prix qu'il avait rapportées. Parmi ces objets, figurait une chaîne d'or massif : elle pesait six cents castillans.

L'amiral fut accueilli à la cour avec les plus grands

égards. Les Rois ne lui parlèrent ni des plaintes de Margarite et du Père Boïl, ni de l'enquête d'Aguado. La plupart des biographes ont voulu voir dans ce silence des Rois, une preuve de bienveillance pour Colomb. En réalité, ce silence indique que la protection toute-puissante de Ferdinand couvrit et amnistia les Margarite, les Boïl, les Aguado. Si l'amiral avait été admis, ce que la justice et l'ordre commandaient, à discuter à fond leurs témoignages et leurs actes, il eût facilement démontré leurs méfaits : Isabelle eût exigé leur châtiment. En étouffant l'affaire, le rôi les sauva : ils continuèrent d'être en faveur.

Dès sa première audience, à Burgos, l'amiral prouva qu'il avait dû, malgré son penchant à la douceur, employer de rigoureuses mesures contre de cruels mutins. L'or, les perles, le coton, les autres marchandises précieuses qu'il rapportait, réfutèrent si parfaitement, aux yeux d'Isabelle, les propos de quelques factieux sur la prétendue pauvreté des îles, que Leurs Altesses décidèrent, séance ténante, de pourvoir la colonie d'Hispaniola de tout ce qui était nécessaire à son développement, et de confier à Colomb une nouvelle escadre pour aller à la recherche d'autres contrées, plus riches encore, dont il regardait l'existence comme indubitable.

Mais deux graves affaires occupaient, en ce moment, toutes les pensées d'Isabelle. On allait célébrer le double mariage de l'infante, sa fille, avec l'archiduc Philippe, et de l'infant, le prince Jean, avec Marguerite d'Autriche. Colomb dut respecter les augustes sollicitudes de sa protectrice : il demeura plusieurs mois près de la cour, à Burgos, sans faire la moindre démarche relativement aux entreprises du Nouveau Monde.

Colomb, pendant ce séjour à Burgos, se trouva en rapports personnels, toutes les vraisemblances l'indiquent, avec un personnage que nous devons faire connaître. L'une des individualités les plus fortement caractérisées de l'Espagne du quinzième siècle, Jaime Ferrer était un marchand joaillier, le plus fin, mais aussi le plus délicatement honnête des lapidaires contemporains. Il avait de riches comptoirs dans plusieurs grandes villes d'Europe, et une boutique renommée à Burgos. Il devait à ses manières, dignes d'un grand seigneur, à sa façon exquise de traiter les gens et de mener les affaires, les plus illustres relations dans tous les pays. Il avait ses libres entrées à la cour de Castille. Le Grand Cardinal l'honorait du titre d'ami. La reine le traitait avec une confiance en quelque sorte affectueuse. Observateur, voyageur, parlant toutes les langues, mathématicien, versé dans les sciences astronomiques, chimiste comme on pouvait l'être à cette époque, érudit, philosophe, littérateur, expert aux choses de tous les arts, la foi la plus pure s'alliait en lui à toutes les hardiesses d'une raison savante. „ L'épiscopat d'Espagne estimait fort ce lapidaire, en qui tous les cosmographes reconnaissaient un maître. Ses connaissances techniques lui permettaient d'apprécier mieux que tout autre la sublimité de Colomb, et de reconnaître sa destination providentielle... Il appelait hautement la Découverte : une chose plus divine qu'humaine „ (1).

Consulté par la reine, une année plus tôt, sur Colomb et ses decouvertes, Jaime Ferrer avait répondu : „ Je crois que dans ses hauts et mystérieux desseins, la

(1) Roselly de Lorgues.

divine Providence l'a choisi comme son mandataire pour cette œuvre, qui me semble n'être qu'une introduction et une préparatiou aux choses que cette même divine Providence se réserve de nous découvrir pour sa gloire, le salut et le bonheur du monde. „

Il avait écrit à l'amiral : “ La divine et infaillible Providence envoya le grand Thomas d'occident en orient pour promulguer aux Indes notre sainte loi catholique ; et vous, elle vous a envoyé par le côté opposé, d'orient en occident, afin que, par sa divine volonté, vous arriviez jusqu'à atteindre les parties extrêmes de l'Inde supérieure, pour que les peuples qui n'ont pas entendu Thomas, connaissent la loi du salut, et que s'accomplisse ce mot du prophète : *leur parole retentira sur toute la terre.* Je ne crois pas errer en disant, seigneur, que vous remplissez un office d'apôtre, d'ambassadeur de Dieu, envoyé par les decrets divins révéler son saint nom aux régions où la verité est restée inconnue. Il n'eût pas été inférieur aux convenances, à la dignité et à l'importance de votre mission, qu'un pape ou un cardinal de Rome prît en ces contrées une part de vos glorieux travaux. „

Les sentiments chrétiens de celui qui décernait à Colomb ces grandes louanges, en rehaussait encore le prix. Jaime Ferrer recommandait à l'amiral de s'agenouiller, quand il repasserait dans son esprit les résultats de son sublime ministère, et de s'écrier avec l'humilité du Roi-Prophète : *Non pas à nous, Seigneur, non pas à nous, mais à votre seul nom la gloire.*

Au mois d'avril 1497, les mariages du prince et de l'infante ayant été célébrés, les Rois s'occupèrent, sur l'initiative d'Isabelle, des préparatifs d'une troisième expédition aux Indes. La reine crut devoir aux services

que l'amiral avait rendus, d'ajouter, de sa libéralité spontanée, une récompense en dehors de celles stipulées par le traité de Grenade. Elle lui offrit, comme apanage particulier de sa dignité de Vice-Roi, la concession, à Hispaniola, soit à titre de duché, soit à titre de marquisat, d'une étendue de terrain de cinquante lieues de long sur vingt-cinq de large. Il refusa : sa mission était, à ces yeux, de parcourir la plus vaste étendue possible des nouvelles mers ; il ne voulut pas se créer des intérêts privés qui lui deviendraient une tentation de fixer quelque part sa demeure (1).

Mais, " de l'assentiment de sa noble protectrice, l'amiral résolut de fonder un majorat qui perpétuât dans sa descendance le souvenir de sa découverte et le produit de ses labeurs " (2). Quoique cet acte, ordinairement appelé le Testament de Colomb, n'ait été rédigé que plusieurs mois plus tard, le 22 février 1498, comme

(1) La vie toujours errante de Colomb permettra-t-elle, si le saint-siége veut procéder un jour à la béatification de cet éminent chrétien, d'observer à son égard la règle qui, depuis Benoit XIV, exige, sur tout sujet proposé pour la canonisation, un rapport préalable de l'*évêque du lieu?* Il est certain que " la vraie demeure " de ce grand homme " fut l'Océan, " comme le remarque, dans sa lettre du 2 juillet 1866, S. Em. le cardinal Donnet, archevêque de Bordeaux. La mer est réputée, en droit canon, *nullius diœcesis*. Le saint-siége s'est réservé la juridiction sur la mer, et il l'exerce par des mandataires spécialement investis de ses pouvoirs à cet effet : ce sont, en général, les Grands Aumôniers des souverains ayant une marine. Il semble, dès lors, permis de supposer que le souverain pontife interpréterait d'une manière très exacte la règle de Benoit XIV, si, introduisant lui-même la *cause* de Colomb, il exerçait à son égard le droit et la prérogative de l'ordinaire.

(1) ROSELLY DE LORGUES.

l'idée première en fut débattue dès l'époque du séjour à Burgos, nous croyons convenable de faire connaître ici ce que nous en devons faire connaître.

Le mieux, peut-être, serait de le reproduire textuellement, tout entier : sa longueur ne nous le permet pas. Voici les premières lignes :

" Au nom de la Sainte Trinité qui m'inspira l'idée,
" qu'elle me rendit ensuite parfaitement claire, que je
" pouvais naviguer et aller d'Espagne aux Indes en tra-
" versant l'Océan vers l'occident... Comme nous espé-
" rons qu'avec la grâce de Dieu, et avant qu'il soit
" longtemps, on tirera un bon et grand revenu de ces
" îles et de ce continent, dont, pour les raisons sus-
" dites, le dixième et le huitième m'appartiennent, avec
" les salaires et les émoluments spécifiés; considérant
" que nous sommes mortels, et qu'il est à propos que
" chacun mette ordre à ses affaires et déclare à ses
" héritiers et successeurs les biens qu'il possède, ou
" auxquels il a droit, j'ai résolu d'établir un Majorat...
" J'institue pour mon héritier, mon fils don Diego;
" s'il vient à mourir sans enfants, il sera remplacé par
" mon autre fils Fernand; et si Dieu disposait aussi de
" lui sans qu'il eût d'enfants et sans que j'aie d'autre
" fils, alors mon frère don Barthélemy lui succédera, et
" après lui son fils aîné ; et si Dieu disposait de celui-ci
" sans qu'il eût d'enfants, les autres fils de don Barthé-
" lemy lui succéderaient l'un après l'autre et à tou-
" jours; ou à défaut de mon fils aîné, j'aurai pour
" héritier don Fernand, de la même manière, de fils en
" fils successivement, ou en leur place, mes frères Bar-
" thélemy et Diego. "

L'amiral pousse beaucoup plus loin les indications relatives à l'ordre de transmission de ses biens dans sa

famille ; puis, prévoyant le cas où quelque héritier encourrait déchéance : “ Cette déchéance, dit-il, ne sera “ pas encourue pour des circonstances futiles ou de “ légères contestations soumises aux tribunaux, mais “ dans les cas importants qui peuvent intéresser la “ gloire de Dieu, la mienne, et celle de ma famille... “ Et je supplie Sa Sainteté, et ceux qui seront après lui “ les chefs de la sainte Église, s'll arrivait que le pré- “ sent acte eût besoin de son saint ordre et de son com- “ mandement pour être exécuté, de donner ledit ordre, “ et sous peine d'excommunication, pour qu'il ne soit “ vicié en aucune manière. „ Colomb adresse une prière analogue au roi, à la reine d'Espagne, aux grands du royaume, aux seigneurs du conseil et aux magistrats.

“ Mon fils don Diego, continue-t-il, et tous mes succes- “ seurs et descendants porteront mes armoiries telles “ que je les leur laisserai après moi, sans y ajouter “ aucune autre chose, et elles seront gravées sur leur “ sceau... Qui héritera de mes biens adoptera la signa- “ ture dont je fais usage à présent... Quelques autres “ titres que le roi puisse lui accorder, il ne prendra “ que celui d'Amiral. Ceci ne doit être entendu que de “ sa signature, et non de l'énumération de ses titres, « qu'il peut faire tout au long, si bon lui semble ; mais “ sa signature doit être seulement : l'*Amiral*. „ Jamais personne, que nous sachions, n'a plus hautement fait honneur que Colomb, par cette clause de son testament, à la qualité d'officier de mer.

Les prescriptions suivantes, qui sont les dernières de l'acte, n'ont pas besoin que nous les recommandions à la religieuse attention du lecteur : l'une porte sur la capitalisation des revenus :

“ Don Diego, ou quiconque héritera desdits biens,

" devra faire des remises, soit en lettres de change, " soit de toute autre manière, de toute somme qu'il " pourra épargner sur les revenus, et ordonner qu'on " achète en son nom, ou en celui de ses héritiers, des " actions de la banque de Saint-Georges (de Gênes) qui " rapportent un intérêt de six pour cent, et où l'argent " est bien assuré, et les fonds seront consacrés à l'em- " ploi que je vais indiquer. „ C'est surtout cette indication de l'emploi qui explique Colomb tout entier :

" Comme il convient, dit-il, à tout homme de rang ayant " des propriétés, de servir Dieu, de sa personne et de sa " fortune, et comme l'argent déposé à la banque de " Saint-Georges est parfaitement en sûreté, Gênes " étant une noble et puissante cité, et qu'à l'époque " où j'ai entrepris de partir pour la découverte des " Indes, c'était avec l'intention de supplier le roi et la " reine, nos souverains, de consacrer à la conquête de " Jérusalem tout l'argent qu'on pourrait tirer desdites " Indes, et que je leur ai fait cette demande : s'ils le " font, tant mieux; sinon, et dans tous les cas, ledit " Diego, ou quiconque sera son héritier, devra réunir " tout l'argent qu'il pourra, et accompagner le roi, son " Maître, s'il marchait à la conquête de Jérusalem, ou " autrement *y aller lui-même avec toutes les forces* " *qu'il pourra rassembler :* et en suivant ce projet, il " plaira au Seigneur de l'aider à l'accomplir, et s'il " n'était pas en état de faire la conquête totale du pays, " il n'y a nul doute qu'il ne la fît du moins en partie. " Qu'il recueille donc toute sa richesse dans la banque " de Saint-Georges de Gênes, et qu'elle s'y multiplie " jusqu'à ce qu'on puisse faire quelque chose relative- " ment au projet sur Jérusalem; *car je crois que* " *lorsque Leurs Altesses verront que ce plan est en voie*

" *d'exécution, Elles voudront l'exécuter Elles-mêmes*, *ou*
" *que du moins elles lui accorderont*, *comme à leur servi-*
" *teur et à leur vassal*, *les moyens de le mettre à exécu-*
" *tion.* „

Quoi qu'il advienne : " Je charge mon fils Diego
" poursuit Colomb, d'employer tout ce revenu, ainsi
" que sa personne et tous les moyens en son pouvoir,
" à bien et fidèlement servir et soutenir leurs Altesses
" ou leurs successeurs, même jusqu'à la perte de sa
" vie et de ses biens, puisque ce sont leurs Altesses,
" après Dieu, qui m'ont fourni les moyens de faire mes
" découvertes et d'acquérir lesdits biens; quoiqu'il soit
" vrai que je suis venu en ce royaume pour leur propo-
" ser cette entreprise, et qu'il s'écoula bien du temps
" avant qu'on prît des mesures pour la mettre à exécu-
" tion; ce qui, au surplus, n'a rien d'étonnant, puisque
" c'était une entreprise dont l'objet était inconnu à tout
" le monde et en laquelle personne n'avait confiance;
" c'est pourquoi je ne leur en suis que plus redevable,
" ainsi que de l'avancement et des faveurs qu'ils m'ont
" accordés depuis ce temps. „

Quant à la clause qui suit, relative au pouvoir temporel du souverain pontife, il est superflu d'en faire ressortir la pieté et le profond esprit politique : " J'en-
" joins aussi à Diego, continue Colomb, ou à qui-
" conque pourra être en possession desdits biens, s'il
" arrivait un schisme dans l'Église de Dieu „ (la Réforme allait naître, Colomb le prévoyait-il?), " et que
" quelque personne de quelque classe et de quelque
" condition qu'elle puisse être, tentât de la dépouiller
" de ses priviléges et de ses biens, qu'aussitôt, *sous*
" *peine d'exhérédation*, il se transporte aux pieds du
" Saint-Père, et que sa personne et les siens se mettent

“ à l'œuvre pour le servir *de toutes leurs forces*, *c'est*
“ *à dire avec leurs armes*, *leurs revenus*, LA RENTE ET
“ LE FOND, afin d'étouffer ce schisme, et d'empêcher
“ que l'Église ne soit dépouillée de ses honneurs et de
“ ses possessions. „

Il n'y a pas jusqu'aux rivalités futures du soi-disant intérêt italien et de l'intérêt catholique qui n'aient été devinées et jugées d'avance par Colomb :

“ J'ordonne, poursuit-il, audit Diego... d'avoir tou-
“ jours en vue, dans tous ses travaux et dans toutes
“ ses entreprises, *l'honneur*, *la prospérité et l'agrandisse-*
“ *ment de la ville de Gênes*, et d'employer tous ses
“ moyens et tous ses talents à défendre et augmenter
“ *le bien-être et l'honneur de cette république*, EN TOUT
“ CE QUI NE SERA PAS CONTRAIRE AU SERVICE DE
“ DIEU ou à la haute dignité du roi et de la reine, nos
“ souverains, et de leurs successeurs. „

Colomb n'avait garde d'oublier les intérêts de la religion au Nouveau Monde :

“ Lorsqu'un temps opportun sera arrivé, dit-il, Diego
“ fera bâtir une église dans l'île d'Hispaniola, dans
“ l'endroit le plus convenable, et il la nommera Sainte-
“ Marie de la Conception. Il y sera annexé un hôpital,
“ sur le meilleur plan possible, comme ceux d'Italie
“ et de Castille. Il fera aussi construire une chapelle
“ pour y dire des messes pour le repos de mon âme,
“ et celles de mes ancêtres et de mes descendants,
“ avec grande dévotion, puisqu'il plaira sans doute
“ au Seigneur de nous accorder un revenu suffisant
“ pour cet objet et ceux qui précèdent... J'ordonne
“ aussi à mon fils Diego... de ne s'épargner aucune
“ peine pour avoir et entretenir dans l'île d'Hispaniola
“ quatre bons professeurs de théologie, qui prendront

" pour fin de leurs travaux et de leurs études la con-
" version à notre sainte foi des habitants des Indes ; et
" à mesure que, par la volonté de Dieu, les revenus
" des biens s'accroîtront, il augmentera dans la même
" proportion le nombre des personnes religieuses qui
" s'efforceront par leurs instructions de rendre chrétiens
" les naturels du pays ; *nulle dépense ne devra être re-*
" *gardée comme trop grande pour arriver à ce but.* „

La clause finale est caractéristique :

" J'ordonne à mon fils Diego, et à quiconque jouira
" après lui desdits biens, toutes les fois qu'il se con-
" fessera, de montrer d'abord ce testament ou une
" copie d'icelui au confesseur, et de le prier d'en pren-
" dre connaissance pour qu'il puisse s'assurer, en l'in-
" terrogeant, s'il a fidèlement rempli les obligations qui
" lui sont imposées ; d'où il résultera beaucoup de bien
" et de bonheur pour son âme. „

CHAPITRE II

TROISIÈME ARMEMENT. — TROISIÈME TRAVERSÉE D'EUROPE AU NOUVEAU MONDE. — DÉCOUVERTE DU CONTINENT DU SUD

L'armement de l'encadre avec laquelle Colomb devait, pour la troisième fois, se rendre au Nouveau Monde, dura treize mois : il ne fut terminé que le 30 mai 1498. L'amiral était de retour en Espagne depuis le 11 juin 1496 ; ce furent donc deux ans que la force des choses et le mauvais vouloir de ses adversaires lui firent perdre. Deux années perdues attristaient d'autant plus Colomb, qu'il avait alors soixante-

deux ans : le délabrement de sa constitution, ses douleurs articulaires l'obligeaient à prévoir que la navigation lui serait bientôt impossible : son œuvre resterait donc inachevée. C'était précisément ce que Ferdinand voulait. Plus le temps était précieux à l'amiral, plus le roi s'ingénia à le retenir dans l'inactivité.

En avril 1495, au mépris de stipulations formelles et solennelles portant sa royale signature, Ferdinand avait permis à tout Espagnol de s'établir à Hispaniola et d'entreprendre des voyages de commerce et de découverte dans le Nouveau Monde. Colomb eût fermé les yeux peut-être, si cette infraction à ses priviléges n'eût porté préjudice qu'à lui. Mais il y vit une source certaine de désordres, " puisque, au lieu de suivre un cours régulier de nobles entreprises, tous les aventuriers allaient se livrer aux déprédations et au pillage „. Washington Irwing ajoute : " Il est certain qu'une grande partie de l'odieux qui s'est attaché aux conquêtes espagnoles dans le Nouveau Monde a eu pour cause l'avidité insatiable de simples particuliers. „

L'amiral obtint un édit, le 2 juin 1497, annulant ce qu'il y avait d'abusif dans cette permission. Isabelle fit plus : " Instruite des propos du Père Boïl, de Margarite et des cavaliers aragonais qui se croyaient indépendants à Hispaniola, parce qu'ils n'étaient pas sujets de la Castille, elle fit défense à quiconque n'était pas né dans ses États de passer aux Indes occidentales (1) „. Il n'est pas permis de douter, en présence de cette prohibition, que la reine ne sentît et ne comprît ce que les vues et l'influence du roi avaient de contraire aux siennes.

(1) Washington Irwing.

Il fut permis à l'amiral de prendre, à la solde des Rois, trois cent trente personnes, dont quarante écuyers ou gentilshommes, cent fantassins, trente matelots, trente mousses, vingt mineurs cinquante laboureurs, dix jardiniers, vingt ouvriers, de différents états, et trente femmes. On l'autorisa même à porter, plus tard, ce nombre à cinq cents. Mais il ne pouvait convenir au roi que Colomb fût ainsi en situation de se faire d'utiles créatures. Profitant de la clause qui imputait cette dépense sur les produits de la colonie elle-même, Ferdinand embrouilla toujours si habilement les comptes que la concession dont il s'agit demeura lettre morte.

Isabelle, inspirée par son propre cœur et par l'amiral, promulgua les prescriptions les plus chrétiennement protectrices des intérêts temporels et spirituels des Indiens. „ Elle ordonna qu'on eût le plus grand soin de leur instruction religieuse, et qu'on mît la plus grande douceur à percevoir les impôts (1) „. Mais, en fait, tous les agents, envoyés par la couronne à Hispaniola, en dehors de Colomb et contre lui, tyrannisèrent les indigènes avec une telle suite et un tel scandale, que l'impunité, garantie à l'avance, put seule leur inspirer tant d'audace. La race indienne a été massacrée, non, sans doute, par les ordres de Ferdinand, mais parce qu'il encouragea, sous main, en haine de Colomb, tous les excès de nature à paralyser l'œuvre du grand homme.

Le contraste entre la pensée écrite des souverains et la pratique de leur administration, éclate surtout dans les obstacles que rencontra Colomb pour recruter le personnel de son troisième voyage. Après des mois entiers d'attente et de recherche, on fut réduit à lever ses

(1) Washington Irving.

coopérateurs parmi les prisonniers et les galériens. Amnistie fut accordée aux condamnés (sauf les cas d'hérésie, de lèse-majesté, d'incendie et de fausse monmaie), qui acceptèrent d'aller servir un temps déterminé à Hispaniola. Un engagement de deux ans racheta la peine de mort. Des escrocs, des parjures, des faussaires, des voleurs, des meurtriers, voilà les associés donnés à l'amiral Vice-Roi, pour une propagande nationale et catholique.

Les historiens ont prétendu expliquer cet inqualifiable fait par le discrédit où les Indes, alors, étaient tombées dans l'opinion publique : on ne croyait plus, comme aux premiers jours, disent-ils, que l'enrichissement y fût facile et prompt : on savait, au contraire, qu'un climat meurtrier y développait de cruelles maladies ; on s'effrayait des travaux accablants et des privations sévères qu'il y fallait endurer ; personne ne voulait partir. Mais, s'il est impossible de nier que la répugnance fût grande, en ce moment, pour l'émigration aux colonies, il est nécessaire aussi de faire remarquer, en premier lieu, que les peintures les plus terrifiantes des îles, étaient faites et colportées bruyamment par la coterie du roi : c'est assez dire qu'il y entrait autant et plus d'intention d'entraver l'amiral que d'éclairer la nation. Il convient, en second lieu, de constater qu'à peine Colomb fut-il parti, la difficulté de trouver des navires et des émigrants pour les Indes, cessa tout à coup : les renseignements sur la terre et le climat restaient pourtant les mêmes. Pour envoyer, en 1499, Ojeda et Améric Vespuce ravir à l'amiral la gloire et les profits de la découverte du Continent ; pour envoyer, en 1500, Bobadilla renouveler, sur une plus odieuse échelle, les insolences d'Aguado ; pour en-

voyer Ovando, en 1501, usurper, de fait, la vice-royauté et le gouvernement de Colomb, on armera rapidement jusqu'à trente vaisseaux, d'une seule fois, on leur trouvera sans peine des passagers en grand nombre.

Et puis, si les lenteurs de l'armement, au personnel, n'avaient dépendu que des préventions du public, l'armement, au matériel du moins, eût marché avec une satisfaisante célérité. Tout le contraire eut lieu. Huit mois s'étaient écoulés déjà, et l'amiral, abreuvé, à Séville, d'avanies journalières par l'Ordonnateur et ses commis : circonvenu, joué, lassé par des subterfuges bureaucratiques se succédant sans trève, n'avait obtenu encore ni la délivrance, ni même l'achat d'aucun approvisionnement. Il se vit contraint, pour avoir raison du mauvais vouloir administratif, de solliciter des Rois, comme une faveur, le droit de s'occuper personnellement des fournîtures et des marchés, le droit de courir les boutiques pour acheter des haricots, des fèves, du riz, du vin, du lard, goûtant les échantillons et débattant les prix. On humilia jusque-là son génie, ses cheveux blancs et son épée.

Quelques biographes se flattent d'expliquer ces lenteurs par " les changements qui eurent lieu dans le conseil chargé des affaires des Indes (1) ". Quels furent ces changements? " Antonio de Torres avait été quelque temps à la tête de ce conseil, et c'était par lui et par Colomb que la plupart des pièces officielles avaient été signées (2) ". Tout alla bien dans ce commencement, car Antonio de Torres était un des rares coopérateurs et obligés de Colomb, restés fidèles. Cela déplut au roi. Antonio de Torres fut destitué, sous prétexte des pré-

(1) Washington Irwing. — (2) Idem.

tentions exorbitantes qu'il aurait émises; comme si les attributions du conseil des Indes, sous Fonseca et ses successeurs, n'avaient pas toujours été, sans qu'on s'en formalisât, la chose la plus exorbitante du monde. On s'empressa de concentrer dans les seules mains de Fonseca, outre son autorité d'Ordonnateur, les fonctions de Président du conseil. Washington Irwing en conclut " qu'il fallut *donc* recommencer tout ce qui avait été fait, et passer de nouveaux marchés „. Depuis quand, à quelle époque, chez quels peuples, sous quelles formes de gouvernement, les pièces signées, les actes définitivement engagés, sont-ils frappés de nullité par la retraite du haut fonctionnaire qui les a signés et engagés? Sans doute, on refit ce qu'Antonio de Torres avait fait; mais parce qu'il avait trop bien secondé les vues sages de Colomb, parce que remettre en question et à l'étude les mêmes choses, créait, à la satisfaction du roi, des retards désolants pour l'amiral, ruineux pour la Découverte.

Un seul fait, indépendant de la volonté des hommes, contribua réellement, dans une certaine mesure, aux retards de l'armement. Le 4 octobre 1497, une mort prématurée et soudaine enleva le prince Jean, l'héritier présomptif du trône. Cette douleur maternelle frappa la reine d'un coup affreux. " De ce jour data la ruine de cette fraîche santé que n'avaient pu altérer les fatigues de la guerre, les travaux du cabinet et les veilles de la cour (1). „ Colomb se fut reproché comme un sacrilége, d'importuner sa bienfaitrice, plongée dans les larmes, par des démarches relatives à ses affaires. Mais l'abstention d'Isabelle ne dura qu'un peu plus de deux

(1) Roselly de Lorgues.

mois. Isabelle, du reste, répara d'une manière significative le court moment d'arrêt causé par son affliction. Dès que l'amiral appela son attention sur les inquiétudes et le manque de toutes choses où la colonie devait languir, faute de ravitaillement depuis bientôt deux années, elle ordonna l'envoi immédiat à Hispaniola de deux caravelles, en dehors de celles préparées pour Colomb. Cet ordre fut provoqué à la fin de décembre 1497, et les deux caravelles partirent, chargées de vivres, sous la conduite de Coronel, au commencement de février 1498. La reine consacra à cette urgente opération " les fonds destinés à former la dot de sa fille Isabelle (1). „ Au surplus, on ferait tout ensemble une injure à l'histoire et à Ferdinand, si l'on admettait, avec ses apologistes irréfléchis, que, soit la gêne de ses finances, soit la gravité et l'activité de son jeu diplomatique à l'extérieur, soit l'infidélité et l'entêtement de ses subalternes, purent le tenir en échec, pendant dix-huit mois, à propos de l'armement de six caravelles, lui, l'énergique, le fécond organisateur de la guerre des Maures et de la conquête de Grenade.

A l'occasion de la mort du prince Jean, la reine accorda un touchant bienfait à l'amiral : ses deux fils étaient pages du jeune prince, sa mort rompait leurs attaches avec la cour : Isabelle les prit, en la même qualité, dans sa propre maison.

Enfin, le 30 mai 1498, les six caravelles composant l'escadre si laborieusement armée, furent prêtes à mettre à la voile, du port de San Lucar de Barrameda. Au moment même où elles allaient lever l'ancre, la plus intolérable des insultes fut faite à Colomb.

(1) Washington Irving.

Un juif converti remplissait dans les bureaux de l'Ordonnateur des fonctions de comptable : il se nommait Jimeno de Bribiesca. Plusieurs fois, pour capter la faveur de Fonseca, il s'était montré insolent vis-à-vis de l'amiral. Le jour de l'embarquement, il le suivit sur le quai, quelques-uns disent jusque sur son bâtiment, décidé à produire, par une suprême avanie, un scandaleux éclat. Colomb sortait alors de l'Église : il venait de placer, selon son habitude, son voyage sous la protection de la sainte Vierge. La sérénité de son cœur, la gravité pieuse de ses pensées l'empêchèrent d'abord de prêter attention aux injurieux propos du juif converti. Cette mansuétude fut-elle prise par l'insulteur pour un succès qui l'enhardit ou pour un insuccès qui le piqua? Toujours est-il que sa parole s'envenima progressivement; il éleva la voix, et bientôt ses outrages ne connurent plus de bornes. Colomb eût fait bon marché des viles attaques d'un comptable mal famé, si son amour-propre personnel eût été seul en cause. Mais il devait impérieusement au prestige de son grade, de ne pas permettre qu'il reçût un affront impuni, sous les yeux mêmes de ses équipages. De plus, cet homme était notoirement une créature de l'Ordonnateur : on pouvait supposer qu'il jouait dans cette circonstance un vrai rôle d'émissaire. Pardonner, dédaigner en silence, c'eût été, à Colomb, donner à croire qu'il se sentait dominé par le puissant Fonseca : réputé sans force devant la haute administration de la marine, il eût vu toute son action paralysée ultérieurement, à bord et dans la colonie. A cette pensée, les fiers instincts de l'homme, du marin, du soldat, de l'amiral en un mot, se réveillèrent et s'enflammèrent. Colomb marcha au comptable, et non pas avec l'emportement du furieux qui se venge,

mais avec la froide et lente vigueur du chef qui réprime, qui punit, qui fait justice, levant sa main, robuste encore comme aux jours les plus verts de la jeunesse, il souffleta l'insulteur. Le misérable tomba, Colomb le releva du pied : telle était à cette époque, et même plus récemment, la police à bord.

Jimeno de Bribiesca s'esquiva, hué, meurtri, mais joyeux : il savait que l'Ordonnateur lui paierait par un avancement hâtif le prétexte que, grâce à lui, l'amiral, en partant, laissait à ses ennemis, d'invectiver, à la cour, contre les prétendues emportements de son caractère. Bribiesca, fut, en effet, nommé, peu après, payeur général de la marine.

Cependant, Colomb appareilla, « au nom de la Très sainte Trinité. » Cet auguste nom, il avait pris avec lui-même l'engagement de le donner à la première terre qu'il découvrirait dans ce voyage.

Il ne suivit ni l'une ni l'autre de ses deux routes précédentes : persuadé que d'immenses régions s'étendaient au sud-ouest des îles Caraïbes, il se proposa, dans le voyage actuel, une fois rendu aux îles du cap Vert, de gouverner d'abord droit au sud, d'atteindre ainsi l'équateur, de mettre alors le cap à l'ouest, et, à la faveur des vents alizés, de courir dans cette direction jusqu'à ce qu'il rencontrât la terre. Cette route, s'il avait pu la suivre, l'eût mené droit sur l'Amérique méridionale, vers les embouchures de l'Amazone.

A la hauteur de l'île de Fer, Colomb divisa son escadre : il expédia directement à Hispaniola, pour ravitailler la colonie, trois navires, sous la conduite du Génois Antonio Colombo, son cousin, de Pedro de Arana, frère de Béatrix, sa femme, et d'Alonzo Sanchez de Carvajal; avec les trois autres caravelles, il cingla dans le sud.

Il arriva au commencement de juillet sous le parallèle de Sierra Léone, parages de calmes brûlants; personne ne les avait encore traversés : un soleil de feu, pas un souffle d'air, une énervante humidité. Les vivres s'altérèrent : telle était l'intensité asphyxiante de la chaleur dans les calles, que pas un homme n'osait descendre pour prendre soin des provisions. Le goudron fondait, le pont et les murailles des navires se sillonnaient de larges fentes. Les viandes salées se putréfiaient dans les soutes, les pièces de vin, les tonnes à eau éclataient. La pluie tombait, à la vérité, de temps à autre, par très grosses gouttes, mais elle rafraîchissait à peine un instant l'atmosphère. Aussi les Espagnols n'étaient-ils pas éloignés d'ajouter foi aux fables de l'antiquité, déclarant la zone torride inhabitable.

Ces souffrances, aggravées par la terreur, durèrent huit jours. Un léger souffle finit par soulever les voiles si longtemps alourdies. Presque tout le monde était malade à bord. La fièvre et la goutte, compagnes désormais assidues de l'amiral, le tourmentaient cruellement. Il dut faire fléchir sa résolution primitive de s'enfoncer dans le sud. A l'aide des faibles brises qui s'étaient levées, il gouverna à l'ouest. Il comptait y rencontrer une température plus douce; son espoir ne fut pas déçu. Après soixante heures encore d'étouffantes chaleurs, sous un ciel sombre, nébuleux et pesant, l'escadrille entra tout à coup dans une mer vivante et colorée. Une brise ronde et rafraîchissante soulevait doucement la lame : les nuages s'étaient dissipés ; le soleil brillait de tout son éclat, et pourtant sa chaleur n'avait rien d'excessif. « Pendant dix-sept jours, écrit Colomb, Notre-Seigneur me donna un bon vent. » Il

eût voulu, alors, reprendre la direction du sud, mais l'état de ses hommes, de ses provisions, de ses navires, le contraignit de renoncer à ce désir. Il continua donc sa marche dans l'ouest.

D'après le vol des oiseaux et plusieurs autres indices, ses compagnons se flattaient déjà de n'être pas éloignés de la terre; toutefois, les jours, les semaines se succédèrent et aucun rivage ne parut. La famine devint imminente. L'amiral calcula qu'il était sous le méridien des Caraïbes; il prit son parti de renoncer aux chances de nouvelles découvertes, et remonta, le plus rapidement possible, dans le nord.

Le 31 juillet, comme il ne lui restait plus qu'une seule barrique d'eau, un de ses domestiques signala, de la hune, trois pitons qui semblaient le triple sommet d'une seule montagne. Les équipages entonnèrent le *Salve, Regina*, et Colomb accomplit sa promesse, il appela cette terre la *Trinité*. On s'y arrêta pour planter la croix et faire de l'eau. “ La Trinité fut ainsi nommée de l'amiral, dit Oviedo, parce qu'il avait délibéré de nommer ainsi la première terre qu'il verrait, joint qu'il vit trois montagnes, à une même heure, fort prochaines les unes des autres. „ Herrera dit également : “ Le gabier de hune aperçut trois pointes de terre, de façon que le nom de l'île se rapporta complétement au vœu de l'amiral. „

En explorant les contours de la Trinité, à la recherche d'un ancrage, Colomb découvrit, au midi, une terre basse, dont la ligne, à droite et à gauche, se prolongeait aussi loin que le regard pouvait atteindre. Il s'avança vers cette côte. Il ne tarda pas à constater un courant d'eau douce qui, venant de terre, s'avançait, sans se fondre dans les eaux salées, à plus de trois

lieues dans la mer. Une masse si volumineuse d'eau douce ne pouvait être fournie par une île. Il fallait, pensa l'amiral. que le fleuve parcourût, depuis sa source, d'immenses étendues de pays, qu'il coulât à travers un vrai continent. L'amiral était, en effet, aux extrémités les plus septentrionales du delta de l'Orénoque. Il nomma cette côte *Terre de Grâce.* Il ne put y poser le pied le premier : une ophthalmie très aiguë le força de garder sa cabine pendant que ses officiers et ses matelots, le 5 août, prenaient possession du continent sud de l'Amérique, en y plantant la croix. Telle fut la découverte de la seule terre qui porte le nom de Colomb, la *Colombie.*

L'amiral reconnut ensuite le golfe de Paria et longea la côte jusqu'à la pointe d'Araya, d'où il fit voile vers le nord, en rasant l'île Marguerite par l'ouest. Il avait, enfin, découvert des parages produisant, en grande quantité, des perles magnifiques. Après en avoir acheté plusieurs fois de très belles aux habitants de la terre ferme, il en acheta plus encore et de plus précieuses à la petite île de Cubagna, située entre Marguerite et le continent. Cette île aride possédait un bon port. Les insulaires pêchaient des perles lorsque l'escadrille aborda, ils s'enfuirent. Une chaloupe descendit à terre. Un matelot vit une Indienne ayant au cou un collier de perles de plusieurs rangs. Il brisa un vase de terre cuite de Valence, et pour les morceaux, l'Indienne lui donna un nombre considérable de perles. D'autres échanges ne tardèrent pas à en procurer trois livres pesant. Plusieurs étaient d'une extrême grosseur.

En quelques semaines, du reste, depuis son arrivée à la Trinité, Colomb accomplit trois découvertes, dont la moindre suffirait pour illustrer une mémoire de sa-

vant : la découverte du Nouveau Continent, du renflement équatorial et du grand courant océanique.

On a souvent affecté de le railler parce qu'à l'aspect général de la nature sur les côtes de Paria, il crut pouvoir conjecturer que là, sans doute, avait été placé par Dieu le Paradis terrestre. On oublie que cette conjecture, il la donna comme telle, et non pour une déduction scientifique. On oublie, qu'au fond, se préoccuper de cette question était de tout point conforme aux préoccupations des plus illustres savants de cette époque. On oublie, enfin, qu'à bien des égards, la conjecture de l'amiral était plus rationnelle et non moins séduisante, que tous les systèmes jusqu'alors préconisés. Elle a ses partisans encore. Elle apparaît, en tous cas, comme une preuve de plus de ce penchant de l'esprit et du cœur, de cette constante habitude qui poussaient Colomb à voir et creuser, partout et à propos de tout, le côté par lequel les choses se rapportent à la religion et intéressent la piété.

L'amiral eût voulu prolonger beaucoup encore son exploration des côtes du continent; mille nécessités l'obligèrent à regagner, sans plus de retard, Hispaniola. Il reprit la route de la colonie, se promettant que, de là, il enverrait son frère Barthélemy achever cette reconnaissance à peine ébauchée. Comme il approchait d'Hispaniola, Barthélemy vint au devant de lui en mer. Jamais l'amiral n'avait plus vivement senti le besoin d'être en contact avec cette affection intelligente, vaillante et dévouée. Ses voyages étaient évidemment de nature à miner le tempérament le plus robuste. A mesure que les années et les souffrances s'accumulaient sur sa tête, ces épreuves devenaient plus terribles et ses forces, toutes surnaturelles qu'elles fus-

sent, dit Washington Irwing, ne pouvaient y résister. Dans ce dernier voyage, dévoré par une fièvre ardente, travaillé, sans cesse ni repos, par la goutte, et néanmoins toujours à son poste, toujours commandant les manœuvres, il avait épuisé tout ce qui lui restait d'énergie et de vigueur. La traversée avait duré trois mois. A ses maladies s'étaient ajoutés de cuisants maux d'yeux. Pâle, amaigri, presque aveugle, tous ses membres, lorsqu'il jeta l'ancre, le 30 août, à l'embouchure de l'Ozama, aspiraient au repos, toutes ses facultés au sommeil. Mais l'état de la colonie, dont l'Adelantado lui fit tout d'abord le lamentable exposé, allait livrer son corps aux fatigues, son esprit aux soucis et son cœur aux tribulations.

CHAPITRE III

ÉTAT DE LA COLONIE. — RÉVOLTE DE ROLDAN. — COMPLOT D'OJEDA.

L'amiral avait quitté Hispaniola depuis deux ans et demi. L'Adelantado avait bâti, en son absence, sur les rives de l'Hayna, près des mines, le fort Saint-Christophe. Il avait élevé ensuite, à l'embouchure de l'Ozama, une autre forteresse qui reçut, de la piété filiale des Colomb, le nom de leur père Dominique, et s'appela Saint-Domingue : une ville, capitale définitive de l'île et siége du gouvernement, se construisit bientôt sous les abris de la forteresse. Puis l'Adelantado se rendit dans les États de Guarionex et de Behechio. Il établit sur le meilleur pied les relations des Européens avec ces deux caciques, et revint à Isabelle.

Il y trouva, comme de coutume, l'insubordination et le désordre. Les colons souffraient une misère extrême. Les trois caravelles d'Alonzo Nino étaient arrivées apportant des vivres; mais les bureaux de Séville avaient encore fraudé sur les fournitures; on avait donné peu de soin à leur conservation dans la traversée; la plus grande partie des approvisionnements fut donc perdue. Les bureaux de l'Ordonnateur atteignaient ainsi leur coupable but : provoquer, par la famine, le désespoir et la révolte contre les Colomb. Barthélemy, pour occuper les bras et les esprits, faciliter les approvisionnements sur place et disséminer les fauteurs de rébellion, fit construire deux caravelles exclusivement destinées au service de l'île, relia Isabelle avec Saint-Domingue par les forts Espérance, Sainte-Catherine, Saint-Jacques et Conception, et répartit entre ces postes la population inutile ou dangereuse d'Isabelle.

Le Père Bergognon, le frère Roman Pane et les autres missionnaires, secondés et favorisés par Barthélemy, avaient parcouru les peuplades et converti quelques familles. Guarionex, gagné par leurs instructions, avait appris le *Pater*, l'*Ave*, le *Credo;* il les faisait répéter chaque jour à toute sa maison, et se préparait à recevoir le baptême. Les reproches, à ce sujet, des autres caciques ne l'intimidaient pas. Mais un Espagnol, auquel il accordait une hospitalité aussi généreuse qu'imprudente, débaucha la plus aimée de ses femmes, et s'enfuit avec elle. Guarionex ne voulut plus entendre parler d'une religion qui, à ce qu'il croyait, permettait de tels crimes. Poussé à la révolte par les caciques voisins et ses propres sujets, il déclara la guerre aux Espagnols. L'Adelantado le vainquit et le fit prisonnier. En s'enquérant, après la

victoire, des causes de cette insurrection, Barthélemy apprit l'injure dont Guarionex avait eu à se plaindre : il lui rendit sur-le-champ la liberté, et emprisonna le séducteur de sa femme. Autant cette justice de l'Adelantado lui rattacha les indigènes, autant elle mécontenta les Espagnols : ils se sentirent menacés, par cet exemple, dans leur libertinage ; rien ne pouvait leur inspirer plus d'aigreur.

Bien avant l'arrivée des Européens au Nouveau Monde, l'or était, aux yeux de ses habitants, un objet de prix : ils s'en paraient, ils en trafiquaient, ils exécutaient de longs voyages pour se le procurer. Le regardaient-ils comme une matière sacrée de sa nature? En raison de sa valeur, regardaient-ils comme une faveur particulière de leurs dieux, d'être mis sur sa trace? Il est certain, en tout cas, qu'ils se soumettaient à des pratiques et à des cérémonies superstitieuses au moment de le chercher. Ils se séparaient de leurs femmes pendant les vingt jours qui précédaient leurs travaux : ils s'imposaient certains jeûnes et d'autres pratiques. Cet usage, Colomb crut devoir le mettre à profit : il déclara que des chrétiens seraient inexcusables, s'ils faisaient moins que les idolâtres pour mériter l'or, des bontés de la Providence. Il voulut qu'avant de commencer l'exploitation d'un gîte, ils cessassent toujours leurs violences : quitter leur vie dissolue, se confesser, prier, jeûner ; il exigeait qu'ils rendissent ainsi Dieu propice à leurs travaux. Il ne délivrait de permis pour l'exploitation des mines, qu'aux chercheurs dont les mœurs régulières étaient attestées par les ecclésiastiques ou religieux de leur résidence. Cette loi, qu'on avait subie avec peine sous l'amiral, on tenta de s'en affranchir sous l'Adelantado ; mais Barthélemy fit stric-

tement exécuter les prescriptions de son frère. De là, d'implacables rancunes.

François Roldan était Grand Juge de la colonie. Colomb l'avait " tiré de la misère et de l'obscurité „ : il se flatta que l'amiral, son bienfaiteur, ne reviendrait plus d'Espagne : s'il parvenait, pensait-il, à s'emparer, sur Barthélemey et Diego, du gouvernement d'Hispaniola, l'autorité lui demeurerait. Profitant donc d'un voyage de Barthélemy dans les États de Behechio, il s'insurgea à la tête d'une forte partie de la garnison d'Isabelle, puis osa se porter, les armes à la main, contre l'Adelantado, sous les murs de Conception. Il alla ensuite établir son quartier général dans les États de Guarionex; il le fit révolter de nouveau, ainsi que les autres caciques, sous prétexte de délivrer l'île des Colomb, les tyrans, disait-il, des Espagnols et des Indigènes.

Sur ces entrefaites arrivèrent, conduites par Coronel, les deux caravelles chargées de vivres que la Reine, à la prière de l'amiral, avait eu la précaution d'envoyer à Hispaniola, pendant qu'on armait si lentement, à Séville, la troisième escadre de Colomb. Ce fut le salut de la colonie : les troupes que Coronel amenait et les provisions de toute espèce, dont ses vaisseaux étaient chargés, raffermirent le pouvoir chancelant de Barthélemy. " La confirmation de son titre d'Adelantado; la nouvelle que l'amiral était en faveur à la cour, et qu'il arriverait bientôt avec une escadre, jetèrent la frayeur parmi les révoltés (1). Ils continuèrent néanmoins à tenir la campagne.

Six mois après, l'amiral arriva. Le parti de Roldan,

(1) Washington Irving.

toujours cantonné dans l'intérieur, s'était considérablement grossi et fortifié. La ville d'Isabelle dépérissait; la culture et tous les travaux y étaient délaissés; les Européens à force d'extorsions et de cruautés, avaient chassé des environs la population indigène, et le pays autour d'eux n'était plus qu'une solitude. Si les insulaires se tenaient dans une sujétion complète, en apparence, tout faisait comprendre que les vexations de Roldan et de sa troupe, leur remettraient, à la première occasion, les armes à la main. Et l'amiral, pour comble, n'était entouré que de soldats auxquels il ne pouvait pas se fier. Les plus fidèles étaient malades, les plus valides, ouvertement sympathiques à Roldan. Il fallut que Colomb, pour gagner du temps, se résignât à parlementer avec un traître.

Ces humiliantes négociations n'avaient rien produit encore, lorsque, plus de six semaines après son arrivée, Colomb dut renvoyer cinq caravelles en Espagne. Il les avait retenues jusque-là, dans l'espoir que Roldan et les siens accepteraient d'être rapatriés; mais ni Roldan, ni ses complices ne voulurent échanger contre le plaisir de revoir leur patrie, la licence dont ils jouissaient dans la Vallée Royale.

Colomb expédia les navires. Ils emportèrent, pour les souverains, entre autres présents, cent soixante et dix perles superbes, des joyaux d'or échangés sur la côte du continent et deux cartes, l'une des côtes de Paria, l'autre de la route pour y arriver. Par la lettre particulière qui accompagnait cet envoi, l'amiral priait les Rois de vouloir bien considérer que ces perles étaient les premières arrivées d'occident en Europe; il annonçait son dessein de faire continuer, par son frère Barthélemy, avec trois caravelles, la reconnaissance de la

terre ferme, aussitôt que le rétablissement de l'ordre dans la colonie lui permettrait de se priver du concours de l'Adelantado et des équipages.

L'amiral exposait, dans un rapport spécial, les événements survenus, en son absence, à Hispaniola. Il ne se décourageait pas encore : les factions, les émeutes, la cessation des cultures ; les impôts que les Indiens ne payaient plus ; les Espagnols vivant sans foi ni loi ; les plus audacieux rançonnant les Indiens, leur dérobant leurs femmes, les tuant même par jeu et par caprice ; les moins méchants, avilis dans une lâche paresse, entretenant, sans honte ni crainte de Dieu, des concubines, et obligeant, chacun, plusieurs naturels à être leurs domestiques ; quoique tout cela le désolât profondément, il y aurait remède, disait-il, si l'autorité des Rois consentait à protéger l'œuvre contre ses envieux, si l'Ordonnateur cessait d'entraver toutes les mesures salutaires. Les ressources actuelles de l'île, ajoutait Colomb, ne demandaient qu'à être exploitées par une bonne main : il suffisait de vouloir, pour tirer du sol toutes les choses nécessaires à l'existence, excepté les vêtements et le vin. Les Castillans étaient habitués déjà au pain de cassave ; il en faisait préparer de grandes récoltes par les insulaires ; une foule de racines très nourrissantes abondaient, comme aussi le poisson dans les rivières, la volaille autour des habitations, le gibier, dans le bois et les savanes ; tout se réduisait donc à réformer les habitudes vicieuses des colons. A cette fin, l'amiral proposait qu'à chaque départ de bâtiments pour l'Europe, on renvoyât, comme il faisait alors, cinquante colons anciens, parmi les plus turbulents et les plus nuisibles, les remplaçant, au fur et à mesure, par autant de nouveaux émigrants, amis de la discipline et du tra-

vail. Il demandait que des ecclésiastiques fussent envoyés pour instruire et convertir les Indiens, et, " ce qui n'était pas moins nécessaire, dit Washington Irwing, pour réformer les Espagnols vicieux „. Il demandait, entre autres officiers et agents de la couronne, un juge non seulement versé dans la science du droit, mais habitué à rendre la justice. Il insistait pour que ce juge fût Espagnol : il savait par expérience que l'autorité exercée par des étrangers n'obtenait pas un suffisant respect de la part des Castillans. Il réclamait enfin le droit, pour les colons, pendant deux ans encore, de se servir des Indiens comme esclaves; il restreignait toutefois la mesure aux Indiens pris à la guerre ou dans les insurrections (1).

Pendant une année entière, l'amiral condescendit en vain aux plus pénibles pourparlers avec Roldan. A la

(1) Washington Irwing trouve que « ce paragraphe altère beaucoup la beauté morale de cette excellente lettre. » Toutefois il rereconnaît que Colomb avait « pour excuse la coutume du siècle, et il affirme qu'une pareille demande était « en contradiction avec la douceur de son caractère et avec sa conduite vraiment paternelle à l'égard de ce peuple malheureux. »

Moins que tout autre, Washington Irwing devait, dans cette circonstance, critiquer Colomb : les citoyens les plus vénérés et les plus vénérables de l'Amérique seraient taxés, à bon droit, d'avoir failli à la « beauté morale, » s'il suffisait pour cela qu'ils eussent adopté, avec leurs plus honnêtes et leurs plus doux compatriotes, la coutume légale de leur époque et de leur pays relativement à l'esclavage. Colomb est hors de cause en cette matière. Jamais il ne posséda, jamais il ne voulut posséder un seul esclave; ses détracteurs, au contraire, Fonseca, notamment, s'attribuèrent, en toute propriété, des centaines de malheureux captifs envoyés de Saint-Domingue en Espagne.

fin de l'été, en 1499, les factieux étaient encore sous les armes, de jour en jour plus nombreux et plus entreprenants. Colomb reçut alors la réponse des souverains au rapport que nous venons d'analyser. Ils n'écrivaient pas eux-mêmes ; ils avaient chargé de ce soin l'Ordonnateur. Fonseca informait l'amiral, en leur nom, que l'affaire de la révolte devait rester en suspens, attendu que Leurs Altesses l'examineraient et y remédieraient bientôt.

N'eût-elle été qu'une fin de non-recevoir, cette réponse insultait à Colomb, outrageait la couronne, énervait toute action disciplinaire. Elle était, pour tout dire, une menace à peine déguisée. Colomb le comprit. Il prévit que l'audace des rebelles ne connaîtrait plus de bornes, lorsqu'ils seraient avisés de la neutralité, toute en leur faveur, professée par le gouvernement. Il prévit que ses propres partisans se refroidiraient et l'abandonneraient. Il tint à conclure un arrangement, avant la divulgation de cette calamiteuse dépêche : il souscrivit aux exigences les plus inouïes de Roldan, sous la seule réserve de la ratification des Rois. Il voulut espérer qu'informés, plus tard, des considérations de salut public et de force majeure, qui lui arrachaient cette humiliante capitulation, Isabelle et Ferdinand refuseraient de la sanctionner. Il signa, au mot de Roldan, et se disposa aussitôt à partir pour l'Espagne avec l'Adelantado. L'ordre n'était pas encore, à beaucoup près, rétabli dans la colonie ; il ne la remettait pas sans inquiétude en cet état, aux mains relativement faibles de Diego ; il regrettait surtout d'ajourner indéfiniment les découvertes qu'il avait compté faire sur le continent, par l'entremise de Barthélemy ; mais il sentait vivement aussi que la cabale ennemie l'emportait en Espa-

gne : il fit passer avant toutes les autres considérations, l'urgence d'aller de nouveau combattre aux pieds du trône les calomniateurs de sa personne et des Indes.

Tout à coup, il apprit que quatre vaisseaux venaient de jeter l'ancre dans la partie occidentale de l'île, un peu au dessous du port Yaquimo. Ojeda lès commandait. Toutes leurs allures donnaient l'idée d'une navigation de contrebande. Ojeda expliquait sa relâche dans un havre désert, également éloigné d'Isabelle et de Saint-Domingue, par le désir invraisemblable de charger du bois de teinture. Colomb, inquiet, dépêcha Roldan vers Ojeda. Roldan avait du moins le mérite de l'habileté inquisitoriale et d'une grande énergie. A son retour, il apprit à Colomb qu'Ojeda arrivait de la côte de Paria.

Comment la cour, au détriment de Colomb, en violation de tous ses priviléges, avait-elle autorisé ce voyage ?

Les perles et les cartes envoyées l'hiver précédent par l'amiral en Espagne, avaient été, pour ses ennemis, un nouveau sujet d'irritation et un excellent moyen de lui porter préjudice. Ils comprirent ce qu'avait de grave l'envoi, des Indes, de productions d'une richesse aussi visible ; ils comprirent que ces perles recueillies, en courant, si grosses et si nombreuses, sur la côte de Paria, ne permettraient plus de représenter les découvertes du Nouveau Monde comme des acquisitions ruineuses de marécages fétides : loin de là, le prestige qui ne manquerait pas de s'attacher, dans l'imagination populaire, au nom de l'amiral, par la nature même de ces nouveaux trésors, consacrerait ses priviléges et fortifierait sa situation. Ils avisèrent. Ils pouvaient, à l'aide des cartes envoyées par Colomb avec les perles, dépêcher une escadre sur la

côte de Paria, et prétendre ensuite que cette escadre avait découvert cette côte. L'Ordonnateur confia à Ojeda cette odieuse entreprise. Il lui délivra une commission que ni le Roi ni la Reine ne signèrent. Le Roi ne signa pas, parce que la Reine alors eût dû signer aussi : on aima mieux tout cacher à Isabelle.

Aux termes de sa commission, Ojeda ne devait aborder aucune des terres découvertes par Colomb *avant* 1495 ; c'était lui permettre d'aller à Paria et à l'île des Perles, puisque Colomb avait fait ces découvertes *depuis* 1495. Communication lui fut donnée des cartes de l'amiral indiquant la route. La couronne devait recevoir un trentième des bénéfices du voyage. Améric Vespuce fut associé à Ojeda. La plupart de ses pilotes et officiers, Jean de la Cosa et Barthélemy Roldan, par exemple, furent des élèves de Colomb. Les vaisseaux partirent d'Espagne en mai 1499, rangèrent la côte de Paria, entrèrent dans le golfe de Venezuela, que l'amiral, à son vif regret, n'avait pu visiter, puis se rabattirent sur Hispaniola.

La douleur de Colomb fut profonde à la nouvelle d'une violation si directe de ses prérogatives et de la foi jurée ; elle fut portée au comble par la conduite d'Ojeda sur l'île. Ojeda proposa aux Espagnols établis aux environs de Yaquimo de les débarrasser de la tyrannie des Colomb, de s'emparer du gouvernement, de mettre la main sur la personne même de l'amiral. La Reine, sa seule protectrice, était, leur dit-il, malade sans espoir de guérison. Le Roi, qui ne l'avait jamais aimé, se déclarait ouvertement contre lui. Ojeda se flattait tout haut, avec raison, du reste, de pouvoir compter sur la puissante protection de Fonseca, qui serait bientôt l'unique maître des Indes. Il invita les Espagnols de

Jaquimo, la plupart anciens suppôts de la révolte de Roldan, à le suivre à Saint-Domingue, où il leur ferait payer de force tous les arriérés de solde. On marcha, en effet, sur Saint-Domingue; nul ne fit mystère, en route, du projet de livrer bataille à l'amiral, et d'en venir, contre sa personne, contre sa vie et celle de ses frères, s'il était besoin, à de sanglantes extrémités.

L'Adelantado était loin dans l'intérieur de l'île, avec la seule partie solide de la garnison. L'amiral n'avait d'autre appui que Roldan. Pour la première fois de sa vie, frémissant d'horreur à la pensée, non de sa propre mort, mais de l'assassinat préparé à ses frères, il tomba dans un état voisin du désespoir. L'iniquité de la cour, l'aversion tenace de Ferdinand, le crédit de l'Ordonnateur, croissant avec ses forfaits; sa propre impuissance à réaliser le bien, sa mission civilisatrice odieusement changée en une tâche sanglante, ce n'étaient là qu'une partie de ses douleurs. Le malheur des Indiens, qu'il était presque réduit à se repentir d'avoir mis en contact avec le vieux monde; les voir corrompus par les vices de l'Europe, et repoussés du christianisme par le spectacle de la vie infâme des chrétiens; les savoir volés, rançonnés, massacrés, partout où il n'était pas pour les défendre, voilà ce qui abreuvait surtout son âme d'amertumes intolérables. Il résolut de se jeter avec ses frères sur une caravelle et de fuir à travers l'océan la rage de ses ennemis. Fût-il rentré en Espagne?

“ Du fond de cet abîme de désolation, l'amiral eut recours, dit Muñoz, à l'aide de Dieu, et ne l'invoqua pas en vain : il fut comme miraculeusement consolé. „ Le jour de la Noël 1499, comme il était plongé dans ses appréhensions les plus sinistres, il crut entendre une voix d'en haut, elle lui disait : “ O homme de peu de

" foi, relève-toi; que crains-tu? Ne suis-je pas là? Prends
" courage, ne t'abandonne pas à la tristesse et à la
" crainte. Les sept années du terme d'or ne sont point
" expirées (1). En cela, comme en toutes choses, je
" prendrai soin de toi. „

CHAPITRE IV

LA VRAIE CROIX DE CONCEPTION — CLAMEURS DES ENNEMIS DE COLOMB EN ESPAGNE

Le jour même où Colomb traversa cette crise de découragement, on lui annonça la découverte de mines d'or d'une étendue et d'un rendement presque fabuleux.

Une nouvelle plus importante suivit de près :

Roldan avait, de sa propre initiative, à la tête d'une troupe d'amis recrutés à la hâte, coupé à Ojeda la route de Saint-Domingue. Il le contraignit de remonter sur ses vaisseaux et de reprendre le large; et, convaincu qu'après ce coup d'éclat contre d'anciens complices, il n'y avait plus de sécurité pour lui que dans le parti de l'amiral, il se fit le champion le plus déterminé du bon ordre. Il donna une preuve terrible de sa dure inflexibilité, dans la circonstance suivante :

Un Espagnol de marque, Adrien de Mogica, ancien confédéré de Roldan, ourdit une rébellion. Roldan, presque seul de sa personne, fondit, à l'improviste, sur

(1) Allusion, dit Washington Irwing, à l'engagement que l'amiral avait pris de lever, dans l'espace de sept ans, une armée pour la délivrance de la Terre Sainte.

lui et ses complices réunis, les fit prisonniers, les emmena à Saint-Domingue, et provoqua, à leur sujet, les ordres de l'amiral, qui était alors à Conception. L'amiral " s'était promis de ne jamais toucher à un cheveu de ses administrés „ ; mais il ne pouvait arrêter l'action des lois : il écrivit au grand-juge " en versant des larmes „, de traiter cette affaire selon les règles de la justice. " Je n'en aurais pas agi d'une autre manière, " dit-il, à l'égard de mon propre frère, s'il eût voulu " m'assassiner et me voler la seigneurie que mon roi et " ma reine m'avaient donnée en garde. „ Le crime était patent, le procès fut court : Mogica fut condamné à mort, ses complices à différentes peines. La sentence de Mogica s'exécuta sur les remparts de la citadelle. Le misérable, qui avait été si intrépide, si arrogant à la tête des rebelles, perdit tout son courage au pied de la potence. Il prolongea le plus longtemps possible sa confession; il l'interrompit, la recommença, puis l'interrompit encore; on eût dit qu'il espérait, en gagnant du temps, trouver quelque moyen de se sauver. A bout de meilleurs expédients dilatoires, il se mit à faire de soi-disant révélations sur des personnes notoirement innocentes. Roldan, indigné de sa lâcheté, ordonna de le jeter vivant par dessus le rempart dans le fossé.

La plupart des historiens attribuent à Colomb lui-même, cet acte sauvage : un seul mot rectifiera suffisamment cette méprise : lorsque l'exécution de Mogica eut lieu à Saint-Domingue, l'amiral était à Conception.

Colomb affectionnait le séjour de Conception. C'est là qu'il habita de préférence, et le plus souvent, tant qu'il gouverna la colonie. A sa prédilection pour cette résidence se rattachent des faits d'un ordre à part.

On se rappelle qu'en 1494, à l'occasion de la première

ligue des caciques, Colomb, détachant Guarionex de ses alliés, obtint de lui l'autorisation de bâtir une forteresse dans ses États. L'amiral vint diriger en personne la construction de cette citadelle, qu'il appela Conception. Au début des travaux, il fit couper, par une escouade de marins et de charpentiers sous les ordres du lieutenant de vaisseau Alonzo de Valencia, un arbre magnifique qu'il avait choisi lui-même. Du tronc, parfaitement équarri, et de la principale branche, mise en travers, on forma une croix. Elle était haute de dix-huit à vingt palmes. L'amiral la planta, faisant face à la Vallée Royale, sur un des derniers contre-forts de la chaîne des montagnes.

Tant que durèrent les travaux du fort, Colomb, chaque jour, réunit, soir et matin, les ouvriers et les soldats autour de cette croix. Là, il récitait, au milieu d'eux, la prière. Il y revenait seul, plusieurs fois dans la journée, réciter son office. Il n'était même pas rare qu'il s'y rendît la nuit, soit pour prier et méditer, soit pour goûter, plus près de Dieu en quelque sorte, sous ce ciel étincelant des tropiques, les ravissements du silence, de la fraîcheur et de l'obscurité. C'est là, il le dit dans son dernier codicile, qu'il " invoqua la sainte Trinité „ ; et pour en perpétuer la mémoire, il prescrivit d'y ériger une chapelle où trois messes se célébreraient chaque jour : la première en l'honneur de la sainte Trinité, la seconde en l'honneur de l'Immaculée Conception, la troisième pour les trépassés.

Lorsque l'amiral fut parti pour toujours d'Hispaniola, les habitants de Conception, fidèles à l'habitude qu'il leur avait fait contracter, continuèrent de venir prier au pied de cette croix. La persuasion s'établit, un jour, qu'elle avait opéré un miracle : des fiévreux, après

l'avoir touchée avec foi, furent guéris. Le bruit s'en répandit. D'autres malades accoururent se recommander à Dieu; la guérison suivit pour un certain nombre. De ce moment, cette croix s'appela la *vraie croix*, VERA CRUZ, dans le sens de croix insigne ou miraculeuse.

Les Indiens, frappés des assiduités des Espagnols autour de cette croix, la regardèrent comme un talisman dont la destruction porterait préjudice à leurs oppresseurs. Ils y vinrent, en bandes, conduits par leurs prêtres, " y attachèrent, dit Oviedo, de fortes cordes d'aloës et de lianes, et s'attelèrent sur les cordes pour la renverser; ils n'en purent venir à bout, malgré leur grand nombre. „ Ils eurent recours à un autre moyen. Pendant la nuit, ils l'environnèrent d'un grand amas de fagots secs et de broussailles. Quand le bûcher fut très haut, ils y mirent le feu. L'incendie fut prompt et violent; les flammes enveloppèrent la croix, les Indiens se retirèrent triomphants. Le lendemain, la croix était debout, aussi entière que la veille; elle n'avait même pas changé de couleur, " sauf au pied, dit le Père Charlevoix, où il paraissait un peu de noir, comme si l'on eût approché une chandelle allumée „. Épouvantés d'abord de cet incompréhensible phénomène, les idolâtres essayèrent néanmoins, poussés par leurs prêtres, d'un troisième procédé. Ils attaquèrent la croix à coup de hache. Le bois résista encore : si la hache enlevait un copeau, le Père Charlevoix affirme que le vide se comblait soudain. Alors, dit Oviedo, les idolâtres se prosternèrent avec respect devant la Vera Cruz, et la vénérèrent comme les chrétiens.

On remarqua, d'ailleurs, avec étonnement, que ce bois, sec et taillé, non goudronné, non peint; bien qu'il

fût exposé, depuis longues années, tour à tour, aux ardeurs torrides du soleil d'été, aux pluies diluviennes de l'hivernage, aux ouragans et aux trombes, n'avait ni fentes, ni piqûres d'insectes, n'était ni vermoulu ni déjeté : il restait debout, quand, aux alentours, arbres et maisons, le souffle de la tempête renversait, arrachait, emportait tout. La Vera Cruz devint un pèlerinage. Les pèlerins, de la pointe de leurs couteaux, enlevaient, comme reliques, de légers éclats. Ces parcelles s'enchâssaient dans des reliquaires : on les transportait ensuite non seulement dans toute l'île, mais encore dans les autres colonies du Nouveau Monde, et jusqu'en Castille. Admirateur de la piété de Colomb que, dans sa jeunesse, il avait connu, Fernand Cortez emporta un de ces reliquaires au Mexique. La première ville mexicaine, où il planta la croix, Vera Cruz, tire de là son nom. "Dieu, d'ailleurs, dit le Père Charlevoix, fit, pour autoriser et montrer qu'il agréait la piété des fidèles, ce qu'il avait fait pour confondre la sacrilége entreprise des Indiens : on eut beau couper la croix pendant bien des années, elle ne diminua point. „

Le pèlerinage de la Vraie Croix de Conception donna lieu à des abus. Certains clercs, paraît-il, n'appliquaient pas selon la volonté des pèlerins, les dons nombreux destinés au bois miraculeux. L'autorité de Charles-Quint dut intervenir. Il enjoignit au trésorier de l'évêque de Conception de tenir strictement la main à l'emploi régulier des offrandes. De plus, en 1525, il voulut contribuer personnellement à l'honneur du pèlerinage : il " ordonna de prélever, dit Herrera, pendant quatre années, vingt mille maravédis sur le montant des amendes encaissées au profit de la cassette royale et d'appliquer cet argent à orner l'emplacement de la

très Sainte Croix, afin que la dignité du lieu fût en rapport avec la dévotion des fidèles. „

Charles-Quint prit une autre initiative : Herrera nous apprend qu'il écrivit au Saint-Père et le pria de consacrer le culte de la Vera Cruz, en accordant des indulgences au pèlerinage. L'empereur se garda bien de rattacher, dans sa requête, les pieuses gloires d'un lieu béni et privilégié, au nom importun du grand amiral martyrisé par sa couronne. Le saint-siége ne pouvait informer sur les titres d'un monument anonyme. Il fallait nommer Colomb : la cour d'Espagne ne voulut pas populariser, par une illustration de cette nature, la mémoire du Génois ; la cour de Rome ne consentit pas à le frustrer, l'affaire ne fut pas instruite.

On transporta plus tard la Vraie Croix dans une chapelle de la cathédrale de Conception : Oviedo l'y vit en 1535.

En 1553, la ville fut détruite de fond en comble par un tremblement de terre. Tous les édifices en pierre s'écroulèrent : de la cathédrale elle-même, il ne resta debout que la chapelle où était la Vraie Croix. On remarqua que, dans cette catastrophe, aucun des habitants qui avaient sur eux ou chez eux une parcelle de la Vera Cruz, ne fut blessé, “ quoique plusieurs, dit le Père Charlevoix, se fussent trouvés sous les ruines des édifices. „ Il ne passa pas inaperçu que les Franciscains, les premiers, les plus constants amis de Colomb, se trouvaient rassemblés dans leur église au moment des secousses, que l'église se renversa sur eux, qu'ils furent ensevelis sous l'amas des décombres et que pas un, pourtant, n'eut le moindre mal. On s'émerveilla, enfin, que la seule et unique habitation restée intacte, dans toute la ville,

après le désastre, fût le couvent de Saint-François, dont les religieux possédaient un fragment de la Vraie Croix de Conception.

A la suite de ce fléau, Conception fut abandonnée. Les débris de sa population se dispersèrent dans l'île. Quelques-uns fondèrent, à deux lieues seulement, le bourg de la Vega. On ignore ce que devint la Vera Cruz dans cette émigration. Mais, après les témoignages d'Oviedo, d'Herrera et de Charlevoix — sans parler d'écrivains moins connus que nous serions en mesure de citer encore — il est impossible de contester ni l'une ni l'autre de ces deux choses : la première, que la croix dont il s'agit, n'ait été notoirement réputée miraculeuse ; la seconde, que, plantée par Colomb, et le lieu de ses fréquentes prières, elle n'ait été un monument de sa piété.

Lorsque l'amiral apprit, à Conception, le supplice de Mogica, qu'il n'avait pas ordonné, il prit des mesures pour contenir la cruauté de Roldan. Le zèle, du reste, avec lequel celui-ci continua de poursuivre quiconque tentait de renouveler les séditions, suffit, en peu de temps, pour faire rentrer chacun dans le devoir. Toute menée séditieuse cessa complétement “ et les bons effets des différentes mesures que Colomb avait prises depuis son arrivée, pour l'avantage de la colonie, commencèrent, dit Washington Irwing, à se faire sentir. „ Du jour où il put compter même sur un Roldan, les mutins, qui le surent, s'avouèrent domptés. Les Espagnols de caractère tranquille eurent dans les affaires une prépondérance qui, jusque-là, leur avait été refusée. Les Indiens, voyant diminuer leur maux, acceptèrent la domination étrangère et payèrent volontiers les tributs. Encouragées et dirigées par l'amiral, les cultures en

grand, les vastes plantations, la multiplication du bétail furent reprises avec activité, avec succès, par les Européens et les Indigènes. Parmi ceux-ci, " le christianisme commençait à faire des progrès (1) „. Ils adoptaient l'usage des vêtements et les autres coutumes utiles du vieux monde. Moins disséminés qu'autrefois, ils habitaient des villages de plus en plus importants. " Tout l'avenir de la colonie s'annonçait sous d'heureux présages. L'amiral s'était assuré qu'avant trois ans, les seuls droits royaux perçus dans l'île s'élèveraient pour le moins à soixante millions de produit annuel. En effet, cinq ans après, ils dépassaient cent millions (2) „.

Mais si la tranquillité et la prospérité, à sa suite, revenaient à Saint-Domingue, la haine et la calomnie préparaient contre l'amiral, dans la métropole, un des attentats les plus odieux des temps modernes. Les mécontents revenus ou renvoyés d'Hispaniola devaient toucher à Séville leurs arriérés de solde; là seulement pouvaient être établis, ordonnancés et payés tous comptes afférents au budget des Indes. Les bureaux envoyèrent cependant les ayants droit réclamer près des souverains eux-mêmes. Ils se rendirent tous à Grenade où était la cour. Les plus hardis se postèrent jusque dans les cours de l'Alhambra. Si le roi sortait, ils suivaient sa voiture, en criant : " Payez-nous! payez-nous! „ Un jour même, une cinquantaine de ces impudents, ayant acheté des panniers de raisins, se mirent à les manger sous les fenêtres du roi, et, levant en l'air chacun sa grappe, maigre pitance à laquelle, disaient-ils, ils étaient réduits, ils s'emportèrent en invectives contre Colomb, qui les avait trompés, et contre le gouverne-

(1) Washington Irwing. — (2) Roselly de Lorgues.

ment, qui les abandonnait. Les fils de l'amiral étaient obligés pour leur service de pages de traverser les cours du palais ; ces vagabonds les poursuivaient et les insultaient : " Voilà, disaient-ils, les fils de l'amiral des moucherons, de celui qui a trouvé les terres de vanité et de mensonge pour le malheur et la mort des gentilshommes de Castille. "

Ces clameurs montèrent jusqu'aux appartements de la reine : c'était le désir du roi. Isabelle prit des informations. Tout était concerté, autour d'elle, pour l'induire en erreur. Il fut facile de la tromper, plus facile qu'autrefois, sa santé ne lui permettant plus de travailler avec assiduité. Aux rapports de Colomb, à ses rapports, en particulier, sur la révolte de Roldan, on opposa, les allégations des lettres de Roldan et de ses complices à leurs amis et protecteurs en Espagne. Les maladies et la misère des émigrants étaient le fait, à la fois, de leurs vices et des bureaux de Séville qui empêchaient, de parti pris, les ravitaillements, Colomb en fut rendu responsable. S'il sévissait contre les hidalgos, c'est qu'il ne voulait autour de lui, disait-on, que des gens de rien, commodes à insurger contre la couronne, lorsqu'il jugerait le moment venu de se déclarer seul maître, souverain unique et indépendant des Indes. S'il hérissait de restrictions et de rigueurs le travail des mines, c'est qu'il voulait les garder avec tous leurs trésors, pour le jour où elles n'appartiendraient qu'à lui. S'il était bon pour les Indiens, c'est qu'il avait intérêt à les ménager en vue de sa royauté future. Il avait dû, par piété, mettre quelquefois le zèle et l'inexpérience de certains missionnaires en garde contre l'administration trop hâtive du baptême à des Indiens qui, sans être instruits, le demandaient, par des motifs tout humains : comme les

Indiens baptisés ne pouvaient être faits esclaves, on travestit son respect des choses saintes en un calcul infâme au profit de l'esclavage. Colomb connaissait cet acharnement de ses ennemis à prêter à ses meilleures œuvres des intentions détestables : " Si je fais bâtir, " écrivait-il, des églises ou des hôpitaux, on dira que ce " sont des cavernes pour les voleurs. "

Les contradictions, les exagérations, les impossibilités matérielles, tout se heurtait, tout choquait dans ces diatribes; la reine n'en fut que plus facilement amenée au point où Ferdinand voulait. Une chose, en effet, était patente : le lamentable état de la colonie; Colomb, à cet égard, n'était pas moins affirmatif que ses adversaires. Ce mal avait une cause; il importait de la connaître pour y porter remède; aucune recherche, aucune discussion, en Espagne, ne parvenait à éclairer, sur cette cause, la religion d'Isabelle; elle dut donc, en dépit de ses douloureux souvenirs de la mission d'Aguado, subir l'avis qu'on lui suggéra avec persistance, d'envoyer un nouveau commissaire aux Indes.

François de Bobadilla, grand ami de l'Ordonnateur et " officier de la maison du Roi ", fut choisi. Un décret du 21 mars 1499 lui conféra la mission spéciale et nettement définie d'aller instruire sur les troubles d'Hispaniola : il devait arrêter les fauteurs et complices de révoltes contre l'amiral, mettre leurs propriétés en séquestre, informer contre eux, les juger et les punir. Mais ceux qui voulaient qu'on envoyât un juge et que ce juge fût Bobadilla, n'entendaient nullement qu'il vengeât l'autorité de Colomb. S'ils souscrivirent ce premier mandat, tout en faveur du bon ordre, comme un moyen nécessaire de faire accepter, en principe, par la Reine, l'idée d'un commissaire et leur

candidat, ils se gardèrent bien de laisser partir Bobadilla, nanti de telles instructions.

Le 21 mai 1499, deux mois, jour pour jour, après la signature de ce premier décret, la Reine signa une lettre d'une nature toute différente. On était parvenu à lui faire admettre, comme hypothèse au moins, l'incapacité administrative de Colomb, la nécessité, dans ce cas, de le dépouiller de son gouvernement, et de nommer, éventuellement, Bobadilla son successeur. Et, de peur que l'amiral, fort de ses conventions avec la couronne, n'eût les moyens matériels de résister à cet inique dépouillement, une seconde lettre, du même jour, prescrivit à lui, à ses frères, à tous les officiers ou agents sous ses ordres, de faire remise, entre les mains de Bobadilla, des armes, vaisseaux, forteresses ou magasins de la colonie.

Cinq jours plus tard, un véritable blanc-seing fut délivré à Bobadilla, sous la forme d'une lettre à Colomb, lui enjoignant d'*ajouter foi et d'obéir à tout ce que Bobadilla lui annoncerait*. Il est remarquable qu'on terminât ainsi la série des actes d'investiture de Bobadilla, précisément par la commission vague et terrible qui avait été tout le mandat écrit d'Aguado. Rien ne prouve mieux que les adversaires de Colomb entraînèrent Isabelle à leur but, malgré elle, peu à peu, par des chemins détournés.

Bobadilla investi de cette autorité sans limites, la Reine se repentit-elle? Appréhenda-t-elle qu'il n'abusât, comme Aguado, de sa signature? Ferdinand, au contraire, voulut-il gagner du temps pour faire donner plus de pouvoir encore à son mandataire? La force des choses imposa-t-elle d'involontaires retards? Toutes ces causes se combinèrent pour faire ajourner, pen-

dant plus d'une année, le départ du commissaire. La coterie retira de ce délai un multiple profit : les dispositions prises contre l'amiral transpirèrent, le public prévit sa chute, l'opinion s'y habitua, ses amis s'intimidèrent. Les patrons de Bobadilla trouvèrent moyen, en outre, grâce aux opportunités que le temps ne manque jamais de faire naître, d'obtenir pour lui des armes de surérogation : le 30 mai 1500, les Rois lui écrivirent la recommandation expresse de vérifier les comptes de l'amiral et de l'obliger à payer toute solde arriérée. Il reçut un certain nombre de lettres signées en blanc, avec faculté de les employer selon qu'il jugerait utile. Bobadilla mit à la voile vers la mi-juillet 1500 (1).

(1) Des historiens ont essayé de disculper Ferdinand dans cette circonstance, en imputant à Colomb des torts, apparents du moins. Ils disent qu'Isabelle fut irritée des principes et des pratiques de Colomb, relativement à l'esclavage, et son mécontentement porté au comble par l'arrivée d'une cargaison d'Indiens sur les caravelles qui rapatrièrent les complices de Roldan. Ils ajoutent que Ferdinand était effrayé par la comparaison des grandes dépenses faites pour le Nouveau Monde avec l'incertitude et la modicité des bénéfices.

Nous nous bornerons à faire remarquer, après M. Roselly de Lorgues, que Bobadilla fut nommé commissaire en mars 1499, et que les caravelles dont on argüe arrivèrent seulement en Espagne six mois plus tard, en décembre. Quant à la prétendue défiance de Ferdinand, à l'égard des profits du Nouveau Monde, elle est plus insoutenable encore. Les armements de découverte étaient si bien, dès ce moment, des spéculations fructueuses, que les particuliers, tous les armateurs des ports, sollicitaient la faveur d'entreprendre, à leurs frais, avec fortes remises à la couronne, des expéditions de ce genre. Sans parler de nouveau de l'escadre donnée à Ojeda par l'Ordonnateur, les Pinzon, de Palos, Diego Lepe, du même port,

CHAPITRE V

MISSION DE BOBADILLA — COLOMB EST RENVOYÉ EN ESPAGNE CHARGÉ DE FERS.

Le navire qui portait Bobadilla jeta l'ancre, le 23 août 1500, dans le port de Saint-Domingue. L'amiral était à Conception, l'Adelantado dans une autre partie de l'île : Diego gouvernait momentanément. “ Les factions épuisées par leurs propres efforts, Hispaniola paraissait délivrée pour jamais, dit Washington Irwing, de la domination d'hommes violents et corrompus ”.

Le 24, Bobadilla se rendit, en grand apparat, de sa caravelle à l'église, fit donner lecture publique, à l'issue

Rodriguez Bastides, de Séville, obtinrent, au détriment de Colomb, de courir les mers des Indes à leurs risques et périls. En eussent-ils fait la demande, si ces navigations n'eussent rapporté que des pertes, ce qu'on devait mieux savoir à Palos et à Séville que partout ailleurs ? Et puis, pourquoi les succès de Colomb excitèrent-ils l'émulation des nations étrangères ? A Lisbonne, où l'on était si bien instruit des secrets administratifs de la cour d'Espagne, eût-on été jaloux de voir la Castille se ruiner ? Colomb l'a écrit en cette année 1500, dans une lettre qui devait passer sous les yeux des rois : « Par la volonté divine, j'ai soumis un autre monde à la domination du Roi et de la Reine mes Seigneurs ; par suite de quoi *l'Espagne, qui était pauvre, est aujourd'hui l'empire le plus riche.* » La vérité est que le roi d'Aragon devina mieux que personne la valeur incalculable du Nouveau-Monde ; il regretta d'autant plus amèrement d'avoir partagé d'avance, dans une proportion quelconque, avec le grand Génois ; il voulut rentrer, à tout prix, dans ses concessions : l'envoi de Bobadilla n'eut pas un autre motif.

de la messe, de sa commission de juge, et somma Diego de remettre entre ses mains les prisonniers qui étaient dans la citadelle. Diego, comme c'était son devoir, refusa d'agir sans les ordres de son frère, le gouverneur, Vice-Roi.

Le lendemain, Bobadilla parut de nouveau à l'église. Il était autorisé, nous l'avons vu, à se substituer à Colomb, mais seulement dans le cas où un examen impartial, une enquête approfondie lui eussent préalablement prouvé l'incapacité de l'amiral. A l'issue de la messe, il fit lire publiquement la lettre qui le nommait gouverneur, et requit une seconde fois Diego et tous les fonctionnaires présents de lui livrer les prisonniers. Tous s'y refusèrent, invoquant les prérogatives de l'amiral absent. La foule qui assistait à ce débat laissa clairement voir qu'elle approuvait la résistance. Bobadilla produisit alors la lettre royale qui prescrivait de lui faire remise des armes, vaisseaux, forteresses et magasins. Et, pour changer, en sa faveur, les dispositions de la multitude, il promulgua immédiatement les ordres qu'il avait de payer les arriérés de solde. La foule, à ce mot, applaudit. Le commissaire royal se porta vers la citadelle, à la tête d'une troupe de gens les plus mal famés de la ville. Sur le refus de l'Alcade Michel Diaz de lui ouvrir les portes, il fit la démonstration burlesque de s'emparer d'assaut, d'un édifice gardé par trois hommes ; ses fragiles fermetures tombèrent à la première secousse.

De la citadelle, Bobadilla se porta sur la demeure de Colomb ; il s'y établit. Sans témoins, sans assesseurs, sans inventaire, il s'empara de tout, pilla tout : le mobilier, qui était un cadeau de la Reine, les armes personnelles, l'or, l'argenterie, les bijoux, les chevaux ; il

ne respecta ni les collections ni les livres du savant, ni les notes, cartes et calculs du marin, ni les dossiers de l'administrateur, ni les papiers relatifs aux affaires les plus intimes, de l'homme, de l'ami, du père. Avec l'argent monnayé il se hâta de satisfaire, sans plus d'examen, aux réclamations de la populace qui, soi-disant, n'avait pas touché des sommes depuis longtemps exigibles ; mais il est certain aussi, qu'il fit main basse pour lui-même, et sur une partie de cet encaisse et sur d'incalculables richesses en lingots, en pépites, en perles et pierreries, en échantillons rares et précieux, produits de la nature ou curieux spécimens de l'art des indigènes. Il s'adjugea les vêtements de l'amiral. Il eut soin surtout d'anéantir sans délai toute pièce qui, dans les dossiers officiels, pouvait servir Colomb et gêner ses persécuteurs. Ajoutant le sarcasme au brigandage, il pouvait, disait-il, s'installer sans scrupule dans les meubles du gouverneur, celui-ci n'en aurait plus besoin, puisqu'il allait l'envoyer chargé de fers en Espagne.

A ces nouvelles, Colomb se mit en route de Conception pour Saint-Domingue, persuadé qu'un prétendu commissaire royal agissant de cette sorte, ne pouvait être qu'un faussaire ou un fou. A mi-chemin, un Alcade lui notifia officiellement les pouvoirs de Bobadilla. Il reçut ensuite des renseignements plus explicites d'un de ses amis, religieux franciscain, Jean de Trasiera.

A mesure que Colomb approchait de Saint-Domingue, Bobadilla, effrayé ou simulant des craintes qu'il n'avait pas, mettait la ville en état de soutenir un siége. L'amiral était entouré d'un petit nombre d'officiers braves, capables et dévoués ; l'Adelantado commandait, à quelques lieues, des soldats très disciplinés depuis plusieurs mois ; les deux frères exerçaient un

ascendant irrésistible sur les Indiens : il les eussent soulevés d'un mot. Les excès du commissaire royal lui valaient, à Saint-Domingue, l'amour bruyant de la populace, mais ils irritaient contre lui, tout ce qui avait quelque honnêteté. Colomb, s'il eût voulu prendre les armes, eût jeté à la mer le commissaire royal et ses séides. Sa vice-royauté n'existait pas en vertu d'une délégation ordinaire ; il la tenait d'un traité ; il l'avait achetée par un contrat dont il avait, pour sa part, exécuté toutes les clauses. Bobadilla se fit-il ces raisonnements? Pour Colomb, il n'y pensa même pas. Il fut triste ; il rougit pour ses souverains, mais resta calme, sans autre envie que de donner chrétiennement l'exemple de la soumission à l'autorité, même injuste. Il continua sa route, à cheval, vers Saint-Domingue ; nulle escorte ne l'accompagnait ; il portait pour seules armes son bréviaire et son cordon de Saint-François. A son approche, la première précaution de Bobadilla fut de faire arrêter Diego ; on l'enferma, les fers aux pieds, dans l'entre-pont d'une caravelle.

En entrant dans Saint-Domingue, l'amiral fit demander une entrevue au commissaire. Bobadilla, pour toute réponse, donna l'ordre de l'appréhender au corps et de le jeter, les fers aux pieds, dans la forteresse. L'arrestation fut facile et prompte ; on dit à Colomb de se rendre en prison, et il suivit sans hésitation les soldats. Mais lorsque, dans la prison, il fallut lui mettre les fers, lui seul resta maître de son émotion ; un frisson d'horreur parcourut l'assistance. Parmi les sbires de Bobadilla, pas un, ni soldat ni geôlier, ne se sentit assez dégradé encore pour accepter cette tâche odieuse. Les chaînes gisaient sur la dalle, objet de répugnance. Un exécuteur s'offrit enfin : pour combler la mesure de l'ingratitude,

ce fut un domestique de l'amiral, son cuisinier. L'armée espagnole n'a donc pas à rougir : il a fallu chercher ailleurs que dans ses rangs, le misérable qui riva les chaînes de Christophe Colomb.

De son cachot, et sur la demande de Bobadilla, Colomb écrivit à Barthélemy, son frère, de venir à Saint-Domingue, subir, à son tour, l'emprisonnement. Il l'exhorta à se soumettre avec calme à l'autorité des Rois, et à supporter patiemment les insultes dont il serait l'objet. L'Adelantado obéit, vint, fut chargé de chaînes et déposé à bord d'une caravelle.

Sur la terre nue et détrempée de son cachot, Colomb, torturé par les rhumatismes et la goutte, n'était vêtu que du léger habit avec lequel il avait été arrêté. On le nourrit de tels aliments, qu'il s'en plaignit, lui, le vieux marin, habitué dès l'enfance aux rations gâtées. La populace venait lui faire entendre, au pied de la forteresse, des rires, des propos, des chants insulteurs, ou allait, en signe de réjouissance, sonner les fanfares du cor à portée des caravelles, cachots flottants de ses frères.

Cependant Bobadilla procédait à l'enquête qui eût dû précéder toutes ces exécutions. Il se fit désigner ceux qui s'étaient révoltés contre l'amiral : ce fut pour les appeler, de préférence et les premiers, à déposer contre les Colomb. Tous ceux dont Christophe, Barthélemy et Diego, avaient gêné les rapines ou puni le libertinage, furent invités, encouragés, aidés même à les charger le plus possible. Naturellement l'enquête donna ce résultat, que tous les crimes, les plus noirs, les plus atroces, furent imputés à l'amiral et à ses frères ; tous les crimes, sauf ceux contre la chasteté : sur ce chapitre, il ne se trouva pas une langue impure

pour émettre un demi-mot, une ombre de soupçon. Et pourtant, selon la remarque de Washington Irwing, Saint-Domingue fourmillait alors de scélérats, échappés aux galères ou au gibet.

Il était permis à l'amiral de croire capable de tout, le misérable qui l'avait incarcéré. Le jour où, près de son cachot, retentirent tout à coup les pas et les armes des soldats qui venaient le prendre pour l'embarquer — ce qu'il ignorait — les plus sinistres pressentiments d'assassinat ou d'échafaud assaillirent sa pensée. Les soldats entrèrent, il reconnut l'officier qui les commandait : " Villejo, lui demanda-t-il tristement, où me conduis-tu? „ Villejo répondit : " Je conduis Votre Seigneurie à bord de la *Gorda*, qui va partir. „ Colomb douta encore : " Nous embarquer, Villejo! ce que tu me dis-là est-il véritable? „ L'officier, bien que connu pour un protégé de Fonseca, était homme de cœur ; à la question réitérée de l'amiral, il comprit ce qui se passait de cruel dans son âme, et répliqua, avec l'accent d'une franchise impossible à méconnaître : " Je jure, *sur la vie de Votre Seigneurie*, que je l'emmène s'embarquer sur la *Gorda*. „ Colomb fut, en effet, conduit sur cette caravelle, où se trouvaient déjà ses deux frères. Elle appareilla pour l'Espagne dans les premiers jours d'octobre.

A peine eut-on perdu la terre de vue, que Villejo et le capitaine, mus par un sentiment de respectueuse compassion et de dignité militaire, prièrent l'amiral, en dépit des ordres de Bobadilla, de les laisser rompre ses fers. L'amiral refusa : il ne reconnaissait qu'aux Rois le droit de rompre des chaînes dont il avait été lié en leur nom; il aima mieux souffrir, être meurtri, que de paraître, même à de telles distances et dans de telles

conditions, enfreindre l'obéissance. Heureusement la traversée fut de beaucoup plus rapide que toutes les précédentes. On jeta l'ancre dans la baie de Cadix, le 20 novembre 1500. Jamais les officiers et l'équipage d'un navire commandé par l'amiral lui-même, ne lui avaient témoigné autant de déférence, de respect et d'affection, qu'il lui en fut prodigué à bord de la *Gorda* : c'est un glorieux souvenir pour la marine espagnole.

Dans le voyage, Colomb écrivit, à la nourrice du prince Jean, une lettre qui est un chef-d'œuvre de simplicité et de grandeur, de mesure et d'éloquence. En voici le début et la fin : " Si c'est une nouveauté que " de me plaindre du monde, son habitude de me mal- " traiter est fort ancienne; il m'a livré mille combats, " et j'ai résisté à tous jusqu'à ce moment... L'espérance " en celui qui nous a tous créés me soutient; son se- " cours fut toujours très prompt... Dieu me fit messa- " ger du nouveau ciel et de la nouvelle terre. S'il " plaisait à Leurs Altesses de faire évanouir les bruits " populaires qui ont pris croyance parmi ceux qui " savent quelles fatigues j'ai eu à supporter (car les " calomnies de certaines gens m'ont fait plus de mal, " que les services que j'ai rendus à Leurs Altesses et " le soin que j'ai eu de conserver leurs propriétés et " leur souveraineté ne m'ont donné de profit) ce serait " une véritable aumône; je serais rétabli dans ma ré- " putation, et on en parlerait dans tout l'univers, parce " que les affaires que j'ai dirigées sont de celles qui ne " peuvent qu'acquérir chaque jour de plus en plus dans " l'estime des hommes... Dieu, notre Seigneur, reste " avec sa puissance et sa science comme auparavant, " et il châtie surtout l'ingratitude. "

Cette lettre était destinée à être lue à la reine par la

nourrice du prince. Le commandant de la *Gorda* la fit porter secrètement par un exprès à Grenade, où était la cour. A la nouvelle que Colomb arrivait prisonnier, chargé de fers, un cri puissant d'indignation s'éleva dans le port de Cadix, puis dans la riche et populeuse Séville, et bientôt, de province en province, dans la monarchie entière. La nation, avec cet instinct du juste qui, par moments, soulève les masses, sentit son honneur engagé, compromis et terni. Les vrais coupables tremblèrent et dûrent feindre de partager la colère publique.

La douleur d'Isabelle fut sincère et sans bornes. Elle envoya l'ordre, en toute hâte, par un courrier extraordinaire, d'élargir l'amiral. Elle lui écrivit une lettre que le roi, toujours faux, signa comme elle : ils se sentaient atteints, disaient-ils, autant et plus que lui, par les outrages dont il était victime : ils le priaient de venir tout de suite auprès d'eux ; ils ordonnaient qu'on lui comptât deux mille ducats d'or pour un équipement conforme à sa dignité.

Colomb arriva à Grenade, avec ses deux frères, le 17 décembre. Une audience lui fut accordée sur l'heure ; la solennité de cette audience fut une première réparation. L'amiral parla peu : le roi était présent. Quelques jours plus tard, la reine lui indiqua une audience particulière. Là, il put ouvrir son âme, épancher ses sentiments sans contrainte. Il le fit en versant des larmes. Isabelle lui donna la plus efficace des consolations humaines qu'il pût recevoir : elle mêla ses propres larmes aux siennes.

Colomb adressa ensuite une plainte en forme contre Bobadilla. Il répandit, à l'appui, des notes tellement concluantes, des apologies de sa personne, de ses frères, de leur commune administration, tellement décisives,

qu'en dépit de l'Ordonnateur, de ses bureaux et du roi lui-même, non seulement la destitution de Bobadilla fut prononcée, son châtiment officiellement promis, mais encore tous les anciens règlements de Colomb substitués de nouveau, dans la colonie, aux dispositions contraires ou différentes adoptées par le commissaire royal.

LIVRE QUATRIÈME

QUATRIÈME VOYAGE (1500-1502)

CHAPITRE PREMIER

DE CADIX A HISPANIOLA. — UNE TEMPÊTE LÉGENDAIRE

Christophe Colomb avait soixante-quatre ans : ni son âge, ni ses maladies, ni l'ingratitude et la déloyauté de Ferdinand n'amortirent son dévoûment à son œuvre. Une de ses premières demandes à la reine fut d'être renvoyé immédiatement au Nouveau Monde. Isabelle approuva son désir, et voulut le faire repartir sans retard. Ferdinand, au contraire, ne lui avait pas arraché iniquement son gouvernement et sa vice-royauté pour les lui rendre : il amena par ses manéges habituels, la reine et l'amiral à différer le départ, puis il leur fit accepter, peu à peu, une combinaison qui consistait à envoyer à Saint-Domingue un gouverneur soi-disant provisoire. Ovando fut choisi : il était étroitement lié avec l'Ordonnateur, le roi lui témoignait beaucoup d'amitié ; il offrait donc les mêmes garanties qu'Aguado et Bobadilla. En six mois, une escadre de trente-deux voiles fut armée pour lui. On lui créa une maison prin-

cière; on lui recruta, pour émigrants, des hommes mariés, avec leurs familles, tous honnêtes gens et d'une bonne réputation. Rien ne coûtait plus, rien n'était plus difficile. Ovando mit à la voile le 13 février 1502.

Colomb demeura près d'une année à Grenade. Ferdinand n'eut pas même l'attention de pourvoir convenablement à sa subsistance : il dut vivre d'emprunts. La solitude se fit autour de lui : on savait qu'être son ami, c'était déplaire au roi. Les religieux seuls, les franciscains en particulier, lui restèrent fidèles; il n'eut d'autre compagnie que la leur, d'autres relations avec le monde que la correspondance de quelques savants étrangers. Il occupa ses loisirs et consola ses peines par la lecture des Livres Saints, des Pères de l'Église et des grands théologiens. Il y rechercha les textes se rapportant, selon lui, aux deux parties connexes de sa mission : découverte des Indes et délivrance de la Palestine. Il en composa son *Recueil des prophéties sur la récupération de Jérusalem et la découverte des Indes*. De savants ecclésiastiques tinrent à honneur de collaborer à ce travail. Il le soumit à l'examen des personnages les plus instruits et les plus pieux de l'Église d'Espagne : ils en furent émerveillés et touchés. Il ne nous est, malheureusement, parvenu qu'à l'état d'ébauche, de brouillon lacéré, mutilé, tronqué : le vrai manuscrit s'est perdu. Dans ces conditions, un travail ne se juge pas : Humbolt n'eût pas dû, par conséquent, taxer " d'ouvrage extravagant „ une esquisse pleine de lacunes. A nos yeux, une seule chose importe : le titre; il prouve que, dans l'esprit de Colomb, la découverte des Indes et la croisade étaient réellement les deux parties d'une tâche providentielle et prédite, à son avis, par l'Esprit-Saint.

A la même époque, il composa, en vers espagnols, de

mystiques paraphrases de sentences de l'Écriture, et fit exécuter la carte hydrographique et géographique, sur grande échelle, de ses navigations et de ses découvertes.

Forcé de prévoir, vu son âge et les mauvais vouloirs de la cour, qu'il ne lui serait pas donné de se mettre personnellement à la tête de la croisade rêvée depuis sa jeunesse, il écrivit aux Rois pour les engager à prendre eux mêmes cette initiative. Il les supplia de ne pas rejeter son conseil : quelques-uns, sans doute, s'en moqueront, leur dit-il, comme d'une chimère folle : mais n'ont-ils pas poursuivi des mêmes sarcasmes le projet relatif aux découvertes ? Il avait été choisi par le ciel, ajouta-t-il, pour accomplir ces deux grands desseins : une impulsion divine l'avait, à cette fin, déterminé, dès son enfance, à embrasser la carrière maritime et à fortifier son intelligence par la lecture des chroniques et des ouvrages de philosophie. Le Saint-Esprit, d'ailleurs, fit-il remarquer, ne prend pas toujours pour instruments des hommes de génie : aux ignorants eux-mêmes il a révélé l'avenir; il opère, au besoin, ses prodiges par les animaux sans raison et les êtres sans instinct.

L'amiral quitta Grenade et se rendit à Séville, dans l'automne de 1501 : il croyait encore, sur les cauteleuses assurances du roi, qu'il retournerait à Saint-Domingue. La richesse de l'armement exécuté pour Ovando, le détrompa : il n'eut pas la simplicité d'admettre que de telles dépenses se fissent pour un gouverneur provisoire. Résolu de naviguer quand même, il se promit de faire, cette fois, le tour du monde. Nul n'avait encore eu cette grande idée. Il demanda une escadre et l'obtint sans peine. Sous quel prétexte la lui eût-on refusée, après ce qu'on venait de faire pour Ovando ? Il ne pou-

vait, du reste, déplaire à Ferdinand de voir Colomb, vieillard de soixante-six ans, affronter les fatigues et les mortels périls d'une semblable expédition.

L'observation, le calcul ou l'intuition avaient persuadé à l'amiral qu'au delà des îles et des terres visitées par lui, s'étendaient des océans aussi vastes pour le moins que l'Atlantique. Il se figurait qu'entre deux grands continents, un détroit unissait les mers qu'il connaissait, à des mers inconnues. Il espérait franchir ce détroit, courir les mers nouvelles, longer les côtes occidentales des continents supposés, les côtes orientales de l'Afrique et de l'Asie, et revenir en Europe par une route qu'il ne manquerait pas de découvrir au sud.

Colomb se trompait, à la vérité, mais son erreur elle-même est un témoignage éclatant de son génie. Les deux continents américains existent : au delà, les étendues immenses de l'océan Pacifique ; au sud du continent méridional, le passage espéré pour le retour, et découvert quelques années plus tard par Magellan ; entre ce continent et celui du nord, l'indépendance presque complète. Seulement, là où Colomb imaginait un détroit, il y a une isthme, l'isthme de Panama, si resserré, eu égard à la largeur des terres reliées par lui, qu'un caprice, illogique en quelque sorte, de la nature a décidé seul, évidemment, de la séparation ou de la jonction de l'Atlantique et du Pacifique.

Colomb n'affronta pas les laborieux hasards d'une telle exploration, dans l'espoir d'être admiré et récompensé. « Je n'ai point fait ce voyage, dit-il, pour obtenir « des honneurs ou de la fortune ; cela est certain, « puisque toute espérance à ce sujet était déjà éva- « nouie avant mon départ. » Son premier mobile fut le besoin de connaître les pages encore fermées du grand

livre de la création. " Quoique je sois un très grand pé-
" cheur, dit-il, la compassion et la miséricorde de Notre-
" Seigneur, que j'ai toujours implorées, couvrant mes
" fautes, m'ont tout à fait consolé. J'ai trouvé la plus
" suave consolation à mettre mon bonheur dans la
" contemplation des merveilleux aspects de son œuvre. „
En réalité, il alla chercher, dans le tête-à-tête, pour ainsi parler, avec Dieu, au centre de nouveaux horizons, l'oubli de la malice des hommes.

Un lettre qu'en vue, précisément, de ce voyage, il adressa au saint-siége, achève de mettre en plein jour le vrai secret de sa dévorante activité. Il suppliait le souverain pontife de le constituer en quelque sorte son légat dans le Nouveau Monde : il sollicitait un bref qui prescrivît à tous les chefs d'ordre de lui laisser choisir dans leurs couvents, six religieux, pour en faire des missionnaires apostoliques : aucune autorité n'aurait le droit de s'opposer à leur départ; ils seraient reçus et traités à leur retour, par les supérieurs, comme s'ils ne s'étaient pas absentés. Il espérait, en Notre-Seigneur, proclamer son saint nom et l'Évangile dans tout l'univers. Il s'excusait auprès du Saint-Père de ne s'être pas encore rendu à Rome : tel avait toujours été son désir, mais les exigences de sa mission et les contrariétés l'avaient retenu. Il racontait en résumé ses voyages ; parlait de son projet d'arracher la Terre-Sainte aux Turcs ; de son ancien espoir de lever, à cet effet, une première armée de cinquante mille fantassins et de cinq mille cavaliers, puis une seconde armée de force égale, en tout cent dix mille hommes. Notre-Seigneur lui avait fourni la preuve certaine, disait-il, que ses revenus suffiraient à cette dépense, mais le démon avait mis en jeu tous les ressorts de sa malice pour empêcher, jusque-là, quoi que ce fût

de se réaliser. C'eût été pour son âme la plus vive des joies, de venir vers Sa Sainteté et de lui présenter une relation de ses voyages " à la manière des *Commentaires de César* „ ; il l'avait écrite expressément pour Elle, " depuis le commencement jusqu'à ce jour, „ où il se disposait à faire, " au nom de la sainte Trinité, un nouveau " voyage à l'honneur de la sainte religion chrétienne. „

Pour ce voyage, l'amiral ne demanda aux Rois qu'une escadrille de quatre caravelles devant jauger, la plus forte soixante et dix tonneaux, la plus petite cinquante. Il voulut choisir lui-même ses officiers, ses hommes, ses vivres, ses armes. Il proposa à son frère Barthélemy de l'accompagner encore : Barthélemy accepta par dévoûment fraternel : il sacrifia à la certitude que le vieil amiral aurait besoin de lui, ses rancunes trop justifiées contre la cour, et ses aspirations, si légitimes à son âge, vers le repos. Leur plus jeune frère, Diego, quitta le monde, alors, pour suivre la vocation qui l'avait toujours poussé vers le sacerdoce. L'amiral décida enfin que son fils aîné Diego resterait en Europe, pour se former aux choses de la politique et de l'administration, et que Fernand ferait, comme marin, ses premières armes, dans cette lointaine et dure compagne.

L'amiral, en prévision de sa mort à la mer, prit des précautions dont la nature indique combien il était fixé sur les dispositions de Ferdinand à son égard. Dans un mémoire à son fils aîné, il constata ses droits et ceux de sa famille vis à vis de la couronne et prescrivit, selon les éventualités, les moyens de faire valoir ces droits. Il déposa entre les mains et recommanda à l'affection fidèle de ses amis les franciscains et les hiéronimites, des copies authentiques de ses traités. Il remit un dépôt semblable à l'ambassadeur de la république de Gênes

près le gouvernement espagnol, Nicolas Oderigo. En même temps, il assignait un dixième de ses revenus à la banque de Saint-Georges : cette somme devait être employée à diminuer les droits sur le blé et les autres denrées, pour le soulagement des pauvres de sa ville natale. Enfin, il écrivit aux Rois eux-mêmes, les conjurant d'être bons et justes pour ses enfants et pour ses frères, s'il succombait dans son voyage. Isabelle et Ferdinand lui répondirent, sous leur double signature, qu'après lui, son fils Diego serait mis en possession de ses titres, charges et dignités : qu'ils étaient dans l'intention de lui accorder encore d'autres honneurs et d'autres récompenses, à lui, à ses frères et à ses enfants ; qu'il devait avoir l'esprit en repos et partir plein de confiance.

Les quatre caravelles *Capitane*, *Saint-Jacques de Palos*, *Galicien* et *Biscaïenne* furent carénées à Puebla Vieja, puis conduites au port de Séville. Colomb plaça son pavillon amiral sur la plus grande, la *Capitane*. Pendant que le vent contraire retardait son appareillage, il apprit que les Maures bloquaient la forteresse portugaise d'Arcilla, sur la côte du Maroc. La perspective de tirer l'épée contre les mahométans ralluma aussitôt toutes les ardeurs de sa jeunesse. Il mit à la voile, le 8 mai 1502, malgré le vent, pour secourir les Portugais. Les Maures levèrent le siége dès qu'ils virent cette escadrille à l'horizon. L'amiral envoya au gouverneur son fils, son frère et ses commandants lui offrir ses compliments et ses services. Le gouverneur, à son tour, envoya, pour remercier l'amiral, ses premiers officiers, parmi lesquels plusieurs étaient proches parents de Felippa, la première femme de Colomb. Le vent devint alors favorable, et l'escadrille poursuivit sa route.

En seize jours elle franchit la distance des Canaries aux Antilles ; toucha Sainte-Lucie, la Martinique, l'île Saint-Jean, et, le 29 juin, parut devant le port de Saint-Domingue. Il avait été convenu, au départ, avec les Rois, que Colomb ne relâcherait pas à Hispaniola, mais une nécessité imprévue l'y contraignait : il lui fallait changer un de ses navires, la *Biscaïenne*, reconnu trop faible et trop mauvais marcheur. C'est ce que l'amiral fit exposer, par un message, au gouverneur Ovando. Il l'avertit, en outre, qu'il prévoyait une prochaine et violente tempête, et demanda l'autorisation de s'abriter jusqu'à ce qu'elle fût passée. Il attendit sous voile la réponse.

Ovando répondit à Colomb par une défense brutale de descendre et même d'approcher. Il refusa tout échange de bâtiment, bien qu'il en eût trente-quatre dans le port, qui allaient rentrer en Espagne.

L'amiral envoya derechef à Ovando, non pour insister, mais pour lui conseiller fortement de retenir dans le port tous les navires en partance, à cause de la tempête, qu'il voyait imminente, et qui serait terrible. On se railla de ses prophéties : toutes les apparences du temps étaient superbes, les navires prirent le large : ils emportaient en Castille la plus riche cargaison qu'y eût encore envoyé le Nouveau Monde ; à la lettre, ils étaient chargés d'or.

Il fallut que l'amiral cherchât un abri tel quel, dans une anfractuosité de la côte. Il s'éloigna de Saint-Domingue, pénétré de douleur. Son équipage, indigné, murmurait hautement, non à tort, de se voir fermer l'entrée d'un port espagnol, où des étrangers eussent été admis en pareille circonstance. Officiers et matelots se repentaient de s'être embarqués avec un chef qu'on traitait de la sorte. « Quel est celui, demande Colomb,

“ qui, sans en excepter Job, ne serait pas mort de
“ désespoir en voyant que, quoiqu'il s'agît de mon salut,
“ de celui de mon fils, de mon frère et de mes amis, on
“ m'interdit, dans un tel temps, la terre et les ports,
“ que, par la volonté de Dieu, j'avais gagnés à l'Es-
“ pagne, au prix de mon sang? „ Pour suppléer à l'infériorité nautique de sa plus mauvaise caravelle, il y fit passer, comme commandant, son meilleur officier, son frère Barthélemy.

La tempête prévue par Colomb éclata. L'opulent convoi était encore à proximité de terre; mais il lui devint également impossible, sous le souffle déchaîné de l'ouragan, soit de rentrer au port, soit de tenir la mer. Des trente-quatre bâtiments qui le composaient, vingt-six sombrèrent sur place; plusieurs allèrent s'engloutir, on ne sut jamais sous quelles latitudes; quelques-uns furent rejetés sur Hispaniola et mis en pièces. Un seul, le plus petit, le plus fragile de tous, arriva, comme par miracle. sain et sauf en Espagne; il se nommait l'*Aiguille*, et portait les seuls biens que possédassent alors les Colomb, la part proportionnelle du Vice-Roi dans les produits de la colonie. Bobadilla et Roldan périrent dans ce désastre.

On fit un nouveau crime à Colomb et de la tempête, et de ses prévisions, et de la mort de ses ennemis, et du salut en quelque sorte miraculeux de sa fortune : tout cela, prétendit-on, était le fait de ses secrets magiques; il avait appelé à son secours les puissances infernales.

Les caravelles de l'amiral ne pouvaient manquer de sentir, dans le lieu de leur chétif refuge, les effets d'une pareille tempête. “ Notre-Seigneur, dit-il, sauva celle
“ qu'il montait, en telle sorte que, quoique étrangement
“ assaillie, elle n'éprouva pas le moindre dommage „.

Les trois autres furent emportées au loin, ou plutôt affrontèrent vaillamment le large, parce qu'elles n'avaient pas, dans une crique de hasard, des garanties suffisantes de bon mouillage. Séparées par la bourrasque, elles ne parvinrent qu'après plusieurs jours à se rallier entre elles et à rallier l'amiral au port d'Azua.

CHAPITRE II

DE SAINT-DOMINGUE A L'ISTHME DE PANAMA

Les quatre caravelles de Colomb séjournèrent plusieurs jours dans la baie d'Azua. Les équipages, après une telle tempête, avaient besoin de repos, les navires, de réparations. Lorsque l'escadrille voulut reprendre la mer, une nouvelle tourmente l'obligea de se réfugier dans le port Yaquimo. L'amiral en repartit le 14 juillet. Il se fit alors de longs calmes, et les courants l'entraînèrent, non loin de la Jamaïque, au milieu des petites îles sablonneuses appelées Cayes Morant. De là, le calme continuant, les courants l'écartèrent de plus en plus de sa route : il fut porté dans le nord jusqu'aux groupes d'îles de la côte méridionale de Cuba qu'il avait découvertes dans son second voyage, et nommées Jardins de la Reine. Alors le vent se leva et fut favorable ; les caravelles coururent, au midi, dans la direction où l'amiral espérait découvrir un détroit. Elles atteignirent, le 30 juillet, l'île de Guanaja, centre d'un groupe du même nom, à quelques lieues de la côte de Honduras.

Depuis Saint-Domingue, la navigation n'avait cessé d'être extrêmement pénible. Le ciel était couvert, le so-

leil voilé ; la nuit, les étoiles ne se levaient pas. Il pleuvait de fréquentes et torrentielles averses, accompagnées d'éclairs comme on ne les voit, de coups de tonnerre comme on ne les entend qu'entre les tropiques. Le vent soufflait, tour à tour, ou trop faible ou violent ; on perdait sans cesse de la marche, tantôt par l'action latente de la mer durant le calme, tantôt en fuyant à sec de toile devant l'ouragan. L'excès des fatigues et des veilles, cette humidité maintenant glacée, maintenant lourde et chaude, ruinaient les santés, énervaient les courages.

Colomb entrait dans sa soixante-septième année. Ni l'âge, ni les travaux, ni les maladies, ni les tribulations n'avaient altéré l'expression de sa physionomie ou la majesté de sa taille. La démarche toujours droite et ferme, le visage calme, le regard brillant et bon, sa chevelure, d'un blanc argenté, semblait, sur son front, une couronne. Son vêtement ordinaire était sa robe de franciscain. Mais les rhumatismes, la goutte, des fièvres continuelles avaient porté dans toute sa constitution de profonds et douloureux ravages. En quittant le port Yaquimo, il tomba gravement malade : « Il ap-« procha plusieurs fois, dit-il, des portes du tombeau. » Il fit construire une cabine sur sa dunette : de là, même quand la douleur le clouait sur son lit, il voyait, entendait, observait tout, et remplissait, avec un évangélique sang-froid, les innombrables et fatigantes obligations d'un commandement en chef exceptionnel comme était alors le sien. Dès les premiers jours de contrariétés, « ses équipages, perdant cœur, dit le P. Charlevoix, demandaient à relâcher à la Jamaïque où à l'Espagnole. Tout autre que lui l'eût fait, sans attendre même qu'on l'en priât. Mais personne ne savait mieux que lui

se roidir contre les obstacles. Il tint bon, ranima ses gens, et attendit le vent favorable. „

En atterrissant à l'île de Guanaja, on vit arriver une barque d'aspect et de grandeur insolites. Une tente ou grande cabine, s'élevait au milieu de l'embarcation : elle lui donnait l'apparence d'une gondole vénitienne. Un cacique et ses femmes étaient assis sous cette tente. Elle était remplie, en outre, de marchandises fabriquées et de productions naturelles du pays. Vingt-cinq Indiens manœuvraient la barque. Ils étaient à demi vêtus. Les femmes du cacique se drapaient dans de larges couvertures de coton, comme les femmes maures de Grenade. Les vêtements, les armes, les ustensiles, dont quelques-uns étaient en cuivre; l'attitude des Indiens qui ne témoignèrent ni étonnement ni peur, de se voir en la puissance des Espagnols, tout fit comprendre à Colomb qu'il touchait les confins d'un monde plus riche et plus civilisé que les terres jusque-là découvertes. Les Espagnols virent, pour la première fois, du cacao. L'amiral questionna par signes ces Indiens dont ses interprètes ne comprenaient pas la langue. Ils lui expliquèrent, comme ils purent, qu'ils venaient d'un riche pays situé à l'ouest, l'Yucatan, sans doute. Un d'entre eux, un vieillard, parut plus expert que les autres aux choses de la navigation : il se nommait Giumbé. L'amiral lui proposa d'accompagner les navires espagnols dans le voyage qui leur restait à faire; Giumbé accepta. Colomb renvoya tous les autres ravis de ses présents.

L'escadrille, en quittant l'île de Guanaja, gouverna au sud et découvrit, quelques lieues plus loin, le cap Honduras. L'amiral ne put y descendre, parce qu'il était trop souffrant. L'Adelantado y débarqua le 14 août. Ce jour était un dimanche. Les commandants, la plu-

part des officiers et des matelots entendirent la messe qui fut célébrée solennellement sur le rivage, dit Washington Irwing. “ selon la pieuse coutume de l'amiral, chaque fois que les circonstances le permettaient. „ L'Adelantado débarqua de nouveau, le 17, à l'embouchure d'une rivière. La croix et le pavillon de Castille y furent solennellement plantés, comme signe d'occupation, et Colomb, en raison de cette circonstance, nomma le fleuve *Possession*. De ce jour, on peut considérer comme accomplie sa tâche providentielle : il avait arboré la croix sur les grandes îles et sur les deux continents de l'Amérique.

Le but de l'amiral dans ce voyage l'obligeait à naviguer toujours en vue de terre : il ne pouvait qu'à cette condition constater l'existence d'un détroit. La continuité des vents violents et contraires. la force des courants et l'impossibilité d'avancer, de nuit, le long d'une côte inconnue, toutes ces causes se réunirent pour rendre d'une lenteur excessive, sans parler des fatigues, la marche de l'escadrille. Le 14 septembre, elle doubla un cap, et derrière, trouva une mer et des brises maniables. Les caravelles déployèrent gaîment leurs voiles, et l'amiral, pour célébrer cette heureuse transition, donna au cap le nom de *Grâces à Dieu*. Il venait de mettre quarante jours à franchir, depuis le cap Honduras, une distance de soixante et dix lieues. “ Il
“ y avait quatre vingt-huit jours, dit Colomb, que je ne
“ cessais d'être assailli par une tempête épouvantable ;
“ je n'aperçus, pendant ce temps, ni le soleil ni les
“ étoiles. „ Il mit à terre Guimbé, comblé de présents.

“ On a bien vu, continue Colomb, d'autres tempêtes ;
“ aucune n'a été si affreuse et n'a duré aussi long-
“ temps ; aussi plusieurs des miens, qui passaient pour

“ intrépides, perdirent-ils tout à fait courage. Ce qui
“ navrait profondément mon âme, c’était la douleur du
“ fils que j’avais avec moi, lorsque je considérais qu’à
“ un âge aussi tendre, puisqu’il n’avait pas treize ans,
“ il était exposé à tant et à de si longues fatigues.
“ Notre-Seigneur lui donna un tel courage, que c’était
“ lui qui ranimait les autres, et lorsqu’il s’agissait de
“ mettre la main à l’œuvre, il le faisait comme s’il eût
“ navigué quatre-vingts ans, et c’était lui qui me con-
“ solait. Mon frère était sur le plus mauvais bâtiment
“ et le plus exposé au danger; ma douleur en était
« grande, et d’autant plus grande, que je l’avais em-
“ mené contre son gré. Tel est mon bonheur, que vingt
“ années de service au milieu de fatigues et de travaux
“ si périlleux, ne m’ont profité à rien, au point qu’au-
“ jourd’hui je ne possède pas en Castille une tuile, et
“ que si je veux manger ou me reposer, je ne le puis
“ qu’à l’auberge ou au cabaret, et la plupart du temps
“ même cette ressource me manque, parce que je n’ai
“ pas de quoi payer mon écot. Une autre peine m’ar-
“ rachait le cœur : c’était le souvenir de mon fils Diego
“ que j’avais laissé en Espagne, orphelin et dépouillé
“ de mes honneurs et de mes biens. „

Un zélé franciscain, nommé le P. Alexandre, remplissait seul à bord de l’escadrille les fonctions d’aumônier. L’amiral l’avait placé sur la *Biscaïenne*, son plus mauvais navire, comme une force morale compensatrice. Au paroxisme de la tempête, l’imminence du péril fut si manifeste, que l’équipage entier de la *Biscaïenne* se confessa et reçut les derniers sacrements. Sur les autres bâtiments, on se confessa les uns aux autres; on demanda publiquement pardon à Dieu de ses fautes; plusieurs des domestiques de l’amiral firent vœu, si

Dieu les arrachait à ces extrémités, d'embrasser l'état religieux.

Après avoir doublé le cap Grâces à Dieu, l'escadrille s'avança, droit au sud, le long de la côte des Mosquitos, sans jamais perdre de vue la terre. Deux jours après, à soixante lieues environ du cap, on jeta l'ancre à l'embouchure d'une grande rivière. Les chaloupes de la *Capitane* et de la *Biscaïenne* la remontèrent " pour aller chercher des provisions, dont on manquait „. Comme elles revenaient au mouillage, un violent coup de mer, une sorte de mascaret, les assaillit : la chaloupe de la *Biscaïenne* fut submergée ; pas un des hommes qui la montaient ne se sauva. Ce fut un deuil profond pour des équipages accablés déjà par la longue continuité des contre-temps et des périls. Colomb s'affligea plus que personne. Il donna au fleuve le nom lugubre de *Fleuve du Désastre*. Il fallut faire passer des matelots des autres caravelles sur la *Biscaïenne*, c'est à dire affaiblir encore des équipages exténués.

Le 25 septembre, on put jeter l'ancre dans un havre excellent, entre la terre ferme et la petite île de Quiribi. La plage était propice aux radoubs des caravelles. On boucha les voies d'eau, on répara les agrès, on fit aérer et sécher les provisions. Tel était l'accablement des matelots qu'ils préférèrent, à toutes les séductions du rivage, un long repos dans leurs hamacs. Cette relâche dura dix jours. En partant, l'amiral prit à bord deux naturels, pour lui servir d'interprètes le long des côtes voisines.

Il appareilla le 5 octobre, et vint jeter l'ancre, vingt-deux lieues plus loin, dans le golfe charmant qui porte aujourd'hui le nom de *Baie de l'Amiral*. Il avait atteint cette partie de la terre des Mosquitos, que l'abondance de ses mines d'or a fait nommer la

Côte Riche, COSTA RICCA. Ce fut le premier endroit où, depuis qu'on longeait la terre, les Espagnols virent de l'or fin. Ils en échangèrent, contre trois grelots, une plaque qui valait plus de dix ducats. Le pays était d'une éblouissante beauté. Tout y respirait la fertilité et l'abondance. De nombreux villages étaient bâtis sur les hauteurs. Les habitants s'avancèrent avec confiance à l'appel des Espagnols. Ils dirent qu'ils tiraient de grandes quantités d'or d'une contrée limitrophe : ils désignèrent en particulier Veragua, à vingt-cinq lieues de distance. La cupidité des compagnons de l'amiral fut fortement excitée à la vue de l'or qui paraissait si abondant et si facile à se procurer sur cette terre. Ils désiraient ardemment y rester pour faire des échanges ; mais l'amiral avait hâte de remettre à la voile, afin de poursuivre le grand but de son entreprise, la découverte du détroit. Il continua sa route, le 17 octobre, malgré des pluies torrentielles.

On côtoyait alors les rivages de Chagres : de l'autre côté de l'isthme, était Panama. Dans ses méditations et ses calculs, à Grenade, l'amiral s'était indiqué à lui-même ces parages, comme la séparation des deux continents, et le passage de l'Atlantique à une autre mer. De ce jour, il chercha donc le détroit avec un redoublement d'application. A mesure qu'il avançait lentement, il faisait reconnaître, sonder et fouiller toutes les anfractuosités de la côte par la *Biscaïenne*, sa caravelle du moindre tirant d'eau.

Le 2 novembre, il jeta l'ancre dans un havre spacieux, commode, entouré d'habitations : il le nomma *Beau-Port*. Les indigènes apportèrent à l'escadrille des fruits et des tissus de coton. Des pluies diluviennes retinrent là les caravelles jusqu'au 9 novembre. Puis, on

fit huit lieues encore, et l'on fut en face du cap *Nom-de-Dieu*. La bourrasque rejeta l'escadrille en arrière. Elle s'abrita entre des îles et une côte bien cultivée qui lui fournit abondamment du maïs, des fruits et des racines. Colomb appela ce mouillage *Port des Provisions*. On y resta jusqu'au 23 novembre.

On repartit, continuant la reconnaissance des côtes. Sur une terre nommée Guigua, se montrèrent plus de trois cents indigènes : ils apportaient des joyaux d'or et des provisions pour faire des échanges. Mais l'amiral, pressé d'arriver au détroit, ne se détourna point. Pourtant, trois jours après, la force du vent l'obligea d'entrer dans le premier port qu'il trouva. L'entrée avait, au plus, vingt pas de large. Elle était, de chaque côté, bordée par des récifs. Il n'y avait place en dedans que pour cinq ou six vaisseaux. Telle était la profondeur de l'eau, que les caravelles, pour se donner un mouillage solide, durent jeter l'ancre à toucher terre : un homme pouvait facilement sauter des navires sur le rivage „. Colomb nomma ce lieu “ le Réduit „, *el Retrete*. Il y demeura neuf jours.

Les naturels apportèrent des ornements d'or et des vivres. Tant que l'amiral put avoir l'œil sur la conduite de ses gens, les Indiens furent traités avec justice et bonté; tout se passa bien. Mais la proximité de la côte donnait aux matelots la facilité de se rendre à terre, la nuit, sans permission. Les naturels les recevaient dans leurs demeures. Les matelots, poussés par la cupidité et le libertinage, commirent bientôt de tels excès, que leurs hôtes essayèrent d'en tirer vengeance. Chaque nuit était le signal de nouvelles querelles et de nouveaux combats : il y eut du sang de versé de part et d'autre. Les Indiens de la côte appelèrent à leur secours les Indiens

de l'intérieur. Des bandes nombreuses assaillirent les caravelles. Colomb dut faire tirer plusieurs coups de canon d'abord à poudre, ensuite à boulet : les indigènes se dispersèrent.

La tempête durait, à peu près sans interruption, depuis quatre mois : elle menaçait de durer longtemps encore, toujours aussi violente. L'escadrille avait à lutter contre le vent et contre des courants d'une grande force. Les carènes étaient criblées, d'outre en outre, de la quille à la flottaison, par les tarets. Les supertitieux matelots se croyaient sous l'influence de quelque charme maudit. La navigation qu'on poursuivait à la recherche d'un introuvable détroit, ne leur promettait aucun bénéfice immédiat et personnel. Ils regrettaient vivement les occasions qu'on avait laissé échapper, sur la Côte Riche, de faire main-basse sur des quantités d'or faciles à recueillir. Officiers, maîtres et matelots se réunirent pour conjurer Colomb de n'avancer pas davantage. Ces représentations intéressées n'eussent pas fait fléchir sa résolution. Mais le découragement de ses hommes, les avaries de ses navires, l'insuffisance et le mauvais état de ses provisions opposaient visiblement des obstacles insurmontables à la continuation de ses recherches dans la direction jusque-là suivie. Le lundi, 5 décembre 1502, il leva l'ancre du port *el Retrete*, et reprit la route de Veragua, résolu de découvrir, sur la côte, les mines dont il avait vu tant d'indices en venant.

TROISIÈME PARTIE

APRÈS LES DÉCOUVERTES (1502-1506

CHAPITRE PREMIER

TENTATIVE D'ÉTABLISSEMENT A VERAGUA

Colomb fit dix lieues le premier jour, et s'abrita, pour la nuit, au mouillage de Beau-Port. Le lendemain, comme il appareillait de nouveau, le vent qui, depuis trois mois, soufflant de l'est, lui avait été constamment contraire, se mit tout à coup à souffler de l'ouest, aussi contraire, par conséquent, pour le retour. Peu s'en fallut que cette circonstance ne décidât l'amiral à reprendre, dans la première direction, sa recherche du détroit. Il en fut empêché par la crainte que ce vent d'ouest ne durât pas. Il dura peu, en effet : quelques lieues plus loin, de violentes raffales assaillirent l'escadrille. Elles étaient à la fois si intenses et si mobiles dans leur direction, qu'elles mettaient également en défaut l'art des pilotes et la vigilance des timoniers ; on ne pouvait tenir aucune route. En vain l'amiral essaya-t-il de regagner Beau-Port : comme il en approchait, la tempête rejeta ses caravelles en mer.

Elles errèrent huit jours, à la merci du vent, entre les écueils de la côte et les assauts des vagues. Colomb était malade, ou plutôt mourant : une de ses anciennes blessures venait de se rouvrir : elle le tint neuf jours en péril de mort. Jamais pourtant sa présence sur le pont, son rapide coup d'œil et son énergique commandement n'avaient été plus nécessaires au salut commun. « On « ne vit jamais, dit-il, la mer aussi haute, aussi horrible, « aussi couverte d'écume. Le vent s'opposait à ce qu'on « allât en avant ; il ne permettait même pas de gagner « quelque cap. Il me retenait dans cette mer, qui sem- « blait être du sang, et paraissait bouillonner comme « une chaudière sur un grand feu. Jamais on n'avait vu « le ciel avec un aspect si effrayant ; il brûla un jour et « une nuit comme une fournaise, et il lançait des rayons « tellement enflammés, qu'à chaque instant je regar- « dais si mes mâts et mes voiles n'étaient pas emportés. « Ces foudres tombaient avec une si épouvantable furie, « que nous croyions tous qu'ils allaient engloutir les « vaisseaux. Pendant tout ce temps, l'eau du ciel ne « cessa pas de tomber : on ne peut appeler cela pleu- « voir, c'était comme un autre déluge. Les équipages « étaient tellement harassés, qu'ils souhaitaient la mort « pour être délivrés de tant de maux. Les navires avaient « déjà perdu deux fois leurs chaloupes, leurs ancres, « leurs cordages, et ils étaient ouverts et sans voiles. » L'aumônier de la *Biscaïenne*, le père Alexandre, mourut dans cette tourmente.

Une des caravelles put, un instant, se croire engloutie. Séparée de l'escadrille et rapprochée de la côte, elle avait jeté l'ancre : elle se sentit aussitôt secouer sur son câble avec une telle violence, qu'il lui fallut couper le câble et fuir au large ; elle courut à l'aventure pendant

trois jours et trois nuits. Il est incroyable, selon la remarque du père Charlevoix, que des bâtiments, non pontés, si fragiles, si endommagés qu'à peine on les eût crus en sûreté dans des eaux tranquilles, aient pu résister si longtemps à ces effroyables commotions.

Le huitième jour, le mardi 13 décembre, un phénomène plus effrayant que tous les autres porta au comble les terreurs des équipages. Colomb était agonisant; une clameur d'épouvante s'éleva tout à coup de toutes les caravelles en même temps; elle éveilla l'amiral: ranimé soudain et comme électrisé, il sortit de sa cabine. Il vit venir sur l'escadrille "une de ces pompes ou trombes marines, dit le père Charlevoix, que l'on connaissait alors si peu, et qui ont depuis submergé tant de navires." L'eau s'élançait dans les airs en tourbillons rapides; elle formait, en s'élevant, une sorte de pyramide écumeuse; un énorme et noir nuage descendait du ciel, en pyramide renversée; les deux masses se touchèrent et s'unirent par leur extrémité; elles formèrent ainsi comme un sablier colossal qui, tournoyant sur lui-même, soulevant les vagues et traversant l'espace avec des mugissements horribles, s'approcha rapidement des navires. Ni la lutte ni la fuite n'étaient possibles. Colomb se fit apporter son épée, qu'il ceignit par dessus son cordon de Saint-François; il ordonna d'allumer, dans les fanaux, des cierges bénits, et d'arborer l'étendard royal à l'image du Christ; puis, ouvrant le livre des Évangiles, il lut à haute voix, de la rampe de sa dunette, au milieu de ses équipages terrifiés, les premiers versets de l'Évangile selon saint Jean: *Au commencement était le Verbe*, consacrés par les rituels catholiques aux conjurations. Tirant ensuite son épée, de deux coups de lame, il traça en l'air, vers la trombe, le signe de la croix, et, de la

pointe, décrivit un cercle autour de soi. La menaçante colonne parut à l'instant dévier de sa route première; elle passa entre les vaisseaux sans leur faire aucun mal, et s'alla perdre dans l'immensité de la mer. Les matelots attribuèrent leur salut, dit Washington Irwing, à l'efficacité miraculeuse des paroles de l'Écriture. Herrera dit de même : " Ils crurent avoir été garantis par la vertu divine. „ Quant à l'amiral. " la même piété, dit le père Charlevoix, qui l'avait fait recourir à Dieu pour être préservé, l'empêcha de douter qu'il ne lui fût redevable de son salut. „

Si la tempête eût continué, l'exces des tourments endurés par les équipages : le mal de mer, l'insomnie, la lassitude, la frayeur, eussent suffi pour faire périr l'escadrille. Dieu leur conserva la vie, dit Herrera, en leur envoyant quelques jours de calme. Ils virent alors des bandes de requins rôder autour des caravelles. C'est une vieille persuasion des matelots que ces voraces animaux sont attirés de loin par l'odeur de la mort, qu'ils ont un pressentiment de leur proie, et que les navires, autour desquels ils s'attroupent sont destinés à périr. Les compagnons de l'amiral se laissèrent facilement aller à ces noires idées; il lui fallut rassurer jusqu'à ses officiers. Telles étaient, du reste, les cruelles extrémités de la situation, qu'ils ne tardèrent pas à regarder cet envoi de requins, comme un bienfait de la Providence. Les provisions que la longueur du voyage n'avait pas épuisées, la chaleur, l'humidité, l'eau, qui pénétrait de toute part dans les navires, les avaient gâtées. Les vers s'étaient mis dans les salaisons, la farine et le biscuit. Les rations, une fois préparées et cuites, prenaient un aspect si repoussant, que les uns mangeaient en fermant les yeux, leur cœur se soule-

vait moins; les autres attendaient la nuit pour manger, plus sûrs ainsi de se rassasier sans voir. Ayant donc, sur le conseil de l'amiral, pêché un certain nombre de requins, on mangea avec plaisir leur chair huileuse et coriace.

Enfin, le 17, " lorsqu'il plut à Notre-Seigneur ", dit l'amiral, les caravelles entrèrent dans un port où les équipages se reposèrent trois jours. Ils en sortirent, après avoir, tant bien que mal, rapiécé leurs voiles; mais à peine au large, le vent se leva si furieux qu'ils durent se réfugier de nouveau dans le même port. On fit, le lendemain, un nouvel essai d'appareillage; il fallut encore, à peu de distance, se jeter dans un nouvel abri.

On y resta jusqu'au 3 janvier 1503. On radouba le *Galicien;* on fit aux autres caravelles les réparations possibles; on acheta du maïs; on coupa du bois, on renouvela la provision d'eau. Le 3 janvier, on reprit la mer. Le 6, on jeta l'ancre à l'embouchure d'une rivière qui n'était plus éloignée que d'une lieue de la rivière de Veragua. L'amiral l'appela Bethléem, par abbréviation Belen, en mémoire de ce qu'il y arrivait le jour de l'Épiphanie. Il avait mis trente jours à faire les trente lieues qui séparent Beau-Port de Veragua. Il avait lutté contre tant d'obstacles, les vents et les courants lui avaient été si contraires, les plus affreuses tempêtes l'avaient si continuellement assailli, qu'il donna le nom de " Côte des Contrariétés " à cette partie du continent. " La cause de ces contrariétés est si épouvantable, dit Herrera, qu'il semble que jamais homme naviguant n'en a vu de semblable. " Un jour plus tard, tous les malheurs de l'escadrille eussent été peut-être à recommencer. " Le jour de l'Épiphanie, dit l'amiral, j'arrivai à

« Veragua n'en pouvant plus. Là, Notre-Seigneur me fit « trouver un fleuve et un bon port, quoiqu'il n'y eût « pas à l'entrée plus de dix palmes de fond : j'y péné- « trai avec peine, et, le jour suivant, la tempête recom- « mença. Si je m'étais trouvé dehors, je n'aurais pu en- « trer à cause de la barre. »

Le 24 février, la rivière de Belen s'enfla subitement. Les eaux se précipitèrent tout à coup de l'intérieur des terres comme un torrent. Elles fondirent sur les caravelles avec impétuosité ; les amarres se rompirent, et les bâtiments furent jetés les uns contre les autres. La *Capitane* brisa son mât de misaine sur le *Galicien*, qu'elle faillit couler bas. L'amiral affirme qu'il ne vit jamais ses navires dans un danger plus imminent. « Notre-Seigneur, ajoute-t-il, y apporta remède, comme « il a toujours fait. »

Dès le 12 janvier, l'Adelantado, sortant en chaloupe de la rivière Belen et remontant la rivière de Veragua, avait pénétré jusqu'à la demeure du principal cacique de la contrée : il se nommait Quibio ; il vint, à son tour, le lendemain, visiter l'amiral au mouillage de Belen. Des quantités importantes d'or furent échangées dans ces entrevues. Trois semaines plus tard, le 6 février, l'Adelantado, malgré la pluie qui tomba sans discontinuer jusqu'au 14, repartit, à la tête de soixante et dix hommes pour la résidence de Quibio. L'astucieux cacique leur donna, sur les gisements aurifères du pays, des indications fausses, perfides même : elles les conduisirent sur les terres d'un autre cacique : un conflit pouvait s'ensuivre ; ils y recueillirent du minerai en très grande abondance. L'Adelantado entreprit, le 16, une troisième reconnaissance. Cinquante-neuf hommes l'accompagnèrent : pendant qu'ils s'avançaient par terre le

long du littoral, les chaloupes, par mer, appuyèrent leur marche. Ils revinrent avec beaucoup d'or et convaincus que les plus riches mines étaient dans ce district même de Veragua, sur les domaines de Quibio.

Colomb résolut de fonder un établissement à Belen. L'Adelantado consentit à y rester avec la majeure partie des équipages, tandis que l'amiral retournerait en Castille, chercher des vivres, organiser et recruter cette nouvelle colonie. Des cabanes ou baraques furent construites, et formèrent une sorte de camp retranché, au bord de la rivière, à un kilomètre environ de son embouchure. Quatre-vingts hommes s'y installèrent sous le commandement de Barthélemy. Entre autres officiers, un des écuyers de l'amiral, Diego Mendez, lui fut adjoint. L'amiral leur abandonna le *Galicien*, de l'artillerie, des provisions, des embarcations, des instruments de pêche. Mais, au moment d'appareiller lui-même, il se vit enfermé au mouillage : les pluies avaient cessé depuis plusieurs semaines, et l'eau, sans qu'on y eût pris garde, avait baissé sur la barre : malgré le faible tonnage des caravelles, il fut impossible de la leur faire franchir avant que de nouvelles pluies amenassent une crue.

Quibio n'avait pas vu sans crainte et sans dépit les étrangers se construire des maisons sur son territoire et s'y établir à demeure avec l'intention manifeste d'exploiter ses mines d'or. “ Il résolut, dit Colomb, de brûler nos habitations et de nous massacrer tous. „ Il fit appel aux tribus voisines: il rassembla peu à peu autour des Espagnols, sous des prétextes menteurs, une armée considérable. Diego Mendez le devina, Barthélemy le prévint; on le surprit dans son village et on le fit prisonnier, lui, ses enfants, ses femmes, ses principaux guerriers, jusqu'au nombre de cinquante per-

sonnes. Quibio s'évada pendant qu'on le conduisait aux caravelles. Ses femmes, ses enfants, ses guerriers y furent embarqués comme otages : il parut à l'amiral que les emmener en Espagne serait jusqu'à son retour et au leur, le meilleur gage de paix entre la colonie et Quibio.

Ces hostilités conduisirent l'amiral jusqu'à la fin de mars. Les pluies recommencèrent alors; l'eau s'éleva sur la barre; il fit derechef ses préparatifs d'appareillage. Mais si " en janvier, dit-il, l'embouchure du fleuve " était fermée, en avril, les navires étaient tous mangés " de vers, et ils ne pouvaient se soutenir sur l'eau. „ Il fallut les décharger d'abord, puis les faire remorquer, ou plutôt traîner sur le sable par les chaloupes. Lorsqu'ils furent en dehors et mouillés à plus d'une lieue, le matériel momentanément débarqué et déposé sur la plage dut être reporté à bord par les embarcations. Ce travail ne fut achevé que le 6 avril. Le vent continuait d'être contraire. Bien qu'il eût fait ses adieux à son frère; bien qu'il eût donné toutes ses instructions aux hommes qui restaient avec Barthélemy, l'amiral ne pouvait mettre à la voile.

Quibio, après avoir été fait prisonnier, et s'être enfui, rentra en secret dans son village, et réunit plus secrètement encore, une troupe de quatre cents guerriers. L'adelantado et ses compagnons étaient loin de soupçonner qu'à quelques pas de leurs cabanes, une attaque se préparait contre eux. Le 6 avril, ils se divisèrent en trois bandes : la plus considérable partit avec la chaloupe du *Galicien* pour avoir une dernière entrevue avec les caravelles mouillées au large; un second groupe se rendit sur le *Galicien*, amarré au bas de la rivière; une vingtaine d'Espagnols seulement demeurèrent soit avec

Diego Mendez, disséminés dans les baraques, soit avec l'Adelantado, sur le bord de la rivière. Quibio, de la lisière des bois, parfaitement caché avec ses guerriers, épiait, nuit et jour, tous les mouvements des Espagnols. Les voyant ainsi divisés, il fondit à l'improviste sur les baraques. Diego Mendez réunit en hâte les soldats les plus à sa portée. L'Adelantado accourut armé d'une lance; manœuvrant, pendant trois heures, à la tête de sa petite troupe, avec l'énergique sang-froid d'un vieil officier, il finit par mettre l'agresseur en déroute. Blessé lui-même, l'Adelantado eut sept hommes hors de combat, et l'un de ses contre-maîtres fut tué.

Ce même jour, l'amiral, de son mouillage, avait envoyé sa chaloupe faire de l'eau dans la rivière. Diego Tristan, son capitaine de pavillon, commandait en personne cette corvée. Dix hommes montaient avec lui l'embarcation. Ils arrivèrent en face du campement espagnol pendant la lutte contre les Indiens, mais ne purent accoster pour y prendre part. Après la déroute de Quibio, Diego Tristan, malgré les remontrances de Mendez, continua de remonter la rivière. A peine eut-il fait une lieue, qu'il se vit subitement cerné par une multitude de pirogues jusque-là dissimulées sous l'épais branchage des arbres formant berceau, de chaque côté de la rivière. Une grêle de javelines et de flèches l'assaillit : elles pleuvaient, en même temps, des pirogues, des deux rives, et de la cime des arbres surplombant le cours d'eau. L'infortuné capitaine fut tué d'un coup de javeline dans l'œil, avant d'avoir pu rendre à ses compagnons, affolés par cette brusque attaque, la présence d'esprit nécessaire à leur défense. La chaloupe se laissa prendre à l'abordage par les pirogues; l'équipage entier fut massacré. Un seul Espagnol échappa : plongeant

au fond de la rivière et nageant loin sous l'eau, il gagna la terre, puis le campement de Barthélemy.

Son arrivée et son récit jetèrent la terreur dans la colonie. Aucune exhortation de l'Adelantado n'eut la puissance de déterminer ses compagnons à prolonger avec lui leur séjour sur cette terre ensanglantée. Ils se précipitèrent à son insu vers le *Galicien;* ils auraient déserté sur-le-champ, ils auraient abandonné l'Adelantado presque seul à la merci de Quibio et de ses sauvages, s'ils avaient réussi à faire sortir la caravelle de la rivière; le manque d'eau sur la barre rendit vains tous leurs efforts. Ni cet insuccès, ni le retour au camp, dans la soirée, de la partie de la garnison qui était allée, le matin, voir, une dernière fois, l'amiral à son mouillage, ne modifia leur résolution, en quelque sorte frénétique, de s'enfuir à tout prix. Il fallut que l'Adelantado se rangeât lui-même à ce parti. Le lendemain, la chaloupe du *Galicien* tenta de se rendre de nouveau vers l'amiral, pour l'informer de ce qui se passait à terre, réclamer son secours immédiat, et le conjurer de ramener tout son monde en Espagne. Mais il ventait un vent furieux, la mer brisait avec la dernière violence sur la barre, la chaloupe ne put sortir.

Or Quibio, et ses Indiens, enhardis, exaltés par le premier sang versé, faisaient retentir les bois, tout autour des Espagnols, de clameurs menaçantes, sinistres. Leur nombre toujours croissant, l'épaisseur de la végétation qui les cachait, leur connaissance parfaite des moindres accidents du terrain, leur donnaient, sur les soldats de l'Adelantado, un avantage que ne compensait pas, pour ceux-ci, la supériorité des armes. Barthélemy dût abandonner son premier poste au milieu des arbres, et, se rapprochant de la côte, élever, à dé-

couvert, avec des planches, des caisses, des barriques, et autres objets semblables, une sorte de redoute moins facile à surprendre. Il plaça au centre la chaloupe du *Galicien*, ses vivres et ses munitions. Par deux embrasures, deux pièces d'artillerie protégèrent les abords les plus exposés. Il suffit de quelques décharges opportunes pour contenir les Indiens à l'abri de leurs forêts. Mais les Espagnols, bloqués aussi derrière leurs fragiles remparts, épuisaient rapidement leurs munitions et leurs vivres.

CHAPITRE II

DE VERAGUA A LA JAMAIQUE

Si poignantes que fussent, derrière leur blokhaus improvisé, les appréhensions de l'Adelantado et de ses compagnons. elles n'égalaient pas l'anxiété de l'amiral, à bord de ses caravelles. Les jours se succédaient, depuis le 6, sans qu'il vît revenir Diego Tristan et la chaloupe, sans qu'il reçût le moindre indice de ce qui se passait sur la côte. En vain, essaya-t-il plusieurs fois d'envoyer un canot s'enquérir du sort de son frère et de son chef de pavillon ; chaque fois, pendant dix jours, l'embarcation fut refoulée par la violence du ressac.

Un tragique malheur vint ajouter encore à ces perplexités. Les cinquante Indiens, amis, enfants, femmes de Quibio, qu'on gardait comme otages, étaient logés sur le *Saint-Jacques de Palos;* on les enfermait, la nuit, dans l'entre-pont de l'avant. Une chaîne cadenassée assujettissait sur l'écoutille le panneau qui la fermait; plusieurs matelots, en outre, dormaient couchés sur ce

panneau. Les Indiens s'aperçurent, un soir, qu'on oubliait de poser la chaîne. Ils mirent à profit cet oubli. Au milieu de la nuit, d'un coup, brusque et concerté adroitement, de leurs robustes épaules, ils firent sauter le panneau. Les matelots qui dormaient dessus roulèrent jusqu'aux murailles. Avant qu'ils se fussent relevés, la plupart des Indiens s'étaient précipités à la mer. On réintégra dans l'entre-pont ceux qui, moins agiles, n'avaient pas fui. Chose horrible! le lendemain, lorsque, à l'heure habituelle, on ouvrit, pour leur donner de l'air et leurs rations du matin, on constata avec stupeur qu'ils étaient tous morts, tous étranglés ou pendus.

Une telle fuite, un tel suicide dénotaient de la part de ces sauvages une féroce énergie. Colomb ne put douter que les fugitifs, une fois rentrés dans leurs tribus, n'excitassent leurs compatriotes aux plus terribles représailles contre Barthélemy et ses compagnons. Dévoré par une fièvre ardente, sans nouvelles de l'Adelantado, sans moyen de lui faire parvenir un avis ou un signal, qu'on juge de sa reconnaissance lorsque, avec une héroïque simplicité, un matelot de la *Biscaïenne*, nommé Pedro Ledesma, de Séville, vint lui faire cette proposition : " Puisque des sauvages, dit-il à l'amiral, n'ont pas craint, pour recouvrer leur liberté, d'affronter à la nage les périls de la côte qui est devant nous, je puis bien courir les mêmes risques, pour sauver la vie de tant de compatriotes. „ Il offrit, si l'amiral voulait le faire accompagner par la chaloupe jusqu'aux approches du ressac, de se jeter à la nage à travers les brisants, et s'il atteignait la terre, de pénétrer jusqu'à l'Adelantado et de revenir à bord exactement renseigné.

Pedro Ledesma accomplit en peu d'heures cet ef-

frayant exploit. L'amiral connut l'étendue des désastres de Barthélemy et de Diego Tristan. Les états-majors et les équipages connurent, comme lui, les sanglants hauts faits de Quibio. Ce fut, sur toutes les caravelles, un profond désespoir. On ne pouvait plus partir, et les navires, mouillés, par un tel temps, sur une telle côte, étaient en perdition. Colomb ne pouvait pas davantage porter secours à son frère, et il le savait blessé, bloqué, bientôt sans vivres. non moins exposé peut-être à quelque attentat de ses soldats exaspérés par tant de maux, qu'aux flèches et aux embûches d'un féroce ennemi. Ce qui se passa alors dans l'âme déchirée de l'amiral, lui seul a pu le décrire.

" Tout espoir de salut, dit-il, était évanoui ; je ga-
" gnai, dans cet état et avec effort, le point le plus
" élevé (la hune), appelant d'une voix lamentable les
" quatre vents à mon secours ; mais ce fut vainement ;
" je voyais autour de moi pleurer à chaudes larmes
" tous les capitaines de Vos Altesses. Accablé de fa-
" tigue, je m'endormis en poussant des gémissements,
" et j'entendis une voix compatissante qui disait : " O
" insensé, lent à croire et à servir ton Dieu, le Dieu
" de tous les hommes : que fit-il de plus pour Moïse et
" pour David ses serviteurs ? Depuis ta naissance, il a
" toujours eu le plus grand soin de toi ; lorsqu'il te vit
" parvenu à l'âge qu'il avait arrêté dans ses desseins,
" il fit retentir ton nom dans toute la terre. Il te donna
" les Indes qui sont une si riche partie du monde ; tu
" les distribuas à qui il te plut, et il te donna pouvoir
" pour cela ; tu reçus de lui les clefs des barrières de
" l'océan, fermées jusque-là de chaînes si fortes ; on
" obéit à tes ordres dans d'immenses contrées, et tu as
" acquis une gloire immortelle parmi les chrétiens. Que

“ fit-il de plus pour le peuple d'Israël, lorsqu'il le tira
“ d'Égypte? et pour David même qu'il éleva du rang
“ de simple pasteur au trône de Judée? Reviens à ton
“ Dieu; reconnais enfin ton erreur; sa miséricorde est
“ infinie; ta vieillesse ne l'empêchera pas de faire de
“ grandes choses; il tient dans ses mains les plus bril-
“ lants héritages. Abraham n'avait-il pas plus de cent
“ ans, lorsqu'il engendra Isaac, et Sara elle-même
“ était-elle jeune? Tu réclames un secours incertain :
“ réponds, qui t'a tant et si souvent affligé? Est-ce Dieu
“ ou le monde? Dieu maintient toujours les priviléges
“ qu'il a accordés, et ne viole jamais les promesses qu'il
“ a faites; le service une fois rendu, il ne dit point que
“ l'on n'a pas suivi son intention, et qu'il l'entendait
“ d'une autre manière; il ne fait pas souffrir le mar-
“ tyre pour faire sentir sa force; il agit strictement
“ comme il parle; tout ce qu'il promet, il le tient, et
“ même au delà; n'est-ce pas là son usage? Voilà ce que
“ ton Créateur a fait pour toi, et ce qu'il fait pour tous.
“ Montre maintenant la récompense des fatigues et des
“ périls que tu as essuyés en servant les autres. „ J'étais
“ comme à demi mort en entendant tout cela : je ne pus
“ trouver aucune réponse à des paroles si vraies; je ne
“ pus que pleurer mes erreurs. Celui qui me parlait,
“ quel qu'il fût, termina en disant : “ Ne crains pas,
“ prends confiance; toutes ces tribulations sont écrites
“ sur le marbre, et ce n'est pas sans raison (1). „

(1) Ce pathétique récit a été l'objet, de la part des historiens de Colomb, d'appréciations divergentes et de commentaires contradictoires. Les uns ont voulu y voir une fiction ingénieuse, adroitement inventée pour donner à Ferdinand une leçon, méritée du reste. Mais Washington Irwing repousse cette outrageuse supposition. « Colomb, dit-il, avait une crainte trop salutaire de Dieu, un res-

Revenu de son accablement, Colomb se leva, dit-il, aussitôt que cela lui fut possible. Mais le temps pendant neuf jours ne se remettait pas. Enfin, la mer se calma. A terre, Diego Mendez, secondant l'Adelantado, avec autant de dextérité que de vaillance, avait préparé peu à peu, pour la première éclaircie, l'embarquement de tout leur matériel. Comme l'impossibilité de faire sortir le *Galicien* était démontrée, il avait lié ensemble deux canots avec des espars et, de l'un à l'autre, étendu un tablier ou pont de planches. En deux jours, sur ces embarcations jumellées, moitié barque et moitié radeau, tout ce qui était transportable fut conduit aux caravelles, une chaloupe donnant la remorque. On ne saurait décrire les transports des Espagnols du campement et de l'escadrille, et leurs mutuelles félicitations, lorsque,

« pect trop profond pour son prince, pour employer un pareil arti- « fice. » Ce biographe, il est vrai, s'arrête à son tour, à une interprétation qui n'est pas plus logique. Il dit que l'amiral eut une hallucination. Deux choses sont ici très distinctes : la vision et son récit. Que Colomb ait pu avoir une heure de délire, rien de plus naturel; mais que trois mois après, il ait officiellement raconté, dans une lettre à ses Rois, de ce ton grave, convaincu, pénétré, les divagations de sa fièvre, c'eût été une faiblesse d'intelligence dont Christophe Colomb ne saurait être suspect. Personne, en tout cas, ne conteste la grandiose éloquence de cette page mystérieuse. « Il n'y a rien de plus touchant et de plus pathétique, dit Humbolt, que l'expression de tristesse qui règne dans cette lettre... Je recommande surtout à ceux qui veulent étudier le caractère de cet homme extraordinaire, le récit de la vision dans laquelle, au milieu de la tempête, une voix céleste rassure le vieillard... Ce morceau est plein d'élévation et de poésie. » L'opinion de M. Villemain est plus précise : « Il faut, dit-il, clore le quinzième siècle par cette vision sublime où rien ne manque : le génie, l'enthousiasme et le malheur d'un grand homme. »

après tant et de si cruelles péripéties, ils se trouvèrent réunis sur les vaisseaux. L'amiral embrassait Diego Mendez avec l'effusion d'un père : il le nomma son capitaine de pavillon, poste vacant par la mort de Diego Tristan.

Le dernier jour d'avril 1503, dans la nuit de Pâques, l'escadrille, composée des trois caravelles *Capitane*, *Biscaïenne* et *Saint-Jacques de Palos*, s'éloigna de la côte de Belen. L'amiral avait étudié, en marin consommé, la navigation de ces mers. Le délabrement de ses navires, l'affaiblissement de ses équipages, la faible quantité et le mauvais état de ses provisions ne lui permettaient pas d'affronter, d'une traite, la traversée immense qui le séparait d'Espagne. Il résolut de se rendre à Hispaniola, d'y radouber ses bâtiments et de s'y ravitailler : il mettrait ensuite le cap sur l'Europe. Mais il était convaincu aussi que s'il cinglait, en droiture, de Belen sur Saint-Domingue, les courants qui, dans ces parages, portent constamment à l'ouest et sont d'une grande rapidité, l'entraîneraient bien au large, sous le vent de sa destination. Il lui fallait, pour obvier à ce péril, s'élever, en partant, le plus possible dans l'est. Au lieu donc de s'orienter, dès l'appareillage, dans la direction du nord, que les pilotes regardaient comme la vraie route de Saint-Domingue, il longea de nouveau vers Chagres, à l'est, la côte déjà parcourue, quelques mois auparavant, lorsqu'on cherchait le détroit.

Les pilotes en conclurent qu'il prétendait les conduire immédiatement en Castille ; ils murmurèrent. Chacun d'eux avait dressé, en venant, la carte de la route. Toutes ces cartes étaient fautives. Les officiers de Colomb, dans ces sortes de travaux, étaient, par rapport à lui, d'une infériorité que nous avons constatée maintes

fois. Un de ses détracteurs les plus injustes, Diego de Porras, dans sa relation de ce voyage, n'hésite pas à reconnaître que les erreurs de ce genre commises dès le commencement, " avaient grandement arrêté les découvertes. „ Nous savons aussi que les démonstrations les plus positives de l'amiral, lorsqu'il s'agissait de la position des navires, ne prévalaient jamais sur l'entêtement de ses pilotes. Il avait, d'ailleurs, une raison grave de ne discuter contre eux, de ne les éclairer sur ce point, que le moins possible : il tenait à rester seul maître de la route des Indes; il y tenait d'autant plus, que la couronne accordait avec une faculté déplorable à des aventuriers l'autorisation d'explorer le Nouveau Monde : " Il " n'y a pas, dit-il, jusqu'aux tailleurs qui ne demandent à faire des découvertes : il est à croire qu'ils " vont tout piller, et on acquiesce à leur demande, au " grand préjudice de mon honneur et de l'affaire en " elle-même. „ L'amiral s'abstint donc d'expliquer à ses officiers pour quels motifs il revenait dans la direction de l'est.

Non content de dédaigner leurs objections et d'imposer silence à leurs murmures, il exigea, sur l'heure, que chaque pilote lui remît sa carte : il coupait court, de la sorte, pour toute la suite de la traversée, à des contestations qui eussent aigri les états-majors et provoqué peut-être de graves désordres parmi les équipages. De là cette assurance qu'il donna, plus tard, aux souverains, non pour se vanter, comme on a feint de le croire, mais pour constater un fait essentiellement protecteur de ses droits, des droits de la couronne, et du Nouveau Monde lui-même : " Personne ne peut faire " connaître sous quelle partie du ciel nous nous trou- " vions... Les pilotes abordèrent quatre cents lieues plus

“ au couchant qu'ils ne pensaient. Qu'ils fassent con-
“ naître, s'ils la savent, la situation de Veragua. Je
“ soutiens qu'ils ne peuvent donner d'autres renseigne-
“ ments ni d'autres explications que celles ci : nous
“ sommes allés à certains pays où il y a beaucoup d'or,
“ et cela, ils peuvent le certifier; mais ils ignorent la
“ route pour y retourner ; pour y aller, il serait néces-
“ saire de les découvrir comme la première fois. „

A l'ignorance nautique des compagnons de l'amiral s'ajoutèrent des préoccupations superstitieuses dont il nous a également conservé le souvenir. Ils furent frappés de la guerre continue que les éléments, depuis Saint-Domingue, ne cessèrent de leur livrer. “ Comme ils sortaient d'un port, il semblait que les vents épiassent leur sortie pour se dechaîner contre leurs vaisseaux. „ Ils ne concevaient à ces convulsions de la nature aucune explication physique. “ Plusieurs de mes compagnons, dit l'amiral, étaient tombés dans cette absurde idée “ que nous étions ensorcelés, et ils le croient encore. „ Ils s'imaginaient que, pour les faire périr, les nombreux magiciens de la côte avaient associé les efforts de leurs conjurations diaboliques. Les Indiens, de leur côté, attribuaient à la présence de ces mystérieux vaisseaux sur leurs rivages, la furie insolite et la persistance inouïe des ouragans de cette année, “ ils auraient donné
“ le monde, poursuit Colomb, pour que je ne m'arrê-
“ tasse pas là une heure. „

L'escadrille franchit, une troisième fois, les trente lieues qui séparent Belen et Veragua de Beau-Port. La *Biscaïenne* faillit ne pouvoir pas arriver : disloquée, vermoulue, criblée de voies d'eau, elle menaçait à chaque instant de sombrer. Elle fut abandonnée à Beau-Port, et son équipage réparti sur la *Capitane* et le *Saint-*

Jacques de Palos. Tout le personnel qui avait quitté Cadix sur quatre caravelles se trouva donc, de ce jour (moins les quelques hommes tués à Belen ou morts en mer), entassé sur deux navires seulement ; si tant est qu'on pût encore, dans l'état de délabrement où ils étaient, donner le nom de navires à la *Capitane* et au *Saint-Jacques*. Il fallait des efforts presque surhumains pour étancher l'eau qui les envahissait de toute part. Le travail des pompes était continuel ; il exténuait les matelots, dont de chétives et malsaines rations entretenaient mal la vigueur : ils n'avaient plus ni force physique ni énergie morale. Colomb lui-même ne pouvait se défendre des plus sombres pressentiments : il s'effrayait de penser qu'avec de tels bâtiments, il devait " traverser deux mille lieues de mer ou mourir en route " avec son fils, son frère et tant de braves gens. „

De Beau-Port, les deux caravelles, naviguant toujours à l'est, passèrent devant le port du Réduit, traversèrent les îles Barbes, doublèrent le cap Saint-Blaise, et se trouvèrent, le 1er mai, à l'entrée du golfe de Darien. Le désir de l'amiral était d'aller plus loin encore. Les frayeurs de ses compagnons l'en empêchèrent : le 1er mai, ses officiers se réunirent pour le supplier, avec un redoublement d'instances, de considérer le lamentable état des carènes, du gréement et des hommes ; ils le conjurèrent de remonter droit au nord où, dans leur opinion, se trouvait Hispaniola. Ils se rendaient un compte si peu exact de leur situation qu'ils apprehendaient d'avoir été portés au midi des îles Caraïbes. L'amiral, au contraire, appréhendait avec vérité d'être resté, malgré tous ses efforts, à l'ouest de la pointe la plus occidentale de Saint-Domingue. Déférant néanmoins à leurs pressantes sollicitations, il

s'orienta au nord, serrant le vent d'est d'aussi près que possible.

En suivant ce rumb, il découvrit, le 10 mai, deux îles si abondamment peuplées de tortues qu'il leur donna ce nom : ce sont aujourd'hui les Petits Caymans, au nord-ouest de la Jamaïque. Il était donc — triste justification de ses calculs! — sous-venté par rapport à Hispaniola. Pendant vingt jours, depuis ce moment, les courants et les vents continuèrent d'autant plus à dévoyer ses navires, que les deux caravelles étaient moins en état de résister par de puissantes et prestes manœuvres aux entraînements combinés de la mer et du vent. Il arriva, le 20 mai, aux Jardins de la Reine. Il connaissait ce dangereux archipel; il avait tout fait pour l'éviter; l'impétuosité de la mer, dit-il, l'avait forcé de rentrer toutes ses voiles et de fuir au gré du temps. Il jeta l'ancre au milieu des Jardins de la Reine. Il ne restait plus à bord d'autres provisions qu'un peu de biscuit, d'huile, de vinaigre et d'ail. Les bâtiments faisaient tant d'eau, qu'ils coulaient bas, bien que trois pompes fonctionnassent nuit et jour.

Du reste, on eut à peine, à ce triste mouillage, quelques heures de répit. Dès la première nuit, une tempête éclata, soudaine et si violente, " qu'il semblait que le monde, suivant l'expression de Colomb, allait s'effondrer „. *La Capitane* perdit d'abord trois ancres. Le *Saint-Jacques*, rompant ensuite son câble, fut lancé à pic, avec tant de force, contre *la Capitane*, qu'il lui fracassa son arrière et démolit lui-même son avant. " C'est " une merveille, dit Colomb, que tous les deux ne se " soient pas mis en pièces; après Notre-Seigneur, ce fut " à la seule ancre qui me restait que je dus mon salut. „ Et cette ancre, l'unique et dernier espoir, elle ne tenait

qu'à un fil; on découvrit, au point du jour, que le câble était coupé : Colomb faisait naufrage, si l'obscurité eût duré seulement une heure de plus.

Le même temps dura six jours. Quand la mer se calma, l'amiral reprit le chemin d'Hispaniola, le cap à l'est, contre vent et courant. " J'avais perdu, dit-il, " tous mes agrès; mes navires étaient percés de trous " plus qu'un rayon d'abeilles, et les équipages complé- " tement découragés. „ Il atteignit ainsi à Cuba le cap qu'en 1494 il avait nommé cap Sainte-Croix. " Là, " continue-t-il, j'attendis que la fortune cessât de m'être " contraire. „ Cette relâche dura plusieurs jours, pendant lesquels les équipages purent se reposer et acheter aux naturels une certaine quantité de pain de cassave.

Du cap Sainte-Croix, il essaya encore, mais en vain, de remonter la route d'Hispaniola. Il perdait au vent sept fois autant qu'il gagnait. Ni le jeu continu des trois pompes, ni l'aide des cuves, baquets, chaudières, et tous autres ustensiles qu'on employait pour rejeter l'eau des navires, ne parvenaient à maintenir le niveau dans les cales. La tempête redoubla. Le *Saint-Jacques*, " à moitié submergé, fut obligé de chercher un abri. „ Colomb, sur la *Capitane*, s'obstina, dit-il, à tenir la mer, malgré la tourmente. Ce fut un prodige qu'elle ne l'engloutît pas. " Ils ne savaient à quel saint se vouer, dit Herrera; déjà l'eau montait jusque sur le tillac; „ ou, comme parle Colomb, l'infortunée caravelle " était au " moment de couler bas, lorsque Notre-Seigneur la con- " duisit miraculeusement à terre. „ Au point du jour, le 13 juin, *la Capitane* entra, sur la côte nord de la Jamaïque, dans un port bien abrité. Le *Saint-Jacques* ne tarda pas à l'y rejoindre. Ce havre était désert; il n'avait pas même d'eau douce. Les provisions du bord

étaient si complétement épuisées, que personne, ce jour-là, ne mangea ni ne but. Ils partirent, le lendemain, fête de saint Jean-Baptiste, mourant de faim et de soif, à la recherche, dans l'est, d'un refuge plus hospitalier. Ils gagnèrent, en effet, la baie magnifique appelée par Colomb, en 1594, Santa-Gloria, aujourd'hui la baie de Don Christophe. Ils furent immédiatement secourus par les naturels, qui leur apportèrent des vivres.

CHAPITRE III

COLOMB ÉCHOUE SES NAVIRES A SANTA-GLORIA

Le *Saint-Jacques de Palos* s'engloutissait, même dans le port ; l'amiral ordonna de l'échouer sur la grève, mais il maintint *la Capitane* à flot. Il nourrissait la pensée de la réparer le moins mal possible, et de la faire naviguer de nouveau. Ce ne fut qu'après un délai de plusieurs jours, que s'étant convaincu, sans doute, par un examen détaillé, de l'impossibilité radicale de tirer auaucun parti d'un bâtiment si usé, il donna l'ordre d'échouer *la Capitane* le long des flancs du *Saint-Jacques*. Les deux caravelles furent attachées l'une à l'autre par de forts madriers. On abattit les mâtures ; avec leurs débris et les cloisons intérieures qu'on démonta, des cabines ou baraques furent construites, à l'avant et à l'arrière ; on les couvrit de paille et de feuilles sèches ; on mit ces tristes logements dans le meilleur état possible de défense. Ainsi fortifié au milieu de la mer, Colomb était à l'abri de toute attaque soudaine de la part des naturels ; il empêchait en même temps ses ma-

telots de s'écarter et de s'abandonner sur la plage, à leurs excès ordinaires. Mais il restait, au vieil et malheureux amiral, d'assurer, sur cette grève sauvage, la subsistance de ses compagnons, et, séparé de tout secours humain, sans communications, sans moyens d'en établir, avec le monde civilisé, de pourvoir à leur rappatriement.

Trois rivières, aux rives ombragées, apportaient à la baie leurs eaux limpides et fraîches. Les fruits délicieux abondaient sur la côte. L'île entière était fertile; elle possédait une population relativement très nombreuse. Les naturels vinrent d'eux-mêmes offrir des provisions. Colomb régla, avec autant d'équité que de prudence, les transactions avec les indigènes et la répartition des denrées entre les Espagnols. Diego Mendez fut chargé de présider à la fois aux marchés et aux distributions.

Si l'approvisionnement se fût concentré dans une zone étroite autour de la baie, cette zone eût été promptement épuisée, car les Indiens n'avaient pas pour habitude de cultiver et de recueillir au delà de leur propre consommation. Diego Mendez partit pour l'intérieur avec trois compagnons. " Il plût à Dieu, dit-il, que je trouvasse des habitants fort doux, qui ne me firent aucun mal, se divertirent avec moi, et me donnèrent à manger de leur plein gré. „ Au premier village, il conclut avec les habitants et le cacique cette convention : ils s'engagèrent à faire du pain de cassave, à chasser, à pêcher, à procurer ainsi, chaque jour, à l'amiral, une certaine quantité de vivres; ils les porteraient aux navires; un Espagnol viendrait se fixer au milieu d'eux et paierait au fur et à mesure, en colliers, peignes, couteaux, hameçons, miroirs et autres articles d'Europe, les livraisons faites. Diego Mendez arrêta des stipula-

tions analogues avec trois autres tribus. Il poussa son excursion jusqu'à la partie orientale de l'île, où le cacique Ameyro lui céda une pirogue et lui prêta six rameurs. Chargeant la pirogue d'autant de provisions qu'elle en put contenir, il revint par une des rivières à Santa-Gloria. Lorsqu'il y reparut, les Espagnols mouraient de faim : " ils n'avaient plus, dit-il, un seul morceau de pain à manger. " A partir de ce moment, les Indiens de l'intérieur arrivèrent, chaque jour, aux navires, apportant exactement les fournitures convenues.

Cette abondance momentanée n'empêchait pas la situation de l'amiral d'être cruellement précaire. Il savait les dispositions des Indiens essentiellement changeantes et capricieuses. Par deux fois, dans son premier voyage à la Jamaïque, il avait éprouvé les belliqueux instincts de ses habitants. Naufragé dans des conditions à part, par où, à qui, comment faire savoir son malheur et demander secours? Par où et par qui informer les Rois qu'il avait découvert à Veragua des mines d'or, et acquis la certitude de l'existence d'une mer inexplorée par delà le Nouveau Monde? Il ne pouvait remettre à flot ses bâtiments; il ne pouvait en construire de nouveaux, ses maîtres charpentiers avaient péri avec Diego Tristan; ses équipages, d'ailleurs exténués, malades, désespérés, se regardant comme voués sans retour à l'abandon et à la mort, n'eussent eu ni la volonté de rien entreprendre, ni l'énergie de rien exécuter.

Il écrivit aux Rois, s'en remettant à la Providence des moyens de faire parvenir sa lettre. Il leur fit un exposé succinct, mais émouvant, de tout son voyage; il leur dit ses découvertes, ses souffrances à la mer et à Belen, les

richesses minières de Veragua, l'avenir immense de ces contrées incomparables, et l'affreux délaissement où ses compagnons et lui gémissaient sur la plage de la Jamaïque.

Chose admirable! non seulement Colomb ne regrettait pas d'avoir usé ses forces et prodigué sa vie dans des travaux sans profit; non seulement l'ingratitude et les persécutions ne lui rendaient pas sa mission moins chère, mais encore il s'offrait à recommencer pour la gloire de Dieu, l'exaltation de l'Église et le salut des âmes. Après avoir rappelé les anciennes requêtes de ce souverain de Indes sollicitant du saint-siége l'envoi de missionnaires : " Quel est celui, demande-t-il, qui s'offrira „ pour conduire aux Indes les prédicateurs qu'elles appellent? " Si le Seigneur me ramène en " Espagne, je m'oblige de les y transporter sains et " saufs, au nom de Dieu. „

Il continuait à ne pas séparer de ces apostoliques aspirations, les vœux ardents de son patriotisme et de sa piété pour la croisade. S'il ne se réjouissait plus dans l'espérance de mettre lui-même son or et son épée au service de cette grande œuvre, européenne et catholique, il n'en déplorait que plus amèrement l'indifférence des Rois; et sa douleur lui inspirait ce pathétique langage : " L'autre affaire, la plus importante, reste " là, les bras ouverts, appelant! On l'a tenue pour étran- " gère jusqu'à cette heure! „

Une autre cause d'amers déboires pour l'amiral, c'était de savoir le Nouveau Monde en proie aux passions d'administrateurs incapables et d'indignes colons. " Je fais plus de cas, „ dit-il, au sujet de Veragua, " du " commerce de cette échelle et des mines de cette terre, " que de tout ce qui a été fait dans les Indes. Ce n'est

“ pas un fils à faire élever par une marâtre. Je ne pense
“ jamais sans verser des larmes à l'île Espagnole, à
“ Paria, et aux autres terres... Quoiqu'elles ne meu-
“ rent point, elles sont agonisantes ; la maladie est in-
“ curable ou sera bien longue. Que celui qui les a mises
“ en cet état vienne maintenant avec le remède, s'il le
“ connaît ou s'il peut l'administrer ; mais chacun est
“ maître lorsqu'il s'agit de bouleverser. Ceux qui se
“ retirèrent des Indes, fuyant le travail et parlant mal
“ de ces pays et de moi, sont rentrés avec des emplois :
“ mauvais exemple, et sans utilité pour l'affaire elle-
“ même et pour la justice du monde. Cette crainte et
“ d'autres choses que je prévoyais me déterminèrent à
“ supplier Vos Altesses, avant de venir découvrir ces
“ îles et la terre ferme, de me les donner à gouverner
“ en leur nom royal. „

Après ces intérêts généraux Colomb ne parla pas encore des siens. Ses hommes passaient avant lui dans ses sollicitudes. “ Les hommes qui sont venus avec moi ont
“ éprouvé des fatigues et ont été exposés à des dangers
“ incroyables : comme ils sont pauvres, je supplie Vos
“ Altesses de les faire payer bientôt et de leur accorder
“ des grâces, suivant les qualités de chacun, car, à mon
“ avis, je puis affirmer que personne n'a jamais apporté
“ en Espagne de meilleures nouvelles. „

A vrai dire, il eût voulu garder le silence sur sa propre cause : sa raison révoltée, sa justice indignée ne le lui permirent pas : “ Et maintenant, conclut-il, je
“ n'ai pas un seul cheveu sur ma tête qui ne soit blanc ;
“ je suis infirme, j'ai dépensé tout ce qui me restait, et
“ l'on m'a pris ou vendu, ainsi qu'à mes frères, tout,
“ jusqu'à la casaque, et cela à mon grand déshonneur
“ sans que j'aie été ni vu ni entendu. *Il faut croire*

« que tout cela ne s'est pas fait par votre ordre royal.
« La restitution de mon honneur et de mes pertes,
« et le châtiment de ceux qui m'ont causé ce tort,
« feront retentir la royale noblesse de Vos Altesses;
« pareil châtiment attend sans doute ceux qui m'ont
« volé les perles et quiconque a porté atteinte aux pri-
« viléges de mon amirauté. Si Vos Altesses agissent
« ainsi, elles montreront une très grande vertu, et lais-
« seront à l'Espagne un grand exemple et une mémoire
« glorieuse comme princes justes et reconnaissants. Les
« bonnes intentions que j'ai toujours eues pour le ser-
« vice de Vos Altesses, et l'affront qui m'a été fait n'ont
« pas permis à mon âme ulcérée de garder le silence
« comme je l'eusse voulu ; je supplie Vos Altesses ne me
« pardonner. Je suis aussi malheureux que je le dis;
« j'ai pleuré jusqu'à présent sur les autres; que le ciel
« maintenant me fasse miséricorde, et que la terre
« pleure sur moi ! Au temporel, je n'ai pas seulement une
« pièce de menue-monnaie pour l'offrande; au spirituel,
« j'en suis venu ici, dans les Indes, au point que l'ai ex-
« posé déjà. Isolé dans ma peine, infirme, attendant
« chaque jour la mort, entouré d'un million de sauvages
« pleins de cruauté, et nos ennemis, et si éloigné des
« saints Sacrements de la sainte Église, que mon âme
« en sera oubliée si elle se sépare ici du corps. Que
« celui qui a de la charité et qui aime la vérité
« et la justice, pleure pour moi. Je n'ai point fait le
« voyage pour obtenir des honneurs ou de la fortune;
« cela est certain, puisque l'espérance à cet égard était
« déjà évanouie avant mon départ. Je suis venu vers
« Vos Altesses avec de bonnes intentions et un grand
« zèle, et certes je n'en impose pas; je les supplie hum-
« blement, dans le cas où il plairait à Dieu de me faire

“ sortir d’ici, de trouver bon que j’aille à Rome, et que
“ j’entreprenne d’autres pèlerinages. Que la sainte
“ Trinité conserve leurs vies, leur donne un grand
“ nombre d’années, et augmente leur puissance. „

CHAPITRE IV

DIEGO MENDEZ ET FIESCHI SE RENDENT EN PIROGUES DE LA JAMAIQUE A HISPANIOLA

En écrivant aux Rois, l’amiral avait cru pouvoir dire : “ J’envoie cette lettre par la main des Indiens. „ Il avait ajouté, il est vrai : “ Ce sera un miracle si elle parvient. „ Toujours est-il qu’il se flattait alors de trouver parmi les indigènes une pirogue et des rameurs assez intrépides pour tenter la traversée de la Jamaïque à Hispaniola. Il ne tarda pas à perdre cette illusion. Il y avait quarante lieues à franchir. Les Indiens connaissaient à merveille les risques d’un pareil voyage en pirogue. L’amiral épuisa inutilement toutes ses offres de récompenses.

Mais Colomb, dès qu’il voyait s’évanouir une ressource, en imaginait aussitôt une nouvelle. Diego Mendez était arrivé, depuis dix jours, de l’intérieur, avec la pirogue à six rameurs, que le cacique Ameyro lui avait cédée. “ Résolu, dit Pierre Martyr, d’expérimenter les décrets de Dieu à son égard, „ l’amiral prit à part, dans sa cabine, son brave chef de pavillon, et lui dit : “ Diego Mendez, mon fils, aucun de ceux qui sont ici, excepté vous et moi, ne se doute du danger dans lequel nous sommes, par suite de notre petit nombre, et du grand nombre des Indiens sauvages, dont le carac-

tère est inconstant et fantasque; et lorsqu'il leur prendra fantaisie de venir nous brûler dans ces deux navires, dont nous avons fait des maisons de paille, ils pourront facilement y mettre le feu, et nous brûler tous. L'arrangement que vous avez fait avec eux pour qu'ils nous apportent des vivres, ce qu'ils font de si bonne grâce, peut bientôt ne plus leur convenir, et il ne serait pas surprenant que demain ils ne nous apportassent plus rien. Or, nous ne sommes pas en position de prendre ces vivres de vive force, et nous aurons à en passer par où ils voudront. J'ai pensé à un moyen pour nous tirer d'embarras, si vous le trouvez bon : ce serait que quelqu'un s'aventurât sur le canot que vous avez acheté, pour se rendre à l'île Espagnole et y acheter un navire avec lequel nous puissions sortir de la situation périlleuse ou nous nous trouvons. Dites-moi votre opinion. „

Diego Mendez répondit : " Seigneur, je vois parfaitement le danger qui nous menace, et il est plus grand qu'on ne saurait l'imaginer. Mais je considère le projet de passer de cette île dans l'île Espagnole avec un batiment aussi petit que ce canot, non seulement comme fort difficile, mais encore comme impossible, parce que je ne connais personne qui ose se hasarder à courir le risque si patent de traverser un chenal de quarante lieues, au milieu d'îles où la mer est si impétueuse. „

L'amiral ne répliqua pas; mais son attitude, son regard, son silence avaient une éloquence à laquelle ne résista pas l'intelligent et vaillant officier. Il comprit que l'amiral en l'appelant à délibérer, tête à tête, d'une pareille entreprise, requérait moins ses lumières qu'il ne sollicitait son dévoûment : " Seigneur, reprit-il, j'ai

hasardé plusieurs fois ma vie pour sauver la vôtre et celle de toutes les personnes qui sont avec vous, et Dieu m'a miraculeusement sauvé. Malgré ma conduite, il n'a pas manqué de médisants qui aient dit que vous me confiez toujours toutes les choses ou il y a de l'honneur à acquérir, lorsque d'autres les auraient exécutées aussi bien que moi. Par ce motif, il me paraît convenable que Votre Seigneurie les fasse appeler tous et leur propose cette entreprise, pour voir si parmi eux il se trouvera quelqu'un qui veuille s'en charger, ce dont je doute; et si tous refusent, je hasarderai ma vie pour votre service, ainsi que je l'ai déjà fait plusieurs fois. „

Le jour suivant, en effet, dans la matinée, tous les officiers furent convoqués en conseil. Assis en demi-cercle autour de l'amiral, il leur proposa l'entreprise dans les mêmes termes que, la veille, à Mendez. Tous, à cette ouverture, restèrent muets et confondus. Quelques-uns dirent ensuite qu'il était tout à fait oiseux de s'entretenir de pareille chose, vu l'impossibilité complète et manifeste de traverser, dans une si petite barque, vent de bout et contre courant, un canal de quarante lieues.

Diego Mendez se leva alors, et s'adressant à l'amiral : “ Seigneur, dit-il, je n'ai qu'une seule vie, et je veux la hasarder pour le service de Votre Seigneurie et pour le bien de tous ceux qui sont ici, parce que j'espère en Dieu Notre-Seigneur, qui, en voyant l'intention qui me dirige, me sauvera comme il l'a déjà fait tant de fois. „

L'amiral, à son tour, se leva, marcha vers Mendez, et l'embrassant : “ Je savais bien, lui dit-il, qu'il n'y aurait que vous ici qui oseriez vous charger d'une pareille

entreprise; j'ai la ferme confiance que Dieu Notre-Seigneur vous fera surmonter les dangers qui vous menacent, comme il l'a fait dans d'autres circonstances. „

Dès le lendemain, l'aventureux officier prit la mer avec un autre Espagnol et six Indiens. Les destinées de Colomb et de ses quatre équipages tenaient au salut ou à la perte de cette frêle pirogue.

Diego Mendez se dirigea le long de la côte vers la pointe orientale de l'île; il avait trente-quatre lieues à franchir pour l'atteindre. Il fut capturé en route par des pirates indiens; mais " le Seigneur, dit-il, le délivra miraculeusement. „ Arrivé à l'extrémité de l'île, il y attendait que le vent et la mer devinssent assez calmes pour se lancer en plein chenal d'Hispaniola. Un parti d'Indiens l'attaqua, le fit prisonnier et l'emmena dans l'intérieur à trois lieues de son canot. On ne sait ce que devinrent ses compagnons. Sa vie et ses dépouilles furent jouées par les sauvages à une partie de paume. A la faveur de leur entrain, sans doute, dans cette partie funèbre, il s'esquiva, regagna la côte et y retrouva son canot. Le vent et la mer étaient propices pour revenir à Santa-Gloria; Diego Mendez déploya sa voile, et refit, sans accident, les trente-quatre lieues. Il se représenta devant l'amiral, quinze jours après l'avoir quitté.

L'amiral lui demanda s'il reprendrait son voyage. Mendez répondit affirmativement. Son intrépidité piqua d'émulation un autre officier, Barthélemy Fieschi. Il avait commandé la *Biscaïenne;* il était Génois, marin de grand mérite et hautement apprécié de l'amiral; il professait, de son côté, pour son glorieux compatriote, un affectueux attachement. Il sollicita de partager, dans un second canot, les risques de Diego Mendez, et de

revenir, si l'on touchait terre à Hispaniola, porter à Santa-Gloria cette heureuse nouvelle.

Les deux embarcations partirent, commandées, l'une par Mendez, l'autre par Fieschi : chacune était montée par six Espagnols et dix Indiens. Le trajet, jusqu'à la pointe orientale, fut laborieux, mais s'effectua sans accident. On y demeura quatre jours. Lorsque le temps fut calme et sembla sûr, Mendez, Fieschi et leurs compagnons " se recommandèrent à Dieu et à Notre-Dame d'Antigua „, puis se confièrent au vaste océan.

Le premier jour, une mer très calme favorisa d'autant plus leur marche qu'il ne soufflait pas la plus légère brise. Mais cette absence d'air, sous un ciel radieux et un soleil brûlant, réfléchis par une mer plate, ne tarda pas à devenir un supplice. La chaleur était intolérable; les Indiens qui tenaient les rames mouraient de soif. Ils épuisèrent, à peu de chose près, dès le premier jour, l'eau embarquée pour tout le voyage. Le soir, on perdit de vue la côte de la Jamaïque.

Pendant la nuit, à tour de rôle, les Indiens ramèrent ou dormirent. Le lendemain matin, à peine pouvaient-ils soutenir leurs pagayes. A mesure que le soleil s'éleva, comme ils n'avaient plus d'eau, ils endurèrent dans toute son intensité la torture de la soif. A midi, las de souffrir, et désespérant d'arriver, ils refusèrent de ramer davantage. Mendez et Fieschi retrouvèrent, ou plutôt feignirent de retrouver deux barils d'eau qu'on n'avait pas entamés. Ils la distribuèrent avec une parcimonie facile à comprendre : ils en accordaient de loin en loin quelques gorgées, et pour soutenir le moral des pauvres rameurs épuisés, ils leur promirent qu'on arriverait bientôt à la petite île de Navasa, où ils boiraient à leur soif et se reposeraient le temps nécessaire.

Ainsi s'écoula la fin du second jour. La nuit qui suivit fut horrible. D'après leurs calculs, ils avaient fait assez de chemin pour atteindre l'île de Navasa; ne la voyant pas paraître, ils s'imaginèrent, comme elle était extrêmement petite et basse, avoir passé auprès sans l'apercevoir, à cause de l'obscurité. Un des Indiens tomba mort de chaleur, de fatigue et de soif. Plusieurs autres gisant au fond des canots, respiraient à peine. Ceux qui ramaient encore ramaient avec la douloureuse mollesse d'un bras sans force et sans confiance. La dernière goutte d'eau venait d'être donnée. Le découragement gagna Mendez et Fieschi eux-mêmes, lorsqu'ils virent la nuit très avancée, sans que l'île de Navasa parût. Mendez, d'un œil inquiet et triste, scrutait l'horizon. Le ciel, au nord, s'éclairait peu à peu de cette clarté blafarde qui précède le lever de la lune. La lune se leva. Sur son disque émergeant des flots, Mendez remarqua, comme une ombre portée, la silouette opaque et dentelée d'une masse inconnue. Une terre seule, interposée entre l'astre et les embarcations, pouvait produire ce bizare effet. « Terre! terre! » cria Mendez. Ses compagnons, à ce cri, semblèrent recouvrer la vie. Ils reprirent leurs pagayes avec une vivacité fébrile, et débarquèrent, au point du jour, sur l'îlot de Navasa.

Navasa n'était qu'une roche d'une demi-lieue de circonférence, sans végétation ni sources. De cruels moments d'angoisse s'écoulèrent encore avant que les pauvres navigateurs eussent découvert, dans les cavités des rochers, des flaques d'eau non évaporée depuis les dernières pluies. Mendez s'efforça de modérer l'empressement frénétique avec lequel ses compagnons se jetèrent sur cette eau. Malheureusement les Indiens résistèrent à toutes ses remontrances; ils burent avec une

telle avidité que quelques-uns moururent en buvant encore.

De Navasa au cap Saint-Michel (aujourd'hui cap Tiburon), la pointe la plus occidentale d'Hispaniola, Diego Mendez et ses compagnons n'avaient plus qu'un bras de mer de huit lieues à traverser. Après qu'ils eurent étanché leur soif, ils firent sur la grève un repas de coquillages, qui leur parut délicieux, puis se reposèrent tout le jour à l'ombre des rochers, les regards attachés sur les montagnes d'Hispaniola, dont les sommets, doucement estompés, dentelaient l'horizon. Ils reprirent la mer à la fraîcheur du soir, et, le lendemain, dans la matinée, atterrirent près du cap Saint-Michel, à l'embouchure d'une rivière. Les naturels du voisinage s'empressèrent de leur apporter des vivres.

Fieschi voulait repartir pour la Jamaïque : il eût risqué sa vie une seconde fois pour annoncer à l'amiral que Mendez, heureusement débarqué à Hispaniola, se rendait à Saint-Domingue, et que, sous peu de jours, on verrait des navires envoyés par Ovando, le gouverneur. Ce noble dessein de Fieschi ne put se réaliser : telles avaient été, pour venir, les souffrances des Indiens et des Espagnols, que pas un seul ne consentit à recommencer.

Mendez avait cent trente lieues de côte à longer pour se rendre du cap Saint-Michel à Saint-Domingue. Il lui fallait, à la fois, vaincre le vent, refouler le courant, échapper du côté de la mer aux pirates Caraïbes, qui infestaient ces parages, et, du côté de la terre, se défendre contre les tribus indigènes, parce que cette partie de l'île n'était pas encore subjuguée. Il fit quatre-vingts lieues à travers ces obstacles, et atteignit le port d'Azua. Il y apprit qu'Ovando n'était pas à Saint-Do-

mingue, mais dans l'intérieur de l'île à cinquante lieues d'Azua. Abandonnant son canot, il partit pour l'intérieur. Seul, à pied, il affronta les embûches des tribus exaspérées contre le nom espagnol, gravit les montagnes, passa les rivières à la nage, s'ouvrit un chemin avec son épée à travers l'épaisseur des forêts. Soutenu par sa confiance en Dieu, le sentiment du devoir et le dévoûment à son amiral, il arriva près d'Ovando.

CHAPITRE V

ABANDON DE COLOMB A LA JAMAIQUE

Sept mois s'écoulèrent sans qu'Ovando prît aucune mesure pour envoyer un navire à la Jamaïque. Il alléguait pour excuse des prétextes dérisoires : les soucis de la guerre contre les Indigènes, qu'il faisait en ce moment, et l'absence, dans la colonie, d'un navire assez grand pour recevoir à son bord et rappatrier tous les naufragés. Depuis un an, sans doute, aucun grand navire n'était venu d'Espagne à Saint-Domingue; mais pour peu qu'Ovando eût pris un véritable intérêt à la sûreté de Colomb il lui eût été facile, dans l'espace de sept mois, de trouver quelque moyen, sinon de l'envoyer prendre avec tous ses hommes, du moins de lui faire porter des provisions.

Diego Mendez, sollicitait, chaque jour, avec de nouvelles instances, la permission de quitter le gouverneur : il se fût rendu à Saint-Domingue, comme il était venu d'Azua; il y eût nolisé à ses frais, fait construire, au besoin, une barque assez grande pour porter, en attendant mieux, à Santa-Gloria, les ravitaillements les plus

indispensables. Ovando s'y opposa formellement, constamment. Sept mois durant, il retint Mendez comme enchaîné près de lui, par ce motif que Mendez eût couru trop de risques, disait-il, à traverser seul, au milieu d'un pays insurgé, les soixante et dix lieues de forêts, de montagnes et de savanes qui s'étendaient du camp à Saint-Domingue? En réalité, il ne voulait pas que la population de Saint-Domingue, instruite du triste sort de l'amiral et de tant de compatriotes, improvisât, dans un élan d'honneur et de pitié, une expédition libératrice.

Après sept mois enfin, Ovando permit à Mendez d'aller à Saint-Domingue. Lorsqu'il y arriva, le désastre de Santa-Gloria était connu : Fieschi et ses hommes en avaient répandu la nouvelle; mais nul ne supposait qu'instruit également depuis sept mois, le gouverneur n'eût encore pris aucune des mesures exigées, en pareil cas, par l'humanité. On le sut par Mendez; l'indignation publique fit explosion. L'amiral n'avait pas que des adversaires dans la colonie : son malheur, qui eût attendri la haine elle-même, navra ses amis, ses anciens serviteurs, ses obligés, et tout ceux qui, naguère, lui ayant, à tort, imputé leurs souffrances, avaient comparé, depuis, son paternel gouvernement avec la tyrannie, hautaine toujours, souvent inepte, de Bobadilla et d'Ovando.

Un ex-lieutenant de vaisseau à bord de la *Santa Maria*, Barthélemy Roldan, avait dû à Colomb une fortune rapide et considérable ; commencée dans les mines, elle s'était développée dans de multiples entreprises. Les maisons des quatre principales rues de Saint-Domingue lui appartenaient ; il venait de les faire bâtir. Ces constructions l'avaient mis longtemps en rapport

avec tous les ouvriers de la ville; ils l'aimaient; il exerçait sur eux et sur ses locataires une très grande influence; il leur parla et les émut en faveur de l'amiral. Les franciscains agirent dans le même sens sur le peuple. Ils firent dans leur église des prières publiques pour Colomb; du haut de la chaire, ils plaidèrent sa cause, s'exprimant sans réticence sur l'incurie d'Ovando.

En présence de ces manifestations, Ovando ne pouvait plus différer l'envoi d'un navire à la Jamaïque; il expédia un brigantin. Huit mois après le départ de Mendez et de Fieschi, les naufragés de Santa-Gloria, virent, un soir, comme la retraite allait sonner, un petit bâtiment jeter l'ancre assez loin de leurs tristes pontons. Ce mouillage à distance les surprit avec raison. La surprise de Colomb fut plus grande et sa douleur cruelle, lorsque la chaloupe du brigantin se fut approchée des caravelles : le capitaine du brigantin, qui la commandait lui-même, Diego de Escobar, était un scélérat insigne, autrefois condamné à mort pour sédition à main armée contre l'amiral, puis gracié par Bobadilla. Évidemment, Ovando n'avait pu choisir un tel messager, que dans une intention offensante pour Colomb. Il l'avait choisi, dit Las Casas, parce qu'il était certain que les antécédents d'Escobar fermeraient son cœur à tout sentiment de commisération. Il lui avait ordonné de ne point aller à bord des caravelles, de ne point mettre le pied à terre, de ne communiquer qu'avec l'amiral, de n'accepter de lui aucune lettre qui ne fût pas pour lui, gouverneur. Escobar fut fidèle à ces ordres. Après avoir accosté les caravelles le temps nécessaire pour faire passer un pli au bout d'une gaffe, un baril de vin et une moitié de porc au bout d'une corde, il éloigna sa chaloupe pendant que Colomb écrivait sa

réponse à Ovando. Il s'approcha de nouveau pour prendre cette réponse, puis, poussant encore, regagna son brigantin qui leva l'ancre, mit à la voile et disparut.

Ni l'amiral ni ses compagnons n'en pouvaient croire leurs yeux. Une lettre, un baril de vin, la moitié d'un porc, c'était tout ce qu'après huit mois, leur envoyait Ovando! Son messager communiquait avec eux comme avec des pestiférés, et se hâtait de s'enfuir! Escobar, à la vérité, avait dit que le gouverneur prenait une vive part à leur infortune; qu'il regrettait de n'avoir pas sur rade un navire assez grand pour les prendre; qu'il leur en expédierait un le plus tôt possible; mais dans de pareilles circonstances, un pareil message exécuté de la sorte, ne pouvait être regardé que comme une moquerie et une menace. Colomb ne s'y trompa pas. Toutefois, communiquer ses douloureuses impressions à son entourage eût été plus qu'inutile. Il aima mieux, avec raison, feindre une confiance qu'il n'avait pas. Il insista près de ses compagnons troublés et irrités, sur ce fait, que leur situation était connue à Saint-Domingue; leur délivrance, par conséquent, devenait certaine. Intérieurement, des inquiétudes d'autant plus vives agitaient l'amiral, que si, d'une part la conduite d'Ovando l'autorisait à tout craindre, d'un autre côté, depuis huit mois, la situation, à Santa-Gloria, s'était cruellement empirée.

Après le départ de Mendez et de Fieschi, les Espagnols restés sur l'île s'efforcèrent de croire, contre toute apparence, à la traversée heureuse des deux pirogues. Calmes, les premiers jours, leurs regards se tournèrent vers l'Océan, plus attentifs, à mesure que s'écoulait le temps qu'ils estimaient nécessaire à Fieschi pour aller

et revenir. A l'anxiété succéda le découragement. Et qu'on juge de leur désespoir, lorsqu'après des semaines et des mois, ne voyant pas paraître le moindre esquif, ils durent tenir pour certain qu'on ignorait leur sort à Hispaniola; que Mendez et Fieschi avaient par conséquent péri en route.

Cependant, l'insuffisance et la nature débilitante des vivres produisirent leur effet inévitable. Des tempéraments appauvris par les privations prolongées et les fatigues excessives d'une laborieuse navigation, n'avaient pour se soutenir et se refaire, sous ce climat énervant, au milieu des assauts continuels d'une vie d'appréhensions et de transes, que de l'eau à boire, des racines et des fruits à manger. Les hommes les moins robustes tombèrent en langueur et s'alitèrent. L'amiral ne quittait, pour ainsi dire, plus sa douloureuse couchette. Agonisant, sur une côte sauvage, au milieu de ces Indes qu'il avait decouvertes; emprisonné sur des débris de navires, les glorieux instruments de ses conquêtes; trahi par la mer, le constant objet de ses nobles prédilections; atteint, jusque dans ces lointaines solitudes par la haine des indignes représentants de l'Espagne, sa patrie adoptive, dont il faisait la gloire et la richesse; réduit à l'assistance précaire de tribus capricieuses dont l'amitié pouvait, d'un instant à l'autre, et pour la cause la plus futile, se changer en hostilité sanguinaire, il buvait, jusqu'à la lie, la coupe à la fois de la malice humaine et des revers accidentels. Il serait consolant de penser, qu'il fut, du moins, plaint et réconforté par les compagnons de son désastre. Ils le voyaient, cassé par l'âge, endolori par les infirmités, souffrir plus qu'aucun d'eux de leur commun malheur, et ne pas cesser, dit Washington Irwing, de s'occuper des moyens d'améliorer leur

sort. Sa vieillesse, sa gloire, et sa bonté eussent dû les attendrir. Il n'en fut rien.

Au nombre des officiers de Colomb se trouvaient deux protégés des bureaux de l'Ordonnateur, Diego et François de Porras. Leur sœur avait épousé Moralès, trésorier royal à Séville, l'un des principaux collaborateurs de Fonseca. Moralès avait prié l'amiral d'emmener ses deux beaux-frères avec lui dans ce quatrième voyage. N'avait-il eu en vue que de leur procurer un emploi? Était-ce un moyen, pour Fonseca, de placer deux hommes à lui dans l'entourage de Colomb? Toute la conduite des Porras autorise cette dernière supposition. François eut le commandement du *Saint-Jacques de Palos*, Diego, le titre de notaire de l'escadre. L'amiral les traita avec une bienveillance de père. " Aucun d'eux, dit-il, n'avait les talents nécessaires pour ses emplois, „ il ferma les yeux " pour l'amour de celui qui les lui " avait donnés. „ Durant tout le voyage, " ils se mon- " trèrent de plus en plus vains de leur position „. Il leur pardonna " des manquements qu'il n'aurait point " passés à un parent et qui méritaient une autre puni- " tion que des réprimandes „.

Ils exploitèrent la simplicité d'esprit et les chagrins de matelots et de maîtres qui, étant comme eux, de Séville, voyaient des oracles et des puissances dans les beaux-frères d'un trésorier royal, esclave lui-même de sa femme, réputée l'une des beautés de l'Andalousie. Les Porras insinuèrent d'abord, puis osèrent affirmer que l'amiral était banni, non seulement d'Espagne, mais encore des colonies. Ils rappelèrent, comme une preuve, la défense qui lui avait été signifiée, l'année précédente, de se mettre à l'abri dans le port de Saint-Domingue. Diego de Porras, le notaire, bien qu'il fût

à son premier voyage, invoquait, avec pédanterie, sa science nautique. Il eût été, disait-il, si rationnel et si court, lorsqu'on était à Cuba, de se rendre directement du cap Sainte-Croix à Saint-Domingue; est-ce que l'amiral, au lieu de manœuvrer dans ce but, en vrai marin qu'il était, fût venu maladroitement s'échouer à la Jamaïque, si la terre d'Hispaniola ne lui eût pas été fermée? On avait donc bien tort de prendre au sérieux l'envoi de Mendez et de Fieschi avec la prétendue mission d'organiser la délivrance. Ils étaient partis pour arranger les affaires personnelles de l'amiral et négocier sa grâce. Quant à revenir ou envoyer un bâtiment, l'ordre qu'on avait paru leur en donner était une simple ruse, afin que les équipages, dans le fol espoir qu'on allait accourir à leur secours, consentissent à partager indéfiniment l'exil de Colomb. Au surplus, une vaine attente de plusieurs mois n'établissait-elle pas surabondamment, ou que les pirogues n'étaient pas parties avec la mission réelle d'envoyer des secours, ou qu'elles avaient péri en route? Dans les deux cas, pourquoi languir davantage inactifs? Pourquoi ne pas se délivrer soi-même? Pourquoi ne pas recruter sur l'île, une flottille de canots indiens et prendre la mer tous ensemble? Sans doute, on n'y déterminerait pas l'amiral : vieux, impotent, perclus, une pareille résolution était au dessus de ses forces. Et puis, que lui importait à lui, le lieu où il attendrait, soit la mort, soit son pardon, pourvu qu'il n'y demeurât pas seul : son souci était moins de quitter Santa-Gloria que d'y retenir les autres. Mais on pouvait partir sans lui, malgré lui. En serait-on moins bien reçu en Espagne? Au contraire : l'Ordonnateur, affirmaient les Porras, se réjouirait sincèrement de tout ce qu'on aurait fait

contre Colomb. Ils se portaient garants, eux et leurs puissants amis de la cour, de l'impunité pour tout le monde. Ils citaient l'exemple de la sédition de Roldan : ils en concluaient, avec une logique incontestable, que, entre des mutins et l'amiral, la faveur des gens en place serait toujours pour les mutins. Ils allaient même plus loin : ils insinuaient, dit Washington Irwing, que Leurs Majestés, après lui avoir ôté, dans cette occasion, une partie de ses dignités et de ses priviléges, seraient bien aises d'avoir un nouveau prétexte de le dépouiller du reste. „

Ni l'affliction légitime de ses infortunés compagnons, ni les coupables efforts des Porras pour changer la tristesse en mécontentement et le mécontentement en révolte, n'échappèrent à l'attentive surveillance de l'amiral. Il se vit outragé en plus d'une circonstance; il s'entendit reprocher avec une insolence ingrate d'être la cause du malheur de tous. Mais il était “ accoutumé, dit Wahsington Irwing, à l'injustice des hommes qui souffrent, et, instruit par des épreuves continuelles, à dompter ses passions. „ Tout ce que la résignation d'une âme pieuse a de digne et de bon, lui était familier. Les moyens de répression lui manquaient. La plus calamiteuse des fautes eût été d'entrer dans la voie des rigueurs disciplinaires : c'eût été fournir de nouveaux motifs d'irritation, sans paralyser l'action des meneurs. Une sorte de conviction intuitive lui faisait croire à l'heureux succès de la traversée de Mendez, et au mauvais vouloir d'Ovando : ce mauvais vouloir, par la force des choses, aurait bientôt un terme. Gagner du temps, calmer les esprits, donner l'exemple de la patience et de l'espoir, parler avec douceur, agir avec dévoûment, c'était le seul parti qui s'offrît à Colomb.

De temps à autre, il réunissait ses officiers en conseil; il leur demandait s'ils imaginaient quelque moyen de sortir de leur affreuse situation : il n'en voyait aucun quant à lui, hors la fermeté dans une attente aussi nécessaire que pénible; mais il était prêt à se ranger à toute opinion différente de la sienne, qui serait jugée praticable par le conseil.

Si les Porras eussent été gens d'honneur, ils se seraient alors expliqués. Ils se turent toujours. Deux autres officiers entrèrent dans leur complot : Pedro Ledesma et Juan Sanchez. Le premier, parti comme matelot, promu en cours de campagne pour l'acte hardi que nous avons rapporté, esprit sans culture, natif de Séville, était, à tous ces titres, très accessible aux suggestions des beaux-frères du trésorier royal. Le second, affilié lui aussi à la coterie de Séville, était coupable d'une faute dont le souvenir irritait son amour-propre inintelligent : c'était lui qui avait laissé s'évader Quibio, après en avoir répondu avec d'inutiles rodomontades. Autour de ces quatre chefs se groupa peu à peu tout ce qui, dans les équipages et la maistrance, appartenait à Séville. Les conjurés convinrent qu'on attendrait des nouvelles d'Hispaniola jusqu'à l'achèvement complet de cette année 1503, mais que, dès les premiers jours de l'année suivante, si l'abandon durait encore, la révolte éclaterait.

Elle éclata le 2 janvier 1504. L'amiral étendu sur sa couchette, souffrait, ce jour-là, plus encore que de coutume, d'un accès de goutte. Tout à coup François Porras ouvrit la porte de la cabine avec la brusque effronterie de l'homme qui cherche à se donner du cœur pour un mauvais dessein. « Il paraît, amiral, dit-il à Colomb, « que Votre Seigneurie ne compte pas retourner sitôt

“ en Castille et qu'elle a résolu de nous faire périr ici. „ Colomb fut aussi surpris de cette insolente apostrophe “ que si les rayons du soleil avaient produit les ténè- “ bres. „ Cependant il maîtrisa son émotion. Se soulevant avec peine sur son lit, il condescendit à raisonner avec Porras. Était-il possible, lui demanda-t-il, de quitter la Jamaïque sans navires? Il en avait envoyé chercher à Hispaniola, il les attendait et ne pouvait rien faire autre chose. Nul ne désirait plus que lui quitter ce lieu d'exil et de souffrance. N'en imaginant pas le moyen, il avait provoqué, à maintes reprises, les ouvertures de tout le monde à ce sujet. Il était prêt, comme toujours, à discuter tous les expédients. Si Porras en avait un en vue, le conseil allait s'assembler sur-le-champ.

Porras faisait moins une démarche qu'il ne donnait un signal. Il répondit grossièrement qu'il ne s'agissait plus de délibérer, mais de partir. Tournant le dos à l'amiral, élevant la voix de manière que ses paroles fussent entendues dans tout le campement : Moi, dit-il, je vais en Castille; qui m'aime me suive! Ses affidés, groupés et se rapprochant peu à peu, n'attendaient que cette mise en demeure; ils répondirent confusément : Moi! moi! Et sans plus d'hésitation, se ruèrent sur les magasins; ils pillèrent les armes et les objets d'échange. La plupart vociféraient : Castille! Castille! D'autres, menaçant les gens de l'amiral, répétaient : A mort! à mort! Ceux qui n'avaient pas encore pris parti demandaient : “ Seigneur amiral, que ferons-nous? „

Au milieu de ce tumulte, l'amiral essaya de sortir de sa cabine; mais il était perclus, il tomba, se releva, retomba encore, et persista cependant à vouloir se porter sur le lieu du désordre. Son fils, ses officiers, ses servi-

teurs durent le prendre dans leurs bras et le replacer sur son lit.

L'Adelantado était dans sa chambre lorsque le tumulte éclata. Il saisit sa lance, vola sur le pont, et se postant près de la pompe, il eût livré, seul, un combat terrible à la bande entière, pour peu qu'elle eût essayé de se rapprocher de la cabine de son frère. Ce ne fut qu'avec la plus grande peine que plusieurs de ceux qui étaient restés fidèles à leur devoir parvinrent à calmer sa fureur, et le décidèrent à déposer sa lance et à se retirer près de l'amiral. Ils représentèrent en même temps aux Porras qu'on les laissait faire et prendre ce qu'ils voulaient. Pourquoi ne s'en allaient-ils pas? Que leur servirait de causer la mort de l'amiral? La justice de la Reine les en châtierait sévèrement en Castille. Les Porras s'emparèrent de tous les canots qui étaient, à bord. L'amiral avait acheté ces canots aux Indiens moins pour s'en servir que pour ôter à ses fantasques alliés un dangereux moyen d'attaque contre les baraquements. Les insurgés partirent en poussant des cris forcenés : leur bande comptait quarante-huit hommes, les plus robustes des quatre équipages.

CHAPITRE VI

NOUVEAUX CRIMES DES RÉVOLTÉS DE LA JAMAIQUE. — DÉLIVRANCE DE COLOMB

Durant la scène de désordre que nous venons de raconter, les hommes alités, du fond de la triste cabane dont on avait fait un hôpital, entendirent le tumulte et, se traînant sur le pont, virent la fuite des canots. Ils

crurent à un départ général et s'imaginèrent qu'on les abandonnait de parti pris. Leur désolation est facile à concevoir. L'amiral entendit, à son tour, leur gémissements. Toujours prêt à sacrifier sa vie à la charité, il se fit porter, quelque souffrant qu'il fût, au milieu de ces pauvres gens, afin qu'ils le vissent de leurs yeux, et que cette vue les rassurât complétement sur leur délaissement prétendu. Il les exhorta à mettre leur confiance en Dieu, qui les délivrerait, et il promit qu'à son retour en Espagne, il se jetterait aux pieds de la reine, ferait valoir leur fidélité et leur constance, et obtiendrait pour eux des récompenses qui les dédommageraient amplement de tous les maux qu'ils auraient souffert.

Colomb, depuis, continua de se faire porter chaque jour, au milieu de ses malades. Interrogeant, consolant, parlant de Dieu, promettant en son nom, guérison et délivrance, s'intéressant aux plus répugnants détails du service des infirmiers; maintes fois, de ses mains contractées par la goutte, il fit lui-même les pansements. Sa charité fut bénie et récompensée : pas un de ces malades ne mourut, leur guérison même fut très prompte. Mais, comme toujours, cette grandeur d'âme de l'amiral et ses heureux résultats fournirent contre lui un nouveau prétexte à la haine. Autant les matelots guéris et leurs camarades lui furent reconnaissants, autant le médecin entre les mains duquel ils avaient langui jusque-là, se piqua d'aigreur. Probablement les visites de Colomb avaient amené la constatation de négligences et autres fautes dans le service de santé; elles avaient, en tout cas, exigé un redoublement de zèle de la part du médecin; celui-ci s'en irrita.

Sur l'île, les Porras et leur bande prirent, avec leurs canots, le long de la côte, dans la direction de l'est, la

route précédemment suivie par les pirogues de Mendez et de Fieschi. Partout où ils s'arrêtèrent ils commirent des violences contre les Indiens. Ils les pillèrent, et ils aggravèrent odieusement ce crime, en affirmant qu'ils agissaient ainsi par la volonté et les ordres de l'amiral. Ce serait à lui, dirent-ils, de payer tout ce qu'ils prenaient; c'était à lui que les Indiens devaient réclamer : ils allèrent même jusqu'à dire aux naturels de tuer l'amiral, s'il refusait de faire droit à leurs réclamations. Et pour que ces excitations produisissent plus sûrement leur effet, ils dépeignirent Colomb comme l'implacable ennemi de la race indienne; ils dirent qu'il s'était emparé déjà de plusieurs îles, qu'il en avait exterminé la population, et n'attendait qu'un moment favorable pour faire subir le même sort à la Jamaïque.

Arrivés à l'extrémité orientale de l'île, ils se procurèrent des rameurs indiens. Lorsque la mer fut parfaitement calme, ils prirent le large. Ils avaient fait quatre lieues à peine que le vent s'éleva; il était contraire et violent; les lames se creusèrent, les pirogues durent rebrousser chemin. Elles avaient été imprudemment surchargées; on sait la mobilité de ces sortes d'embarcations, arrondies par dessous et sans quille : elles chavirent au moindre déplacement de leur charge. Porras et leurs complices prirent peur et jetèrent à l'eau presque tout ce qu'ils avaient embarqué. Bientôt ce premier sacrifice ne parut pas suffisant. Ils forcèrent les Indiens à se jeter à la mer, ne gardant que ceux qui étaient indispensables pour manœuvrer les canots. Ces malheureux hésitaient-ils à obéir? ils les piquaient de la pointe de leurs épées jusqu'à ce qu'ils se fussent précipités. Quelque excellents nageurs que fussent les Indiens, la terre était trop éloignée pour qu'il leur fût

possible de l'atteindre. Ils restèrent autour des canots, s'y accrochant parfois pour reprendre haleine; mais leur poids dérangeait l'équilibre, et les Espagnols leur abattaient les mains à coups de sabre. Les uns furent tués et les autres se noyèrent.

Revenus à la pointe orientale, les misérables attendirent plus d'un mois que la mer se fît calme de nouveau. Ils recommencèrent alors leur tentative de voyage à Hispaniola. Le prompt soulèvement des flots les obligea, comme la première fois, à regagner le point de départ. Un troisième essai eut, quelque temps plus tard, exactement le même résultat. L'épreuve leur parut décisive : ils renoncèrent à toute espérance du côté de la mer, abandonnèrent leurs canots, et retournèrent dans l'ouest. S'ils étaient venus alors implorer la clémence de l'amiral, il leur eût pardonné; ils aimèrent mieux rôder de village en village autour de Santa-Gloria, vivant sans frein ni loi, pillant et tuant, saccageant les champs et les habitations.

Ces sanguinaires dévastations eurent pour effet inévitable la rupture des bonnes relations entre les indigènes et le campement. Les arrivages de vivres furent d'abord plus rares et moins abondants, puis ils cessèrent tout à fait. Telles sont les circonstances dans lesquelles Colomb profita d'un phénomène astronomique, une éclipse de lune, pour reconquérir son ascendant sur l'esprit des Indiens. Trois jours d'avance, il les invita, aussi nombreux qu'il put, à un grand spectacle, pour le soir où l'éclipse devait avoir lieu. Lorsqu'ils furent réunis, il leur dit qu'il savait leur dessein de le laisser mourir de faim, lui et ses compagnons. Cette violation des accords librement conclus était, leur dit-il, un outrage à Dieu. Il leur rappela qu'en abordant dans leur

île, il s'était donné à eux comme leur hôte par la volonté de la Providence. La Providence le protégeait, ajouta-t-il, car elle avait permis à ses envoyés de partir pour Hispaniola, et avait soulevé les flots, au contraire, contre ses compagnons révoltés, lorsqu'ils avaient voulu prendre la même route. Dieu, son Seigneur, était le protecteur des bons et l'ennemi des perfides : leurs projets déloyaux et inhumains l'irritaient déjà. Leurs prêtres ne savaient pas, mais il leur annonçait, lui, que, le soir même, quand la lune se lèverait, ils la verraient, malgré la limpidité du ciel, rougir, s'obscurcir par degrés, et se voiler entièrement.

Le soir vint, la lune se leva et s'obscurcit peu à peu. Les Indiens, à cette vue, poussèrent des cris d'épouvante : ils supplièrent l'amiral d'apaiser son Dieu ; ils protestèrent que dorénavant ils rempliraient leurs engagements avec exactitude. L'amiral feignit de se rendre à leurs supplications. Se retirant dans sa cabine, il leur dit qu'il allait prier pour eux, et, sans doute, il pria, quoique dans une autre intention que celle qu'ils supposaient : il dut demander pour ces âmes ignorantes et chères à son zèle chrétien, les lumières de la foi, des sentiments conformes à la justice naturelle, des conquérants plus religieux, plus humains que les tyrans de l'île Espagnole. L'éclipse terminée, ils s'en allèrent pleins d'admiration, saisis de crainte, et, depuis, furent fidèles observateurs du traité d'approvisionnement. Colomb avait profité de cette circonstance pour montrer aux indigènes et expliquer le crucifix : ils ne cessèrent, depuis, de vénérer le Dieu des chrétiens.

L'esprit d'insubordination était moins facile à éteindre parmi les Espagnols. Une seconde conspiration se forma. Nous avons dit que le médecin du baraquement,

maître Bernal, autrefois apothicaire à Valence, avait conçu contre Colomb une honteuse rancune, à la suite des inspections de l'amiral dans son service. Il est soupçonné d'avoir, peu après, tué, par ses remèdes, deux hommes qui lui déplaisaient. Il profita d'un bruit désespérant que les Porras faisaient courir dans l'île, pour organiser, autour de Colomb, une nouvelle émeute. Les révoltés de terre affirmaient avoir vu, le long des côtes, les débris d'un navire récemment naufragé. Ce ne pouvait être, à leur avis, que le bâtiment envoyé d'Hispaniola au secours de l'amiral; sa perte engloutissait les dernières espérances. Bernal s'empara de ce thème, se fit un parti parmi les matelots restés fidèles jusque-là, arrêta, de concert avec eux, qu'on s'emparerait de gré ou de force des canots qui restaient, et qu'on déserterait, en attendant une mer propice pour renouveler la tentative de voyage à Hispaniola.

“ Dieu remédia à ce péril, „ dit Herrera. Au jour fixé pour l'explosion du complot, peu d'heures avant son exécution projetée, le brigantin d'Escobar montra ses voiles au nord-est. Sa vue dissipa soudain toutes les noires pensées, et quand il fut reparti. quelque inexplicable et même irritante que parût sa visite, les dispositions des esprits étaient changées.

Les rebelles de Porras souffraient cruellement au milieu de leur vagabondage. Bon nombre d'entre eux voyant que l'influence de Colomb sur les Indiens, au lieu de diminuer, avait grandi depuis l'éclipse, commençaient à craindre qu'il ne finît par triompher, et ils redoutaient, dans ce cas, des châtiments proportionnés à leur crime : ils inclinaient à faire leur soumission. L'amiral leur dépêcha deux messagers qu'il savait leur inspirer confiance, leur envoya une partie de la moitié de porc

apportee par Escobar, et leur fit offrir l'oubli du passé, s'ils consentaient à rentrer dans le devoir. Malheureusement les Porras parvinrent à se placer entre leurs complices et les messagers de Colomb : par leurs insolentes prétentions vis-à-vis de l'amiral, et par leurs mensonges auprès de leurs complices, ils rendirent la soumission impossible. Une de leur plus audacieuses imaginations pour rendre l'amiral de plus en plus odieux, mérite d'être rapportée. La venue de la barque d'Escobar faisait, dans leur camp, une sérieuse impression : on ne pouvait s'empêcher d'y voir l'indice d'une prochaine délivrance; les Porras osèrent affirmer qu'aucun réel brigantin n'était venu, mais que l'amiral, profond nécromancien, avait fait apparaître, par ses sortiléges, un fantôme de bâtiment. Pour preuve, ils citaient l'heure : l'apparition avait eu lieu à la brune; son rapide évanouissement : elle s'était dissipée aussitôt qu'aperçue; l'invraisemblance qu'Ovando eût envoyé dans ces conditions de mystérieuse célérité; l'impossibilité d'admettre que Colomb eût laissé repartir un navire véritable, sans s'y réfugier avec son fils et son frère.

Il n'en fallut pas davantage pour retremper la haine des rebelles. Sur les instigations de jour en jour plus irritantes de leurs chefs, ils résolurent d'attaquer le baraquement, d'y mettre tout au pillage et de faire l'amiral prisonnier. Informé de leur marche, Colomb dut se résoudre à les châtier par l'épée. Malade et ne quittant plus le lit, il envoya l'Adelantado à leur rencontre. La plupart des soldats de Barthélemy avaient plus de courage que de santé. Leur aspect valétudinaire persuada aux fauteurs des Porras qu'ils auraient aisément raison d'une si chétive troupe. L'Adelantado était,

à leurs yeux, le seul combattant redoutable ; ils convinrent de concentrer contre lui tous leurs efforts : les six plus robustes formèrent, autour de François Porras, un groupe engagé par serment à faire périr l'Adelantado.

Mais rien n'égalait le courage, l'adresse et la vigueur herculéenne de Barthélemy Colomb. Ses deux premiers coups de lance tuèrent deux ennemis : quatre autres furent bientôt gisants à ses pieds. François Porras se présenta alors. D'un terrible coup d'épée il fendit le bouclier de l'Adelantado et le blessa à la main ; l'épée resta engagée dans le bouclier, et François Porras, découvert, eût été percé d'outre en outre par la lance de Barthélemy, si celui-ci n'eût dédaigné une facile victoire. Avec une chevaleresque générosité, l'Adelantado jetant de côté sa lance, se précipita sur Porras, le saisit à bras le corps, le lia en quelque sorte, de ses muscles de fer, et lui sauva la vie en le faisant prisonnier. De ce moment, la lutte ne fut plus qu'une déroute pour les rebelles. Barthélemy ne les poursuivit pas, jugeant la leçon suffisante, et plus de sang inutile. L'amiral rendit grâce à Dieu. Les rebelles, privés de leur chef, demandèrent à se soumettre, il leur pardonna.

Cependant, Diego Mendez ne s'était pas contenté, à Saint-Domingue, de voir partir pour Santa-Gloria le brigantin d'Escobar. Persuadé qu'Ovando ne s'occuperait pas, à l'avenir, avec plus de zèle que par le passé, de la délivrance des naufragés, il avait nolisé aux frais de Colomb, deux caravelles, l'une pour la Jamaïque, l'autre pour le conduire lui-même directement en Espagne, où il était de l'intérêt de Colomb que ses malheurs fussent promptement connus. Il lui fallut quatre mois encore pour préparer ces deux navires. Au dernier moment, il ne trouvait pas un capitaine

dont il fût suffisamment sûr pour lui confier la caravelle destinée à Santa Gloria. Un ancien écuyer de l'amiral, le parfumeur Salcedo, qui, grâce aux anciennes bontés de Colomb, possédait l'unique et importante fabrique de parfumerie de l'île, sut l'embarras de Mendez et n'hésita pas à délaisser ses affaires pour le salut de son vieux maître. Salcedo avait acquis autrefois, à côté de Colomb, assez d'expérience pour conduire à peu près bien un navire : il se chargea de mener la caravelle à la Jamaïque.

Ovando, de son côté, ne pouvant plus empêcher la délivrance de Colomb, ne jugea pas prudent de s'exposer jusqu'au bout au reproche de n'avoir rien fait. Il arma une seconde caravelle et la fit partir avec Salcedo. Dans les derniers jours de juin 1504, un an révolu, depuis que Colomb s'était échoué à Santa-Gloria, les deux caravelles de Salcedo y arrivèrent. L'amiral, avec ceux qui lui avaient été fidèles jusqu'au bout, s'embarqua sur le bâtiment frêté par Mendez; les rebelles furent placés sur celui d'Ovando. On mit à la voile le 28 juin pour Hispaniola. Les Indiens, dit Oviedo, pleurèrent en voyant partir l'amiral. Le temps contraria à tel point sa traversée qu'il mit plusieurs semaines à se rendre à Saint-Domingue : il y arriva le 18 août. La population lui fit un respectueux et sympathique accueil; le gouverneur se crut obligé de montrer des sentiments pareils : il alla, comme les principaux habitants, à la rencontre, sur le port, de ce vieillard couvert de gloire, plus vénérable encore par ses infortunes et ses vertus que par son génie; il exigea que Colomb descendît dans son palais, où il affecta de l'environner de soins polis. Mais sous les plus respectueuses apparences, se cachaient les amers sentiments d'une impla-

cable animosité : elle ne put se contenir. Ovando mit en avant que toutes les îles du Nouveau Monde relevaient de sa juridiction ; il prétendit, en conséquence, évoquer par devant son tribunal l'information de tout ce qui s'était passé à la Jamaïque. Il relaxa tout d'abord les Porras ; il parla ensuite de punir les gens de l'amiral qui, en le défendant, avaient versé, disait-il, le sang espagnol : cela n'allait à rien moins qu'à traduire Barthélemy devant un conseil de guerre.

Un autre sujet de douleur pour Colomb, fut de trouver, à Saint-Domingue, ses affaires personnelles dans un désordre complet. La part des produits qui lui revenait et qui devait se monter alors à des sommes prodigieuses, n'était pas payée à Carvajal, son facteur. Colomb ne put obtenir d'Ovando, ni discussion ni règlement de comptes.

Mais les malheurs de l'île elle-même l'effrayèrent plus que tout le reste. La population indigène disparaissait, massacrée par Ovando ; les Européens vivaient, par sa faute et à son exemple, dans de monstrueux désordres. Il écrivit aux Rois, à ce sujet, une fois rentré en Espagne : " Les Indiens d'Hispaniola étaient et sont
" encore la véritable richesse de l'île : car ce sont eux
" qui cultivent la terre et apprêtent le pain pour les
" chrétiens : ils creusent les mines d'or et supportent
" toutes les fatigues, travaillant tout à la fois et comme
" des hommes et comme des bêtes de somme. J'apprends
" que depuis que j'ai quitté l'île (comme gouverneur), il
" est mort les cinq sixièmes des naturels, tous par suite
" de traitements barbares et d'une froide inhumanité ;
" les uns par l'épée, d'autres sous les coups; la plus
" grande partie ont péri dans les montagnes et les ca-
" vernes où ils s'étaient enfuis, faute de pouvoir sup-
" porter les travaux qui leur étaient imposés. "

CHAPITRE VII

QUATRIÈME TRAVERSÉE DU NOUVEAU MONDE EN EUROPE. — MORT D'ISABELLE. — MAUVAISE FOI DE FERDINAND. — MORT DE COLOMB.

Le séjour de Saint-Domingue n'offrait à Colomb que des sujets de tristesse : il se hâta de s'éloigner. Par les soins de Barthélemy, la caravelle qui les avait amenés de la Jamaïque fut radoubée; l'amiral en acheta une seconde, plaça son pavillon sur celle-ci, donna le commandement de la première à l'Adelantado, et mit à la voile le 12 septembre. La plus grande partie des équipages de ses précédents navires, resta à Saint-Domingue : ils étaient dans une grande pauvreté; il fournit à leurs besoins de sa propre bourse; il avança les fonds nécessaires pour le passage de ceux qui préférèrent rentrer dans leur patrie : ces malheureux que sa générosité soulagea avaient été les plus violents des rebelles.

A deux lieues du port, un brusque coup de vent démâta le navire de l'amiral de son grand mât. Colomb passa aussitôt, avec son fils et ses serviteurs, sur le bâtiment de son frère, et renvoya à Saint-Domingue la caravelle avariée. Lorsqu'on quitta les parages des Antilles, un accès de goutte le reprit : il dut se confiner de nouveau, paralysé, dans sa cabine. Le 9 octobre, à l'issue d'une tempête qui paraissait entièrement calmée, un grain subit et foudroyant brisa le grand mât en quatre endroits. On le raccourcit; on démolit les châteaux d'avant et d'arrière; avec les plus fortes pièces

de leur charpente on renforça les parties faibles du mât.

Peu de jours après, l'effort d'une nouvelle raffale porta sur le mât de misaine; il se fendit. Il est incroyable que Colomb ait eu la hardiesse, en cet état, de continuer sa route, sans même essayer de relâcher aux Açores. De douloureux pressentiments lui rendaient les moments précieux : il avait appris, à Saint-Domingue, l'aggravation désespérée de la maladie de la reine. Isabelle était son unique protectrice; il voulait la revoir encore; il subordonna toutes les autres considérations à ce désir. Le 7 novembre, enfin il jeta l'ancre dans le port de San-Lucar de Barrameda.

Indépendamment de son désir d'aller sans retard, à Medina del Campo, près de la reine, Séville eût été la dernière ville où Colomb eût voulu séjourner : Fonseca et ses bureaux y régnaient. La maladie, pourtant, le força de s'arrêter au milieu de ce foyer intense des intrigues de ses ennemis. Si peu enclin qu'il fût aux comparaisons chagrines, il ne put se défendre de pénibles réflexions, en se voyant réduit à l'hospitalité banale d'une hôtellerie, dans une cité espagnole devenue la capitale des affaires des Indes, siége d'un véritable et très important ministère de la marine et des colonies. Pauvre, malade, isolé, les consolations mêmes de l'amitié lui manquèrent : le P. Gaspard Gorricio n'était pas pour l'instant à la Chartreuse des Grottes.

En revanche, les réclamations importunes l'assaillirent. Ni les bureaux ne le remboursèrent de ses avances pour le rapatriement de ses compagnons, ni ses compagnons n'obtinrent le paiement de leurs arriérés de solde. Ces pauvres gens, rebutés par les commis de l'Ordonnateur, avaient continuellement recours à l'ami-

ral : ils le relançaient jusque dans sa chambre d'auberge, le suppliant d'écrire et de parler pour eux. La maladie lui interdisait les démarches personnelles dans les bureaux ; les mains crispées par la goutte, pendant le jour, il lui était possible d'écrire la nuit seulement. Il rédigeait alors de touchantes suppliques pour ses matelots. Il adressait ces suppliques tantôt à l'Ordonnateur, tantôt à la cour. Leur thème invariable se retrouve dans ces lignes d'une lettre à son fils Diego : " Le paie-
" ment de ce qui est dû aux gens qui sont venus avec
" moi a été retardé. Je leur ai fourni ici tout ce que
" j'ai pu : ils sont pauvres et obligés de gagner leur
" vie ; ils se sont décidés à aller réclamer à la cour :
" on leur a dit ici qu'on les favoriserait autant que pos-
" sible, et cela est juste, quoiqu'il s'en trouve parmi
" eux qui mériteraient plutôt des châtiments que des
" récompenses : cela s'applique aux révoltés. Je leur
" ai donné une lettre pour le seigneur évêque de Po-
" lencia : lis-la, et que ton oncle, ton frère et Carvajal
" la lisent aussi, afin que s'il était nécessaire que ces
" gens-là adressassent une supplique à Son Altesse, ils
" la leur rédigent ; aide-les en tout ce qui sera en ton
" pouvoir, parce que cela est juste, et que ce sera une
" œuvre de miséricorde, car jamais personne n'a gagné
" de l'argent en essuyant tant de souffrances, et en
" s'exposant à de si grands dangers, et n'a rendu de si
" grands services. „

Cette impuissance de Colomb pour ses protégés lui était rendue plus affligeante encore par la protection scandaleuse que trouvaient partout les Porras. Les pièces judiciaires relatives aux séditions de la Jamaïque étaient restées à Saint-Domingue, sur la caravelle que Colomb, au sortir du port, avait dû y faire rentrer pour

avaries. Sous ce prétexte, le conseil des Indes ne commença aucune information contre les Porras; ils furent laissés en liberté; on leur permit de répandre, à Séville, contre Colomb, toutes les calomnies qu'il leur plut, on les autorisa même à se rendre à la cour, où ils allèrent, selon la pittoresque expression de l'amiral, “ montrer leur barbes impudentes „.

L'énergique intervention de la reine pouvait seule rémédier à de si criants désordres. Isabelle, pendant la campagne de l'amiral, avait spontanément donné des preuves non équivoques de l'intérêt qu'elle continuait de lui porter. Elle avait fait entrer son fils aîné, Diego, dans ses gardes du corps. Elle avait octroyé des lettres de naturalisation à l'abbé Diego, frère de l'amiral, afin qu'il pût être nommé à des bénéfices. Elle avait écrit deux fois à Ovando pour qu'il respectât et sauvegardât, à Saint-Domingue, selon la lettre et l'esprit des conventions de Santa-Fé, les droits personnels de Colomb. Lorsque Mendez arriva de la Jamaïque, elle l'admit avec empressement en sa présence. Il lui apprit les barbares traitements qu'Ovando infligeait aux Indiens, et sa lenteur à secourir les naufragés de Santa-Gloria. Indignée, elle dit au président du conseil de justice, par allusion à ce fait qu'Ovando tenait aux Indes la place de Colomb : “ Je saurai le mettre en lieu qui n'aura pas été occupé. „ Elle annoblit Mendez. C'étaient, pour Colomb, autant de gages assurés qu'il obtiendrait justice, s'il allait se jeter aux pieds de sa souveraine.

Les souffrances et les désirs combinés de l'amiral lui firent imaginer un lugubre moyen de transport. Il ne pouvait, à cause de sa goutte, monter à cheval; dans une chaise à porteur de dimensions communes, ses membres endoloris eussent trop souffert encore; en

faire construire une plus commode eût exigé trop de temps : il résolut de voyager dans le catafalque d'un mort. Il demanda aux chanoines de Séville de lui prêter la litière funèbre dans laquelle les restes du dernier archevêque avaient été placés. Le chapitre y consentit. Le trésorier de la marine, François de Pinel, répondit personnellement pour les dégâts qui seraient faits, en route, au sinistre véhicule. " La litière, et tout était " prêt „. Peu s'en fallut donc qu'après avoir traversé l'Espagne en triomphateur, à son premier retour des Indes, Colomb ne la traversât, cette fois, traîné vivant en corbillard. Ce contraste a manqué aux ironies cruelles de toute sa destinée. " L'aggravation de son " état et la rigueur inusitée du froid l'empêchèrent de " quitter son lit. „

Isabelle mourut le 26 novembre 1504. De ce jour, Colomb resta face à face avec Ferdinand, qui ne daigna même plus répondre à ses lettres. Mais l'amiral reçut de précieuses preuves de la justice et de la bonté du Saint-Siége. Il est remarquable que Colomb ait trouvé à Rome, au début de sa carrière, ses premiers appuis, et que, de Rome encore, lui soient venus les derniers témoignages officiels de respect, seules consolations de sa lutte suprême.

Le souverain pontife Jules II occupait, depuis un an, la chaire apostolique. L'amiral sut qu'il daignait désirer ses communications au sujet des Indes et se plaindre de ne les pas recevoir : il s'empressa de rompre le silence. " J'ai écrit sur mon voyage, dit-il à son fils, " une lettre destinée au Saint-Père, parce qu'il se plai- " gnait que je ne lui écrivais pas. Je t'envoie copie de " ma lettre. Je désire que le Roi, notre Seigneur et " l'évêque de Palencia la lisent avant de la faire partir,

“ afin d'éviter de fausses imputations. „ Ce danger de fausses imputations n'était pas méconnu à Rome. La cour pontificale ne pouvait ignorer le parti pris, en Espagne, d'amoindrir Colomb, et les constants efforts de de Ferdinand à cet effet. Il est même vraisemblable qu'en paraissant attacher de l'importance et du prix à la correspondance de l'amiral, Jules II obéit à la généreuse pensée de protester, d'une manière indirecte, contre l'ingratitude du roi, et de prêter au grand homme persécuté l'assistance des sympathies romaines, très hautement avouées.

La cour d'Espagne sollicitait l'érection d'un archevêché et de deux évêchés à Hispaniola. Le Saint-Père fut étonné, ou voulut le paraître, que le dossier relatif à cette affaire ne fît nulle mention de l'avis du Vice-Roi : aux yeux de Rome, cette qualité conférée à Colomb par traité n'avait pu cesser d'exister : le saint-siége ne tient pas compte des dépossessions contraires au droit. Jules II réclama donc les appréciations de l'amiral. Elles furent recueillies d'abord en Espagne par le nonce. L'amiral, en outre, vers la fin de janvier 1505, envoya Barthélemy, son frère, en Italie. Barthélemy fit ce voyage, en apparence, pour revoir son pays natal; il était porteur, en réalité, d'un message pour le souverain pontife. Colomb n'avait nulle peine à démontrer que la création d'un archevêché à Hispaniola était inutile, et qu'on avait mal choisi les trois centres épiscopaux proposés : Ovando et Fonseca n'avaient été guidés, dans toute cette affaire, que par des calculs intéressés et simoniaques. Le Saint-Siége adhéra pleinement aux raisons de l'amiral; les érections furent indéfiniment ajournées. Lorsque, dans la suite, Ferdinand reprit cette négociation, il lui fallut, pour obtenir

l'agrément de Rome, se ranger, avec le Saint-Siége, aux propositions vraiment chrétiennes émanant de Colomb.

Nous venons de dire qu'après la mort de la Reine, les lettres de l'amiral à Ferdinand restèrent sans réponse. L'amiral réclamait, par toutes ces lettres, l'exécution loyale des conventions de Santa-Fé, c'est à dire son rétablissement dans tous ses priviléges de gouverneur et de Vice-Roi, dont il était dépouillé, de fait, depuis son renvoi en Espagne par Bobadilla. Cette justice, le roi ne pouvait pas la refuser, il ne voulait pas l'accorder; il éluda la difficulté en gardant le silence.

Colomb se flatta, un moment, de vaincre la résistance de Ferdinand, s'il écartait du débat sa propre personne, pour laquelle le Roi n'avait jamais témoigné que mauvais vouloir; il se proposa d'abdiquer en faveur de son fils Diego; il espéra qu'on serait moins hostile à ce nouveau titulaire. En janvier 1505, il fit adresser au Roi, par Diego, une requête en ce sens. Il n'y fut pas répondu. Colomb revint à la charge par une requête personnelle. Il eut la candeur de croire qu'il toucherait l'impitoyable monarque en lui affirmant que le souci, l'ennui, l'amertume de ne pas voir venir de solution à ses affaires, étaient la cause principale de son inguérissable maladie. Ferdinand se tut encore : il n'est malheureusement pas possible de douter qu'il n'ait spéculé sur les chances d'abréger la lutte, en abrégeant, par le chagrin, l'existence du grand homme.

Colomb demeura à Séville jusqu'après le carême de 1505, observant, dans toute leur rigueur, malgré ses infirmités, les prescriptions de l'Église sur le jeûne, et suivant avec une ponctualité scrupuleuse ses pieuses obligations de membre du tiers ordre. Dans le courant de

mai, monté sur une mule, il prit, avec son frère l'Adelantado la route de Ségovie; la cour venait de s'y établir. En atteignant l'extrémité du " Chemin d'argent „ *la Plata*, il tomba de nouveau malade à Salamanque. Diego Mendez vint l'y trouver. Après quelques autres stations douloureuses, Colomb atteignit Ségovie.

Le Roi ne pouvait lui refuser une audience. " Il l'accueillit, dit M. Roselly de Lorgues, avec sa politesse habituelle, à laquelle il ajouta un air de gracieuseté et de satisfaction; mais ne lui donna point son titre de Vice-Roi, et ne le fit point traiter suivant son rang, comme il l'était du vivant de la Reine. Il écouta avec patience le récit de sa périlleuse navigation, et avec intérêt la découverte des mines de Veragua. Il laissa l'amiral raconter son échouage forcé à la Jamaïque, l'abandon auquel l'avait livré le gouverneur d'Hispaniola, la révolte des Porras, les affronts subis à Saint-Domingue, sans lui donner d'autre consolation que ces paroles vaguement affables, auxquelles l'expérience de Colomb ne pouvait plus se tromper. Tout en protestant de son intérêt, en reconnaissant les titres aussi anciens qu'incontestables de l'amiral à la gratitude de la couronne, le roi trouva le moyen de terminer son audience sans avoir rien décidé ni même rien promis. „

Colomb obtint encore plusieurs fois d'être admis en la présence de Ferdinand : ce fut toujours avec aussi peu de résultat. Le Roi parlait à l'amiral de sa goutte et de ses rhumatismes, dit Las Casas, lui recommandait avant tout de bien se soigner, lui indiquant des médecins, lui prodiguant les compliments, puis, gracieusement, d'un geste, le congédiait.

Enfin, mis en demeure par une nouvelle lettre de Colomb, Ferdinand proposa à l'amiral de remettre à

un arbitre le règlement de toutes leurs contestations. Colomb accepta, sous cette réserve, que les intérêts pécuniaires seraient seuls débattus, la possession de ses titres et dignités, demeurant hors de conteste. Il pria, en outre, le Roi d'agréer pour arbitre Diego Deza, qui venait d'être promu à l'archevêché de Séville. Ferdinand accepta; mais l'archevêque, pour des motifs faciles à comprendre, se récusa : sa décision ne pouvait être que contraire à la couronne; il était, par conséquent, certain d'avance qu'elle resterait sans plus d'effet que les traités eux-mêmes; l'archevêque se fût perdu, sans servir son ami.

Colomb saisit alors du litige le conseil des acquits. Diego Deza en faisait partie. François Ximenès de Cisneros, le grand archevêque de Tolède, en était membre également. Religieux franciscain, il partageait la sympathie universelle de son ordre pour l'amiral; il l'aimait beaucoup, dit Herrera. La voix de ces deux archevêques s'éleva fermement dans le conseil en faveur de Colomb : " Ils n'admettaient pas qu'on pût se dispenser de tenir ce qu'on lui avait promis. „ Mais, après délibérations, le conseil évita de se prononcer.

Au bout de quelque temps, Colomb suivit la cour à Valladolid. Il y retomba malade. Aux tortures de la goutte dont il était " travaillé sans miséricorde, „ s'ajoutèrent les dégoûts d'inextricables embarras pécuniaires. Ovando, se conformant aux intentions du Roi, n'envoyait d'Hispaniola aucun argent pour l'amiral. Ferdinand ne douta pas que l'énergie jusque-là indomptable du Génois ne fût vaincue par ces angoisses persistantes et simultanées de la douleur physique, d'une lutte sans espoir, et de la pauvreté. Il fit offrir à Colomb, s'il consentait à renoncer au bénéfice de ses

traités, le fief de Carrion De Los Condes et une pension sur le trésor royal. L'amiral dédaigna cette proposition. Il aima mieux endurer la misère présente que renoncer, pour ses héritiers et successeurs, à toute possibilité, dans l'avenir, de gouverner les Indes et de reprendre sa grande idée de la croisade. Il y avait pourvu par son institution de majorat : un Roi plus juste que Ferdinand ferait peut-être revivre pour eux, un jour, tous ses droits actuellement méconnus. Il sacrifia héroïquement une fois encore son intérêt personnel au double intérêt du Nouveau Monde et de la chrétienté. Il ne put cependant s'empêcher de verser confidentiellement dans le sein de son ami l'archevêque de Séville, Diego Deza, une partie de l'amertume que lui causait cette proposition mesquine de transaction : " Il paraît, lui écrivit-il, " que Son Altesse ne juge pas à propos d'exécuter les " promesses que j'ai reçues d'Elle et de la Reine (qui " est maintenant dans le sein de la gloire) sur leur pa- " role et leur sceau. Lutter contre sa volonté, ce serait " lutter contre le vent. J'ai fait tout ce que je devais " faire. Je laisse le reste à Dieu qui m'a toujours été " propice dans tous mes besoins. „

Cette impitoyable iniquité de Ferdinand vis-à-vis de Colomb rend sublimes les recommandations suivantes de Colomb à son fils ; il lui écrivait :

" Le principal est de recommander affectueusement à " Dieu, et avec beaucoup de dévotion, l'âme de la " Reine, notre maîtresse. Sa vie fut toujours catholique " et sainte, et portée à toutes les choses de son saint " service ; et par ces motifs on doit croire qu'elle est " dans sa sainte gloire, sans regret sur ce monde âpre " et pénible ; il faut ensuite s'appliquer avec zèle, en " tout et pour tout, au service du Roi, notre Seigneur,

« et travailler à lui faire oublier ses chagrins. Son « Altesse est la tête de la chrétienté; voyez le proverbe « qui dit : lorsque la tête souffre, tous les membres « souffrent aussi. Tous les bons chrétiens doivent prier « pour sa santé, et afin qu'il vive longtemps; et nous « qui sommes, plus que les autres, obligés de le servir, « nous devons le faire avec le plus grand zèle et le plus « grand empressement... On cite un proverbe qui dit « que la vue du maître engraisse le cheval; ici, comme « partout, jusqu'à ce que mon âme se sépare de mon « corps, je servirai Son Altesse avec plaisir ».

La maladie retint Colomb à Valladolid, lorsque la cour s'en éloigna.

Il y apprit, à la fin d'avril 1506, que dona Juana, reine de Castille, par la mort de sa mère Isabelle, arrivait de Flandre avec l'archiduc Philippe, son époux, pour prendre possession de la couronne. Un dernier rayon d'espérance illumina les pensées et réchauffa le cœur du grand homme sur son lit d'agonie : il se flatta de trouver une amie de la justice dans la fille d'Isabelle.

Le jeune couple débarquait à la Corogne, le 7 mai. Colomb écrivit à la reine et à l'archiduc conjointement; il fit porter son message par son frère Barthélemy. Il avait plu à Notre-Seigneur, écrivait-il, de lui refuser la joie d'aller à la rencontre de ses souverains et de diriger lui-même leur navigation, comme c'eût été le devoir et la prérogative de sa charge d'amiral de l'Océan; mais, malgré les maux qui, actuellement, le torturaient sans pitié, il pourra leur rendre encore des services auprès desquels le passé ne serait rien. Ces temps de revers l'avaient livré, contre toute raison, à d'inexprimables angoisses : il était réduit à cette extrémité de ne pouvoir ni se présenter lui-même devant ses princes, ni leur en-

voyer son fils, dont la présence était indispensable près de lui, vu son état. Il terminait en exprimant l'espoir d'être remis en possession de ses honneurs et priviléges, selon les traités qui liaient vis-à-vis de lui la couronne de Castille.

Les Rois reçurent avec bienveillance, dit Herrera, le message de l'amiral; ils promirent à l'Adelantado de faire promptement droit à ses réclamations. Barthélemy, dès que les convenances lui permirent de prendre congé de la cour, se hâta de venir consoler l'amiral par ces bonnes nouvelles; mais, quelque diligence qu'il fit, les deux frères ne se revirent plus ici-bas.

Le 19 mai 1506, la veille de l'Ascension, Christophe Colomb, ayant reconnu qu'aucun art humain ne pouvait plus ni réparer ses forces épuisées, ni prolonger, au delà d'un petit nombre de jours, sa douloureuse existence, se fit donner lecture, en présence de témoins, par un notaire royal, de ses volontés testamentaires, telles qu'il les avait rédigées, quatre ans auparavant, au moment de son dernier départ d'Espagne pour le Nouveau Monde : il n'y trouva rien à changer; il y ajouta seulement, séance tenante, et de sa propre main, une petite note indicative de legs sans grande valeur, souvenirs d'une fidèle affection à des amis absents, des Génois la plupart. Il fit ensuite, entre les mains du notaire, le dépôt authentique de ce testament.

Ses deux fils, ses officiers, quelques pères franciscains, un très petit nombre d'amis étaient autour de son lit. Il demanda qu'on le revêtit, pour mourir, de sa robe de Saint-François. Il se confessa ensuite. Il possédait toutes ses facultés dans leur plénitude. Au moment de recevoir une dernière absolution, ses regards se portèrent sur des chaînes appendues aux murs

de sa chambre : c'étaient les chaînes dont on l'avait chargé à Hispaniola, qu'il avait portées dans sa prison, à terre, et à bord de la caravelle *Gorda*, pendant toute une traversée. Il s'en était fait, depuis, tout à la fois un trophée de l'injustice des hommes, et un *memento* de la fragilité des grandeurs temporelles : à ce double titre, il n'omettait jamais de les placer en lieu apparent dans sa demeure. Il craignit, sans doute, à cette heure solennelle, que, transmises de génération en génération dans sa famille, ces éloquentes reliques n'y entretinssent un levain d'aigreur et de rancune contre ses ingrats persécuteurs : soit humilité, soit respect de l'inviolable majesté du trône, soit souvenir du pieux usage qu'avait la primitive Église d'enfermer dans le tombeau des martyrs les instruments de leur supplice, il ordonna que ces chaînes fussent ensevelies avec lui dans son cercueil.

Le lendemain, dès le matin, il reçut le saint viatique. Sa communion fut suivie de longues heures d'un recueillement profond, contemplation intérieure, sorte de ravissement extatique, où n'entraient pour rien les défaillances de l'agonie. Lorsqu'il sentit que sa fin était tout à fait proche, il demanda le sacrement d'Extrême-Onction et les dernières prières de l'Église. Ces divins secours lui furent administrés par un religieux franciscain : il mêlait, pendant les recommandations de l'âme, sa voix ferme et dévote à la voix des assistants. A l'heure de midi, en adressant à Dieu cette suprême prière : *Mon Dieu, je remets mon âme entre vos mains*, il expira.

Son corps fut transporté à la cathédrale de Valladolid : on lui célébra de très modestes funérailles. Ses amis les franciscains transportèrent cette chère dépouille dans les caveaux de leur couvent.

Sept ans plus tard, sous la pression de remords que nous voudrions croire sincères, Ferdinand ordonna qu'on fît de pompeuses funérailles au glorieux Génois, et que son corps reposât avec honneur à Séville. En 1513, un service solennel fut célébré, le corps présent, dans la cathédrale de Séville. Les hauts fonctionnaires de la marine et des colonies y assistèrent en grand apparat. L'absoute achevée, des amis plus dignes de Colomb, ces mêmes chartreux à la piété desquels il avait confié naguère le dépôt de ses nobles parchemins menacés, emportèrent sa dépouille, au delà du Guadalquivir, dans leur calme retraite de Sainte-Marie des Grottes.

En 1526, on descendit à côté de lui Diego, son fils, dont les persécutions abrégèrent aussi les jours.

Dix ans après, on troubla encore pour Colomb, le sommeil du tombeau. Son corps, exhumé de nouveau, traversa, cette fois, l'Océan : on le transporta à Saint-Domingue : il y demeura, dans le sanctuaire de la cathédrale, à la droite du maître-autel, jusqu'en 1795.

En 1795, il navigua derechef, descendant l'Ozama ; il fut conduit à la Havane. Cuba est la première terre importante que Colomb ait découverte. " Il y a, le premier, arboré l'étendard de la Croix. disent les rapports officiels sur cette translation ; il y a. le premier, répandu parmi les indigènes la foi de Jésus-Christ " : c'est là qu'il repose.

APPENDICE

LE SECOND MARIAGE DE COLOMB

I

QUAND, PAR QUI, COMMENT A ÉTÉ CONTESTÉE LA LÉGITIMITÉ DU SECOND MARIAGE DE COLOMB.

Des nombreux et longs procès que les descendants de Colomb durent soutenir, au sujet de son héritage, contre la couronne de Castille, ou qu'ils plaidèrent entre eux, le dernier durait encore en 1792. Ce procès vit soulever, *pour la première fois*, une question dont nul ne s'était avisé, ni du vivant du grand homme, ni, pendant trois siècles, depuis sa mort. Le licencié Luiz de la Palma y Freytas, procureur d'une des parties, jugea utile à sa cause de remarquer qu'à l'article de ses dispositions testamentaires où l'amiral ordonne à son fils aîné Diego de servir une pension viagère à la mère de Fernand, son second fils, il nomme Béatrix Enriquez, sans faire mention expresse de sa qualité d'épouse. Cette omission, le pointilleux homme d'affaires la prit et la donna pour l'aveu d'une union extra-légale ; il en inféra que Fernand, le second fils de l'amiral avait été enfant naturel. Il rédigea une note en ce sens. Il perdit son procès. Mais en 1805, l'italien Galeani Napione retrouva la note. Napione était un dissertateur très savant. Malheureusement, il avait, comme on dit, sa marotte : il voulait, malgré l'évidence, que Christophe Co-

lomb fût né au château de Cucarro, dans le Montferrat. Cette rêverie faisait, pour lui, de Fernand Colomb, un gênant contradicteur, car, celui-ci, dans son testament, place à Gênes le berceau de l'amiral. Napione se félicita d'avoir en main l'obscur papier incriminant de bâtardise ce Fernand Colomb.

Napione, à vrai dire, ne pouvait, ni sûrement, ni honorablement, invoquer l'autorité d'un *factum* stigmatisé tout d'abord par le dédain du public et le mépris des juges. Il garda donc, sur la note elle-même, un « silence prudent, » et produisit comme des conquêtes de sa propre perspicacité, les injurieuses inductions du procureur, corroborées de quelques subtilités nouvelles.

Quatre ans plus tard, en 1809, un second auteur italien, François Cancellieri, réédita, sans plus d'examen, la version de Napione.

A partir de 1819, le P. Spotorno la publia, par trois fois, dans trois ouvrages. Il en voulait à Fernand Colomb de n'avoir pas, dans *la Vie de l'amiral*, indiqué le lieu de sa naissance. Mû, dès lors, par le même motif que Napione, il épousa son opinion, et, de plus, imita, en l'aggravant, son procédé : il ne fit nulle mention ni du procureur ni de Napione, et s'attribua le mérite d'avoir vu le premier cette tache dans la gloire de Colomb.

Navarrette, en Espagne, accueillit avec empressement la prétendue découverte : elle venait en aide à ses idées préconçues. Il agença, sur la donnée de Spotorno, tout un système de sévérités contre la mémoire du grand homme. On admire beaucoup trop, suivant Navarrette, la constance avec laquelle Colomb supporta les interminables délais imposés par les indécisions des Rois à son premier départ pour le Nouveau Monde : d'illicites affections, tel aurait été, à l'en croire, le vrai secret de cette héroïque ténacité.

Humboldt a cru Navarrette sur parole, et s'est égayé, dans des termes inconvenants, de cette soi-disant faiblesse de Colomb : il l'appelle « un fait piquant. » Si Colomb n'accepta pas les offres du Portugal, lorsque Jean II le pressa par lettre, en 1488, de revenir à Lisbonne, c'est que, d'après Humbolt, il en fut empêché par « les amours et la grossesse avancée d'une belle dame de Cordoue, dona Béatrix Enri-

quez, mère de Fernand Colomb, fils naturel de l'amiral, né le 15 août 1488. » Or, constatons-le tout de suite, il a fallu que Humboldt, pour se duper par ce raisonnement, s'appuyât sur des dates fausses. Jean II écrivit à Colomb, le 20 mars 1488, comme le dit Humboldt; mais, à ce moment, Fernand, né le 29 août 1487, (et non pas le 15 août 1488) avait six mois passés.

Plus attentif, Washington Irwing aperçut le faible des opinions de Navarrette et de Spotorno. Il n'osa pas les attaquer de front, mais par un détour habilement étudié, il leur échappa. Une des clauses, dit-il, du testament de l'amiral « recommande aux soins de don Diego, Béatrix Enriquez, mère de son fils naturel Fernand. Ses relations avec elle n'avaient jamais été sanctionnées par le mariage, et SOIT par suite de circonstances, soit qu'il eût à se reprocher de l'avoir NÉGLIGÉE, il PARAIT avoir été ému d'une vive componction à ce sujet dans ses derniers moments. »

Ni Navarrette, ni Spotorno ne se dissimulèrent le coup porté par cette phrase à leur système. Spotorno surtout s'en formalisa. Que lui importait que le biographe américain parût abonder dans son sens, par les mots de « fils naturel » et de relations « non sanctionnées par le mariage, » puisque, d'autre part et tout de suite, il pose nettement et fortement les réserves les plus destructives de ces premières affirmations? Washington Irwing, révoque en doute qu'à ses derniers moments Colomb ait eu des remords : il *paraît*, dit-il, avoir été ému; rien ne le prouve. Et ces remords supposés de Colomb, point de départ indispensable des inductions de Spotorno et de Navarrette, Irwing ne se borne pas à les déclarer problématiques : il laisse ses lecteurs tout à fait libres de leur assigner pour cause, SOIT, comme le veulent Navarrette et Spotorno, le regret de Colomb d'avoir vécu dans une union illégale, SOIT, au contraire, preuve manifeste d'un vrai mariage, son regret d'avoir « négligé » Béatrix.

Ces « négligences, » Irwing les articule, à la vérité, dans des termes obscurs : on serait tenté de croire, au premier abord, que, selon lui, Colomb se reprocha d'avoir « négligé » une femme qui n'était pas sa femme. Mais la méprise

dure peu : les « négligences. » lorsqu'elles sont capables d'émouvoir la conscience, ont nécessairement trait à une légitime épouse; Irwing n'a pas dû craindre qu'on lui fît l'injure de méconnaître sa pensée à cet égard; et sa phrase, embrouillée à dessein, sans heurter ni refuter Navarrette et Spotorno, les contredit. Malheureusement la foule des biographes qui, depuis quarante ans, s'est inspirée de l'auteur américain, n'a pas su ou voulu voir, malgré la transparence du voile, cette protestation en faveur de Béatrix. L'erreur s'est ainsi répandue.

II

FAITS, TÉMOIGNAGES ET RAISONNEMENTS QUI ÉTABLISSENT LA LÉGITIMITÉ DU SECOND MARIAGE DE COLOMB.

Sur quoi repose-t-elle, en somme? Sur l'absence d'un mot dans un document; sur ce que Colomb, dans un de ses actes testamentaires, nomme Béatrix, et ne l'appelle pas son épouse. Mais ce titre, il le lui donne ailleurs : il le lui donne dans la lettre officielle qu'à la fin de l'année 1500, il adressa aux membres du Conseil pour obtenir justice des crimes de Bobadilla. Ce document existe, il existe autographe. Colomb y rappelle les preuves de dévoûment qu'il a prodiguées à la couronne, et il invoque, en particulier, que pour vaquer aux intérêts de l'État, il a quitté SA FEMME *et ses enfants.*

C'est Béatrix qu'il a quittée pour servir la Castille. Il se fait un titre à la bienveillance du Conseil d'avoir vécu séparé d'elle : l'eût-il osé, y eût-il songé, s'ils n'avaient pas été notoirement mariés? Eût-il si étrangement mêlé à la publique discussion de ses affaires le nom d'une femme et d'une affection inavouables devant la loi? S'être éloigné d'elle et s'être séparé de ses enfants, les tendresses paternelles et un ménage clandestin lui eussent-ils paru deux arguments à confondre en un seul?

Ces considérations sont sans réplique : il en est une, pourtant, plus péremptoire encore. Le mot employé par Colomb,

dans cet endroit, et que nous avons traduit par *femme*, c'est le mot espagnol MUGER; il signifie la femme en tant qu'elle est mariée, la compagne légitime, honorable, honorée, l'épouse. Il a suffi de l'absence de ce mot, dans le testament de Colomb, pour faire douter; que s'ensuit-il? que la présence du même mot, dans une autre pièce non moins solennelle, authentique et autographe, atteste et prouve la réalité, la légitimité, la notoriété du mariage.

Dans ce même acte, au surplus, où l'on prétend que Colomb, volontairement et pour cause, dénie, par omission, la qualité d'épouse à Béatrix, il lui accorde expressément, au lieu de ce titre oiseux à écrire, le plus beau, le plus auguste des priviléges effectifs de la veuve. Fernand, le prétendu fils naturel, recevait de son père, par testament, un million et demi. Quoi de plus simple que d'imposer à ce légataire opulent de servir une rente à sa mère? Colomb ne lui impose rien cependant : c'est Diego qu'il fait intervenir. Eût-il, sans nécessité, obligé ainsi personnellement, au lieu du fils naturel, le légitime enfant de la chaste Félippa? Non, sans doute; et la nécessité, la voici : Colomb voulut établir, à tous les yeux et à perpétuité, que veuve, vraie veuve, Béatrix n'était pas l'objet de ses libéralités seulement comme mère; que, épouse survivante, elle avait de ce chef, sur l'héritage, les mêmes titres vis-à-vis de l'enfant du premier lit et de son enfant à elle; qu'elle était créancière, non de tel ou tel enfant, mais de la succession.

Colomb prévoit, en termes précis, dans l'acte d'institution de majorat, le cas où des enfants, outre ses deux fils, qu'il nomme, lui naîtraient par la suite, et néanmoins il n'admet pas l'éventualité d'un futur mariage : il ne stipule aucune réserve, aucun douaire pour une nouvelle épouse. Qu'on rapproche ces deux termes : Colomb ne songe pas à se marier, et il se préoccupe des obligations que peut lui créer une paternité ultérieure; donc, il était marié.

Décidé à quitter l'Espagne et à partir pour la France, Colomb se rendit à la Rabida pour en retirer son fils Diego : il l'eût conduit à Cordoue et confié, avec Fernand, à la tutelle de Béatrix. Ce qui n'eut pas lieu alors se réalisa plus tard. Quand il fit voile de Palos pour les Indes, Colomb chargea

l'abbé Martin Sanchez de conduire Diego à Cordoue chez Béatrix : il y était avec Fernand, lorsque, en 1493, leur oncle Barthélemy vint les chercher et les mena à la cour prendre leur service de pages. Quelle utilité, quelle convenance, de retirer ainsi Diego, le fils légitime, des mains pieuses de Juan Perez et des studieuses solitudes d'un monastère, pour l'envoyer, par un ecclésiastique, dans la maison à Cordoue, d'une illégale marâtre?

Il convient de se rappeler également qu'ayant débloqué, sur la côte du Maroc, au début de son quatrième voyage, la forteresse portugaise d'Arcilla, investie par les Maures, l'amiral, pour complimenter en son nom le gouverneur, envoya à terre son frère Barthélemy, les trois autres commandants de ses navires, et son fils Fernand. Or, parmi les officiers de ce gouverneur, Colomb ne l'ignorait pas, se trouvaient plusieurs proches parents de sa première femme. Ils reçurent, avec honneur et amitié, le jeune Fernand. Est-on certain qu'ils l'eussent traité de la sorte, que son père, en tout cas, se fût exposé de gaîté de cœur, aux ennuis possibles de ce rapprochement des familles, si sa naissance n'avait pas été régulière?

On se flatte d'expliquer la conduite de Colomb dans toutes ces circonstances, par la différence des idées d'alors et de nos idées sur la bâtardise : elle ne choquait pas, dit-on, comme elle nous choque. Soit ; mais on ne saurait se prévaloir, quand il s'agit de Colomb, de cette excessive indulgence des mœurs de son époque.

Colomb fit toujours profession de piété ; il afficha toujours un attentif respect pour les lois de Dieu et les moindres prescriptions de l'Église ; il se signala toujours à l'égard de ses compagnons, sur le chapitre, en particulier, des femmes indiennes, par un rigorisme qui fut peut-être la principale cause de leur haine contre lui. Que faudrait-il penser, si cette religion et cette sévérité pour autrui, ni ne l'avaient préservé lui-même, dans le principe, ni ne lui avaient inspiré, avec le temps, la pensée de régulariser sa situation vis-à-vis d'une femme, mère, au su de tous, d'un de ses enfants? Il y aurait trop près d'une telle contradiction au pharisaïsme.

De deux choses l'une, d'ailleurs : du vivant de Colomb, ou sa faute fut un secret, et on le crut marié, ou l'on connut l'irrégularité de son ménage, et sa faute fut publique.

Publique, on ne contestera pas qu'aux yeux du clergé, au moins, elle eût constitué un scandale. Et comment expliquer alors que les religieux et les ecclésiastiques, en si grand nombre et d'une considération si grave la plupart : les Juan Perez, les Diego Deza, les Gorricio, les Geraldini, les Nonces, les cardinaux de Mendona et Ximenès ; des franciscains, des dominicains, des chartreux, des prélats, des évêques, des princes de l'Église, les plus énergiques protecteurs de Colomb, ses plus intimes confidents, ses meilleurs et, souvent, ses seuls amis, n'eurent jamais la pensée de lui faire mettre un terme au désordre en se mariant, ou ne surent pas obtenir de lui cette nécessaire satisfaction ?

Comment expliquer encore que cette faute publique, la reine Isabelle n'en fût jamais informée. Isabelle était sévère, on le sait, pour elle-même et pour son entourage, sur cet article de l'honnêteté. Le moindre ombrage qu'on lui eût fait prendre des mœurs de Colomb, l'eût, près d'elle, irrévocablement perdu. Le moins qu'elle eût exigé de celui qui se posait, à ses yeux, en apôtre, pour ainsi dire, des Indes, c'eût été qu'il épousât Béatrix. Or, ni elle ne fit faire le mariage, ni elle ne cessa, jusqu'aux portes du tombeau, d'admirer et d'affectionner l'amiral. Elle ne savait donc rien. Inexpliquable ignorance, puisque Isabelle eut tant d'occasions d'apprendre. Elle attacha, en qualité de pages, à la personne de son fils, les deux fils de Colomb : Supposera-t-on qu'elle dédaigna de s'assurer, avant, de la régularité de leur état civil et de la « respectabilité » de leurs mères ?

Et puis, cette faute publique, les ennemis de Colomb ne la lui eussent jamais reprochée ! Eux, si attentifs à le perdre, si ardents à le déshonorer, si souvent contraints, à leur grand regret, d'inventer, dans ce but, des calomnies, et incapables de reculer devant les plus ineptes et les plus atroces, ils eussent bénévolement oublié un prétexte si naturel de déclamations, un thème de reproches et d'insultes si fécond ! Ni Talavera, ni Fonseca, ni Aguado, ni Bobadilla, ni Ovando, ni le procureur fiscal qui, après la mort de Co-

lomb, ramassa, pour le flétrir, afin d'autoriser la dépossession de ses enfants, toutes les enquêtes antérieures, tous les témoignages oraux ou écrits, les on dit, les fables, suppositions, insinuations clandestines ou tumultuaires, officielles ou apocryphes, surannées ou posthumes; aucun d'eux, personne, jamais, n'eût mis en avant, recueilli ni enregistré soit des faits, soit des bruits concernant la passion de l'amiral et de Béatrix! Leur frauduleuse accointance eût donc paru sans reproche; tellement sans reproche qu'à Saint-Domingue, par exemple, lorsqu'on chargea Colomb, à l'instigation de Bobadilla, de tous les crimes imaginables, on fit une exception, unique et complète, en faveur de sa chasteté. Et l'homme traité, dans ses mœurs, avec cette mansuétude bizarre, c'est le même qu'on eût accusé, comme il le dit, de préparer des cavernes aux voleurs, s'il avait fondé des hôpitaux ou érigé des églises.

La cour, la ville, l'Église, les tribunaux, la métropole et les colonies, l'Ancien et le Nouveau Monde se fussent imposés, sur le seul tort réel de Colomb, sur un écart public de sa conduite, une tolérance inépuisable, un circonspect et inviolable silence. Les historiens dupes ou complices, auraient prolongé pendant trois siècles, cette miséricordieuse conspiration. Plusieurs historiens n'ont fait aucune mention, ni dans un sens, ni dans l'autre, du second mariage de l'amiral; beaucoup, et à leur tête Herrera, ont affirmé que l'amiral *épousa en secondes noces* Béatrix Enriquez; tous parlent de Fernand, son second fils; mais qu'un seul ait révoqué en doute la légitimité du mariage ou de la naissance, voilà ce qu'on ne montrera pas. Herrera s'exprime en des termes qui méritent d'être cités. C'est à la première décade, liv. I, chap. VII de son *Histoire générale des voyages et conquêtes des Castillans dans les îles et terre ferme des Indes occidentales :* Colomb, dit-il, « après la mort de cette première femme, EN ÉPOUSA UNE SECONDE, *appelée Béatrix Enriquez*, de la ville de Cordoue; » Tiraboschi, en Italie, n'est ni moins précis ni moins affirmatif.

Ce sentiment d'Herrera et de Tiraboschi ne leur est pas personnel. Leur dire concorde avec tous les autres témoignages historiques. L'opinion contraire n'est ni formulée, ni

insinuée par aucun auteur espagnol, contemporain ou postérieur. Pendant trois cents ans, tous les esprits et tous les livres, en furent si éloignés, que Napione, lorsqu'il voulut en 1805, s'attribuer la paternité de ce paradoxe, crut assez faire, pour cela, de supprimer, devant le public, le procureur Luiz de la Palma y Freytas. Spotorno, à son tour, pensa se créer un droit solide de priorité, par le seul fait de taire soigneusement les noms du procureur et de Napione. Humbolt, enfin, a si bien tenu pour une nouveauté toute fraîche le « fait piquant » dont il ricane, qu'il loue Navarrette de l'avoir « *dévoilé* avec beaucoup de sagacité. » Et comment? par la production de quelques autorités jusque-là méconnues? Non; par « le rapprochement des dates. » En cette question, les dates ne réussissent pas à Humbolt.

Et ici se retournent contre Navarrette, Spotorno, Napione et leurs adhérents, leurs explications tirées de l'indulgence des mœurs de l'époque. Car, si c'était choses si facilement pardonnées, si ingénûment reçues, qu'une union illégale et une naissance bâtarde, comment rendront-ils raison du silence universel gardé sur la bâtardise de Fernand, par lui d'abord, dans sa *Vie de l'Amiral*, et par tant de biographes, d'historiens, d'annalistes, d'auteurs de tous genres et de toute qualité qui, après lui, jusqu'à Napione, ont eu, dans leurs livres, mille et une occasions de consigner sur ce détail, la vérité publiquement connue, ou d'y faire allusion? Le silence se conçoit jusqu'à un certain point sur les actions réputées infamantes pour la mémoire des grands hommes; encore le silence, à cet égard, est-il à chaque instant rompu. Mais pareil mutisme sur une circonstance historique de quelque intérêt par elle-même, et, d'ailleurs, considérée comme sans portée!

Les arbres généalogiques de la famille de l'amiral ont été tenus, après lui, avec une constante et attentive régularité. Cela devait être, eu égard à la gravité des intérêts multiples qu'ils représentent. Les nombreux et importants procès que nous avons rappelés au début, n'ont fourni que trop de motifs, d'occasions et de moyens de les contrôler et de les rectifier, au besoin. Ils distinguent avec précision, dans tout le cours et toutes les branches de la descendance, les *légitimes*,

les *bâtards*, les *adulterins*. Partout et toujours, Fernand figure parmi les *légitimes :* son nom est inscrit, bien entendu, après celui de Diego, son aîné, mais sur la même ligne et au même titre.

Il reste donc, pour suprême ressource, aux détracteurs de Colomb, d'affirmer que, de son vivant, et pendant trois siècles, sa faute demeura profondément cachée. En vérité, nous croirions faire injure au lecteur, que de nous appesantir sur une hypothèse si voisine de l'absurde. On n'ignora certes pas que Colomb vivait maritalement avec Béatrix et qu'elle lui donna son second fils. Il logeait dans sa maison à Cordoue. Il remettait ses enfants à sa garde et à sa tutelle. Il traitait comme son propre neveu, le neveu de Béatrix, cet infortuné Diego de Arana, prévôt de sa première escadrille, commandant, en son absence, du fort de la Nativité, et le premier chef militaire européen, qui succomba au Nouveau Monde. Les deux familles continuèrent d'être mêlées ainsi, de s'aimer et de se soutenir, pendant plusieurs générations. Rien de plus visible alors, de plus constant aujourd'hui. Dans ces conditions, pour que la faute de l'amiral et de Béatrix et l'illégitimité de leur enfant demeurassent des mystères, il eût fallu évidemment qu'ils fissent accroire aux deux familles, à leurs amis, au public et au monde officiel, la réalité d'un mariage qui n'existait pas. Le vouloir eût été un crime, l'espérer, une folie, l'entreprendre, une extravagance, et y réussir, le comble de la scélératesse. Nous n'en dirons pas davantage : il est trop pénible d'agiter, même hypothétiquement, à propos de Colomb, ne fût-il un grand homme que selon le monde, de si malséantes imaginations.

Le procureur mal inspiré qui leur ouvrit le premier la porte, n'en fut pas puni seulement par la perte de son procès, en instance et en appel, malgré sa mauvaise action. Le savant jurisconsulte de Madrid, Perez de Castro, dans un mémoire rédigé pour la cause, en 1792, traita durement sa malencontreuse tentative. Il affecta de ne vouloir pas s'en occuper ; il se contenta, dans une note marginale, de dire avec hauteur, qu'il n'avait vu en aucune pièce du procès que Fernand ne fût pas légitime.

III

ERREURS NOMBREUSES ET GRAVES SUR LESQUELLES IL A FALLU S'APPUYER, POUR CONTESTER LA LÉGITIMITÉ DU SECOND MARIAGE DE COLOMB.

Si surabondante que paraisse, dès maintenant, notre démonstration, nous ne l'avons pas épuisée encore. Nous avons mis en regard de la thèse de Napione, de Spotorno, de Navarrette, de Humboldt, les raisons qui détruisent cette thèse : les raisons sur lesquelles ils s'efforcent de l'établir, nous restent à examiner.

Ils débutent par un argument négatif : Colomb, disent-ils, dans son testament, ne donne pas à Béatrix le titre d'épouse ; et cela leur paraît suffire pour prouver que Colomb et Béatrix ne furent pas mari et femme. Que dirait-on, si, nous autorisant, à notre tour, non plus d'un mot omis, mais d'un mot écrit par l'amiral et rapporté en toutes lettres par Las Casas, nous prétendions en tirer qu'en définitive, Béatrix Enriquez ne fut pas la mère de Fernand Colomb? Lorsque, à la hauteur des Açores, durant les affres d'un naufrage imminent, l'amiral repassait dans son esprit et dans son cœur, les douloureuses conséquences de sa catastrophe éventuelle : « ce qui lui faisait grand'peine, dit Las Casas, c'était à laisser orphelins deux fils qu'il avait à Cordoue. *Privés de Père* ET DE MÈRE, en terre étrangère, que deviendraient-ils? » Qui empêcherait de raisonner ainsi : En 1493, si Colomb eût péri, ses deux enfants, alors à Cordoue, eussent été privés *de Père* ET DE MÈRE ; or, Béatrix vivait encore et vécut longtemps après ; donc elle n'était la mère ni de Diego ni de Fernand? Veut-on introduire, dans l'histoire honnêtement sérieuse, ces parodies de la critique?

Sans doute, il nous faudrait ensuite, pour développer notre paradoxe, jeter dans l'économie entière de l'histoire de l'amiral, les plus audacieuses perturbations; mais Napione, Spotorno, Navarrette n'ont pu édifier autrement leur système.

Ils ont dû, dès le point de départ, commettre un fort anachronisme. Ils ont dû imaginer que le codicile dont ils arguent fut rédigé par Colomb *la veille de sa mort.* Or, ce *dernier codicile*, Colomb le rédigea, l'écrivit de sa propre main, non le 19 mai 1506, veille de sa mort, mais quatre ans plus tôt, LE 1er AVRIL 1502. Il le laissa en dépôt au couvent de la Chartreuse des Grottes, pendant son quatrième voyage; il le confirma au retour, et le recopia une seconde fois de sa main le 25 août 1505. Tout ce qu'il fit la veille de sa mort, ce fut d'ajouter, de sa main, à son testament, une petite note relative à des legs en faveur d'anciens amis de Gênes et de Lisbonne, et de déposer authentiquement l'ensemble de ses actes testamentaires chez le notaire royal Pedro de Hinojedo, en présence de neuf témoins, dont sept officiers de sa maison et deux notables de Valladolid. On a donc pris pour le jour où le codicile aurait été écrit, le jour, où, quatre ans plus tard, il fut authentiquement déposé.

Il y avait nécessité de commettre cette confusion. On voulait voir dans l'absence du mot épouse, l'aveu tardif et contraint d'une faute, arraché à la conscience bourrelée d'un vieillard, par le sentiment de sa fin imminente : quoi de plus indiqué, pour cela, que de faire rédiger le codicile accusateur, sur un lit d'agonie, et que devenaient, au contraire, ces prétendues terreurs de la mort, ces angoisses de conscience, ces accusations de soi-même *in extremis*, du moment qu'on eût avoué, selon l'évidence des vraies dates, que le codicile fut l'œuvre, non pas d'un moribond, mais d'un homme assez plein de vie encore, de santé et d'énergie, pour entreprendre le tour du monde?

On a dû, en second lieu, faire sortir de la phrase où le mot *épouse* est omis, un sens forcé qu'elle ne comporte ni ne supporte. Son sens, le voici :

Mille causes de mécontentements réciproques peuvent surgir entre une femme et son mari continuellement voyageur et absorbé, comme le fut Colomb, depuis son second mariage, par les soucis d'une idée et les travaux d'une gigantesque mission. Sous l'empire, sans doute, d'un de ces mécontentements, Colomb institua son majorat, en 1498, et n'appela pas Béatrix à partager les bénéfices princiers de la

succession. Trois ans plus tard, il se le reprocha, ou plutôt, il voulut pardonner : bien qu'il sût l'existence de Béatrix suffisamment assurée par ailleurs, il désira lui constituer une rente. Mais il ne lui était plus loisible d'apporter dans les arrangements du majorat, notifiés à la couronne et au Saint-Siége, des modifications en faveur de sa femme : de là la nécessité d'un codicile spécial, celui dont on s'est prévalu contre sa mémoire. Le testateur y recommande sa veuve à l'héritier dans les termes qu'il juge les plus faits pour inspirer le respect de sa volonté : cette recommandation, dit-il, *soulage sa conscience*. Oui, car elle était un acte de miséricorde. Quant aux motifs qui font que ce devoir rempli, sa conscience sera plus à l'aise : « il n'est pas convenable, ajoute-t-il, d'en écrire ici la raison. » Quelle nécessité, en effet, quelle bienséance, d'initier ses enfants, les notaires, les témoins, les tribunaux, en cas de contestations, tout le monde enfin, aux chagrins intimes de sa vie conjugale? Cette réserve se comprend; elle est de bon aloi; elle procède du respect de soi-même et d'autrui.

Spotorno et Navarrette aiment mieux voir, dans ces reticences, l'aveu, au lit de mort, d'une liaison coupable : Or, considéré ainsi, le texte ne se comprend plus. Singulier aveu, bizare amende honorable! S'il s'agissait d'une faute publiquement connue, non seulement Colomb n'avait nul ménagement à garder en la mentionnant, mais encore sa conscience lui imposait, vis-à-vis de l'opinion publique, comme réparation, un aveu explicite et une protestation de repentir. Colomb, d'autre part, si la faute était cachée, aurait trop ou trop peu parlé : trop s'il voulait continuer à la tenir secrète, trop peu, s'il voulait la confesser Entendait-il que Béatrix continuât à passer pour femme légitime? pourquoi l'appeler *mère*, sans l'appeler *épouse?* Entendait-il qu'elle ne bénéficiât pas plus longtemps de l'erreur générale? pourquoi donner à supposer qu'elle était *épouse*, puisqu'il ne rougissait pas de l'appeler *mère?* Quoi qu'il voulût, Colomb devait garder le silence ou s'énoncer clairement, ne rien insinuer ou tout dire. Sa rédaction, avec les intentions qu'on lui suppose, mériterait les noms de maladresse ou de mauvaise foi.

Nous avons corrigé, plus haut, l'anachronisme que Hum-

boldt a été obligé de commettre pour faire de la grossesse de Béatrix, un obstacle à la rentrée de Colomb en Portugal. Nous avons relevé les suppositions de Navarrette relativement aux séductions de Béatrix, enchaînant Colomb, dit-il, et attiédissant son désir de s'éloigner. Cela ne résiste pas à une minute d'attention. Béatrix ne quitta jamais Cordoue : à Cordoue, au contraire, Colomb ne s'arrêta presque jamais. Qu'on veuille bien se reporter à ses allées et venues, de sa première audience des rois à son premier départ de Palos, on le verra partout : à la cour qui se déplace sans cesse; à Salamanque, ou chez le duc de Medina Sidonia; à Rota, deux ans, chez le duc de Medina Cœli, ou aux siéges de Malaga et de Baza ; à la Rabida, quand il se prépare à gagner la France, et à la Rabida encore, quand il arme ses caravelles ou revient de sa première campagne : près de Béatrix, deux ou trois fois seulement, et ces séjours sous le toit conjugal sont des passages plutôt que des séjours : voilà comment de prétendues mollesses du cœur, paralysaient son activité, s'opposaient à son déplacement.

Humboldt ne déroge pas moins à la vérité, quand il désigne ainsi Béatrix : « Une belle *dame* de Cordoue. » C'est pour se persuader à soi-même qu'elle n'était plus libre, que son mariage avec Colomb était, par conséquent, impossible. Ce soi-disant obstacle pourrait seul, en effet, expliquer que Colomb ne contracta pas tout d'abord mariage; qu'il ne valida pas ultérieurement son union, à la supposer irrégulière à l'origine; que la famille de Béatrix, qui était noble et avait du crédit, ne désira pas ou ne put obtenir cette réparation.

Or, Béatrix était *demoiselle*, quand elle aima Colomb. Spotorno le savait ; et il fut contraint de mettre, lui, en avant, pour suppléer à ces engagements antérieurs, impossibilité absente, la pauvreté de Béatrix, et sa roture. Inefficace recours! Quant à la pauvreté, Colomb était-il dans une situation lui donnant le droit de prétendre à une dot? Nous avons vu le contraire : il trouva, dans l'aisance relative de sa seconde femme, un adoucissement à sa propre gêne. Pour la roture, c'est Navarrette, disciple de Spotorno, dans cette question du second mariage, qui réfute son maître. Il enregistre comme un fait de notoriété publique et constante, la

noblesse de Béatrix : il la dit demoiselle et fille noble, et des plus nobles de Cordoue.

Aussi bien, en quête de points d'appui qui lui semble plus solides, objecte-t-il à son tour, qu'on n'a pas retrouvé l'acte de mariage. Voilà enfin une vérité, mais quel argument!

Où en serions-nous, si nous ne devions tenir pour assurées que les particularités de la vie des hommes célèbres attestées par *instruments* authentiques? Cette règle admise, de combien d'Espagnols illustres, contemporains de Colomb, pourrions-nous aujourd'hui affirmer catégoriquement le légitime mariage, supposé qu'après trois siècles, un procureur aux abois eût eu la fantaisie de la nier, et que des érudits, prévenus ou vaniteux, se fussent ingéniés ensuite à corroborer de leurs subtilités captieuses, les chicanes du procureur.

Car, en résumé, qu'on veuille bien le croire, voilà, en deux mots, tout entière, et dans toute son inanité, la polémique soulevée, il y a soixante ans, contre la légitimité du second mariage de Christophe Colomb.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

AVANT LA DÉCOUVERTE (1475-1492)

LIVRE PREMIER

DE LA NAISSANCE DE COLOMB A LA RÉSOLUTION, DÉFINITIVEMENT PRISE PAR L'ESPAGNE, DE TENTER LA DÉCOUVERTE.

LIVRE DEUXIÈME

DE LA RÉSOLUTION PRISE PAR ISABELLE DE TENTER LA DÉCOUVERTE, A LA DÉCOUVERTE DU NOUVEAU MONDE.

DEUXIÈME PARTIE

PÉRIODE DES DÉCOUVERTES (1492-1502)

LIVRE PREMIER

LE PREMIER VOYAGE (1492-1493)

LIVRE DEUXIÈME

DEUXIÈME VOYAGE (1493-1496)

LIVRE TROISIÈME

LE TROISIÈME VOYAGE (1496-1500)

LIVRE QUATRIÈME

QUATRIÈME VOYAGE (1500-1502)

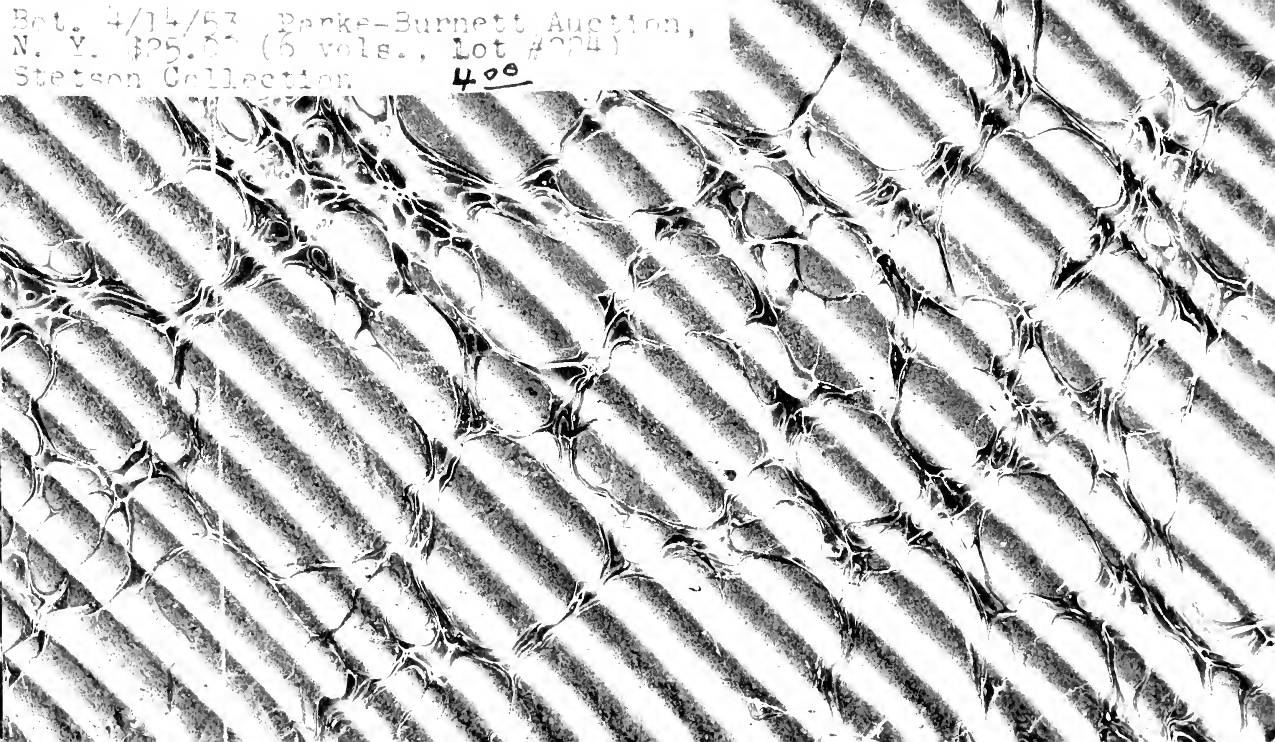
TROISIÈME PARTIE

APRÈS LES DÉCOUVERTES (1502-1506)

APPENDICE

LE SECOND MARIAGE DE COLOMB





Bot. 4/14/53 Parke-Burnett Auction,
N. Y. $25.00 (6 vols., Lot #[illegible]4)
Stetson Collection. 4.00

